


R.C.P. EDINBURGH LIBRARY
R27656N0236

LES MÉDECINS AU THÉATRE

DU MÊME AUTEUR

Les seins dans l'histoire. Singularités légendaires sur les seins, l'allaitement, le décolletage et le corset. avec 254 fig., in-8.

Curiosités médicales littéraires sur les seins et l'allaitement, in-8, avec 180 fig.

Memento d'Anatomie. Ostéologie. Arthrologie. Myologie. Angiologie. Névrologie. Organes des sens. Splanchnologie. **Petits moyens mnémoniques** suivis de : Ostéologie, arthrologie et myologie, en vers, de Claude Bimet (1664), ouvrage contenant 955 fig. in-12.

Histoire des Accouchements chez tous les peuples. Ouvrage formant deux beaux volumes in-8 et contenant 1.584 fig. intercalées dans le texte et l'Arsenal obstétrical des anciens et des modernes.

Les Accouchements a la cour, in-8 avec nombreuses figures.

Accoucheurs et sages-femmes célèbres. (Esquisses biographiques), in-8 avec 135 figures.

Anecdotes et Curiosités historiques sur les Accouchements, in-8 avec figures.

Les Accouchements dans les Beaux-Arts, dans la Littérature et au Théatre, in-8 avec 212 figures.

Bibliothèque de curiosités et singularités médicales

I. Remèdes d'autrefois. Comment se soignaient nos pères, par le Dr Cabanès, in-18, 1905.

II. Les Médecins au Théatre, de l'antiquité au dix-septième siècle, par le Dr Witkowski, in-18, 1905.

EN PRÉPARATION

Les Seins a l'Eglise. — Les Seins au Théatre. — L'Eglise et le Théatre.

Dr WITKOWSKI

LES MÉDECINS AU THÉATRE

De l'Antiquité au Dix-septième siècle



PARIS
A. MALOINE, ÉDITEUR
25-27, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 25-27

1905

AVERTISSEMENT

La raillerie de la Comédie, à l'égard des disciples d'Esculape, n'a pas toujours été fine et aimable : souvent elle a dépassé le but.

Peut-elle se vanter d'avoir amendé, même en partie, les travers de la corporation ? Les progrès de la science ont tout fait.

La Comédie, avec son persifflage féroce ou « rosse », a plutôt envenimé que guéri la plaie, et il est difficile de modifier à son profit l'impromptu de Santeuil, dont elle a fait sa devise : *Castigat ridendo... doctores.*

Ridendo ! N'était-ce pas aussi l'avis du Roi-Soleil, en écoutant le *Malade Imaginaire* ? « Les Médecins, disait-il, font assez souvent pleurer pour qu'ils fassent rire quelquefois ».

Notre confrère, le Dr C. Saucerote, a écrit dans un intéressant, mais fort incomplet opuscule, sur les *Médecins au théâtre, depuis Molière* (1) :

Par leur pédantisme suranné, par leur esprit de résistance au progrès, les membres de la docte Faculté

(1) In 8° de 54 p.; Dentu, édit., 1881.

avaient prêté le flanc aux railleries de notre grand comique ; mais comme il n'avait rien laissé à faire sous ce rapport à ceux qui auraient été tentés de marcher sur ses traces, et qu'à part quelques risibles coutumes, le fond même des choses était resté à peu près le même jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, la campagne ouverte par Molière prit fin avec lui, et le théâtre vécut sur son passé, se bornant à offrir à un public, qui ne s'en lassait pas, les vieux portraits toujours ressemblants de nos ridicules prédécesseurs.

Oh ! que non, la campagne ne prit pas fin. La robe, le chapeau pointu, le rabat et le charabia de jadis ont fait leur temps ; mais l'esprit public, par son naturel enclin à la malignité, ne respecte pas mieux le frac, le huit reflets et la cravate blanche de nos Diafoirus modernes. Brisebarre, pour ne citer qu'un auteur dramatique moderne, a mis en pièce les *Médecins* (1) et les a mis en pièces, sans le moindre ménagement.

Les plaisanteries, il est vrai, ne sont pas toujours très neuves : nos auteurs contemporains ont l'esprit peu inventif quand il s'agit de dauber sur notre corporation ; ils prennent rarement la peine de rafraichir des lazzis qui traînent partout et depuis longtemps. Mais la foule, gobeuse et routinière, se contente de peu et, suivant le mot de Gustave Planche, elle « aime à retrouver de vieilles plaisan-

(1) Comédie en 5 actes ; 13 juin. 1863. E. Dentu, édit.

teries ; elle salue avec reconnaissance les bons mots qu'elle écoute pour la centième fois ». C'est ce que l'aphorisme *Bis repetita placent*, imaginé d'après un vers de l'*Art poétique* d'Horace, a constaté depuis longtemps.

Bénéficions de cette faiblesse et nous aussi nous aurons droit à la reconnaissance du lecteur.

Nota bene. — Sur le titre de ce volume figure seul le Médecin au théâtre : est-il utile de dire que, chemin faisant, nous n'avons pas oublié ses satellites : le Chirurgien, le Barbier, l'Apothicaire, le Pharmacien, l'Herboriste, la Sage-femme, l'Étudiant en médecine, ni surtout la Maladie, d'où ce microcosme hippocratique émane et dont il vit ?

PROLOGUE

« Devant que les chandelles soient allumées », présentons au public le *Médecin de théâtre* : à tout seigneur, tout honneur. Aussi bien sa présence est-elle obligatoire, de par ordonnance préfectorale.

C'est un titre fort recherché, où le mérite n'a rien à voir et qui s'obtient au concours... de circonstances extra-scientifiques : l'influence du directeur, d'un actionnaire sérieux, d'un premier rôle, mais surtout le bon plaisir du médecin en chef qui, lui, est simplement le médecin ordinaire de la direction ; il suffit donc au postulant de conquérir ses grades à l'école du favoritisme.

Le médecin de théâtre fait partie de l'administration au même titre que le commissaire de service : c'est un personnage muet, plus ou moins décoratif, un comparse imposé, ou, si vous le préférez, un fonctionnaire intermittent, un « rond de cuir » périodique, non rétribué, qui se prélasse et se délasse dans un bon fauteuil d'orchestre ou de balcon. Les

modestes s'y blotissent ignorés, les jeunes présomptueux y pontifient ; l'hypertrophie de leur Moi s'y dilate à l'aise ; il faut entendre le ton de suffisance avec lequel ces éphèbes, — tout pénétrés de l'importance de leur mission, — jettent au contrôle les deux mots sacramentels : « Service médical ! » Et quelle démarche compassée jusqu'à leur poste éphémère,

marchant à pas comptés,
Comme un recteur suivi des quatre Facultés !

Les magistrats consulaires s'avançaient avec moins de solennité vers l'ivoire de leur chaise curule. Ce fauteuil a cependant ses inconvénients : la proximité d'une porte pour la mobilisation rapide du titulaire, en cas d'alerte, mais par où pénètrent rhumes et rhumatismes (1) ; l'agacement des allées et venues et, à chaque ouverture de l'huys bruyant, la crainte d'un appel intempestif : n'est-ce pas assez pour irriter les nerfs et troubler l'attention ?

Tout n'est pas rose, on le voit, dans cette fonction si enviée, qui, d'ailleurs, n'est qu'une douce sinécure : il est rare, en effet, que l'homme de l'art ait

(1) « Le fauteuil du Médecin théâtreux, observe en termes plus spirituels le docteur Audibert, est placé au bord d'une contre-allée, près d'une porte flottante délicieusement propice aux courants d'air, qui se disputent sournoisement, avec la bouche fenêtrée du calorifère, l'honneur hivernal de le ventiler à l'écossaise. »

à intervenir efficacement. Le plus souvent, il s'agit d'un malaise dû à la chaleur et à l'air confiné — le *mal de théâtre* — ou à une digestion laborieuse ou, surtout, à un corset trop serré, à une armature trop sauglée. En cette occurence, l'intervention du thérapeute est des plus simples, mais différente suivant les cas : la spectatrice est-elle vieille ou laide? le dégraffage est abandonné aux ouvreuses : est-elle jeune et jolie? alors le médecin se charge lui-même de ce soin et s'en acquitte avec conscience : il ouvre largement le corsage, puis le corset ; met la main à la pâte, il la pétrit, la tapotte en tous sens pour faire revenir à elle la belle syncopée. La durée du massage est en rapport avec les charmes de l'égrotante ; l'opérateur retranche de l'antique maxime médicale le *cito* et ne conserve que le *tuto* et le *jucundè*. Il faut être indulgent pour ces faiblesses ; ce sont les petits bénéfices de la charge (1), mais combien rares !

Il est d'autres cas qui n'ont malheureusement pas la même issue favorable : congestions, apoplexies, ruptures d'anévrysmes, syncopes mortelles, embolies, etc. ; mais plus le cas est grave, plus le traitement est simple : rien à faire qu'à mettre le moribond en voiture caoutchoutée ou non, et fouette

(1) V. les « Petits profits des Médecins de théâtre », p. 96 de nos *Anecd. histor. et reliq. sur les seins.*

cocher ! pour son domicile. Tels sont les incidents et les accidents pathologiques de la salle.

Après la salle, la scène. Ici le champ opératoire est tout différent. Ce sont blessures de machinistes, qui nécessitent un premier pansement ; le plus souvent, c'est une jeune cabotine, prise d'attaques de nerfs, à la suite d'un crépage de chignons avec une rivale, ou d'une ladrerie de l'amant qui refuse de « marcher » vers le couturier et le bijoutier. Là, le dégraffage est inutile ; la préposée à la loge est en costume d'Ève, *in naturalibus* ; c'est même toujours dans le simple appareil que la beauté a sa crise : effet de coquetterie ou de roublardise, pour faire valoir ses arguments *ad hominem*, à l'instar de Phryné. Le savant praticien, — un praticien est toujours « savant », comme un officier est toujours un « brave » officier, — trouve là un spectacle beaucoup plus suggestif que celui de la scène ; c'est un tableau vivant, capiteux et capitoné, une apothéose sans maillot. Tout en conservant un masque indifférent, une façade flegmatique, le professionnel, — devant cette vision paradisiaque, cet envolement dans l'azur, — boit du lait, du nectar ; il vibre, trépide, bouillonne, crépite, halette, dans les profondeurs de son être, au déballage de tant de charmes. La position horizontale, — habituelle d'ailleurs au sujet, dont elle constitue la position sociale, — de petits tapotements sur les joues, la

pression à pleines mains du bas-ventre, sous prétexte de comprimer les ovaires, mais surtout la promesse du bijou désiré, suffisent pour abréger la crise et mettre un terme « à la scène à faire ».

Le médecin observe encore, dans les coulisses, des accès nerveux dûs à des libations trop copieuses : quelques gouttes d'ammoniaque dissipent bientôt ces vapeurs éthyliques, à moins qu'il ne s'agisse d'un *delirium*, plus ou moins *tremens*, qui force la direction à couper le rôle ou à rendre l'argent ; une fois, le médecin de service eut à intervenir pour le suicide d'un artiste, au théâtre du Palais-Royal, M. Gravier ; mais le cas est rare.

Nous passons sous silence les indispositions « subites » des chanteurs, plus roués qu'enroués (1).

1 Un ténor de l'Opéra, Victor X..., à qui la direction avait le tort de réserver les emplois secondaires, venait de chanter, à Bruxelles, le rôle d'Eléazare, de la *Juive* ; le lendemain de son retour à Paris, il reçoit un bulletin pour jouer Léopold, du même ouvrage. Blessé dans son amour-propre d'artiste, X... répond qu'il est aphone. On lui dépêche le médecin du théâtre, le docteur L...., qui tombe dans le piège, de la meilleure foi du monde et trouve la gorge si malade qu'il y promène son crayon de nitrate, puis signe un congé de plusieurs jours. Le surlendemain, on affiche l'*Africaine*, et comme X... y prenait le rôle de Vasco, il chanta et enchanta le public, malgré la cautérisation intempestive du confrère, qui lui attribuait la rapidité de la cure.

Ce ténor est actuellement professeur au Conservatoire, et peut donner à ses élèves des leçons d'enrouement artifi

qui réclament une annonce et l'indulgence du public ; c'est la monnaie courante des représentations lyriques (1).

Nous ne parlerons que pour mémoire du cas exceptionnel où le médecin de service se trouve lui-même indisposé au théâtre, par l'effroi du spectacle ou pour toute autre cause. Abel Faivre en a fait l'objet d'un de ses amusants dessins du *Journal* (fig. 1) : la scène se passe au Grand-Guignol, à la représentation de la *Dernière torture* (1904), le pendant en atrocités scéniques du fameux *Système du docteur Goudron et du professeur Plume* ; une spectatrice, vivement impressionnée, tombe en syncope ; son mari lui donne des soins, en attendant le médecin qui ne répond pas à l'appel : « Il est évanoui... comme tout le monde », explique un inspecteur.

A la même série rouge, qui a commencé par l'*Aiguilleur* (1902), appartient l'*Etrangleuse !* de la Boîte à Fursy. C'est, dit l'affiche de ce théâtricule,

ciel. « Est-il possible, demandait-on à une chanteuse, de simuler un complet enrouement ? — C'est ce qu'on nous apprend au faubourg Poissonnière, répondit-elle, à notre dernière leçon, lorsque nous avons fini nos classes. »

(1) On cite cependant, à l'Opéra, un cas de surmenage, tout à fait exceptionnel, chez le médecin de service le 3 mars 1875 : les six ténors — Villaret, Salomon, Sylva, Léon Achard, Bosquin et Vergnet — sont grippés et, fait probablement sans précédent, l'Opéra est obligé de fermer ses portes.

qui vise au *plus fort en plus fort* de Nicolet, « Un drame en un acte et quatre assassinats. Vingt minutes d'épouvante ! Evanouissements et crises de nerfs garantis. Service médical renforcé à la dispo-



— Le médecin de service n'est donc pas là ?
— Mais, monsieur, il est évanoui... comme tout le monde !

Fig. 1.

sition des spectateurs. » Ne quittons pas les « boîtes à musique », sans rappeler une particularité piquante du Chat-Noir, sous la direction du gentilhomme cabaretier Rodolphe Salis : le Dr David Louis

Pelet, — une victime de la pléthore médicale, — y cumulait les emplois de timbalier et de médecin, en cas de besoin.

La thérapeutique théâtrale est des plus primitives : de l'éther et encore de l'éther, *intus et extra*. Il serait du reste fort difficile d'employer d'autres médicaments : sans doute la boîte de secours est abondamment pourvue, mais les flacons sont si bien bouchés qu'il serait impossible de les utiliser ; c'est ce qui nous est arrivé à l'Opéra, une nuit de bal masqué.

La salle d'opération ordinaire est le foyer. Seuls les théâtres subventionnés respectent l'ordonnance de police qui régit les directeurs de salles de spectacles (1) ; ils ont une pièce spéciale : celle de l'Opéra est confiée à la garde d'un « cipal » qui, à l'occasion, fait l'office de carabin (2).

(1) ..... *Tout théâtre devra contenir un cabinet pour le Médecin de service, ce local doit être convenablement installé... Une boîte de secours sera placée dans le bureau du Médecin...* « Désignez-moi, remarque le docteur Félix Brémond, si vous les connaissez, les théâtres dans lesquels le Médecin de service dispose, pour les malades et pour lui, d'un local *convenablement installé*, et je vous dirai quelles sont les salles de spectable où vous ne rencontrerez jamais les fantaisistes docteurs d'Edmond Gondinet ».

(2) Le service médical de l'Opéra ne paraît avoir été organisé administrativement qu'à la fin du XVIIIe siècle. En 1782, le sieur Fontaine, chirurgien du prince de Conty, profitait de ses entrées à ce théâtre pour donner des soins et des secours, même à domicile, aux artistes et employés ma-

Donc, à bien considérer, l'utilité d'un médecin dans une salle de spectacle est plutôt contestable : tout au plus sa présence agit-elle sur la mentalité du

lades ou blessés et il ne recevait de ses obligés « d'autre démonstration de reconnaissance que celle de la sensibilité et des remerciements ; » reste à savoir en quoi consistait « la démonstration de sensibilité » des jeunes et jolies ballerines reconnaissantes. En fait, il était médecin de l'Opéra et désirait le devenir en droit : il fit donc valoir ses services rendus bénévolement, pour solliciter non seulement le titre, mais aussi « un traitement proportionné à ses peines et à ses soins ».

Le Comité des artistes rejeta la requête, pour ne pas créer de précédent, et refusa même le titre sans appointements : « Cette inovation, disait le Comité, sans être à charge de l'Opéra, pourroit éloigner les chirurgiens d'un mérite reconnu. MM. Pipelet, directeur de l'Académie de chirurgie, Capdeville et autres qui, depuis vingt ans, se sont fait un plaisir de venir assidûment au spectacle, d'y administrer les secours de leur art, de se transporter chez les malades qui n'avoient pas de chirurgiens attitrés et de suivre *gratuitement* les accidents arrivés au spectacle. »

L'intendant des Menus plaisirs de la Cour, La Ferté, fut au contraire favorable à la requête et fit valoir au ministre que le sieur Fontaine « soigne les gens des chœurs et autres gratuitement : et souvent même, il lui en coûte de son argent, pour fournir du bouillon à la plus-part de ces gens, qui meurent de faim... » L'argument du bouillon et aussi l'appui de Mlle Guimard, prévalurent sans doute contre l'avis des artistes, puisqu'à la même époque, un sieur Baudier, dentiste de la comtesse d'Artois, sollicite, de son côté, le titre de chirurgien-dentiste de l'Opéra et rappelle dans sa demande « que des chirurgiens y ont été attachés par prévoyance et humanité », mais que l'on n'a pas prévu « les incommodités provenant des dents, contraires à l'embellissement de ce spectacle ». Il propose de visiter, une fois par

spectateur et le tranquillise. De même, on choisit plus volontiers une maison où habite un docteur ; mais au premier mal subit et nocturne, il a précisément découché ce soir-là. C'est un peu ce qui arrive au théâtre : le jour où le médecin rendrait un réel service, il est absent (1) ; le confrère qu'il avait prié de le remplacer a mangé la consigne, et le titulaire

semaine, la bouche des élèves et pensionnaires de l'Académie royale de Musique. Lisez, dans l'étude documentée de M. Adolphe Jullien sur l'*Opéra secret au* XVIIIe *siècle*, la page de haut style du dentiste solliciteur, où l'art musical et l'art dentaire forment un étrange salmigondis.

(1) C'est déjà ce que constatait Harel, en 1825, dans son *Dictionnaire théâtral*, à l'article MÉDECIN :

« La Faculté de médecine accrédite auprès de chaque théâtre un certain nombre de ses membres, chargés de veiller, toute l'année, sur la santé des comédiens et, pendant les représentations, sur celle des spectateurs. Le nombre des médecins près des théâtres royaux est de huit. Leur service est organisé de manière que, si une indisposition grave réclame des secours prompts et efficaces, soit dans la salle, soit sur la scène, aucun des enfants d'Esculape n'est là, à la vérité, et par compensation, ils y sont toujours quand le spectacle est intéressant, ou qu'on joue une pièce nouvelle. »

Lors de l'assassinat du duc de Berry, le 14 février 1820, au sortir de l'Opéra, le médecin de service était absent.

La « négligence » des médecins de service est encore admise de nos jours, dans la presse et au théâtre ; ainsi, il y est fait allusion dans *Mars, Vénus et Cie*, revuette de MM. H. Delorme et Galli, jouée à l'Eldorado, en juin 1901. Entre les deux tableaux de cette pièce, un « scandale » a lieu dans la salle. A l'orchestre, un spectateur, en abaissant son siège, glisse la main — intentionnellement ou non — sur le siège naturel et rebondi de sa voisine. Vive indignation, plainte au mari outragé, M. Lamothe ; échange de cartes,

l'apprend le lendemain, en recevant son congé par avis directorial, rédigé dans des termes plutôt secs; *experto crede Roberto*.

On le conçoit facilement, le zèle du médecin de théâtre se ralentit avec le nombre des représentations: aussi préfère-t-il les succès d'estime aux pièces à *maximum*; alors la série des remplaçants s'épuise, le titulaire se sursature et néglige bientôt le fauteuil médical qui souvent est la seule place inoccupée de la salle. Le *Figaro* a certainement trop généralisé, en prétendant qu'un grand nombre d'entre les médecins de théâtre font des apparitions si rares qu'on ne les y connait même pas de vue.

Dans un de nos grands théâtres, assure ce journal, un spectateur se trouvant indisposé, on cherche le médecin

duel séance tenante, et, suivant la mode nouvelle, au milieu d'une nombreuse assistance, sur la scène même du théâtre. Les témoins sont constitués, mais il manque un docteur. On pense au médecin de service. « Je me suis laissé dire, avance l'un des témoins, que ces messieurs n'étaient pas souvent à leur poste. » Le docteur proteste: « Si, Monsieur, je suis là! » et il accepte, avec l'espoir que son nom passera dans tous les journaux et de là à la postérité. C'est lui qui rédigera le procès-verbal et il n'oubliera pas d'ajouter à son nom, son adresse et ses jours de consultation; il rappellera qu'il est l'auteur de la communication faite à l'Académie de médecine sur le microbe de l'os à moelle. Mais tandis que les adversaires ferraillent, il apprend d'un témoin que, sur la demande d'un député, la publicité des procès-verbaux est interdite, et, au même instant, un témoin s'écrie: « Docteur, voilà Lamothe piqué! » Aussitôt le confrère de répondre: « Plus de réclame, plus de docteur » et se retire.

à la place qui lui est assignée. Le monsieur qui occupait cette place accourt, avec un empressement des plus louables, auprès du malade, le considère quelques instants, puis : « Qu'on le porte à son domicile, dit-il d'un ton doctoral, et qu'on aille chercher le médecin ! » Renseignements pris, ce brave monsieur n'était autre que le tailleur du médecin, à qui celui-ci faisait cadeau de sa place (1).

1. Cette anecdote pourrait bien être une réminiscence de la fameuse scène du *Homard*, où Gondinet se moque, avec sa finesse habituelle, de l'écriture illisible des médecins : « depuis qu'ils ne rédigent plus leurs ordonnances en latin, ils les écrivent en hébreux ». Montacabere, avocat, a accepté un fauteuil d'orchestre d'un de ses amis, médecin du Gymnase ; au moment le plus pathétique, on lui frappe sur l'épaule pour le conduire au foyer, auprès d'une jeune femme évanouie ; l'inspecteur écarte les ouvreuses, en annonçant : « le médecin de service ! » Montacabere comprend la méprise, mais ne voulant pas trahir son ami, il dégraffe, frictionne « des merveilles »... « Quel métier, quel joli métier et si facile..., s'écrie-t-il avec enthousiasme, jamais je ne pardonnerai à mon père de ne m'avoir pas fait médecin ! » Bientôt une ouvreuse vient l'arracher à son extase, en lui tendant du papier et une plume pour l'ordonnance. Notre confrère improvisé, stupéfait, griffonne des jambages incohérents, terminés par un paraphe hiéroglyphique et, comble de l'ahurissement, le pharmacien envoie une fiole « jaune et verte » qui fit merveille. Il faut lire dans son texte toute cette scène exhilarante, sans tenir compte de ses invraisemblances : occupation du fauteuil médical par une personne étrangère à l'art, rédaction d'une ordonnance, etc. (Comédie en un acte, jouée le 2 avril 1874 : Calmann-Levy, édit.)

Le docteur X prit la défense de ses confrères, houspillés par le *Figaro*, et lui adressa cette épître bien sentie :

Le docteur X... a l'honneur de présenter ses compliments à Jean de Paris, en approuvant entièrement les mesures à prendre par la préfecture de police, afin d'amener les médecins des théâtres à faire leur service plus régulièrement.

Mais, tout comme l'Assistance publique demande sa part du gateau, tout comme la Société des gens de lettres, l'auteur, les acteurs, etc., demandent leur dû ; que les théâtres fassent de même pour nous autres médecins. Que l'on nous alloue au moins vingt francs par service de soirée, en dehors du ridicule fauteuil que l'on ose nous offrir en guise d'honoraires ; ce jour-là, nous serons plus que jamais exacts et *voire même s'il fallait assister* 52 fois à la même pièce,

On nous critique facilement, mais personne ne songe que le gouvernement, aussi bien que le public, nous exploite et que personne, — pendant les longues années de luttes stériles auxquelles nous sommes condamnés, avant d'arriver à joindre les deux bouts, — ne nous tend le doigt et pourtant nous sommes toujours sur la brêche — *pour l'honneur*.

Tout ce que vous écrivez-là est fort juste, bien honoré confrère, mais nous nous demandons, avec le journal incriminé, si la plupart de vos collègues ne seraient pas blessés de cette assimilation aux pompiers, aux gardes républicains, etc. ? Avec l'état de choses actuel, il n'y a, au contraire, qu'un échange de bons procédés. Un médecin trouve que

le « ridicule fauteuil » n'est pas une compensation suffisante ? Il est absolument libre de ne pas l'ac-



Fig. 2.

cepter et surtout de ne pas le demander, car, nous l'avons dit, le poste de médecin de théâtres n'est donné qu'à ceux qui le sollicitent et il y a toujours

beaucoup plus de candidats que de places. Mais hâtons-nous de fermer cette trop longue parenthèse. pour revenir à nos moutons.

Le médecin de service ne respire à l'aise que pendant les entr'actes : alors, il craint moins d'être dérangé. et. suivant la catégorie où il se range, il se promène au foyer du public ou va faire un tour et ses tours dans les coulisses. Nous connaissons, en effet, deux variétés de médecins de théâtre : les graves et les enjoués. Les premiers se conduisent, en dehors de leur sacerdoce, comme de simples spectateurs qui ont payé leur place ; tout au plus daignent-ilslorgner les beautés de la salle ; les autres. à l'esprit folichon, préfèrent papillonner et papoter avec les actrices (1). Mais toute médaille

(1) C'est le type (fig. 2) que le crayon satirique d'Abel Faivre s'est plu à croquer dans le numéro spécial de l'*Assiette au beurre*. du 22 mars 1902. consacré aux « Médecins » et qui a obtenu un si vif et légitime succès... dans notre corporation.

De tout temps, il y a eu affinité entre le corps médical et le corps de ballet ; un habitué de la « loge infernale », le comte de Boignes. le constate déjà dans ses *Petits mystères de l'Opéra* :

« On remarque même que plus ces demoiselles sont jeunes et jolies, plus elles donnent d'occupation aux médecins. Les mauvaises langues ne prétendent-elles pas que plus d'une fois les sirènes de la danse se sont fait payer à souper le soir par le même docteur qui leur avait délivré le matin un certificat de maladie ! »

Parfois, la maladie n'est que trop réelle et nécessite même une intervention active de l'homme de l'art, une opération. —

a son revers, familier et bon enfant avec le personnel, il se fait « taper » de consultations gratuites et obligatoires.

C'est surtout dans les théâtres à grand spectacle, avec figuration abondante, que le médecin aimable s'attache aux coulisses durant les entr'actes. Ces demoiselles recherchent sa société et sont friandes de ses propos galants, — en tout bien tout honneur; — il est rare que des mots la liaison passe à la personne (1); tout au plus quelques « allumages » qui s'éteignent spontanément avec le feu de la rampe : ces beautés artificielles perdent à être vues de trop près, couvertes de blanc, de rouge, de noir et surtout de sueur, après leurs pirouettes et leur grâces. A quelques exceptions près, elles n'ont rien d'affriolant, plus laides et plus maigres les unes que les

non plus du saint Esprit, — mais chirurgicale : tel fut le cas de Cusco qui retira de la vessie d'une étoile de la danse une pierre volumineuse; l'opérée reconnaissante fit don à son sauveur d'une magnifique pendule en bronze qui ornait son salon, et sur le socle de laquelle on lisait ce distique :

> Admirez de Cusco la cure singulière.
> Il m'a rendu la vie, en brisant ma carrière.

(1) Cependant le cas s'est présenté et a donné lieu à une piquante repartie de Déjazet. Pendant une répétition, un des camarades de la sémillante comédienne, lui racontait que le docteur du théâtre faisait une cour assidue à une jeune actrice. « Oui, oui, répliqua Déjazet, il lui fait *la cour*... et *le jardin*. » On sait qu'en argot de coulisse, « côté cour » veut dire côté droit de la scène; « côté jardin », côté gauche, par rapport aux acteurs.

autres ; on peut dire que le corps de ballet se compose, en grande partie, de corps de balais.

Le médecin en chef est plus grave que ses subordonnés ; il a aussi plus de responsabilités et, malgré son habileté et sa science, il lui est bien difficile de satisfaire directeurs et pensionnaires.

Par malheur, écrit le docteur Saucerote, déjà nommé, sa situation se complique de ces deux antagonismes entre lesquels il lui faut manœuvrer avec toute la dextérité d'un diplomate : rester en faveur auprès d'une administration sans entrailles, tout en conservant les bonnes grâces de ses intéressantes clientes, lorsqu'elles ont quelque motif pour être malades ou qu'elles ont quelque chose à taire. On cite un médecin qui, placé entre son devoir et la confidence d'une étoile de la danse, aima mieux donner sa démission que de trahir l'un ou l'autre. Mais l'histoire ne dit pas si cette abnégation tout antique a trouvé des imitateurs.

Que n'a t-il employé le machiavélisme du vieux routier, dont parle un feuilleton du *Praticien* (avril 1879). L'auteur, le docteur C..., n'aurait-il pas, en sa qualité de médecin en chef du théâtre des Bouffes, joué le principal rôle de cette anecdote ? Gardons-nous de lever le voile si transparent de l'anonymat.

Un jour, un vieux médecin de théâtre est mandé par une des plus jolies actrices de Paris, qui devait paraître devant le juge, — pas pour elle, assurément. « Docteur, lui dit-elle, de sa voix la plus mielleuse, donnez-moi un certificat de maladie, pour m'éviter cette pénible entrevue. — Impossible, chère enfant, vous n'êtes

pas assez malade pour garder la chambre et il y a dans le Code pénal un article 860, que je vous engage à méditer. — Voyons, Docteur, qu'est-ce que ça me fait votre Code, je suis bien plus malade que vous ne croyez. Auscultez-moi et vous verrez. »

L'auscultation ne révèle rien. « Mon Dieu! reprend le docteur, je ne constate rien ; rien à l'auscultation, rien au palper, pas le moindre borborygme abdominal. Dernièrement, une de vos amies avait pris une bouteille de limonade et me fit appeler pour constater un dérangement intestinal. Je ne m'y suis pas laissé prendre, la bouteille était sur la table de nuit. »

Le lendemain, de grand matin, on sonnait à la porte de notre confrère, qui était mandé en toute hâte chez la jolie actrice. « Docteur, je suis bien souffrante, j'ai des coliques abominables, des gargouillements atroces; voyez plutôt ». La limonade avait produit son effet, mais la bouteille avait disparu de la chambre à coucher; une feuille de papier timbré était sur la table, avec plume et encrier.

Le certificat constata que Mlle X... était alitée et se plaignait de coliques. Et voilà comment elle ne comparut pas devant le juge qui passa outre.

Encore un certificat habile et qui ne compromit personne. *Caveant medici!*

Le *Moniteur de thérapeutique*, sous la signature du Docteur D..., a rapporté une historiette analogue, mais au lieu de limonade purgative, ce fut une potion hémétisée qui fit obtenir le certificat desiré. Ces deux narrateurs, malgré les initiales dissemblables, nous font l'effet d'un seul et même histo-

riographe, dont le style badin, relevé d'une pointe de malicieuse ironie, nous rappelle la marque de notre confrère Corlieu, sceptique et rabelaisien en diable. Si ce n'est lui, c'est donc son frère.

Débinons, avant de finir, un « truc » ingénieux de nos confrères ès-spectacles, — on n'est jamais trahi que par les siens. Grâce à un habile roulement établi entre plusieurs collègues de différents théâtres, les médecins de service se remplacent mutuellement et voient ainsi toutes les pièces à succès sans bourse délier. C'est l'avantage le plus apprécié de la fonction. Ils ont aussi imaginé de former une société, — un syndicat comme on dit aujourd'hui, — qui n'a d'autre but que de les réunir une fois par an, pour banqueter à leur aise (1) et ou-

(1) Notre mordant confrère, le docteur Donvillé, dans un toast alertement troussé, porté au banquet annuel de ce syndicat, le 25 novembre 1902, critique la morgue et la suffisance d'un directeur de théâtre, qui partit en guerre contre les Médecins de service :

A nous, un directeur vivement s'intéresse,
Dans une circulaire, il vient de s'imposer :
« Les Médecins ne sont pas là pour s'amuser !
« Mes ordres sont formels : pour la scène et la salle
« Constamment un docteur est planté dans sa stalle,
« Du premier coup d'archet jusqu'au couplet final.
« Cent fois il entendra même récit banal,
« Sur lui, s'il tarde ou sort pour prendre un bock de bière,
« Les foudres jailliront des mains du commissaire. »
— Par compensation, si quelqu'un a recours
A son art, il aura la boîte de secours !
Elle existe parfois, mais, qui de nous l'ignore ?
C'est, quand Pshyché l'ouvrit, la boîte de Pandore
Elle est pleine de vide !... ....

blier, *inter pocula,* les soucis professionnels ; qu'on vienne encore parler de l'*Invidia medicorum!* Notre ami et facétieux publiciste Félix B..., qui lit sur nos épaules, nous fait malicieusement observer que c'est seulement quand les médecins mangent entre eux qu'ils ne se mangent pas entre eux. Ces agapes confraternelles se terminent par un concert vocal et instrumental — image de l'accord et de l'harmonie qui règne dans la société — et sans doute aussi en souvenir de l'étroite parenté que la mythologie établit entre Apollon et Esculape.

On ne s'ennuie pas dans la corporation : ces messieurs n'ont, d'ailleurs, d'autre souci que de rester fidèles à leur devise : « *Utile dulci* » ; *dulci,* d'accord, mais *utile* nous paraît un audacieux « fumisme », pardon, euphémisme (1).

(1) En mai, 1900, une compagnie rivale a créé un organe : *Paris-Théâtre Médical,* dont le besoin se faisait sentir ; adressons-lui nos souhaits de longue vie, et espérons que cette épitaphe parodiée, applicable à tant de périodiques de passage, ne sera pas la sienne :

Et feuille elle a vécu ce que vivent les feuilles.

Parfois, cependant, on y traite de l'Hygiène des salles de spectacles, dont le docteur Paul Berthod s'est fait le spécialiste autorisé (V. Ses *Raccourcis de Médecine sociale et professionnelle*) ; mais en présence de la résistance passive de l'Administration, ce sont autant de coups de plume dans l'eau. Entre temps, la dite Société envoie une délégation à la préfecture de police, pour qu'un de ses membres fasse partie de la commission des théâtres ; mais tout

Après ce croquis, à la croque au sel, étudions le médecin de théâtre dans la littérature et dans la caricature. Le « pauvre » n'a été ménagé ni par l'une, ni par l'autre ; le crayon et la plume ne l'ont jamais pris au sérieux : il a toujours eu une mauvaise presse. Le théâtre en a fait un fantoche, un grotesque et l'a ridiculisé sous les traits d'un monoclé, d'un fêtard, d'un docteur La Bobine, de joyeuse mémoire, esclave de ses sens, hormis du sens moral.

La première des pièces où notre personnage fait son apparition sur la scène, a pour titre les *Funérailles de la Foire*, opéra-comique, en un acte, de Lesage et d'Orneval, joué à l'Opéra, en 1718. Il était question alors d'empêcher le théâtre de la Foire de chanter des ariettes ou des opéras (1). Scaramouche demande à la Foire le sujet de sa tristesse : elle lui apprend qu'elle approche de son dernier moment. M. Craquet « le médecin des théâtres », reconnaît, en lui tâtant le pouls, qu'elle a eu plusieurs attaques violentes, compliquées de perte de la pa-

se borne à une manifestation platonique : un distingué fonctionnaire reçoit les délégués « d'une façon fort civile » et leur donne de l'eau bénite de Cour... et Jardin.

(1) Déjà, en 1710, la Comédie Française avait obtenu du roi d'interdire le dialogue aux forains, le monologue seul était autorisé ; puis celui-ci fut supprimé à son tour et il ne leur resta que la pantomime, avec ou sans l'adjonction d'écriteaux explicatifs.

role ; il assure qu'elle n'a dû son salut qu'aux fréquentes saignées pratiquées par ses collègues ; mais elle est arrivée à un tel degré de faiblesse, qu'elle est sans espoir de guérison. En réalité, il ne s'agit pas ici du médecin de service, qui n'existait pas encore.

Un siècle plus tard, le 7 novembre 1811, nous trouvons un professionnel dans la *Petite revue lyonnaise*, comédie-vaudeville, en un acte, d'Emmanuel Dupaty, avec maints propos un peu vifs à l'adresse de toute la corporation médicale, mais sans un seul trait direct contre les théâtreux. Un directeur de théâtre envoie Niaizot, son domestique, chercher le médecin « qui prend soin de la santé de ses actrices » ; le subalterne s'y refuse et pour cause :

— Moi ! je ne me moque pas des médecins, comme vous, Monsieur, mais j'en ai peur. J'aurai toute la vie sur le cœur la maladie dont mon pauvre père est mort.

— Et laquelle ?

— Ah ! Monsieur, la plus dangereuse, la plus effrayante !

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Il est mort de deux Médecins
Qui se trouvaient d'avis contraire !
Depuis ce temps, pour moi je crains
Le destin de mon pauvre père.
Quand je vois un docteur, soudain,
Tout mon corps tremble, je vous jure.
Ciel ! le Docteur...

Le médecin entre, prend et secoue le valet fortement par le bras, en continuant le couplet :

Comment, coquin,
Trembler devant un médecin.

Niaizot réplique, en tremblant de plus belle :

C'est un instinct de la nature.

— Dès que j'en vois un, la peur me prend, c'est pourquoi je me sauve au plus vite ! *(Il sort.)*

Dialogue entre le médecin et le directeur :

— Mon ami, vous avez là un valet de théâtre qui n'aime pas la Faculté.

— Que voulez-vous ? C'est un sot qui tient à la vie... Mon cher, vous arrivez fort à propos.

— Seriez-vous malade ?

— Plus que vous ne pensez.

— Permettez que je tâte votre pouls.

— Tâtez plutôt cela. *(Le Directeur tire une longue bourse vide.)*

La bourse est le véritable thermomètre de la santé d'un directeur.

Après avoir tâté la bourse, le médecin continue :

— Mon ami, vous êtes mal, très mal.

— Au plus bas.

— Il y a déperdition complète.

— La chaleur me cause un vide affreux.

— Dans le cerveau ?

— Non pas ; dans ma salle.

— Il est vrai que la chaleur refroidit un peu vos spectateurs.

— Vous êtes bien heureux, vous, vous expédiez vos malades l'été comme l'hiver : la saison n'y fait rien.

— Je voudrais pouvoir vous offrir quelque bonne recette.

— De bonnes recettes, c'est là ce qu'il me faudrait !

— Malheureusement, je ne puis vous en offrir que de médecine.

— Gardez, Docteur, je ne veux la mort de personne...

— Il est vrai que vous vivez des gens que vous faites venir.

— Comme vous de ceux que vous faites partir.

— Directeur, je vous fermerai la bouche.

— Pourvu que vous ne me fermiez pas les yeux, voilà tout ce que je vous demande.

— Ah ! Monsieur se moque des médecins.

— Je suis disciple de Molière.

— ... Au reste, notre art a plus d'obligations à ce grand homme que le vulgaire ne le pense.

Air : *Trouverez-vous un parlement ?*

Il s'est moqué des charlatans
Bouffis de grec, fourrés d'hermine ;
Il a frappé les ignorants,
Des traits de sa verve assasine !

Jamais cet aigle dans son vol
N'a flétri le talent qui brille ;
Il imita le rossignol
Qui ne détruit que la chenille !

Le directeur reprend :

Trève d'épigrammes et parlons sérieusement. Toutes nos actrices se disent malades ; j'ai dans l'idée que leurs maladies pourraient bien être de commande, et je voudrais que vous allassiez vous en assurer... Allez, Docteur ; mais pour Dieu n'abusez pas de ma confiance ; et puisqu'il faut que ma troupe passe entre vos mains, qu'elle n'y trépasse pas, je vous en prie !

— Adieu, Directeur. (*A part*) Rira bien qui rira le dernier.

Bientôt le médecin vient rendre compte de ses visites au directeur :

— Aucune de vos dames ne peut parler... Je leur ai ordonné un certain sirop dont je veux faire sur elles l'expérience.

— Docteur, vous me faites frémir avec vos expériences. Eh ! pour Dieu ! laissez faire la nature.

— La nature ! Et si on la laissait faire, à quoi serviraient les médecins !

Une actrice se présente sous différents costumes ; d'abord en Cauchoise, demandant à remplacer la « servante », c'est-à-dire la soubrette du théâtre qui est malade ; puis elle apparaît en Parisienne, sous le nom de Mme de Melcourt. Elle est, dit-elle, à la recherche du Docteur Tue-Tout et croit le reconnaître dans le médecin du théâtre, qu'elle interpelle avec impertinence :

— Dans mes voyages j'avais entendu parler de vos succès, de votre mérite.

Le Médecin, *se rengorgeant.* — A qui donc, Madame ?

Mme de Melcourt. — A des veuves, à des orphelins.

Le Directeur, *avec malice.* — Sans le flatter, vous voyez en lui l'espérance de tous les héritiers du département.

L'un dit « tue » et l'autre « assomme ». Notre confrère est une véritable tête de turc, où chacun essaye la force de son poing. Mme de Melcourt le poursuit de ses sarcasmes, sur l'air de la *Fille à qui l'on dit un secret* :

En voyage on m'a raconté
Que les Docteurs de cette ville
Étaient pleins de sagacité ;
Entre leurs mains on vit tranquille.
Sur la mort ils ont tous crédit :
Ils n'enterrent ici personne.

Le Médecin

Dans quel pays vous l'a-t-on dit ?

Mme de Melcourt

C'est tout au bord de la Garonne.

— Aussi je viens vous consulter... Ne vous y trompez pas, je me porte à merveille !

— Nous vous guérirons, Madame.

— Comment vous guérissez de la santé ?

— A Lyon, nous guérissons de tout.

— Des vapeurs aussi ?... On m'a conseillé les eaux ; on dit que vous en avez d'excellentes dans les environs, et je voudrais savoir de vous quelles sont les meilleures.

LE MÉDECIN. — Air : *Vaudeville de l'Avare.*

Chacun a ses eaux qu'il protège,
Selon les maux et la saison ;
L'un vante les eaux de Barège,
Un autre les eaux de Luchon.
Veut-on seulement se distraire,
Et boire moins d'eau que de vin ;
Veut on des eaux pour rire, enfin,
Il faut aller à Charbonnière (1).

Dans une autre scène, Niaizot, à son tour, raconte au docteur qu'à la vogue de Saint-Denis de Brous, une fête des environs de Lyon, où l'on dit des sottises à tout le monde, il a arrangé de la belle façon un procureur, un apothicaire et deux médecins...

LE MÉDECIN. — Tomber sur des médecins, toi ! Oublier que tu me dois la vie, que c'est moi qui t'ai ordonné ta dernière médecine.

NIAISOT. — Oh ça c'est vrai.

Vous ordonnât's la médecine
Qui d'vait me sauver du trépas ;
Mais si je suis encor gros et gras,
Si j'avons encor un peu d'mine,
C'est qu'Monsieur, en fait d'médecine,
Je vous le dis tout bas, tout bas,
Vous l'ordonniez... mais je n'la prenais pas.

C'est c'qui fait que je m'porte encore à merveille (*Il s'enfuit*).

(1) Ces eaux étaient renommées pour les maladies de peau. On y allait en partie de plaisir dans la belle saison

Le Médecin, *seul.* — Il ne la prenait pas, et l'on veut que nous répondions de la santé des malades. S'il était mort, qu'aurait-il dit ?

Le directeur entre en colère :

— Ah ça, Docteur, vous moquez-vous de moi ; ces Dames viennent de me dire que vous leur aviez défendu de parler.

— C'est pour empêcher leurs rhumes de s'augmenter.

—...Mais c'est me ruiner.

— Je ne puis vous sacrifier mes malades ; faites des épigrammes, Directeur, faites des épigrammes. Je viens d'achever une petite dissertation sur le danger qu'il y a de fréquenter les spectacles pendant l'été, et je vais, de ce pas, la faire insérer dans le *Journal de Lyon*.

— Mais, mon ami, c'est me tuer.

— Je fais mon état, Directeur. (*Il sort*).

Ce n'est qu'une fausse sortie. Notre confrère revient bientôt avec une artiste – genre de notre Frégoli — qui se transforme successivement en Fanchon, en duègne, en Galathée et s'offre à remplacer toutes les actrices malades. Le directeur est enchanté de la découverte d'une pareille étoile, qui va le tirer d'un grand embarras ; il remercie vivement le médecin de cette aubaine et de son indulgence à son égard. Le médecin, bon enfant, se contente de lui répondre :

Pendant que vous tiriez sur moi,
Mon cher, je vous rendais service.
Mais les Médecins ont ce trait
De ressemblance avec les femmes.

Que c'est toujours par un bienfait
Qu'ils se vengent des épigrammes.

La comparaison est flatteuse pour le sexe, mais inexacte ; n'est-il pas de notoriété publique, que si la femme a un point de ressemblance avec la divinité, c'est précisément dans le plaisir et le raffinement de la vengeance?

Autre professionnel dans les *Montagnes russes* ou le *Temple de la Mode*, de Scribe (1), Delestre et H. Dupin, vaudeville en un acte, joué aux Variétés le 31 octobre 1816. A cette époque, les Montagnes russes, qui ont reparu dans nos fêtes, faisaient fureur. Le docteur Desboudoirs, — son nom convient bien à ses goûts et à sa spécialité, — conseille ce sport à tous ses malades : les Montagnes russes entrent dans chacune de ses ordonnances ; « il espère les faire prendre comme l'émétique et la vaccine ». Il prêche d'ailleurs d'exemple et vient de faire une culbute malheureuse en glissant dans l'attitude de la Renommée ; mais il n'en persiste pas moins à vanter l'efficacité de sa panacée.

De Scribe, encore, avec la collaboration de Varner et Ymbert, nous avons l'*Homme automate* (2).

(1) Un nom prédestiné (*scribere*) ; cet auteur a écrit environ quatre cents pièces, seul ou en collaboration ; pour la fécondité, il est l'émule d'Alexandre Hardy (1560-1630), qui en composa plus du double.

(2) Calmann-Lévy, édit.

folie parade en un acte, jouée le 10 mai 1820. Duhazard, officier de santé établi à Nanterre, sollicite ses entrées auprès de M. Beauvisage, directeur du « Cabinet d'illusions », dressé sur la place publique de la commune.

... Ce n'est pas tant pour la chose que pour le décorum, observe-t-il, ...ça fait bon effet, dans le monde... on dit : c'est le Médecin de théâtre. Et pour commencer, M. Beauvisage, tâtez-vous, n'auriez-vous pas une petite indisposition dont on pourrait faire quelque chose... une migraine, dont je ferais une fluxion de poitrine...

Et sur la réponse négative du Barnum, ce médecin de théâtre forain déplore, en plusieurs couplets, la brillante santé des indigènes, pour lesquels « un chirurgien est un meuble inutile » ; à la fin, il se fâche et menace :

Je suis las, ma foi !
De ces santés maussades ;
Subissez ma loi.
Allons quelques malades !
Ou bien pour vous tous
Redoutez mon courroux.

Le Médecin des théâtres ou les Ordonnances, de D. d'Artois, Theaulon et Francis (1), est un tableautin épisodique, assez obscur pour nous ; on

(1) Pièce en un acte et deux tableaux ; 12 août 1826.

comprend cependant qu'en 1826, les théâtres étaient malades de la chaleur. Les auteurs imaginent de les mettre en traitement dans la maison de santé du docteur Sauve-qui-peut. Tout d'abord, Carabin, en aide bien stylé, fait de bonne foi l'éloge de son maître :

C'est ça un docteur... il est toujours mis avec une élégance... et puis, il est aimable avec les femmes... il aimerait mieux les laisser mourir toutes que de leur faire prendre quelque chose qu'elles n'aimeraient pas...

Il continue à brûler de l'encens sous le nez de son maître et à le lui écraser avec le pavé de l'ours, tandis que notre confrère se pâme d'aise.

— Ah ! quand pourrai-je marcher sur vos traces, illustre maître !

— Illustre, tu as dit le mot ; je ne peux pas suffire à ma renommée.

— Quand pourrai-je, comme tant d'autres, guérir ou tuer les gens impunément.

Tel maître, tel valet. A la scène suivante, dans un court monologue, Sauve-qui-peut se félicite des avantages de sa fonction :

Il faut convenir que c'est un charmant état que celui de Médecin des théâtres de Paris ! Cela vous procure une foule de plaisirs auxquels nos confrères ne sauraient prétendre : et quelle clientèle, tantôt c'est Agamemnon, le roi des rois, qu'il faut guérir d'une fluxion de poitrine... Tantôt, c'est la chaste Suzanne qui a une

fièvre de lait... Tantôt, enfin, c'est Jupiter, à qui je fais mettre quarante sangsues ; Vénus, que j'envoie au bain ; Neptune, que je fais partir pour les eaux, ou Appolon que je fais mettre à Charenton.

Bientôt Mlle Zélinde, grande coquette, vient demander un certificat de complaisance, pour assister à une première des Variétés ; le docteur hésite, mais elle lui insinue qu'elle comptait sur lui pour l'accompagner... Alors toute résistance tombe, comme lui-même à ses genoux. et le certificat est aussitôt libellé et paraphé : « Je soussigné certifie que Mlle Lucrèce Lelinde, artiste dramatique, est atteinte d'un enrouement qui l'empêche de jouer ce soir aucun des rôles de son emploi... En foi, de quoi, etc. *Signé* : Sauve-qui-peut (1). »

(1) Mlle Fitz-James qui, vers 1840, fit un soir manquer la représentation au théâtre de la Porte-Saint-Martin, n'eut pas la chance de rencontrer des médecins aussi coulants que Sauve-qui-peut, et sa fantaisie lui coûta cher. Le lendemain de l'incident, la jolie et capricieuse actrice écrivit aux directeurs, les frères Coguiard : « Messieurs, si je ne me suis pas rendue au théâtre hier, c'est que j'étais malade ; je vous prie de ne pas me confondre avec la *clique* des artistes ordinaires... etc. » Les directeurs envoyèrent deux médecins du théâtre pour constater la maladie qui, suivant Mlle Fitz-James, avait pris siège dans un endroit fort délicat. Les docteurs déclarèrent qu'après un minutieux examen, ils n'en avaient aperçu aucune trace. Mlle Fitz-James fut contrainte de payer les frais de visite, ce à quoi elle n'était pas accoutumée, au contraire ; de plus elle perdit son procès avec son engagement et, après règlement du dédit, s'en fut à Rouen cacher son dépit.

Paul Mahalin raconte sur Elmire Paurelle, du Palais-

Le couple folâtre disparaît en chantant, sur l'air d'*Angeline* :

> Allons, docteur, qu'à la joie on se livre,
> La Faculté ne hait pas le plaisir,
> Un médecin doit surtout savoir vivre,
> Car il sait trop ce que c'est que mourir.

Le second tableau se passe dans la salle des Variétés. Zélinde, au bras du docteur, semble inquiète : « — Mais que vont faire vos malades pendant votre absence ? — Ils sont capables d'en profiter pour guérir, répond ingénuement notre confrère, en bonne fortune. »

Que de fois retrouverons-nous cette banalité.

Suivons l'ordre logique de la chronologie. Le choléra de 1830 a rempli les cimetières et vidé les théâtres ; ceux-ci sont, à leur tour, très malades, et dans les *Pilules dramatiques ou le Choléra morbus*, revue critique et politique en un acte, par M. le docteur Mésentère, jouée le 11 février 1831,

Royal, une déconvenue analogue, mais sans conséquences désastreuses. Cette séduisante actrice fit semblant d'etre malade, afin de pouvoir consacrer sa soirée à ses affaires particulières. Les directeurs lui ont envoyé le médecin du théâtre et, sur son rapport, elle a dû jouer le soir. Pendant toute la représentation, la jeune Elmire, piquée, n'a cessé de pousser des plaintes.

— Ah ça ! lui a demandé Gil Pérès, tu souffres donc pour de bon ?

— Si je souffre ! c'est-à dire que je suis tres malade...

ils viennent demander des consultations au docteur Scarlatin.

Le célèbre praticien donne des conseils à chacun d'eux et y joint des pilules confectionnées par son garçon pharmacien, Chicotin. Scarlatin n'est pas à proprement parler un Médecin de théâtre, il s'est spécialisé « pour guérir les directeurs de théâtre en souffrance. » Le plus drôle de la pièce est le pseudonyme choisi par les quatre collaborateurs, Vallou de Villeneuve, Masson, Rochefort et Adolphe de Leuven. Mésentère est déjà un nom médical, mais dans leur esprit, il faut entendre Met-z'en-terre.

Le 18 juin 1834, le Palais-Royal donnait *Un Scandale*, folie vaudeville en un acte, de Duvert et Lauzanne. Une scène, ce qu'en argot de coulisses on appelle un « scandale », se passe dans la salle.

Mme Fromageot, née Titine Camuset, croit voir dans la pièce des allusions blessantes de la part de l'auteur, qu'elle a éconduit, et se trouve mal en poussant un cri de protestation. L'acteur s'arrête et s'informe : « Qu'est-ce que c'est ? » Mouvement

— Et de quelle maladie ?
— D'une maladie terrible : une *hypothèse inadmissible.*
— Hein ?
— Parbleu ! le docteur l'a écrit en toutes lettres et je l'ai lu sur son rapport : « La maladie de Mlle Paurelle est une *hypothèse inadmissible.* »

général d'intérêt parmi le public et sur la scène. Les personnages de la pièce causent entre eux et semblent se demander quel peut être l'objet de cette interruption. Ernest, le cousin de Mme Fromageot, qui la pressait vivement dans la loge ; répond : « C est une dame qui se trouve mal, s'il y avait un médecin parmi ces messieurs ? » L'acteur s'adresse au public et demande un docteur. Un spectateur du parterre, un claqueur, sans doute, donne le conseil de lui taper ferme dans les mains.

Cette question de l'artiste aux spectateurs semble prouver qu'à cette époque, le Palais-Royal n'était pas pourvu d'un service médical régulier, sans quoi il eût désigné le fauteuil réglementaire.

Dans la patrie de Grétry, à Liège, où d'ailleurs on parle couramment notre langue, le théâtre du Gymnase donna, lors de son inauguration — le 21 octobre 1868 — une revue, en deux actes, de M. Hyacinthe Kirsch, *Allons-y gaiement !* Une heure avant l'ouverture des bureaux, le régisseur s'aperçoit que tout le monde est à son poste, sauf « l'ingénuité » ; elle vient de faire dire qu'elle est malade :

— Mais elle joue ce soir, la malheureuse ! s'exclame le directeur, avec des gestes de désespoir. Vite le médecin de théâtre.

— Il est chez elle, répond le régisseur.

Au tableau suivant, le médecin entre vivement :

— Sauvée ! Elle est sauvée ! s'écrie-t-il !

— Merci, mon Dieu ! répond en chœur le personnel du théâtre.

— L'ingénue, continue l'homme d'art, vient de donner le jour à deux enfants bien constitués, du sexe masculin.

— Patatra, clame le directeur anéanti !

Pour ses *Tapageurs* (1), E. Gondinet a besoin d'un médecin « dans le train » de plaisir, ami du tam-tam et de « la bombe » ; il choisit un confrère de théâtre, le docteur Pajol, un galantin à qui il prête son esprit. Une exotique, Olga, lui dit qu'elle se sent devenir capricieuse ; Pajol lui répond que c'est un mal qu'on ne traite pas en France, car on guérit très vite d'un premier caprice... par un second.

Il rend visite à une théâtreuse, Nadine, qui, pour faire du tapage, du « chi-chi », comme on dit dans le monde des « m'as-tu vu », refuse de jouer, sous prétexte d'indisposition vague. A son amant, qui lui demande comment il l'a trouvée : « Je l'ai trouvée... à la fenêtre », répond-il.

Avant Gondinet, Brisebarre et Nus avaient déjà esquissé, dans les *Médecins,* le type frivole et guilleret du médecin de théâtre, sous le nom de Godefroy. Ce fantoche fredonne des réminiscences

(1) Comédie, en 3 actes ; 19 avril, 1879.

d'opéra, en examinant son malade. Quoique médecin de théâtre, il veut faire non de la médecine de mélodrame, mais de la médecine aimable : « Je guéris, assure-t-il, mes clients, en souriant. » Le début du mal est, pour lui, « le prologue » et la fin, « le dédénouement ». Comme les habiles, il met sa responsabilité à couvert, en reprochant doucement d'avoir été appelé un peu tard, même si le mal vient d'apparaître. Effectivement, les maladies sont comme les incendies : au début, un seau d'eau suffit pour les éteindre ; plus tard, il faut faire la part du feu.

Débonnaire à l'excès, docile aux moindres caprices de son client, il se laisse suggestionner par lui et prescrit tout ce qu'il lui propose :

— Si je mettais des sangsues ?

— Oui... elles ne peuvent pas faire de mal.

— Trois ou quatre... est-ce suffisant ?

— Oui... trois ou quatre... trois si elles sont grosses... quatre si elles sont petites.

Il accepte de même les cataplasmes après les sangsues, puis une petite purgation « celle que vous préférez. » Il conseille de manger, si l'on a faim ; d'aller au concert, si l'on aime la musique, enfin de se distraire et surtout d'aller au théâtre... *Trahit sua quemque voluptas.* On ne saurait être plus accommodant. Il se retire, comme les petites marionnettes, en faisant trois petits tours et toujours fredonnant ; mais avant

d'exécuter sa dernière pirouette, il risque — par distraction — cette plaisanterie macabre : « Ne craignez rien, vous êtes entre mes mains et je ne vous lâcherai... qu'au dernier moment ».

Pour finir, citons le protagoniste des *Dragées d'Hercule* (1), pièce en trois actes, de P. Bilhaud et Maurice Hennequin (15 janv. 1904), qui est un médecin du théâtre de l'Ambigu, le docteur Frontignan, dont le prix de consultation est ainsi fixé : « Ce que vous voulez... à partir de vingt francs. » Son confrère et ami Lavirette, inventeur des « dragées d'Hercule », aphrodisiaque infaillible, « qui fait couler *subito* le printemps dans les veines, » lui en administre une, à son insu, dissoute dans une coupe de champagne, pendant un « gueuleton » d'amis. Le joyeux Lavirette avait parié, avec les autres convives, qu'il forcerait bien Frontignan, « le mari fidèle, unique exemplaire », à tromper sa femme. En effet, à peine de retour, on lui téléphone du Grand-Hôtel qu'une Américaine vient de se trouver mal. Il accourt chez la belle syncopée, « le sang bouillonnant dans ses veines », au point qu'il eut pu dire avec le *Chanoine qui se maria*, — mystère du moyen âge, — « la char luy bout tressue et sault. » Bref, cinq minutes après son entrée, mistress Brackson s'écriait, dans le ravissement : « Enfin ! Voilà donc un docteur qui sait me soigner ! »

(1) P. V. Stock, édit.

Mais la femme de chambre a tout vu et a prévenu le mari, qui applique au docteur la peine du talion : Frontignan devra l'aider à lui rendre la pareille ou il lui lui brûlera la cervelle, « cocu ou la mort ! »

Les trois actes ont pour pivot les efforts de la malheureuse victime de Lavirette, pour dépister le Yankee intraitable et échapper à sa vengeance. Sur ces entrefaites, il reçoit, à son cabinet, la visite d'une ouvreuse de l'Ambigu, Mme Bicot, — ancienne chanteuse de l'Alcazar de Saint-Étienne, où elle a créé une chanson qui fit fureur : « Les deux miens sont en pomme » ; — elle lui amène sa fille Odette, élève du « Conciergatoire », qui a perdu son *ut* pour la cinquième fois ; elle le perd chaque fois qu'elle est surprise en exécutant un *duo*... génésique. « Un *ut* superbe, dit sa mère, qui lui sortait du gosier, aussi facilement qu'un œuf sort du derrière d'une poule. » La petite émancipée passera pour la femme légitime de Frontignan et donnera le change à l'Américain vindicatif mais équitable.

Tels sont les aspects scéniques sous lesquels on représente le Médecin de théâtre.

En littérature (1), son étude n'a tenté que deux

(1) Nous ne citerons que pour mémoire le *Médecin de l'Opéra*, roman psychologique, par le bibliophile Jacob, où pas un instant nous ne surprenons notre confrère dans l'exercice de ses fonctions, ni dans la salle ni dans les coulisses ; c'est un titre usurpé, aussi bien par le livre que par le héros de l'intrigue.

maîtres humoristes : Albert Millaud et Arnold Mortier. Grâce à l'obligeante autorisation de l'éditeur, M. Montgredien, à qui nous adressons nos sincères remerciements, nous pouvons détacher « Le médecin de théâtre » de la galerie aristophanesque des *Physiologies parisiennes*, illustrées par Caran d'Ache, Job et Trick.

LE MÉDECIN DE THÉATRE

... C'est toujours un homme aimable, plus dilettante que médecin. Le jour où il est de service est le



Fig. 3.

plus beau jour de sa semaine. Ce n'est pas en sacerdoce qu'il se rend au théâtre; il n'a pas la pensée qu'il remplit un devoir : il n'est pas préparé à l'idée d'une

consultation à donner ou d'une ordonnance à libeller. C'est un spectateur privilégié entre tous, et rien ne lui est plus désagréable que d'être dérangé au milieu d'un acte pour s'en aller, au foyer, porter secours à quelque dame en syncope ou à quelque bourgeois frappé d'apoplexie. Son devoir professionnel, ce jour-là, consiste à applaudir un artiste aimé, à jouir d'une pièce en vogue, et non pas à fourrer de l'éther sous le nez d'un auditeur incommodé par l'acide carbonique.

Toutefois, le médecin de théâtre est heureux quand il est appelé sur la scène pour assister un acteur, et surtout une actrice, entravé par une aphonie subite ou un dérangement imprévu. A ce moment, le médecin de théâtre est considéré comme une providence, un oracle, un *Deus ex machina*. Il dépend de lui que la représentation continue. Le directeur, l'auteur, le régisseur, réunis avec lui dans la loge du malade, attendent anxieusement l'arrêt qui va sortir de la bouche d'Hippocrate. Il est l'arbitre de plusieurs destinées et le dispensateur de la recette.

Quand il n'y a pas de malade, le médecin va faire un tour sur le théâtre pendant les entr'actes. Il y est le bienvenu. Les artistes le reçoivent comme un père et profitent de l'occasion pour lui chiper une consultation gratuite.

Le docteur, qui est venu pour s'amuser, ne peut jamais être tout à fait dans la situation. Il reste spectateur, même en consultation. Selon l'artiste qui l'interroge, le médecin entrecoupe ses conseils de réflexions sur l'acte qu'il vient de voir jouer.

— Cher docteur, dit le premier comique, en faisant une grimace, je souffre d'une dyspepsie pénible.

— Prenez du bismuth, répond le docteur, en riant au nez de son malade. Mon Dieu, que vous êtes donc drôle !

— J'ai aussi une gastralgie !

— Cristi ! comme vous dites ça... êtes vous assez amusant ! D'où souffrez-vous



Fig. 4.

— De la rate.

— Ah ! ah ! ah ! de la rate... Ça ne sera rien.

— Croyez-vous que je puisse jouer demain ?

— Il le faut : ma femme et ma belle-sœur ont une loge et tiennent à rire un peu. Ça ira, ça ira.

Et le docteur et l'artiste se séparent, l'un en se tordant de rire et l'autre en se tenant le ventre.

...Dans les théâtres de musique, le docteur est un extatique qui, pendant toute la soirée, demeure sous le charme d'un *andante* bien exprimé ou d'une roulade admirablement exécutée. Ne le consultez pas, il vous traiterait de travers ; il vous donnerait de l'ammonia-

que pour de l'eau de Cologne et formulerait son ordonnance en si bémol.

Arnold Mortier, le *Monsieur de l'orchestre*, du *Figaro*, qui peut rivaliser de finesse et d'esprit avec l'auteur de *Niniche*, a tracé de sa touche délicate et primesautière, débordante d'ironie, de brio et de brillant, le portrait du « Médecin de théâtre » dans la *Soirée théâtrale*, du 8 juin 1877 (1) ; c'est encore un hors d'œuvre, mais celui-ci frise le petit chef-d'œuvre, et, pour les raffinés d'humour comme d'amour — les bagatelles de la porte ont leur prix.

... L'espèce peut se résumer en deux types : le médecin qui est médecin, et le médecin qui n'est pas médecin. Le premier est généralement vieux ; blasé sur le plaisir du spectacle, il lit son journal pendant la représentation, ou dort le menton enfoncé dans sa cravate blanche sans s'émouvoir des éclats de voix des acteurs.

Médecin de théâtre depuis plus de quarante ans, il regrette le passé, parle avec exaltation des artistes qui ne sont plus, et se découvre pieusement quand on prononce devant lui le nom de feu M. Scribe, qu'il a beaucoup connu. Homme précieux, du reste, qui applique indistinctement le même remède à tous ses malades, et traite les cors aux pieds de la même façon que les affections intestinales.

Le vieux médecin de théâtre vit d'ordinaire assez retiré, ne fréquente pas ou peu les coulisses, et ne se montre jamais au foyer des artistes. Il vient même le

(1) E. Dentu, *édit.*

plus rarement possible dans la salle et se fait remplacer par des confrères plus jeunes.

L'autre, au contraire, est toujours jeune. Il a son diplôme, mais au théâtre, il est tout, excepté médecin. Souriant, sémillant, pimpant, frétillant, rasé de frais, il ne quitte pas les coulisses, devient l'ami des directeurs, des auteurs, des acteurs, des actrices, de tout le personnel. Il soigne très sommairement la goutte du vieux comique et surveille la dentition du petit dernier de la concierge.

Il a voix délibérative dans le théâtre. Il donne son conseil à une répétition, dit son mot sur la distribution des rôles, approuve un costume ou critique une toilette.

Les soirs de première, on le rencontre allant de droite à gauche, réconfortant les plus timides, donnant du cœur aux plus hésitants, offrant des bonbons aux dames, prédisant à tous un magnifique et triomphant succès.

Le jeune médecin de théâtre est généralement adoré des actrices. Certaines d'entre elles le choisissent même comme confident, comme confesseur. Il connaît tous les secrets, est au courant de toutes les petites intrigues, console les affligées et se fait le cavalier servant des Arianes abandonnées.

Il y a bien des anecdotes à raconter sur les médecins de théâtre. En voici une qui a, m'assure-t-on, le mérite de l'authenticité :

Un jeune médecin, frais éclos de la Faculté, était fort épris d'une charmante actrice, épouse légitime d'un comique, qui appartenait au même théâtre qu'elle.

Notre docteur devint bientôt ce qu'on appelle dans les romans « le plus heureux des hommes. »

Malheureusement, le docteur était amoureux pour de vrai. Un jour, il découvrit qu'il était aussi jaloux qu'amoureux. Jaloux de qui? Du mari.

C'est alors qu'il abusa de sa situation.

Prenant le comique à part, il lui conseilla, vu la nature nerveuse et exceptionnellement impressionnable de sa femme, de s'abstenir absolument, et sous peine de danger sérieux, de toute conversation amoureuse.

— Songez, lui dit-il, que la moindre imprudence pourrait compromettre la vie de votre femme!

Le pauvre comique se résigna et promit d'être raisonnable.

On assure même que depuis, il a fidèlement tenu sa promesse, à la grande joie du docteur qui n'est plus jaloux!

L'exactitude des médecins de théâtre varie selon les milieux, le programme des représentations et... la composition de la troupe féminine. Cela s'explique de reste. Les avantages attachés à leurs fonctions (entrées, service aux premières, accès des coulisses, etc.), sont beaucoup plus appréciables à l'Opéra, aux Français, aux Variétés, aux Bouffes, qu'au théâtre des Batignolles ou chez M. Ballande. Mais, en général, il arrive un peu partout qu'on ne trouve pas le médecin du théâtre aussi rapidement qu'il serait nécessaire.

Parmi les innombrables soupirants de la blonde Théo, se trouve un jeune docteur qui compte, paraît-il, sur cette inexactitude de ses confrères pour réaliser — en partie du moins, — son rêve le plus cher. Semblable à cet Anglais qui suivit, pendant de longues années, un dompteur célèbre, dans l'espérance de le voir un jour dévorer par ses lions, notre fils d'Esculape ne manque aucune des représentations de la diva. Il la

suit partout, guettant un malaise, une indisposition subite en scène, pour lui prodiguer, en l'absence probable du Médecin de service, les soins empressés et... indiscrets qu'autorise la science.

Les prouesses de ces habiles praticiens se comptent par milliers. En voici une qui remonte à l'été dernier et qui montre jusqu'où peut conduire l'abus du pouvoir... médical.

C'était dans un de ces bouis-bouis intermittents consacrés au culte spécial de la pièce à femmes. L'étoile, dont le maillot constituait le principal attrait du lieu, fit prévenir un beau jour son directeur qu'elle ne pourrait se rendre le soir au théâtre, par suite d'une indisposition non moins grave qu'inattendue.

Le médecin fut dépêché auprès de la belle, et son certificat confirma formellement les déclarations contenues dans le *factum* de celle-ci.

Bon gré, mal gré, il fallut donc faire relâche.

L'infortuné impresario, pour se consoler de cette contrariété imprévue, profita de sa liberté pour s'offrir une partie de campagne.

Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction, lorsqu'après avoir mélancoliquement dîné d'une matelote sur les bords de la Seine, il rencontra, dans un bal champêtre, la pensionnaire *indisposée* en train de se livrer aux déhanchements variés de la *chaloupe en détresse*.

Il est bon d'ajouter que le trop coupable médecin figurait dans le même quadrille.

Se non è vero è bene trovato.

Comme mot de la fin, il nous est difficile d'en trouver un... plus fin, — crayon et légende compris, — que celui d'Abel Faivre (fig. 5), publié par le

Journal, et attribué à un médecin dans l'exercice de sa sinécure théâtrale :



Fig. 5. — Le Médecin de théâtre.

— Docteur, dit l'ouvreuse inquiète à l'homme de l'art, il y a une dame qui se trouve mal aux quatrièmes galeries.

— Donnez-lui un fauteuil d'orchestre, répond avec un sourire narquois l'imperturbable confrère,... elle sera mieux.

P. S. — Que le Syndicat des Médecins de théâtre nous pardonne les quelques irrévérences échappées

à notre plume indisciplinée : cette étude, — bien antérieure au Syndicat, — est de pure fantaisie et n'a rien d'académique. Nous travaillons, — affaire d'habitude, et ce n'est pas après la soixantaine qu'on en change, — moins souvent dans le sérieux que dans le gai, persuadé que le Rire a, sur le cresson, l'avantage d'être non seulement la santé du corps, mais encore celle de l'esprit. « On doit s'efforcer, dit Léonard de Vinci, de faire rire, s'il était possible, jusqu'aux morts eux-mêmes. » C'est aussi notre avis. N'attachez donc pas aux évolutions de notre fantasia l'importance qu'elles ne sauraient avoir.

CHAPITRE PREMIER

Antiquité. (1)

I. — Théatre grec

La Comédie grecque n'a guère ménagé les Médecins. Antiphane et, après lui, Philetœrus, ont, dans leur Esculape (1), représenté une sorte de Sganarelle. Le même Antiphane, Aristophon, Philémon, avaient composé des pièces intitulées : Iatros (le Médecin) ; et d'après un fragment d'une comédie de ce titre, Théophile paraît avoir mis au théâtre quelque praticien semblable à celui que Cervantes attache à la personne de Sancho Pança, gouverneur de Barataria. Il ne reste malheureusement rien de ces œuvres satiriques. Nous ne savons pas de quelle comédie est tirée cette pensée de Philémon (360-262) :

... Il n'est pas de médecin qui se réjouisse de la santé de ses clients, ni de soldat qui s'accomode de la tranquillité de son pays.

(1) Aristarque de Tégée, vers la 71e Olympiade (496 avant J.-C.) fit une pièce du même titre, mais en l'honneur du dieu de la Médecine, qui l'avait guéri d'une grave maladie et attendait de lui une marque de reconnaissance.

Nous sommes mieux renseigné sur la réflexion suivante du même auteur ; elle serait extraite de sa pièce LE SICILIEN :

... Il est facile aux hommes de donner des conseils, difficile de se conduire soi-même. Nous en avons un exemple dans les médecins : a leurs malades, ils ordonnent un régime sévère ; qu'eux-mêmes se mettent au lit, ils font tout ce qu'ils avaient défendu aux autres. C'est que le mal et le traitement du mal nons sont deux choses différentes.

Chrémyle, personnage du PLUTUS d'Aristophane (ve siècle), nous rappelle qu'à Athènes, il y avait pénurie de médecins, en raison des honoraires dérisoires qui leur étaient offerts. « Il n'y a pas d'art sans salaire, » dit-il ; et il propose de faire coucher Plutus dans le temple d'Esculape, où les malades passaient la nuit : le dieu les visitait sans être vu et préparait leur retour à la santé. Carion, un de ceux qui accompagnaient l'égrotant, raconte à la femme de Chrémyle les incidents de la nuit et se fait gloire de ses incongruités : il se vante d'avoir « lancé un pet des plus sonores, » à la face même d'Esculape :

LA FEMME. — Le dieu sans doute fit la grimace ?

CARION. — Non, mais Iaso (1) qui l'accompagnait rougit un peu, et Panacée (2) se détourna en se bouchant le nez ; car mes pets ne sentent pas la rose.

LA FEMME. — Et le dieu ?

(1 et 2) Filles d'Esculape.

CARION. — Il n'y fit pas la moindre attention.

LA FEMME. — C'est donc un dieu bien grossier ?

CARION. — Je ne dis pas cela, mais il a l'habitude de déguster les excréments.

Aristophane appelle Esculape *Mange m....* σκατοφαγος, par allusion à l'examen des déjections (1). Le poète d'Athènes nous offre encore, dans LYSISTRATA, une simulation de grossesse (2) et, dans les THESMOPHORIES, une supposition d'enfant.

Lucien (120-200), ce précurseur de Rabelais, Montaigne et Voltaire, émet, dans son OCYPE, à la scène du Médecin, deux réflexions fort judicieuses ;

... Quand on dit la vérité au médecin, son action est plus efficace ; s'il ne sait rien, il risque de se tromper... La plupart des médecins amusent les malades quand ils ne peuvent plus les guérir.

Ce que nous exprimons aujourd'hui par cet aphorisme qui résume le devoir du médecin : guérir quelquefois, soulager souvent et consoler toujours.

Dans son petit drame, en une scène, LA TRAGODOPODAGRA, Lucien bafoue, par la bouche de la Goutte, des médecins Syriens qui ont la prétention de guérir les podagres, à l'aide d'un prétendu secret, et sont obligés de reconnaître, après l'applica-

(1) V. la note 4, p. 12, de notre *Mal qu'on a dit des Médecins*, 1re série. — Rappelons que *Pot à chi...* est l'anagramme d'Hippocrate.

(2) V. notre *Obstétrique au théâtre*, p. 432.

tion de l'onguent libérateur, que « les feux de la douleur ne diminuent point ». La Goutte, qui ne redoute pas encore le colchique, termine par ce cri de triomphe : « Que chacun sache que, seule entre les divinités, je suis intraitable et supérieure à tous les remèdes ».

Enfin, les grands tragiques de la Grèce ont tiré partie de l'insanité d'esprit, comme élément de terreur propre à corser les situations dramatiques de leurs fictions : Eschyle, dans sa trilogie d'Oreste ; Sophocle, dans Ajax ; Eurypide, à la fois dans les Bacchantes, Oreste, Iphigénie en Tauride et Hercule furieux (1).

II. — Théatre latin.

Trois noms seulement à citer : Lucius Pomponius (93 av. J.-C.), auteur du Médecin, comédie dont il ne reste que quelques fragments, et les deux gloires de la Comédie latine, Plaute (250-184) et Térence (194-158).

Plaute, le premier des auteurs latins, fait mention des sages-femmes, dans le Soldat fanfaron, où le héros Purgopolinice raconte que : « La sage-femme se plaignit de n'avoir pas été suffisamment payée ».

Dans la Cassette, le poète comique assigne à la grossesse une durée de dix mois : « La femme,

(1) Docteur E. Regis, *La Folie dans l'art dramatique*.

y est-il dit, avec laquelle il avait eu commerce, mit au monde une fille, à la fin du dixième mois. » De même, dans le RUSTRE, la mère donne des ordres aux servantes, « parce que le dixième mois approche ». Le calendrier romain est resté fort incertain jusqu'à Jules César; il serait bien possible qu'il fut question du mois lunaire, en usage chez les Grecs.

Son AMPHITRYON, imité par Molière, nous fournit un curieux exemple de superfétation. Le chef de l'armée thébaine, avant de partir pour la guerre, a laissé sa femme, Alcmène, enceinte de quatre mois; Jupiter, sous la figure d'Amphitryon, l'engrosse à son tour, et elle accouche de deux jumeaux, « sans douleur, » raconte la servante Bromia au retour du mari.

L'idée des MÉNECHMES (1), empruntée aux Attiques, fut souvent utilisée par les dramaturges, — Rotrou et Regnard entre autres, — sous son titre primitif ou sous des titres divers, tels : les NICANDRES, de Boursault; le SEMBLABLE A SOI-MÊME, de Montfleury; PROSPER ET VINCENT, de Duvert et Lauzanne, etc. Rotrou donna, en 1632, une traduction littéraire, en vers, de la comédie de Plaute, tandis que Regnard traita le sujet en poète original : il plaça dans le cadre antique la peinture des caractères et des mœurs de son siècle. Ainsi ses MÉNECHMES ne comportent pas de Médecin; non pas

(1) *Le Mal*, p. 62, 1re série.

qu'il eût le respect de la Faculté, car il avait déjà fortement malmené nos confrères dans plusieurs de ses pièces; mais aux plaisanteries latines. il préférait celles de son crû.

Rotrou. dans son adaptation assez fidèle, s'est permis certaines licences à notre égard ; elles seront signalées par une astérique en tête de la ligne versifiée, au cours de l'extrait qui suit. Le Vieillard, beau-père de Ménechme Ravi, s'impatiente à la porte du Médecin, qui le fait attendre, croit-il, avec intention : pour se faire valoir.

Qu'il est long à venir ! que je suis las d'attendre !
Et que de vains discours il me va faire entendre !
Il persuadera, si l'on veut l'écouter,
Qu'un mort, par son moyen, vient de ressusciter ;
Qu'il a remis la jambe, ou le bras de Mercure,
Ou qu'il a guéri Mars d'une insigne blessure ;
* Cependant qui sauroit ce qu'il fait là-dedans,
* Le verroit consulter sur quelque mal de dents.
Il descend. je le vois.

LE MÉDECIN

* Dieux ! qu'au siècle où nous sommes
* On doit peu faire état de la santé des hommes !
* Un jour peut ruiner les plus fortes santés,
* Le plus sain est sujet à mille infirmités ;
* Nous produisons en nous les humeurs qui nous nuisent,
* Et d'eux-mêmes nos corps tous les jours se détruisent.

LE VIEILLARD

* Cette destruction produit votre intérêt ;
* Les médecins sont mal quand personne ne l'est.

Mais quittons ce discours et songeons au remède
D'un accident si prompt, qui réclame votre aide.

Il montre Ménechme Ravi qu'il croit fou.

Voyez ces yeux mourans et ce teint inégal ;
Ne vous épargnez point, et soulagez son mal.
Il le faut aborder.

LE MÉDECIN (1)

L'amour ou vos procès
Vous ont causé, Monsieur, ces violens accès.
Quelles afflictions vous sont les plus sensibles ?
Le ciel a mis à tout des remèdes possibles.

MÉNECHME RAVI

Que veut ce vieux rêveux ?

LE MÉDECIN

D'où provient ce tourment ?
Est-ce devers le front qu'il est plus véhément ?

MÉNECHME RAVI

Dieux, qu'il est insensé !

LE VIEILLARD

Voyez l'extravagance.

La femme de Ménechme Ravi, Orazie, joint ses instances à celles du Vieillard et s'adresse au Médecin :

Obligez-le, Monsieur, d'une prompte ordonnance.

LE MÉDECIN

Quels mets affecte-t-il ?

(1) Molière s'est inspiré de cette scène, dans l'interrogatoire que subit M. de Pourceaugnac, prévenu de folie.

ORAZIE

Des mets trop délicats.

LE MEDECIN

Quelle sorte de vin boit-il à ses repas ?

MÉNECHME RAVI

Les vins les plus friands et les plus délectables.
Mais as-tu pris soin de réformer les tables ?
Que me conte ce fou ? ne veut-il point savoir
Si le pain que je mange est du pain rouge ou noir,
Si j'use de poisson qui soit couvert de plumes ?
Est-il si désireux de savoir mes coutumes ?

LE VIEILLARD

Eh bien ! que jugez vous de ces propos confus
Et que lui pourrez-vous ordonner là dessus ?

LE MÉDECIN

Est-il fort amoureux !

MÉNECHME RAVI

Oui, de toutes les belles.
Apprends-le de ta femme, elle en sait des nouvelles.

LE MÉDECIN

O comme il est troublé !

ORAZIE

Vous lui pardonnez bien.

LE MÉDECIN

Dort-il profondément ?

MÉNECHME RAVI

Oui, si je ne dois rien.

LE MÉDECIN

C'est parler de bon sens.

MÉNECHME RAVI

Que répondrai-je encore ?

LE MÉDECIN

Sa santé ne dépend que d'un peu d'ellébore,
Et son mal n'a pas tant altéré sa raison
Qu'il ne puisse bientôt espérer guérison.
Si je ne le guéris de cette maladie,
Il est bien malaisé qu'un autre y remédie ;
Qu'on l'amène à ma chambre, et, malgré ses efforts,
Que quelqu'un de ces gens le saisissent au corps.
Je connois de ce mal la cause véritable ;
En de certains accès il est plus redoutable.
Quelque sanglant ennui l'a réduit à ce point,
Et s'il n'est attaché, je n'en approche point.

Il ordonne à ses deux aides de ligotter et d'emporter le prétendu malade, qui résiste et lutte avec énergie. Messénic, valet de Ménechme Sosicle, frère de Ménechme Ravi, vient à son secours :

Que veut aux étrangers ce peuple injurieux ?
Traîtres, n'irritez pas à mon esprit furieux !
Rendez cet innocent à mes justes requêtes,
Ou craignez que mes bras ne fondent sur vos têtes.

LE VIEILLARD

Que veut cet insensé ?

LE MÉDECIN

Secourir son pareil.

MÉNECHME RAVI

Ah ! quel heureux démon t'inspire ce conseil ?
Seul sensible à mes cris, seul à mon sort propice,
Achève, cher ami, ce favorable office ;

N'en épargne pas un, et suis ta passion :
L'innocence répond de ta rémission.

Un des aides s'enfuit, en criant :

Adieu, je cède aux coups.

Messénie lève la main sur le Vieillard :

Toi, dont la main hardie,
D'un coup si furieux m'a la joue étourdie.

Le Vieillard fuit avec Orazie :

Ah ! ma fille fuyons !

De son côté, Ménechme Ravi, se précipite sur le médecin :

Tous les dieux vainement
Te voudroient dérober à mon ressentiment.
Ta mort sera le prix...

Le médecin fuit à toutes jambes :

Il faut fuir, si je m'aime.

Dans le théâtre de Térence, Glycérie, de l'ANDRIENNE, amie de Pamphile, et Pamphila, des ADELPHES (1), amie d'Eschinus, — qui, chose curieuse, ne paraissent ni l'une ni l'autre pendant les cinq actes dont elles sont le mobile, — accouchent au fond de la scène, derrière les custodes, et toutes deux implorent Lucine de la même façon. Pamphila crie :

Miseram me ! Differor doloribus.
Juno Lucina, fer opem, serva me, obsecro.

(Ah ! malheureuse ! Quelles douleurs ! Junon Lucine, secourez-moi, sauvez-moi, je vous en conjure !)

(1) *L'obstétrique au théâtre*, p. 441.

Glycérie ne vocifère que le dernier vers. Cette similitude d'invocation donnerait à penser qu'elle était habituelle aux femmes en gésine, sous les édiles curules M. Fulvius et M. Glabrio et sous le consulat de L. Anicius et de M. Cornelius, où ces pièces comiques furent représentées : la première, pendant les fêtes de Cybèle, l'autre, — ce qui n'était guère de circonstance, — aux jeux funèbres de Paul Emile.

Dans l'Andrienne, une recommandation de la sage-femme Lesbie à la vieille esclave Archyllis : « *Nunc, primum fac ista ut lavet.* » a fait supposer qu'après l'accouchement, la femme devait prendre un bain ; mais le mot *lavet* indique plutôt une toilette intime, une simple lotion.

La même pièce nous apprend encore que les matrones romaines ne jouissaient pas d'une réputation excellente : aux premières douleurs de Glycérie, Archyllis donne à la camériste Mysis l'ordre d'aller quérir l'accoucheuse ; Mysis répond :

Oui, j'amènerai cette Lesbie, mais à coup sûr c'est une ivrognesse, une tête sans cervelle qui ne mérite pas qu'on lui confie une femme à sa première grossesse.

Et Mysis s'éloigne en maugréant à la fois contre Archyllis et Lesbie :

Voyez l'entêtement de cette vieille, c'est que Lesbie se grise avec elle. Dieux, accordez à ma maitresse une

heureuse délivrance, et que la sage-femme aille faire ailleurs ses maladresses.

C'est aussi un accouchement qui constitue l'intrigue de l'HÉCYRE ou la BELLE-MÈRE (1).

(1) L'*Obstétrique au théâtre*, p. 442.

CHAPITRE II

Moyen âge (475-1453).

Dans un chant dialogué, de la fin du XI[e] siècle, LA VISITATION (1), le préchantre (*præcentor lector*), officiant servant de coryphée, s'adresse à Jean-Baptiste, dans le ventre de sa mère Elisabeth, et lui demande pourquoi il fait tant de gambades. Le plus curieux, c'est que le joyeux fœtus répond et de façon très orthodoxe, sans doute par une voix d'enfant caché, à moins que l'acteur chargé du rôle de la sainte fut ventriloque.

L'ADAM du XII[e] siècle, explique l'origine de « la pomme d'Adam » du cartilage thyroïde : le premier homme, après avoir mordu le fruit défendu, se prend la gorge et s'écrie :

Ha ! hay ! je suy mal avoiez (en voie),
Ce morcel ne puis avaler.
Las doulereux ! qu'il est amer
En la gorge la mort me tient.

Le plus ancien monologue remonte à la seconde moitié du XIII[e] siècle ; c'est LI DIZ DE L'ERBERIE, autrement dit LE BONIMENT DE L'HERBORISTE (2), du

(1) *L'Obstétrique au théâtre*, p. 439.
(2) Cf. *Rev. de l'Art. théâtral*, Lucien Schone.

célèbre trouvère champenois Rutebeuf (1255-1285). Le charlatan, pour inspirer confiance, sachant déjà que nul n'est prophète en son pays, raconte au public qu'il a « consquesté grand avoir » au loin (1) :

Je suis un mire
J'ai parcouru plus d'un empire,
Du Caire m'a gardé le sire
Tout un été.

Il vante les vertus thérapeutiques des pierres précieuses qu'il a rapportées de ses lointains voyages :

De mort ne crains jamais menaces
Si tu les porte.

La croyance à la pétrothérapie (2) était fort répandue au moyen âge ; c'est d'elle qu'est venue la recherche de la pierre philosophale. Charles V portait toujours sur lui, dans un étui dont seul il avait la clef, deux de ces pierres merveilleuses : l'une guérissait la goutte ; l'autre, appelée « pierre saincte », aidait « aux femmes à avoir enfant », une rivale de la pierre d'aigle.

Après ses pierres, le droguiste fait l'éloge des herbes et drogues venues de l'Inde. Il prend à témoin la Vierge qu'il dit la vérité ; ce qui ne l'em-

(1) Avant le XIIIe siècle, où l'enseignement de la médecine à Paris prit une grande extension, on suivait les cours des écoles de Salerne et de Montpellier.

(2) Docteur Cabanès. *Remèdes d'autrefois*.

pèche pas, à la satisfaction de ses auditeurs, de lancer une allusion si grivoise, — absolument nécessaire à cette époque, — que nous serons obligé de recourir, non pas aux vers transcrits, comme ci-dessus, mais au texte précis du jargon des *trooeors* qui, avec le latin, partage le privilège de braver l'honnêteté :

Je vos di, par sainte Marie,
Que ce n'est mie friperie,
Mais granz noblesce ;
J'ai l'herbe qui les v... redresee
Et cele qui les c... estresce
A pou de painne.

Il préconise, contre le mal de dents, la recette d'un emplâtre qui a des liens de parenté avec le fameux remède de Colladon, de la Cagnotte : « Vous prenez une taupe vivante... une jeune taupe de quatre à cinq mois... » :

Prenciz dou sayn (graisse) de la marmote,
De la merde de la linote,
Au mardi main (matin),
Et de la fuelle (feuille) du plantin,
Et de l'estront de la putain
Qui soit bien ville (vieille).

On sait que le *stercus* figure au premier rang de la pharmacopée des anciens.

Dans une autre pièce de vers, le même trouvère donne une recette contre la *goute en l'aine*, qu'on appelait encore « mal volage » :

Por ce que sovent va et vient
Mès por ce qu'entre le cul tient
L'apelez-vous la goute en laine.
C'est une goute trop vilaine :
Nous l'appelons goute de rains.

C'est notre vulgaire *lombago* ou « tour de reins » des campagnes. Il promet de le guérir si « netement »,

Que jamès n'en croit à mire.

Voici sa recette :

Prendez la hart de ij. penduz,
Si prendez la queu d'un lievre
Et de la laine d'une chievre,
Amer de miel, douceur de suie,
De l'avesniere d'une truie,
Del blanc du cul d'un noir chaudron,
Le cinquisme pié d'un mouton.

Triturez dans un mortier et prenez, à jeun, cet horrible mélange opothérapique :

Garis seroit, sachiez sanz doute,
De la très angoisseuse goute
Qui n'espargne nule de nul
Con apele goute de cul.

Au moyen âge, on confondait volontiers le *mire* ou médecin avec le physicien (1), l'astrologue et

(1) Un ouvrage du XIIIe siècle, le *Miroir Nostre-Dame*, parle d'un « haut physicien » et d'un « bon cérurgien ». Les *mires* et les *mirgesses* abondent dans les fabliaux de la même époque : l'un d'eux met en présence deux person-

le magicien. Dans le Jeu d'Adam ou le Jeu de la Feuillée, comédie aristophanesque d'Adam de la Halle, trouvère artésien, représentée à Arras vers 1262, figure un *fisicien* qui guérit du « mal d'avarice ». Le poète raconte qu'il va bientôt quitter Arras et sa femme, pour étudier à Paris ; son père approuve sa détermination, mais refuse de l'aider de sa bourse : « Vous êtes fort, dit-il à son fils, vous vous tirerez bien d'affaire. »

Je suis uns vieus hom plains de tous
Enfers, et plains de rume, et fades.

Le *fisicien* l'interrompt :

Bien sai de coi estes malades
C'est uns maus (mal) c'on claime avarice.
S'ai (j'ai) des gens, amon et aval,
Cui (que) je garirai de cest mal ;
Nommeement en ceste vile,
En ai-je bien plus de deus mile.

Suivent les noms d'une dizaine de bourgeois d'Arras, atteints de ce « mal ». On ne devait pas

nages du nom de la *Fisique* (Médecine) et la *Vilenastre* (Cirurgie).

Godefroy de Paris, dans sa *Chronique métrique* (1331,) compare au renard « fisicien et mire. » Les Anglais disent encore *physicians* pour médecins. D'après la *Bible Guyot*, les *fisiciens* de jadis ne semblent pas avoir joui d'une excellente réputation :

Fisiciens sont appelez ;
Sans fy, ne sont pas honorez.

s'ennuyer entre voisins. « Sous prétexte de consultation médicale, écrit Petit de Julleville (1), d'autres libertés et d'autres médisances s'étalent sur la scène. Tout Arras y défile; les acteurs en première ligne, et leurs femmes, absentes ou présentes (probablement absentes, vu la licence de certains passages), font les frais de la joie publique » (2).

Dans les drames liturgiques, les *Miracles* et les *Mystères*, qui formaient le fond du répertoire dramatique moyenageux, les médecins paraissaient bien rarement en scène; les saints et leurs reliques étaient les guérisseurs attitrés du temps. Ainsi, dans la comédie dont nous venons de parler, un moine ambulant agite sa sonnette et montre les débris de saint Acaire, qui guérissait de la folie : il suffit de les toucher, en offrant, bien entendu, une petite aumône; la consultation n'est jamais gratuite.

Une autre pièce, de la même époque, nous montre un aveugle et un paralytique qui, au passage des reliques de saint Martin, craignent d'être gué-

(1) *La Comédie et les mœurs en France, au moyen âge.*

(2) A Douai, ville voisine d'Arras, ces plaisanteries contre le sexe dit faible n'eussent pas été tolérées, si l'on en juge par ce fait, qu'en 1420, Jeanne Leroy y fut condamnée, au pilori d'abord, à avoir la langue percée d'un fer chaud, ensuite, et finalement, au bannissement, « pour avoir dict publiquement qu'il y avoit, à Douai, quarante-six ou quarante-sept des plus notables damoiselles mariées qui estoient ribauldes. »

ris malgré eux et de perdre leur gagne-pain; ils fuient la procession; mais les éclopés, à leur grand désespoir, sont débarrassés de leurs infirmités.

Quant aux sages-femmes, elles jouaient souvent un rôle important dans les *Mystères* des Nativités; mais elles se contentaient de remplir leur fonction tant bien que mal, sans éveiller les malices de la satire. Par exemple, dans l'Adoration des Mages, noël traduit par Duméril, les sages-femmes s'adressent aux Mages, en leur montrant le nouveau-né :

— Voici l'enfant que vous cherchez. Empressez-vous et adorez-le, car il est la rédemption du monde.

Ce langage n'a rien de professionnel; mais toute règle a ses exceptions.

Dans la nativité de notre seigneur jésus-christ, Joseph va chercher la sage-femme Salomé, qui arrive trop tard et se refuse de croire, comme Zebel, l'aide de Marie, que celle-ci est encore vierge :

Ne porte a femme ja ce loz
Qu'elle puist enfant concevoir
Sanz congnoissance d'omme avoir :
Ce ne peut estre par nature;
Ne qu'enfanter puist vierge pur,
Ne le dy mie.

Zebel soutient :

Qu'après l'enfanter trouvé l'ay
Vierge pucelle.

Mais l'incrédule ne le croira qu'après

> Que de mes yeulz ne voie
> La dame et de mes mains touchoie.
> L'iray veoir et puis taster.

Aussitôt, en punition du ciel, ses mains deviennent « mortes ».

> Lasse ! j'ai perdu le taster.

Elle se repent et met ses mains sur le « seigneur » Jésus et « li firent rendues en santé. »

Une autre NATIVITÉ est la contrepartie de ce *Miracle* : au lieu d'une sage-femme qui, en punition de son incrédulité, perd l'usage de ses mains, il s'agit d'une croyante, nommée Honestasse, — de qui peut-être viennent nos sages-femmes, d'après Onésime Le Roy. Elle voudrait offrir ses services à la Vierge en douleurs, mais elle n'a que « deux moignons qui sont enclos en sez manchons ». Son intention charitable est récompensée : des mains normales remplacent ses moignons informes et elle s'empresse de venir en aide à la pauvre délaissée

Un *Miracle de Nostre-Dame*, l'ABESSE DÉLIVRÉE, fait intervenir une sage-femme, dame Bienvenue, dont le nom est déjà approprié à la profession ; mais nous n'en sommes pas encore aux vocables irrévérencieux des modernes : Beauséant, Tiremonde, etc. Cette ventrière commet, du reste, une erreur de diagnostic ; en pratiquant le toucher, elle se met le doigt dans l'œil, et voici comme : les

sœurs, les bonnes sœurs, dénoncent charitablement l'abbesse qui est « grosse de son clerc ». L'évêque, informé, annonce son arrivée au couvent pour procéder à une enquête. La pauvre abbesse, épouvantée, supplie Notre-Dame de venir à son secours et de la délivrer de son enfant. Elle est exaucée *illico* et la Sainte Vierge ne craint pas de commettre un avortement, compliqué d'infanticide, car l'enfant disparaît comme une muscade : ni vu, ni connu. L'Evèque arrive après la délivrance miraculeuse et fait quérir dame Bienvenue, qui procéde à la visite, sur le théâtre même, et déclare, avec assurance, que l'abbesse inculpée est « innocente et pure ».

Egayons cette analyse restreinte et sèche de citations édifiantes. Sœur Isabelle, la délatrice principale, dénonce ainsi l'abbesse au prélat :

Sire, nous prenons sur nos testes
Qu'elle est grosse d'enfant sentant.

Marie, invoquée par la coupable, répond :

De ton fruit te délivreray
Maintenant en vueil ventrière estre.
Nul ne pourra connaître
Que tu aies eu un enfant.

L'accouchement s'effectue en présence du public et de la Vierge.

C'est fait : vez le cy tout en vie.

Les ordres de l'évêque à la matrone sont formels et précis :

Despoilliez la trestoute nue.
Gardez que de vous soit veue
Et deligenment la tastez
Par les flans et par les costez.

La matrone, assistée de sœur Isabelle, fait déshabiller l'abbesse, sur la scène, dans le compartiment qui représente sa cellule :

Je ne voy pas comment compris
Enfant soit cy ne conceuz,
Dame, ou mes cuers est deceuz.
Et vous qu'en dites ?

Bien embarrassée aussi « suer Ysabel » et, confuse, est obligée de reconnaître que l'abbesse accusée

A les costez et ventre plat.

L'accoucheuse, déroutée, mais non éclairée par la grâce, fait son rapport à l'évêque et délivre à une primipare un certificat de virginité :

Chier père, nous vous ramenons
Ceste abbesse, et si vous disons
Que pas n'est grosse vraiement,
Ne tache n'en a nullement ;
Mais pour voir bien dire vous os
Qu'en son corps n'a que cuir et os.
Tant par est las.

Dans un autre *Miracle de Nostre-Dame*, COMMENT UN ENFANT RESSUSCITA ENTRE LES BRAS DE SA MÈRE QUE L'ON VOULOIT ARDOIR POUR CE QU'ELLE L'AVOIT NOIÉ, la négligence de la sage-femme a des conséquences plus graves.

Nous résumons l'analyse de M. Petit de Julleville. Un bourgeois désolé de n'avoir pas d'enfant, envoie son épouse à l'église voisine prier Notre-Dame de la rendre mère. Bientôt, la jeune femme ressent les symptômes avant-coureurs de la grossesse. Plus de doute, l'enfant remue, ou plutôt il gambade ; le bourgeois, transporté de joie, fait comme l'enfant, sans tenir compte des souffrances de sa pauvre dame, qui geint d'ailleurs outre mesure :

Sire, il m'est avis c'on m'ait point
D'un coustel au cuer maintenant,
Tant s'est remué mon enfant
En moy forment.

Dès la première douleur de l'enfantement, on court chercher la ventrière qui, pour encourager la patiente, lui dit :

Madame, je pense c'un fiex (fils)
Arez : ce me dit vostre cri.

Mais la matrone n'est pas précisément heureuse dans ses consolations, car elle annonce que les souffrances iront en augmentant :

Ce ne sont que roses encore,
Madame, soiez en certaine ;

Car il n'y ara sur vous vaine
Quand venra à l'enfantement,
Qui ne rompe, fort seulement
Du petit doigt.

La *Vie de Sainte-Marguerite*, patronne des femmes en gésine, est placée sur le ventre de la parturiente ; enfin, après un travail interminable et des douleurs atroces, la dame se décide à accoucher. L'opération terminée, la ventrière coupe le cordon et fait la délivrance, puis se retire ; sa cliente se lève, baigne son enfant, mais s'endort, en laissant échapper de ses mains son fils qui se noie. La malheureuse est accusée d'infanticide et articule pour sa défense :

Mais mon povre corps traveillié
Avoie tant et estonrmy
Qu'assez tost après m'endormy
Ou baing, et l'enfant de mes mains
M'eschappa. .

Notre jury, toujours indulgent pour ces sortes de délits, n'était malheureusement pas encore institué et l'imprudente femme est condamnée au feu ; quant à la matrone, qui avait manqué à tous ses devoirs en abandonnant l'accouchée, elle ne fut nullement inquiétée (1).

(1) Un *Miracle de Nostre-Dame* met en scène Osanne, femme d'un roi Thierry, accusée faussement par sa belle-mère d'avoir accouché de trois chiens. V. nos *Accouchements à la cour*, p. 83.

Nous n'en avons pas fini avec les scènes obstétricales GRISELIDIS, le premier des drames profanes, joué par les clercs de la Basoche, devant Charles VI, tient la corde, on pourrait dire le cordon... ombilical : l'héroïne, la marquise de Saluce, le parangon des épouses constantes, opère deux fois ses couches, sur les planches, *coram populo ;* d'abord à la venue au monde et à la mise en nourrice d'une fille et, quatre ans après, à la naissance d'un fils, « où, dit Lintilhac, on est encore témoin de l'accouchement et on entend les propos d'une nourrice experte à tailler des bavettes. »

Clotilde, dans LE BAPTÊME DE CLOVIS, accouche aussi deux fois. Elle met au monde « un premier « hoir » (enfant) qui, à peine né, meurt, mais il a été baptisé, car il faut que Clovis accuse le baptème de ce malheur. La reine ne tarde pas à ressentir les douleurs d'un nouvel enfantement et elle appelle Dieu à son aide ; la ventrière l'encourage à supporter sa peine :

Ma chière dame, en po (peu) d'espace
Serez de vos griefs maux délivre.
Ne dites pas que je soie yvre ;
Souffrir encor un po vous fault.
Je voy que serez sans deffault
Délivre en l'eure.

CLOTILDE

Diex ! quand sera-ce ? Trop demeure
Ceste alégance à moy venir.

A la période ultime, la reine invoque la Vierge Marie et s'agite outre mesure.

LA VENTRIÈRE

Mais hui ne vous debatez mie ;
Dame, voz grans maux sont passez.

La reine apprend enfin qu'elle a un fils, Clodomir, et demande à se reposer :

Faites coucher me me appertement.

Elle désire dormir et renvoie la ventrière, après lui avoir promis, en récompense, une de ses robes. Clovis, qui était absent, accourt auprès de son épouse

Pour savoir de vostre portée
Comment vous estes deportée.

Sur ce sujet, on ne faisait alors aucune distinction entre les diverses femelles des mammifères.

Un *Miracle de Nostre Dame* qui remonte, comme tous ses semblables, à la fin du XIVe siècle, nous fournit un cas curieux d'accouchement retardé. Il s'agit du MIRACLE DE SAINT JEAN CRISOTHOMES ET DE ANTHURE, SA MÈRE. COMMENT UN ROY LUI FIST COPER LE POING ET NOSTRE DAME LUI REFIST UNE NOUVELLE MAIN. — La fille du roi fait des avances à Jean, qui les repousse ; la messalinette dépitée promet de se venger et se console de sa déconvenue avec un jeune chevalier, derrière les custodes. Il en

résulte une grossesse, attribuée par la « fille » à l'œuvre de chair de Jean, et la reine-mère annonce au roi la triste et grave nouvelle :

Qu'elle est ençainte.

La Vierge condamne la fille du roi à « travailler sans enfanter », jusqu'à ce qu'elle se décide à proclamer l'innocence de Jean. Depuis une année, elle est en travail et les douleurs continuent :

Diex ! me verray-je ja delivre
De l'angoisse dont sui attainte ?
De quelle heure fu j'ore ençainte,
Lasse dolente ?

Sa mère lui rafraîchit la mémoire :

Il y a un an ou près
Que touziours a esté et es
En ce point ci.

La fille fait amende honorable devant Jean « mis au désert » ; elle reconnaît qu'elle « fut trop vilaine » et mentit « faussement » en disant

Que tu eus avec moy couchié.

Jean obtient de Dieu la grâce de la repentie et elle accouche sur-le-champ d'un beau « filz » qui demande le baptême, « avec une précocité, dit Et. Lintilhac, que l'année de gésine aide à expliquer ».

A la même série appartient un autre Miracle de la fille d'un roy, qui commence par un accouchement. Le roi part en pélerinage tandis que sa

femme est à terme et il est déjà loin quand les premières douleurs arrachent des plaintes à la reine :

Sachiez que si grant douleur sens
Par les reins que le cuer me fent ;
Avis m'est que me muir, ce sent,
Se n'ay secour. Diex ! les reins, Diex !
Ha ! royne et dame des cielx,
Tres doulce Vierge, que feray ?
Si grant engoisse n'enduray
Oncques mais jour.

Après avoir promené son gros ventre, en long et en large, sa servante Anne l'emmène dans la pièce voisine :

Mais en vostre chambre venez,
Vous travailliez certainement.
Faites, faites, venez vous ent
Tantost de ci.

LA ROYNE

Puis que le conseillez ainsi,
Alons : sur vous m'apuieray.

Suit une oraison à la Mère de Dieu et à saint Jean, qu'elle interrompt pour geindre à nouveau :

Mes amies, voir, il me semble,
C'om me rompre, bien dire l'os,
Les reins au travers et le dos
Au lonc. Diex ! ne scé que je face.
Dame des cieulx, par vostre grace
Jettés me hors de ceste paine
Qui tant me greve et tant me paine.
Diex ! les costez !

Les douleurs redoublent, Anne la presse de multiplier ses invocations à la Vierge, pour la délivrer ; la reine reprend :

Anne, de toute ma puissance
Ly pri que me face secours.
Diex ! or revient mon mal le cours.
Certes je me muir, bien le voy.
Dame des cieulx, confortez moy
Contre ce mal qui si m'angoisse,
Car plus si merveilleuse angoisse
Ne puis porter.

Françoise, la ventrière sans doute, annonce la fin des souffrances ; l'accouchement est terminé, il ne reste plus que la délivrance :

Or pensez de vous conforter,
Dame : vos griefs maux sont passez :
Demandez quel enfant avez.
Je seé bien que ne le sçavez
Encore mie.

Et elle lui apprend qu'elle a une fille. La reine qui vient d'accoucher, réclame son lit :

Pour Dieu, pensez de moy couchier .
Isnellement (en hâte).

Anne fait la couverture et prie Françoise de l'aider à coucher la reine :

Maintenant qu'elle est dans son lit,

dit la sage-femme, laissons-la reposer. Anne et Françoise se retirent et, à leur retour, elles trouvent la reine morte d'hémorragie. La fille grandit et le

père veut l'épouser ; de là des péripéties étrangères à notre sujet.

La Comédie sans titre (*Comœdia sine nomine*,) pièce latine, en sept actes (XIVe siècle), a plusieurs points de ressemblance avec deux *Miracles de Nostre-Dame* : l'un est celui du roi Thierry (1) ; l'autre, celui de la fille d'un roi, — dont il vient d'être question, — qui, pour ne pas épouser son père, se sauve en Orient, où elle devient impératrice. C'est un *Miracle* profane, qui remplace Notre-Dame par la prêtresse de Delphes (2).

La reine des Carilles, Philostrate, est à toute extrémité ; ses souffrances lui font appeler la mort à grands cris. Sa garde-malade, Alidis, cherche à la consoler et pour la calmer, l'engage à suivre les prescriptions de ses médecins, Machaonius et Epidaurius : «... Un pédiluve bénin, bénin, une douche rafraîchissante et un petit air de harpe. » Traitement des plus anodins, destiné à « lui rendre le sommeil », mais peu en rapport avec la gravité de sa maladie, qui doit être la dernière. Sentant sa fin venir, elle appelle son mari, le roi Emolphus, et lui fait promettre de n'épouser après elle que « son vivant portrait. » Sa fille Hermionide répond seule à ce desideratum ; il faudra donc que le roi se rende coupable d'inceste.

(1) V. note 1, p. 73. — (2) E. Roy, *Études sur le théâtre français du XIVe et du XVe siècle.*

A cette nouvelle, elle se sauve du palais, avec sa nourrice, et se retire à Phocais, capitale de la Phocide, où le roi Oreste s'en éprend et l'épouse. Hermionide devient enceinte et s'enquiert de la meilleure sage-femme : on lui indique la célèbre Phupha, qu'elle appelle aux premières douleurs, et elle donne le jour à un petit « dieu », c'est-à-dire à un fils.

Comme le fait remarquer M. Emile Roy, seuls les noms des médecins Machaonius et Epidaurius se trouvent dans Properce ; pour le reste, l'auteur a pris la peine de découper tous les passages de Térence (1), concernant les sages-femmes et les nourrices : préparatifs des aides, lamentations, invocations, délivrance de la parturiente, rien n'y manque. Voici un échantillon du dialogue, que nous traduisons :

Phupha. — Ne crains rien, reine, je te l'ordonne. Ici, servantes, préparez le bain, pour qu'après la délivrance, elle se lave ; rapidement elle sera débarrassée, aussitôt après, faites-lui prendre ce nectar.

Hermionides. — Oh ! Malheureuse que je suis ! à mon aide, esclaves ! à mon secours, Lucine ! Oreste, où es-tu parti ? Tu ne pourras pas porter secours à la moribonde. Phupha, à mon aide, dépêche-toi, je t'en

(1) *Andria.* Acte I, scène 4, vers 119. III, s. 1. v. 473. III, s. 3. v. 487. — *Phormio.* I, s. 1, v. 2. I, s. 2, v. 62. — *Hecyra.* V, s. 3, v. 770. V, s. 3. v. 815. — *Adelphæ.* III, s. 2, v. 354. III. s. 4, v. 187.

prie ! Junon, hâte-toi de venir, sauve-moi de la mort avec l'aide de ton frère. Presse-toi, ô très bonne déesse, ô toi qui conclus les heureuses unions.

PHUPHA. — C'est fait ! Très beau et parfait (*per pulchre est atque integre*) ! Dieux bons ! faites-le vivre et gardez-le à son père. Allons toi, fais ceci, et toi, fais cela. Que reste-t-elle là, à ne rien faire, celle-là ? Accours ici, arrose son visage d'eau de roses, il est temps, avancez.

HERMIONIDES. Grâces aux Dieux et aux Déesses, de m'avoir si tôt délivrée ! et à toi, très chère Phupha, forte récompense !

Les incidents qui suivent sont des plus compliqués ; il suffit de savoir que la méchante belle-mère de Hermionides, en falsifiant un message, apprend au roi Oreste que sa femme a mis au monde un monstre, un éthiopien.

L'un des *Miracles de sainte Geneviève*, COMMENT LES ANGES FIRENT JOYE QUANT MME SAINTE GENEVIÈVE FUT NÉE, débute encore par un accouchement, épisode quasi obligatoire des pièces médiévales.

LA MÈRE

Doulz Jhésuscrist, je suis enceinte
Et toute preste de gésir ;
Oiez en pitié ma complainte
En accomplissant mon désir.
C'est que lignier aie sy sainte
Qu'elle face vostre plaisir ;
Sire, gardez moy d'estre estainte
Et ma porteure de périr.

Puis die en soy, lessant cheoir à terre. (Puis elle dit à part, en se laissant choir sur le sol) :

Aide, aide, Vierge Marie !
Le cuer me fault, je n'en puis plus.
La Chambrière, *en soy seignant.*
Diex ! que Madame a grant haschier !
Benedicite Dominus
Bien fut sote la druerie
De quoy sy gryés maulz sont venus.
Or me gart Diex de puerie
Dont mon corps soit ainsy tenus.

Lors se siee enprès la mère. Cy chantant les anges sans soy bougier de C Paradis ; puis se liève la chamberière et tenant une fille enmaillotée die :

Regardez, ce semble une estelle
Tant est plaisant et gracieuse ;
Or ça, donnez-ly la mamelle,
Sy en sera plus vertueuse

Lors la mère faie semblant de l'alleitier.

Ung biau miracle, fait partie des *Miracles de sainte Geneviève* et frise le genre comique ; aussi a-t-il pour sous-titre ce distique :

Miracles de plusieurs malades
En farces, pour estre moins fades.

Malades et infirmes viennent s'asseoir les uns à côté des autres, « l'hydropique, le boçu, le fievreus, l'aveugle, etc. » Ils attendent l'heure de la consultation. Sainte Geneviève paraît et les guérit tous, à l'aide d'une simple prière adressée à « Jhesucrist ».

Qui tous malades puet guérir
Sans autre médecine quérir
Que de son simple et bon vouloir.

Chaque malade, avant la guérison miraculeuse, expose ses souffrances ; voici les plaintes de

L'Hydropique

Diex, vostre aide par charité !
Je ne sens qu'engoisse et meschief
Du fons du pié jusques au chief.
Hélas, j'ay goute miseraigne,
J'ay rifle et rafle, et roigne et taigne,
J'ay fièvre lente et suis podagre,
J'ars trestout du mal saint Fiacre,
J'ay ou cul lez esmoroïdes ;
Sy ne puis chier, c'est grand hides ;
Je chie souvent du mal saint Lou (1)
J'ay cors, j'ay le fil, j'ay le lou,
Je suis roupt, j'ay maise fourcelle,
J'ay la pierre, j'ay la gravelle,
Je suis enflez et ydropique,
Et d'un costé paralitique ;
J'ay l'alaine puante et forte ;
Mort, qu'astens-tu ? Vien, s'y m'emporte.
Je ne me puis plus soustenir.

Le *Mystère* de la CONVERSION DE CONSTANTIN met en scène un savant « clerc » ou médecin, d'un joli raffinement de cruauté : mais c'est pour guérir un empereur ! Constantin, envahi par la lèpre, s'adresse

(1) Saint Loup, évêque de Troyes, était invoqué pour la guérison des loupes et des tumeurs sous la peau.

à tous les échos. Un « clerc » païen, Zénophile, indique comme remède « des bains de sang d'enfants à la mamelle, fraîchement égorgés. » Les chevaliers arrachent les nourrissons des bras de leurs mères, qui les accompagnent jusqu'au palais impérial, en poussant des cris déchirants. L'empereur, attendri, renonce à racheter la santé à ce prix et Dieu, pour le récompenser, lui envoie les saints Pierre et Paul en consultation : ils lui conseillent d'appeler le pape saint Silvestre, qui le guérira par un autre bain, l'hydrothérapie du baptême.

Le *Mystère* de SAINT PANTALÉON nous fournit un exemple typique de l'*Invidia medicorum*. Eustore décide que son fils Pantaléon sera médecin et le conduit chez maître Morin, un païen, qu'il assistera pendant sept ans, moyennant dix livres (1) :

C'est des mires le meilleur maistre
Que l'en sache en tout ce pais.

A peine entré au service de son maître, Pantaléon

(1) MAISTRE MORIN
Pour ce que le voi gent et net,
Sire, voulentiers le prendray
Et le mestier li apprendray
Parfaitement, s'en li ne tient.
Mais je vous bien qu'i convient
Qu'il me serve set ans entiers,
Et dix livres de vos deniers
Avoir avec.

Telles étaient, à la fin du XVe siècle, la durée et les conditions de l'apprentissage médical. Incontinent, le mire em-

fait la connaissance du prêtre Hermolaüs, qui le convertit au christianisme et lui indique le moyen de guérir toutes les maladies « sans médecine ni herbe », avec le secours du signe de la croix. Un goutteux, perclus des deux jambes, vient consulter maître Morin (1), qui ne connaît d'autre remède que le cœur de phénix, oiseau fabuleux bien difficile à dénicher. Pantaléon, par une simple prière, remet le goutteux sur pied, à la condition qu'il se convertira... Mais maître Morin, jaloux des succès de son élève, le dénonce comme chrétien à l'empereur, qui le fait décapiter.

De nos jours, nous n'avons à subir que l'ingratitude des clients, alors que nos confrères d'antan avaient à redouter, en outre, celle de leurs clercs : et nous nous plaignons de la dureté des temps !

mene son « apprentiz » travailler « gaignier » et lui fait ses premieres recommandations :

Or ne met pas en nonchaloir
Quand tu besoinguier me verras,
De regarder con tu feras
Soit d'une plaie descouvrir,
Soit de la laver et ouvrir,
Soit de mettre y emplastre ou tente
Et de la lier : là l'entente
Aies et l'œil.

1. En présence de l'homme contrefait « contrait », le mire reconnait l'impuissance de la médecine et ne peut établir qu'un diagnostic :

Je te di tu as une goute
Que nous appellons palasine,
Contre laquelle medicine
Nulle ne vault.

Dans le *Mystère* de JOSEPH QUI EXPOSA LES SONGES (1430), le médecin, par son art de « nygromancie », découvre que le panetier est seul coupable d'avoir empoisonné les viandes de Pharaon. Mais, à son tour, le médecin est mis sur la sellette par le roi, qui lui demande l'explication des songes dont il est tourmenté ; il avoue son incompétence, et Joseph satisfait le souverain, à la confusion du confrère.

Mystère de DANIEL (1430). — De même, Nabuchodonosor, effrayé de la statue d'argile qu'il avait vue en songe, réunit ses Médecins pour avoir leur avis. Comme ils ne peuvent répondre, le roi Chaldéen ordonne de les faire périr sur le champ et mande Daniel qui, à l'exemple de Joseph, donne la clef du rêve inquiétant ; il y vit, nous le savons, l'image de l'Empire qui s'écroulerait au premier choc.

Aux *Mystères*, qui formaient le répertoire des Confrères de la Passion, les Clercs de la Basoche, puis les Enfants sans souci ajoutèrent des comédies profanes, plus récréatives, sous les noms de *Moralités*, *Farces* et *Soties*, où la franchise débridée de nos ancêtres ne se gênait pas pour appeler un chat un chat (1). Dans ces nouvelles productions, que trouverons-nous contre les médecins ?...

(1) Les représentations des Enfants sans souci, sous Louis XII (1498-1515), comprenaient trois pièces : une *Sotie*,



Fig. 6. — Néron, VI[e] empereur des Romains, se faisant servir à boire devant le corps d'Agrippine. (Tirée de Jehan Boccace, *Les nobles malheureux*, t. III, d'après une miniature de l'Arsenal.) Communiquée par le docteur Cabanes.

LA VENGEANCE DE NOTRE SEIGNEUR, jouée à Metz, vers 1437, en quatre journées, expose à l'avant-dernière, COMME NÉRON FIT OUVRIR SA MÈRE (1); rien n'y rappelle la réponse adressée par Agrippine au centurion chargé de la tuer : « *Ventrem feri !* » (Frappe au ventre !) (Fig. 6).

Grappart, envoyé par Néron à la découverte d'un habile opérateur, rencontre Borgarant, c'est-à-dire Lucifer, déguisé en médecin, qui fait son propre éloge :

Ouy je scay la Médecine
Naturelle, je viens d'Athènes
Et congnois les nerfs et les veines,
Du corps de l'homme, bas ou hault.

parade satirique et allégorique, jouée par les Fols ou Sots, qui, comme les bouffons des cours, avaient le privilège de dire la vérité même au roi ; une *Moralité*, la pièce de résistance et une *Farce* qui clôturait gaiement le spectacle.

(1) Cette pièce a été publiée en 1491, et eut plusieurs éditions *in-fol*. Elle fut imprimée de nouveau, 1510, *in-4°*, avec les MÉDECINS DE VESPASIEN, dont on trouvera l'analyse plus loin. Les deux actions sont entremêlées sous le titre : LA VENGEANCE ET DESTRUCTION DE JÉRUSALEM, *par personnaiges. Exécutée par Vespasien et son fils Titus, contenant en soy plusieurs cronicques et hystoires romaines tant du règne de Néron que de plusieurs aultres.*

La VENGEANCE était toujours précédée d'une PASSION ; celle d'Arras, par exemple, où l'*apothecarius* débitait un boniment, comme l'épicier de la PASSION, dite de sainte Geneviève. Dans la première, au moment de la circoncision de son fils, Joseph, en père sensible, s'écrie :

Hélas, gardez de le blecier !

Un autre confident de l'Empereur, Trenchart, est à la recherche d'un

Cirurgien qui gens entame,
Pour venir ouvrir,

la mère de Néron.

Le « Tailleur de gens » (1) vient à passer, comme le coupeur de chats de nos jours, et offre ses services :

Un poure (pauvre) gallant trupelu
Qui va chercher son adventure
Et n'a rien que le cul pellu.
Doit-il refuser une cure.
Si luy vient quelque créature
Vers luy pour se faire tailler
De la pierre ou de rompure,
Mais qu'argent ils veullent bailler.

Trenchart lui demande où il va ; le chirurgien ambulant répond :

Sur ces villages,
Couper bras, entamer visages,
Trencher couillons, oster la pierre.

(1) Le serment d'Hippocrate interdisait aux médecins de s'abaisser à pratiquer la taille : « Je jure de ne tailler aucune personne atteinte de la pierre ; j'abandonnerai cette pratique aux mercenaires qui s'y livrent. » Les « cirurgiens » méprisant les « inciseurs » s'étaient seulement réservé le droit de les assister, à raison de « 13 blancs ». De même les médecins, qui n'avaient que mépris pour les chirurgiens, s'octroyèrent plus tard le privilège de présider à leurs opérations, moyennant salaire.

Le confident le prie de le suivre, mais le « tailleur » se méfie et veut qu'on lui baille argent comptant :

Je feray ce qu'on me dira
Et puis vienne comme il pourra.
Il m'est autant vif comme mort.

De son côté, Grapart présente le médecin Borgarant à Néron ; l'Empereur lui dit ce qu'il attend de sa science : « Il lui plaît que sa mère soit ouverte pour voir le lieu dont il est né ».

La cure
Ne s'en peult bien faire sans mort,
Pour une vieille créature
Faire mourir ce n'est pas fort,
Mais il fault ung ouvrier cercher
Qui sache ce fait entreprendre
Pour le ventre luy despecier
Et de long ou de travers fendre.

Puis Trenchart introduit le « cirurgien » auprès de Néron, qui exige de lui la même opération césarienne, en lui promettant bonne récompense :

Et après nous vous payerons,
Tout content . . . .
... Et besognez habillement.
... Besognez, ribault, besognez.
Il semble que vous vous faignez,
Besognez, ou je vous tueray.

LE TAILLEUR

Bien, Sire, je besongneray,
Mais il fault que maistre Grappart

Et son grand compagnon Tranchart,
Y mettent un petit ses mains,
Pour la lier, à tout le moins,
Affin qu'elle ne se remue.

Borgarant, le tailleur et ses aides « la lyent sur ung banc, le ventre dessus, et fault avoir une fainte (1) pour l'ouvrir. »

Le tailleur opère, « n'ayant pas peur qu'elle le morde ». Agrippine se débat et vomit des imprécations contre son fils, en faisant « battre ses mamelles » à droite et à gauche :

O très misérables mamelles,
Mauldictes d'avoir esté celles
Qui ont nourry le fier lyon.
... Vos lacitines gouterelles
Tournent à grant confusion.

Néron dit au diable qui, nous le savons, « est en habit de médecin » :

Vous qui philosophie
Scavez, il vous convient
Faire la nothomie (l'anatomie),
De cette triperie,
Ainsi qu'il appartient.

La laparotomie terminée, le monstre demande à voir

Le lieu où les femmes reçoivent
La semence dont ils conçoivent
Les enfans.

(1) En vieux français, *faint*, adj. veut dire mou, sans ardeur ; nous ne voyons pas ici son application. Il s'agissait sans doute d'un instrument tranchant.

LE TAILLEUR

Sire, le voilà,
C'est la matrice.

Néron proteste d'avoir jamais été

Dedans une tripe breneuse,
Toute orde villaine et puante.

et, satisfait du « tailleur », le paye quarante ducas.

Mystère de SAINT-ETIENNE (1450), où il est prouvé, aux juifs incrédules, qu'une vierge pouvait concevoir et enfanter « sans entameure ».

La *Farce* de MAISTRE PATHELIN, représentée vers 1470, est sans doute l'œuvre d'un basochien et certainement le premier chef-d'œuvre de notre vieux théâtre ; Pathelin n'y décoche au corps médical qu'un seul trait — mais combien incisif :

Ces Physiciens m'ont tué
De ces brouilliz qu'ilz m'ont fait boire :
Et toutefois les faut-il croire
Ils en œuvrent comme de cire.

Voici comment l'érudit Ed. Fournier traduit ce passage. dans sa « restitution », en trois actes, représentée à la Comédie-Française, le 26 nov. 1872 :

Ces Médecins m'ont tué
De leurs drogues. Comme de cire
Ils nous travaillent ; sans mot dire
Il faut les croire.

Avant lui, Brueys et Palaprat ont tiré du même sujet une comédie amusante, l'*Avocat Pathelin* (1706), et l'Opéra-Comique a donné, le 12 déc. 1856, *Maître Pathelin*, un acte de Leuven et Ferd. Langlé, qui conserve les principaux épisodes de cette estimable farce. Notons enfin la *Farce de Maître Pathelin*, arrangée en vers modernes, par G. Gassies des Brulies.

Le Testament de Maitre Pierre Pathelin a encore été adapté à la scène moderne par Viteau Paul, d'après le texte établi par le bibliophile Jacob, *alias* Paul Lacroix (1), (20 mai 1887).

Au moment où l'artiste, chargé du boniment, annonce l'entrée de l'apothicaire, Maître Aliboron, celui-ci paraît par le fond. Il porte dans ses bras sa seringue, toute préparée pour le fonctionnement, comme une nourrice porte l'enfant qu'elle allaite. Il berce l'instrument hydraulique sur son bras gauche, le caresse de la main droite, le baise avec amour tout le long du corps, puis arrête ses lèvres sur la canule. Après avoir salué le public, il va posément s'asseoir sur un banc et là, il conserve l'immobilité d'une statue, jusqu'au moment de prendre part à l'action.

En se rendant au Palais, Maistre Pathelin est pris de douleurs vives ; il se hâte de rentrer au logis et prie sa femme, Guillemette, de quérir le

(1) Librairie des bibliophiles.

prêtre, Messire Jean, ainsi que Maître Aliboron. Sans changer de décor, la scène suivante se passe censé chez l'apothicaire, qui quitte son banc et son immobilité :

> Mon bon mari tend à sa fin,

lui dit Guillemette, en sanglotant,

> Je vous pry qu'on y remédie.
> Sans épargner ni or ni argent.

Elle prend soin d'appuyer sur ces derniers mots. L'apothicaire satisfait de la promesse, feint le désintéressement :

> Pas n'ai peur de votre paiement ;
> Je ferai pour vous le possible.

Autre scène : nous revenons — toujours dans le même décor — chez Maîstre Pathelin, qui se plaint d'un malaise général et surtout de la sécheresse de son gosier. L'apothicaire « vient le secourir » : le malade prie Aliboron, en l'absence de sa femme, d'aller chercher le pichet et les gobelets, puis de verser à boire. Ils trinquent et boivent à tire la rigot. Quand ils ont vidé leurs gobelets, l'apothicaire prend le pouls de l'égrotant et lui dit : « Vous êtes fort bas. »

Au tour du prêtre, Messire Jean, à offrir ses services, mais l'apothicaire intervient :

> Ne pensez qu'à l'Apothicaire,
> Ou, sinon, vous vous en allez !
> Dites-moi si point vous voulez
> User de quelque médecine ?

Il présente sa seringue à Pathelin, qui la repousse en éternuant. Après lui avoir relaté le pouls, Aliboron, toujours pessimiste, émet un pronostic des plus fâcheux :

La fièvre ne s'amende point,
Il va toujours de mal en pis.

Résultat de la consultation : Pathelin est médusé ; il demande, d'une voix faible mais insinuante, si une écuelle de bon coulis ne lui serait pas salutaire. Le butor et facétieux apothicaire lui fourre sous le nez la canule de sa seringue, comme s'il allait la lui faire entrer dans la bouche :

Un peu de lait d'amande
Vous serait meilleur à humer.

Ce n'est pas l'avis du moribond :

Non ; il est fort à présumer
Qu'à peine je pourrais la prendre.

Mais Guillemette est inquiète ; elle voit son mari s'éteindre et insiste pour qu'il se confesse. Après l'absolution, le vieux polisson dicte son testament au prêtre et donne aux Filles-Dieu, à Saint-Amont et aux Béguines,

Et à toutes nonnains, le jeu
Qui se fait à forces d'échines.

Et à Messire Jean :

Je laisse, pour faire oreiller,
Les deux fesses de Guillemette,
Ma femme... C'est des plus honnête !

L'abbé, qui s'attendait à mieux, est scandalisé, et son dépit comble de joie le pharmacopole qui rit à côtes déployées, jusqu'à la connaissance de son lot :

Et à vous, Maître Aliborum,

dicte Pathelin, en se mettant à braire, pour rappeler l'origine asine de ce nom :

D'onguents tout frais plein une boëte,
Voire du pur *diaculum*,
Pour exposer *supra culum*
De ces fillettes,.. Sans plus dire,
Chacun entend cette raison,
Il n'est pas besoin de l'écrire.

Une des *Farces* et *Sotties* qui eurent le plus de succès, après PATHELIN, fut celle des GENS NOUVEAUX QUI MANGENT LE MONDE ET LE LOGENT DE MAL EN PIRE. Cette satire raille les prétentions rénovatrices du dauphin Charles VIII, qui se targuait de gouverner mieux que son père Louis XI. Elle passe en revue tous les métiers et termine par les médecins :

Faisons que tous les Médecins
Parviennent toujours en leurs fins,
Et qu'ils guérissent de tous maulx.
Ainsi serons-nous gens nouveaulx.

CHAPITRE III

TEMPS MODERNES

1. — XVe SIÈCLE (Seconde moitié)

FARCE JOYEUSE D'UN AMOUREUX. — Un mari, Roger, va acheter un chaudron, à Dinan ; derrière lui, l'Amoureux de sa femme prend sa place : il eut soin d'apporter une bouteille de vin blanc, pour faire le « bancquet, avant que on se couche » ; cette fiole doit jouer un rôle important par la suite. L'émotion ou un simple besoin pousse la femme à uriner : « je ne sçay où je pisseray un peu d'eau », dit-elle. Enfin elle a trouvé :

Voicy merveille
Dedans cette vieille bouteille
Je pisseroy.

A peine soulagée, on frappe à l'huis : c'est ce lourdeau de Roger qui revient à la maison chercher sa bourse. La Femme le reçoit à la fenêtre et feint une indisposition subite ; elle se plaint « d'avoir mal au reims et partout » ; puis pour éloigner le gêneur, lui passe sa bouteille d'urine et le prie de la porter à maistre Eloy

Qui est Médecin bien appert
Afin qu'il vous die en espert
Dont se grand mal icy me vient (1).

Le mari, altéré par la course, prend la bouteille et boit avidement ; il trouve que

Ce pissat a tel goust de vin ;
C'est vin ; c'est chose bien propice
Puis que son c.. telle chose pisse.

Dame Roger s'est trompée et a donné la bouteille apportée par l'Amant. Le mari, de plus en plus altéré et prenant goût à cette boisson vineuse, vide toute la bouteille :

Mais que diray-je au Médecin ?
J'ai beu tout l'orine ma femme.
Pon, pon, je y pisserai moy mesme
En la bouteille ; il cuydera,
Quand l'orine regardera,
Quant ma femme l'eust oriné ;
Je tromperai le domine
Bien finement par ceste sorte.

(1) C'est la première fois qu'il est franchement question de l'urologie au théâtre ; Pierre Gringoire (1475-1544), dans une de ses pièces satiriques, la *Coqueluche*, y fait seulement allusion :

« Les Medecins qui visitent urines
« Guerissans gens en temps et en saison... »

Le « Médecin » des SOUHAITZ DU MONDE y récite ce couplet :

Et moi qui suis docteur en médecine,
Je souhaite, pour mieux faire mon cas,
Avoir toujours l'urinal et l'urine,
Entre mes mains pour serrer les ducatz.

LE MÉDECIN

Quoy, Médecine est-elle morte ?
Elle ne me faict plus rien gaigner.
C'est assez pour enrager,
Tant en suis fort tourmenté.
Si suis bien expérimenté
Pour la santé du patient.

Roger présente sa « boutelette » d'urine au Médecin.

C'est une femme qui a fait
Cela cent foys sans son mary.

L'HOMME

Cent fois, cela ? J'en suis marry.

LE MÉDECIN

Son urine ainsi le descœuvre.

L'HOMME

Sang bieu, ce n'est point de mon œuvre,
Car je ne m'en mesle plus gouste.
N'en parlez-vous point en doubte ?

LE MÉDECIN

Nenny certes ; il est vérité.

L'HOMME

Que diable esse cy ? je suis copault ;
Je ne sçay de qui ce peut estre.
Ne seroit-ce point de vous, no prestre ?
Vous passez bien souvent par là.
Or tenez, Médecin ; voyla
Un peu d'argent que je vous donne.

LE MÉDECIN

Gramercy ; je vous abandonne
Tout mon logis entièrement.

Ainsi finit cette satire urologique qui, par ses gestes et ses propos extra-licencieux, tient le record des pièces de ce mauvais genre.

La Tasse (1), comédie en cinq actes, « propre pour estre exhibée au temps de Caresme-prenant ». — Un vieux Médecin picard, maistre Jérosme, fait son entrée, accompagné de son *varlet* Bertrand ; celui ci, grand buveur devant l'Eternel, s'attarde à « vuider son ventre », d'où ces imprécations du peu patient Jérosme :

Porc, au diable ! il ne peut servir
Qu'à se vuider et se remplir.

BERTRAND

Il est yvre.

JÉROSME

Que dis-tu ? Yvre !

BERTRAND

Je dy que Dieu vous face vivre.

L'orfèvre Matelin lui apporte une tasse en argent, qu'il lui avait demandée ; mais deux vagabonds, Ripaille et Bravache, soudards licenciés, réduits à vivre de ce qu'ils se procurent *de chic ou de chac*, s'emparent de la tasse, en faisant croire à Jaqueline, femme du docteur, qu'ils viennent chercher ce vase de la part du mari.

(1) Ch. Brunet, *Recueil de pièces rares* : A. Barraud. édit.

Jérosme, à son retour, s'aperçoit de l'escroquerie et entre en grande colère contre sa jeune épouse :

Par la chair vous serez batue,
Sotte putain, fausse guenon.
Donne moy, Bertrand, un baston,
Que je luy rompe la cervelle,
Fausse masque, vieille escarcelle !

De plus en plus furieux, il l'agonise de sottises et la roue de coups :

Retirez-vous teste de diable.

Au paroxysme de la colère, il veut l'étrangler et réclame une corde « pour la pendre », si elle ne demande pardon incontinent. Jaqueline s'entête et refuse de faire amende honorable : le butor continue à frapper et à crier :

Vous serez donc tant thinée
Que je vous rompray le cerveau.

Jaqueline, à bout de forces, se laisse tomber et contrefait la morte :

Siou mouorto, leiron, bourreau.

Jérosme, effrayé de son emportement, veut fuir avec Bertrand :

De peur des mains de la Justice,
De grand peur je tremble, je pisse.

Son *varlet* le prie de le laisser recourir à « quelque enchanterie » pour rappeler son épouse à la vie. Il prend un tison de feu « qu'il lui met au c... ; a

donc elle se lève soudain, et demande pardon à genou. »

Au troisième acte, Jérosme désire manger les perdrix apportées par Bravache ; mais elles ont disparu et il s'en prend à la chambrière Georgette, qu'il bat, à son tour, comme plâtre ; l'irascible docteur la veut « crever » :

Chair bieu, il faut que je te peigne.

Il lui donne la peignée promise et la tarabuste d'importance. Jaqueline s'interpose et il les fustige toutes deux (fig. 7). Bertrand engage son maître à aller prendre l'air pour « passer son feu », et tandis qu'il va se promener, Georgette conseille à sa maîtresse de se venger :

Laisas mi faire lou tricot
Lou farai navigar au trot
A Cornouaille senso barquo.

Au quatrième acte, Bertrand, en *a parte*, pense, comme Georgette et Jaqueline, que son maître est digne

D'estre cornu comme une vache.

Il raconte au public qu'il a surpris Jaqueline en *tête à tête* avec un gentilhomme italien, « couchez l'un dessus l'autre » ; mais il s'est bien gardé de les déranger :

Pas ne leur ay troublé la feste.
Avant le clystère donné
La siringue ils n'ont desgainé.



Fig. 7. — Acte III. — Jérosme bat Georgette et Jaqueline.

Mais le traître en instruit Jérosme ; il vend sa maîtresse et raconte qu'il l'a vue, par le trou de la serrure, « prester l'outil... décroter son Pelisson »

avec un jeune compagnon et il entre dans des détails minutieux :

> Si qu'au mouvoir de la couchette
> Le chaslit en bruit et craquette.
> Sauf votre grace qu'il est vray
> Capricornus est vostre signe.

Le Médecin n'a plus de doute, sa femme lui a « paraphé le front » ; il voit à la fois rouge et jaune ; comme Dumas, il se dit : « Tue-la » ou « Tue-les » et prend une épée qu'il brandit en sortant. Mais il revient songeur, car il les a

> Trouvé bouche à bouche,
> Ardement couchez sur sa couche.

Il n'y a donc pas d'erreur : un de plus « de la confrérie de St-Jean ». Il aurait pu les transpercer d'un coup ; mais il a craint les débats de la justice : « le chicagnois » pourrait déclarer qu'il n'avait « raison ny droit » ; il préfère se couvrir de ridicule et faire constater son infortune par deux ou trois témoins. En attendant leur arrivée, il se lamente sur les déboires de sa profession et sur son malheureux sort : tandis qu'il court, qu'il « raude » pour « nourrir » la coquine, elle le trompe :

> Je veux changer en capussin
> Ce vil estat de Médecin.

Grâce à un stratagème, auquel se prête Adrian, un autre amant de Jaqueline, on fait croire à l'époux — cependant biscornu — que Capricornus

n'est pas son signe. C'est bien simple : la chambrière Georgette, déguisée en *varlet*, se présente avec l'amant numéro 2, Adrian, comme témoins pour



Fig. 8. — Acte V. — Elles sortent ensemble, en criant et battant Jerosme.

constater le flagrant délit ; ils sont introduits dans la chambre par le mari qui monte la garde à la porte, l'épée au clair. Peu après, Georgette a remis ses habits de *varlet* à l'amant numéro un, dont elle prend la place, et les deux amoureux de Jaqueline sortent bras dessus bras dessous, en demandant au

Médecin s'il se moque d'eux : ils n'ont trouvé que deux femmes au lit, Georgette et Jaqueline.

Dénouement. Les deux femmes sortent de la chambre en criant et tombent à grands coups de bâton sur Jérosme (fig. 8), en le traitant de

Lourdaut, ubriagas, sac de vin.



Fig. 9. — Apothéose. Sous-bois.

Battu et content, Jerosme implore leur pardon et tout finit à la satisfaction générale : le Médecin retrouve sa tasse et un frère qu'il croyait mort, dans la personne d'un des voleurs. Et comme déjà une bonne pièce devait se terminer par un mariage, il

donne à Georgette la récompense de ses bons offices, en la mariant à son *varlet.*

Le Galant qui a fait le coup. — Dans cette *Farce*, le Badin confie au Médecin qu'il a « forgé un enfant » à Malaparte, la chambrière de sa femme, en se jouant avec elle :

Il est tout grand,
Elle est panchue comme une vache,
Sy de par toy je n'ay relache
Tous mes plaisirs sont desconfis.

Le Médecin le morigène d'avoir fait des infidélités à sa femme, mais elle « estoit en pélerinage » et il ne pouvait « endurer », c'est-à-dire attendre. « Cela est à considérer », reprend gravement l'indulgent Médecin. Il lui conseille de rentrer et de se mettre au lit, puis de crier « le ventre ! la panche ! les reins ! » ; enfin de « faire eau » et de lui envoyer la fiole. C'est Crespinette, sa femme, qui la lui apporte. Le Médecin déclare, après examen, que

Cestuy qui porte maladye
Est enchainct (enceint) d'un enfant tout vif.

« Qui lui a faict » ? demande Crespinette. Le Médecin répond que c'est elle et il ajoute que pour passer le mal de son mari, il faut

Qu'il couche avec la chambrière
De nostre hostel, s'il est possible.

Crespinette se lamente, en pensant que sa servante n'en voudra rien faire.

LE MÉDECIN

Promectés luy tout le possible
Afin qu'elle se laisse faire.

CRESPINETTE

A Dieu, compère.

LE MÉDECIN

A Dieu, comère, adieu, ma mye.

Et le mari fit le « dia hue-haut » c'est-à-dire « la beste à deux dos » de Rabelais, avec la chambrière, ce qui expliqua et excusa la grossesse d'icelle.

LE MÉDECIN QUI GUÉRIT TOUTES SORTES DE MALADIES, débute par un boniment qui ne manque pas de saveur :

Or, faictes paix, je vous prie,
Affin que m'oyez publier
La science, aussi l'industrie
Que j'ay appris à Montpellier.
J'en arrivay, encor hyer,
Avec la charge d'un chameau,
De drogues, pour humilier
Femmes qui ont mauvais cerveau.
J'ai aussi du bausme nouveau
Pour guérir playes et fistules,
Et dedans c'est autre vaisseau
De toute sorte de pillules,
Pour les basses et hautes mules,
Pour fiebvres, chaut mal et jaunisse,
Mal de dents et de mendibules,
Et de mammelles de nourrices.

Ouvrier aussi des plus propices
Qui soit en ce monde vivant,
Pour renouer bras, jambes, cuisses
Soudain, et viste comme vent.
One homme on ne vid plus sçavant,
En Chirurgie n'en Physique,
Et mieux que ceux de par devant,
Je me connois en la Practique,
J'ay appris d'un Devin antique
Qui se tenoit par de là Tharse,
A deviner, guarir colique,
Je n'en dy plus, l'heure se passe.

Un Boiteux qui, en tombant d'un arbre, s'est « desmis une jambe », implore le secours du Médecin. L'homme de l'art « la remets et rassemble, sans y mettre oiguement ny herbe ». Aussitôt sur pied, le Boiteux en profite pour prendre la poudre d'escampette, sans honorer le Médecin, et cependant il lui avait dit :

Je vous promets en conscience,
De vous payer à votre gré.

Mais alors comme aujourd'hui, la reconnaissance durait juste le temps de la guérison.

Vient ensuite un Mari qui conduit sa Femme à baudet auprès du Médecin, puis reste à l'écart pour faire paître l'âne ; mais la consultation se prolonge outre mesure et il finit par s'endormir.

La Femme se plaint d'avoir grande douleur « depuis le genouil jusqu'à l'aine » ; ce mal la prit à

Montmartre, où elle était allée pour s'esbatre et tomba à la renverse.

LE MÉDECIN

Si voulez que je la redresse,
Il convient que je la manie.

La Femme consent à se laisser « manier » et palper : « faictes comment vous l'entendez ». L'examen terminé, le Médecin lui commande de tendre la jambe ; elle ne sent plus de douleur :

Guarie suis ou autant vaut,
Dictes, Monsieur, ce qu'il vous faut.

Satisfait de son massage méthodique, le Médecin répond :

Ne m'espargnez ne tant ne quand,
De vous je me tiens très content.
Dresser m'avez faict, c'est assez,
Le membre ; ne sçay s'y pensez,
Prenez que l'un vaille pour l'autre.

Il a gagné la confiance de la malade et la consultation continue sur un autre sujet, non moins scabreux :

J'ay opinion d'estre grosse,
Diriez-vous bien de quel enfant ?

En regardant la main, le Médecin découvre que :

L'enfant dont estes enceinte,
N'a point de nés, c'est vérité.

La Femme le prie de « pourvoir à ce mal » et lui promet encore en récompense un « bon gaige ».

Mais il ne s'agit plus d'espèces sonnantes : l'opérateur compte se payer sur la bête et l'emmène en « lieu secret » pour parfaire la rhinoplastie fœtale. Telle est l'origine du *Faiseur d'oreilles*, de La Fontaine.

Le Mari se réveille enfin et, ne voyant plus son âne, se lamente ; pour ne pas « estre battu » par sa douce moitié. il imagine de simuler une maladie de poitrine et va consulter, à son tour, le Médecin au sujet de son rhume.

LE MÉDECIN

Voicy de la pilule fine
Qui vaut mieux qu'autant d'or massif,
Il t'en faut prendre cinq ou six,
Cela guérira tous tes maux.

LE MARY, *en prend, puis dit :*

Qu'est ce ? diable. ils sentent les aux,
Comment ils roullent dans mon ventre,
Ha ! il faut que mon c... s'esvente.

Il se retire pour satisfaire son besoin et, retrouvant son âne, il s'écrie avec joie :

Quel bon Médecin et sans si,
M'ayant guary, et sans grand queste,
Fait aussi retrouver ma beste,
Vrayment, je l'en contenteray
Du premier argent que j'auray.

Puis aussitôt. sans autre transition, la Femme accouche sur la scène (1) :

(1) La *Farce* des FEMMES QUI VEULENT ALLER A L'ÉCOLE. se contente d'exposer les maux du temps des couches et

Hélas ! mon Dieu ! je n'en puis plus,
Hélas ! hélas! le cœur me fend.

LE MARY

Et quoy ? ma femme a un enfant,
Hé ! ma mie comment vous est?

LA FEMME

Bien, Dieu mercy, puisqu'il lui plaist,
Que mon enfant est bien venu.

LE MÉDECIN

J'ay l'entendement tout cornu
De ce qu'accouchée vous voy.
Treize mois sont, je l'apperçoy,
Qu'avecque vous je n'ay couché,
Au moins que ne vous ay hochée,
Et si dès la première année,
Qu'avec moy feustes mariée,
Vous geustes au bout de six mois.

La Femme lui persuade facilement qu'il est bien le père de l'enfant :

La nuietée
Que vous me feistes cest enfant,
Je vis une asnesse en dormant,
Parquoy treize mois l'ay porté.

des relevailles. D'autre part, LA PATIENCE DES FEMMES nous offre encore un accouchement sur la scène. C'était le beau temps, dirait M. le sénateur Piot. Le théâtre éducateur ! Est-il meilleure propagande par l'exemple, leçons de choses plus efficaces ? Voilà une idée, une mine à creuser pour les membres actifs (hen !) de la ligue de la Repopulation.

Le Mari est convaincu par cet argument péremptoire :

Il est donc mien, tout doubte osté.

Il va retrouver le Médecin pour « apprendre à deviner » ; il voudrait savoir qui a fait un « tant beau nez » à son enfant. Après avoir reçu « un bel escu comptant », le Médecin lui donne des pilules à prendre et l'assure que :

Cela faict la première fois
Que parleras, sois asseuré
Que ce que diras sera vray.

Le Mari, en prenant les pilules, fait une grimace horrible et trouve que :

Cela sent plus fort que moutarde.

LE MÉDECIN

Devine.

LE MARY

Le sambieu, c'est marde !

Le Médecin reconnaît qu'il est très bon devin

LE MARY

Allez ivrongne, sac à vin,
Feussiez-vous pendu par le col.

Le Médecin le traite d'ingrat, en lui rappelant tous les services qu'il vient de lui rendre, compris le beau nez confectionné à son enfant ; le Mary s'adoucit et lui demande sa recette pour faire un appendice nasal présentable.

LE MÉDECIN

Quand un autre enfant feras-tu
Ton nez au trou du c.. mettras
De ta femme, et ne sois testu :
Mais tiens-l'y bien, et deusse-tu
Y estre et jour et nuict aussi
Jusques à tant qu'elle ait vessi.

LE MARY

Ha vertubieu ! en faicts et dicts,
Vous mocquez-vous ainsi des gens,
Si je peus trouver des sergens,
Je vous feray mettre en prison.

Sotie des MENUS PROPOS (1495.) — L'un des trois personnages du dialogue signale à l'auditoire deux saints guérisseurs :

Sainct Mor si guerist de la goutte
Et Saincte Apoline des dens.

De là, le nom de « mal saint Maur » donné à la goutte. La *Farce* du PASTÉ ET DE LA TARTE confirme ce vocable :

Que la goutte
De Sainct Mor et de Sainct Gueslain
Vous puyst tresbucher à plain.

Il y avait même un pèlerinage très fréquenté par les goutteux à saint Maur-des-Fossés, près Paris, et il était bien connu du gendarme arthritique qui, dans le MONOLOGUE DES PERRUQUES, dit à son épouse :

Je viens de Sainct Mor des Fossez
Pour estre alégé de la goutte (1).

1. Cf. E. Picot, Viollet-le-Duc, Le Roux de Lincy.

Un autre personnage de la *Sotie*, dont nous nous sommes un peu éloigné, n'est pas indifférent aux vétérinaires et aux éleveurs :

On m'a dit que une vache brune
A plus de lait que une verrette.

(Une vache noire et blanche). De même, en vertu du préjugé fort répandu, le lait des nourrices brunes est considéré comme supérieur, pour la qualité et la quantité, à celui des blondes.

Sotie des Deux Gallans et Sancté. — Deux galants se plaignent des maux qui les accablent ; une femme, la Santé, s'offre de les consoler en leur apportant le plus grand des biens. C'est le commentaire dialogué du vieux proverbe :

Qui n'a santé, il n'a rien ;
Qui a santé, il a tout.

Les galants acceptent avec joie et se félicitent de leur aubaine. Retenons, parmi le *laius* que Santé leur débite, cette vérité Lapalicienne :

L'homme sain est plus de guesté
Mille foys que n'est le malade.

L'un des galants adresse au public ce couplet final, coutume adoptée par nos vaudevillistes :

A Dieu la notable assistence,
Y nous fault de ce lieu partir,
Car nous avons pour récompence
Sancté pour nous entretenir ;
Et au partement de ce lieu
Une chanson pour dire à Dieu.

La Conception, Nativité, Mariage et Annonciation de la benoite vierge Marie. *Mystère* de Jean Michel(mort en 1493), premier médecin de Charles VIII. Il fait accoucher en scène toutes les femmes de la famille du Sauveur : Anne, Elisabeth, Marie (1).

Joachim, en visitant ses étables constate, non sans regret, que ses brebis sont plus fécondes qu'Anne, dont la longue stérilité est un objet de risée pour ses voisines. Vos brebis, en âge de porter des petits, dit un de ses bergers :

Vos portieres bien fructifient
Et ne sçaurait-on trouver lieu
Ne place où ils (elles) ne multiplient.
Jamais vos ouailles n'avortent :
Et c'est ung fruict gros et noué
Que tous les ans ils vous rapportent.

On poussait alors le naturalisme jusqu'à imiter le sang qui ruisselait de la plaie de Jésus (2), par

(1) *Obst. au théâtre*, p. 444, et *Hist. des acc.*, p. 87. Cette pièce fut jouée, une première fois, en 1402, à Valenciennes et dura vingt-cinq journées; notre confrère d'Angers se chargea, en 1486, de refondre la seconde partie. Cet incohérent amas de scènes mystiques et profanes, sérieuses et frivoles, reflet de la société française au xve siècle, contenait d'abord 40.000 vers puis 67.000, sans compter les feuillets égarés !

(2) La blessure siège au côté droit ; or, au Panorama du Sacré-Cœur, la plaie figure du côté opposé, par distraction ou ignorance du peintre Montmartrois, peu familiariséavec les légendes du Nouveau Testament.

une vessie remplie d'un liquide de couleur pourprée que perçait la lance du centurion libérateur. De même quand Judas est pendu, Satan guette son âme ; mais elle ne veut sortir par la bouche qui a donné le baiser de trahison.

> L'âme est encor dedans ses trippes,
> Qui de son ordure s'abreuve ;
> Et si la pance ne luy creuve,
> Nous perdrons cy nostre saison.

Icy creuve Judas par le ventre, les trippes saillent dehors, et finalement les diables s'emparent de l'âme du maudit.

Dans un autre *Mystère* DE LA CONCEPTION (1), on représente saint Joseph fort irrité de trouver son épouse enceinte, et il ne se gêne pas pour lui exprimer son mécontentement et ses soupçons, en termes peu parlementaires :

> De moi la chose n'est venue,
> Sa promesse n'a pas tenue ;
> . . . .
> Elle a rompu son mariage.
> . . . .
> Elle est enceinte, et d'où viendroit
> Le fruit ? il faut dire, par droit
> Qu'il y ait vice d'adultère,
> Puisque je n'en suis pas le père.
> . . . .
> Elle a été trois mois entiers

(1) *Les Théâtres*. P. Lebigre Duquesne, édit.

Hors d'ici ; et, au bout du tiers,
Je l'ai toute grosse reçue.
L'auroit quelque paillard déçue,
Ou de fait, voulut efforcer ?
Ah ! brief, je ne sais que penser.

JOLYET. *Farce* « nouvelle, trez bonne et fort joyeuse. » — L'un des trois « entre-parleurs » ou personnages, Jolyet, le mari, apprend de sa femme qu'elle est enceinte. Cette nouvelle a lieu de le surprendre, car son mariage n'a que quinze jours de date ; c'est un peu le cas de saint Joseph, le taciturne, aussi « la scène à faire » sera-t-elle analogue.

Après les reproches justifiés, les menaces de rupture, l'épouse coupable accouche et soutient *mordicus* que son fruit est légitime. Le mari, outré, persiste dans sa résolution, mais l'intervention de son beau-père rétablit la concorde dans le ménage (1).

Allons, le rire de nos pères, — qui ignoraient les Tartuffes de robe longue ou courte, — était plus franc que le nôtre, et au XVe siècle, la gaieté gauloise régnait en souveraine, même chez nos flegmatiques voisins, les Anglo-Saxons. Encore au siècle suivant, Shakespeare se permettait en pleine scène, dans son *Henri IV*, des plaisanteries sur les mots *foot* et *coun*, prononcés en français par Catherine qui apprenait notre langue ; alors les anglaises trop

(1) *L'obstétrique au théâtre*, p. 447.

prudes utilisaient leurs masques aux représentations des pièces de Congrève et de Wycherley, pour rougir à l'aise des situations et des dialogues dont les hardiesses ne seraient tolérées sur aucun théâtre parisien.

Mais fini de rire, du jour où Jeremy Collier exhala ses « jérémiades », dans une brochure sur l'immoralité des spectacles : une « *Courte vue*, » comme il l'intitulait sans ironie. (Pierre Louys). La campagne moralisatrice de ce protestant réussit à souhait : elle sauva la morale dramatique, mais tua le théâtre anglais. Et de nos jours, les fils d'Albion en sont encore à l'édit de 1724, qui défendait de vendre du vin aux cabaretiers pendant le service religieux : les officiants catholiques et les communiants huguenots seuls, depuis, ont le droit d'en boire à l'église et au temple, les premiers du blanc, les autres — plus logiques — du rouge.

Voyez donc d'ici la frimousse effarée des miss dégénérées, saturées d'hypocrisie et de pudicité ; entendez-vous leurs cris d'oisillons en détresse, leurs *shocking* désespérés, à la vue des « Facéties joyeuses et récréatives » d'autrefois ?

II. — XVIe SIÈCLE

Mystère de Saint Dominique (1500). — Saint Regnault se rend à Rome auprès de saint Dominique:

à peine arrivé, il tombe malade et les Médecins sont mandés à son chevet :

AVICENNE, *médecin*

Dieu soit céans.

SAINT DOMINIQUE, *aux médecins.*

Mais dictes-moy que vous en semble ?

YPOCRAS (1), *médecin.*

Plus mort que vif.

SAINT DOMINIQUE

Le cueur me tremble.

AVICENNE

Quant à moy, je le tiens pour mort.

Les Médecins, désespérant de sauver saint Regnault, se retirent et saint Dominique implore la Mère de Dieu, qui répond à son appel et rend la santé au moribond. A cette nouvelle, les Médecins étonnés, veulent s'assurer eux-mêmes de la guérison :

AVICENNE

En vérité, j'yrai jusqu'au lieu
Car ce seroit ung beau miracle.

La Condamnation des Banquets. *Moralité* en vers, par Nicolas de la Chesnaye (1507). — Cette pièce

(1) Hippocrate, dont le nom se prononce ainsi jusqu'au XVIIe siècle. On appelait encore *hypocras* où *vin d'Hyppocrate* (*vinum Hyppocraticum*), une préparation de la pharmacopée compliquée du moyen âge.

fut publiée comme appendice d'un traité d'hygiène (1) : l'auteur veut démontrer que :

Bancquet fait tuer les gens.

L'éloge de la sobriété est accompagné du tableau de toutes les maladies que procurent les excès de table. — *Apoplexie*, *Paralisie*, *Epilencie*. *Pleuresie*, *Colicque*, *Esquinancie*, *Ydropisie*, *Jaunisse*, *Gravelle*, *Goutte* ; — les Médecins s'érigent en épouvantails et ne recueillent aucun trait malicieux : une fois n'est pas coutume.

Toute la compagnie prend place à table pendant que les maladies « embastonnez et habillez si étrangement, que à peine peut-on discerner si ce sont femmes ou hommes, se mettent à une fenestre de la salle et espient les convives. »

A la fin du repas, *Banquet* fait venir les maladies qui, après un *chamaillis*, envoient les principaux personnages de vie à trépas : *Friandise*, *Gourmandise*, *Je boy-à-vous*, *Je plaige d'autant*. *Bonne compagnie* échappe au massacre et vient porter ses doléances à *Dame Expérience* qui appelle *Sobriété*, *Clistère*, *Pillule*, *Seignée* et *Diette*, et leur ordonne d'arrêter *Banquet*. *Expérience* tient conseil avec *Ipocrate*, *Galien*, *Avicenne*, *Averroys*. On interroge les accusés qui font amende honorable et *Remede* leur lit la sentence.

(1) *La Nef de Santé et du Gouvernail du corps humain.*

Banquet reconnaît plaisamment n'avoir jamais fait de bien qu'aux Médecins, qui, en récompense, devront prier pour lui :

Pour ce que j'ay bien fait gaigner
Les Médecins bons et parfaictz,
Car ils ont eu à besongner
A guérir les maux que j'ay faictz ;
Veu qu'ilz sont riches et refaictz,
Je veulx qu'ilz me facent promesse,
Que pour mes péchés et meffais
Chacun fera dire une messe (1).

La Femme muette, de François Rabelais (1495-1553). — Le 17 septembre 1530, Rabelais payait un écu d'or pour son immatriculation sur les registres de la Faculté de Médecine de Montpellier ; « on peut placer à cette époque, dit Achille Jubinal, la représentation de la *Femme mute*, jouée par lui et ses camarades ». Rabelais ne nous en a laissé que la fleur :

Je ne vous avois onques plus vu, dit Panurge, que jouâtes à Montpellier, avec nos antiques amis, la morale Comédie de celui qui avoit épousé une jeune muette. Le bon mari voulut qu'elle parlât. Elle parla par l'art du Médecin et du Chirurgien qui lui coupèrent un encyliglotte qu'elle avoit sous la langue. La parole recouvrée, elle parla tant et tant que son mari retourna au Médecin pour remède de la faire taire.

Le Médecin répondit en son art bien avoir remèdes

(1) Cf. *Hist. du th. franç.*, t. III ; et *La Comédie et les mœurs en France, au moyen âge*.

propres pour faire parler les femmes, n'en avoir pour les faire taire. Remède unique être surdité du mari contre celui interminable parlement de la femme. Le Paillard devint sourd, par ne sais quels charmes qu'ils firent : puis, le Médecin demandant son salaire, le mari répondit qu'il étoit vraiment sourd et qu'il n'entendoit sa demande. Je ne ris oncques tant que je fis à ce Patelinage.

La *Farce* de la FEMME MUETTE a été inspirée par les HOMMES QUI FONT SALER LEURS FEMMES, dont voici la folle donnée : Deux maris imbéciles trouvent leurs épouses, Gillette et Françoise, trop douces ; un charlatan, maître Macé, offre de les saler moyennant dix francs l'une. Seul avec elles, le médicastre leur indique la manière de traiter les hommes comme ils le méritent : en leur infligeant une forte volée de bois vert. Dès leur retour, les maris sont battus comme plâtre ; effrayés d'un changement si radical, ils supplient le docteur de dessaler leurs épouses, mais maître Macé répond qu'il a usé sa science et qu'il faut se résigner à les garder telles qu'elles sont.

Sur les indications du scénario de Rabelais, Albert Millaud a fait jouer à la Porte Saint-Martin, le 11 mars 1877, une saynète, en un acte, et en vers libres : La *Farce* de LA FEMME MUETTE. Il ne fit subir que de légères modifications à la première version. Le mari prend le nom de Toucquedillon et sa femme, le doux prénom de Gysette. Un person

nage est ajouté, celui d'Ulrich Gallet, l'amant de dame Toucquedillon ; il s'introduit auprès d'elle et se donne au mari comme un « simple apothicaire », pouvant à l'occasion servir de chirurgien :

J'ai quelques notions en l'art chirurgical ;
Pour dépécer, je suis des plus ingambes ;
J'ai déjà coupé six vingt jambes,
Nonante bras et pas mal crevé d'yeux.

Il faut l'aplomb d'un amoureux et la confiance d'un mari pour faire accepter cette fable, car les deux corporations étaient des plus distinctes. Ulrich sait s'attirer les bonnes grâces de Toucquedillon en le prenant par son faible : il lui promet de rendre l'argent dès qu'il aura cessé de plaire. Mais le mari inquiet avait été chercher un médecin — et Ulric en était informé — pour guérir sa femme d'une mutité rebelle. Le bonace prie Ulric de servir d'aide au Docteur Maz de Cabre, qui se charge de l'opération linguale :

Lorsque l'on veut guérir sa femme,
Deux Médecins ce n'est pas trop.

La voix revient à Gysette ; Toucquedillon, enchanté du succès des opérateurs, rend grâce à leur médecine et les prie de descendre à la cuisine, pour prendre un bon verre de vin. Il nous semble incivil, le Toucquedillon : ne pourrait-il pas faire monter une bouteille de derrière les fagots,

si telle était la coutume ; ce que nous ignorons ?

Mais bientôt le mari de Gysette se plaint à Ulrich de l'intarissable caquet de sa moitié et désire qu'il la guérisse de son « flux de langue », en la rendant muette à nouveau ; ne pouvant satisfaire l'exigence du mari, il le rend sourd en lui bouchant les oreilles de cire molle. Toucquedillon est satisfait ; il est sourd comme un pot et les amoureux en profitent pour échanger des propos galants, mais « sans gestes ; il pourrait concevoir. » Ulrich est si éloquent qu'il décide Gysette à le suivre et l'enlève.

Sur ces entrefaites, Maz de Cabre apporte son mémoire qui se monte à cent livres dix sous ; un valet lui apprend que son maître est sourd, et, en effet. Toucquedillon — bien que prévenu par une lettre d'Ulrich de sa supercherie et de son escapade — continue à faire la sourde oreille pour n'avoir point à délier sa bourse. Le Médecin voit ses écus aventurés et se veut au moins soulager en agonisant de sottise le prétendu sourd. qui se redresse sous les injures, prend un bâton, rosse d'importance Maz de Cabre, et le chasse. Toucquedillon prend philosophiquement son parti ; après tout, il doit être satisfait : « il n'est plus sourd, sa femme n'est plus muette et il ne l'entend plus parler ». Il envoie du fond du cœur un énergique *Merci* à

l'apothicaire Ulric, qui lui a rendu tant de services !

Le Marchand de merde, par Merlin Coccaie (1491-1544). — De cette parade scatologique, « matière louable » s'il en fut, il nous suffit d'extraire — en nous pinçant le nez — le court monologue de l'Apothicaire ; seul passage qui nous intéresse :

... Si je pouvois tenir cet insolent, cet affronteur qui m'a vendu de la merde pour du miel, je lui ferois bien voir que ce n'est pas à un Apothicaire qu'il faut se jouer. Je n'ose me plaindre de la friponnerie qu'on m'a faite, car tout le monde encore se mocqueroit de moi.

Le Mallade. *Farce*, de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre (1492-1549). — L'anecdote est des plus simples : Un pauvre patient, grelotant de fièvre, hésite entre les remèdes de commères, que sa femme lui propose, et ceux de la Faculté, ordonnés par le Médecin. Mais sans plus de confiance dans les uns que dans les autres, il écoute sa chambrière qui lui conseille de ne se fier qu'à Dieu, et il ne tarde pas à guérir. Cette pièce morale, peu connue, est d'une conception et d'une exécution également faibles ; elle contient cependant quelques jolis vers, surtout comme l'observe M. Petit de Julleville. dans les rebuffades que le Médecin fait essuyer à la femme du malade. Nous la reproduisons en entier, malgré sa longueur ; mais les détails, par leur naïveté et leur exactitude, en sont amusants ; c'est une

tranche de vie, une scène d'intérieur prise sur le vif qui nous reporte à la première moitié du XVIe siècle.

LE MALLADE

Ma femme, que je suis mallade !
Je sens au cousté grant doulleur ;
J'ay le goust amer, le cueur fadde.

LA FEMME

On le veoit à vostre coulleur,
Mais vueillez donq prandre bon cueur
Et vous esforcer de manger.

LE MALLADE

Menger, qui n'a plus de saveur ?
Vous me faictes vif enraiger,
Menger ? Je vous promectz, m'amye,
Que je n'ay goust ny appétit,
Et nul morceau ne sçaurois mye
Avaller, tant fust-il petit.

LA FEMME

Il vous fault donq mectre en ung lict :
Vous y serez plus à vostre aise.

LE MALLADE

Puis qu'en riens je ne prans déliet,
Myeulx suis ainsi, ne vous desplaise.

LA FEMME

Où vous tient vostre passion ?

LE MALLADE

Au cousté droict, soubz la mamelle
Et sens une altération
Qu'il n'en fut jamais une telle.

LA FEMME

La dent de sanglier blanche et belle
Vous donneray (c'est ma coustume),
Et d'une herbe, je sçay bien quelle.
Je vous feray ung cathaplume.

LE MALLADE

M'amye, ce n'est pas le poinct
Par où il me convient guérir.
Allez bien tost, ne tardez poinct,
Ung bone Médecin me quérir.

LA FEMME

Toujours à eulx voullez courir ;
Mais leur patte est trop dangereuse,
Car, l'autre jour, feirent mourir
La fille de la Proculeuse (1).
Entre nous, pouvres femmelettes,
Avons bien quelque expérience
Et congnoissons les herbelettes
Ainsi qu'eulx, par ma conscience.
Pensez-vous que leur grant science
Puisse toutes choses sçavoir ?

LE MALLADE

Hay, je pers ma pascience !
Allez tost, faictes bon debvoir.

LA FEMME

Et bien doncques, je le vois querre.
Puisqu'en luy seul vous voullez croire.
Si vouldroys-je bien, par Sainct Pierre !
Qu'il fust hors de vostre mémoire :

(1) Procureur.

Car, si seullement voulliez boire
Cinq germes d'œufz, tant seullement, (1)
Vous verriez bien changer l'histoire,
Et guary seriez seurement.
Je y voys donq pour vous satisfaire
Et s'il est besoing, je y courray.

LE MALLADE

Las ! mon Dieu, je ne sçay que faire !
Je croy qu'à la fin je mourray ;
Plus porter cecy ne pourray,
Car ma doulleur tousjours augmente ;
Guères au Monde ne demourray.
Que vous en semble ma servante ?

LA CHAMBRIÈRE

Si je osoys la vérité dire
Et qu'il vous pleust en gré la praindre,
Bien tost seriez hors de martire,
Sans au Médecin vous attendre.

LE MALLADE

Je ne sçay à quel Sainct me rendre,
Mais à tous ensemble me voue.

LA CHAMBRIÈRE

Ung seul vous en peult bien desfendre,
Qui est digne que l'on le loue.

LE MALLADE

Qui est celluy qui peult oster,
Comme vous dictes, tous mes maulx ?

(1) Voir Pline, l. XXIX, ch. XI (éd. Littré, II 303.) pour les remedes fournis par les œufs sous toutes les formes.

LA CHAMBRIÈRE

C'est ung, si le pouvez jouster,
Qui feroit valloir voz travaulx,
Et jamais plus n'yriez aux faulx
Médecins, vous y confiant ;
Mais malladye et ses assaulx
Avec luy iriez desfiant.

LE MALLADE

Qui est ce Sainct ? qui peult il estre ?
Je vous prie, nommez le moy.

LA CHAMBRIÈRE

C'est le Sainct des Sainctz, le grand Maistre
Qui sanctifie Pappe et Roy :
C'est Dieu, lequel fermement croy
Que tous voz maulx vous oustera
Quant, par une asseurée foy,
Votre cueur là s'arrestera.
Y a il Médecin plus saige
Que Dieu, ou meilleur, ou plus doulx,
Ne qui tant ayme humain lignaige,
Ne si puissant — m'entendez-vous —
Ne qui ay sousfert tant de coups
Et la mort, pour vous rendre sain
Et pour tirer dehors des loups
Vostre âme et la mectre en son sain ?
Si à luy tout droict vous allez
Luy compter vostre pouvre affaire,
Et que franchement vous parlez,
Ainsi qu'un bon Chrestien doit faire,
Soubdain vous sentirez desfaire
Le lyen par qui tant sousfrez,
Et, s'il ne luy plaist ainsi faire,
A sousfrir pour luy vous osfrez.

Si vous regardiez vos mérittes
Et vos péchez bien clairement,
Vos doulleurs trouveriez petittes
Auprès de vostre jugement ;
Mectez en vostre entendement
Que riens il ne vous appartient
Que peine, doulleur et tourment,
Et que péché en mal vous tient.
Mais, en regardant ce péché
Et vous consentant à la peine,
Soudain en seriez destaché
Par une grâce souveraine,
Qui du profond d'Enfer ramaine
L'âme qui est humiliée,
La rendant claire, belle et seine,
Et de tout péché deslyée.
Mon Maistre, mectez tout à rien
Vostre désir et voulunté.

LE MALLADE

En bonne foy je congnois bien
Que de Dieu vient toute santé ;
Mon cueur s'est si fort contanté
De vous oyr de luy parler
Que le mal qui m'a tourmenté
J'ay senty tout soubdain aller ;
Par quoy en ces plaisans propos
Il est temps que je me repose.

LA FEMME, *au Médecin*.

Hellas, Monsieur, mon bon espoux,
Par moy sa doulleur vous expose
— Tant mal est que dire ne l'ose —
S'il vous plaist de le venir veoir.

LE MÉDECIN

Ma commère, vouldrois savoir
Quel mal il a.

LA FEMME

Soulz le tétin.

LE MÉDECIN

Quant lui print-il ?

LA FEMME

Ce fut arsoir,
Mais il ne s'est plainct qu'au matin.
Monseigneur, bien que du Latin
Vous ayez parfaicte science,
Arsoir m'apprint la grant Cathin,
Une bien bonne expérianee ;
Monsieur, de merde d'un tout blanc
Pigeon me dist que bon bruvaige
J'en feisse, qui ne couste ung blanc,
Et si ne peult faire dommaige.

LE MÉDECIN

Par ma foy, vous n'estes pas saige
Et vostre commère tant poc (aussi peu)
Car la façon de ce potaige
Est desfendue en Languedoc.
Or, puis que je suis en la voye,
Bien tost remedde y donneray ;
Mais premier fault que je le voye,
Puis de son cas j'ordonneray.
Mais vous et autres garderay
Que vous n'y mectez ja la patte,
Ou congé je demanderay,
Laissant aller au lard la chatte.

La Femme

Voicy l'huys de nostre maison.
Et puis que faict-il, Chambrière ?

La Chambrière

Il a dormy longue saison,
Sans se plaindre en nulle manière.

La Femme

Ce seroit guarison planière
S'il prenoit ainsi son repos.

Le Médecin

Le parler icy ne vault guères,
Entrons que je touche son poulx.
Icy touche le poulx et le Mallade s'esveille.

Le Mallade

Qui est cella ?

Le Médecin

C'est moy, mon compère,
Qui viens pour santé vous donner.

Le Mallade

Je ne vous voyois pas, mon Père ;
Plaise vous le me pardonner.
Las, je sens mon mal retourner
Que m'avoit ousté le dormir ;
En ung lieu ne puis séjourner ;
Il me faict suer et gémir.

Le Médecin

Mon amy, nous vous guarirons,
Nous n'aurons plus guères de mal.
Avez-vous mangé potirons,
Prins auprès de fer ou métal ?

Va poinct trop dur vostre cheval ?
Avez-vous prins froid ou bruyne ?
Ça, baillez moy cest urinal
Que je regarde son uryne.

Il regarde et puis dict :

Vrayement, nous sommes beaucoup myeulx,
Compère, que je ne pensois.
Nostre uryne est bonne et nos yeulx
Bien clairs ; or, pour parler françoys,
Seigner il vous fauldra, ainçoys
Que de prandre autre médecine,
Car, si autrement commançoys,
Médecin serois trop indigne.

LE MALLADE

Las, je crains tant ceste seignée
Et veoir ainsi mon sang respandre
Que ma peau est toute baignée
De sueur. Je n'y puis entendre.

LE MÉDECIN

Résolution vous fault prendre ;
Quoy, vous avez si bon esprit
Et faictes comme ung enfant tendre,
Que de craintc veine périt !

LA FEMME, *au Médecin.*

Monsieur, sans seigner, j'en ay veu
Qui sont guariz parfaictement
Pour avoir ung brevaige beu
De just de pavot seullement.

LE MÉDECIN

Vous me troublez l'entendement ;
Taisez-vous, folle que vous estes ;

D'icy au jour du Jugement
N'y auroict fin en voz receptes.
Je ne veiz jamais malladye,
Tant difficile en soit la cure,
Que quelque femme à l'estourdye
Mille remeddes n'y procure;
Et, s'il advient *par* adventure
Que quelcun en puisse guarir,
Cent mil. ignorans leur nature,
De ceste herbe feront mourir.
Or bien avec l'Appothicaire
Votre cas je voys ordonner
Ce qu'il nous conviendra faire
Pour à vous soubdain retourner.

LA FEMME

Monsieur, pour plus ne séjourner,
Déclairez moy vostre ordonnance ;
Pour le mallade n'estonner,
Ne bougez poinct de sa présence.

LE MÉDECIN

Vous n'entendez goumes ny herbes ;
Par quoy ne les vous veulx nommer.

LA FEMME

Si ay je bien leu les *Prouverbes* (1)
Et le *Voyaige d'oultre mer* (2)
Puis ne debvez ainsi blasmer
Noz receptes et noz moyens.
Mais les debvez bien estimer,
Car ilz viennent des Bonnyens (Bohémiens).

(1) « Qui sont en nombre de sept cents quatre-vingtz et deux ».

(2) Probablement le *Voyage et Itinéraire d'oultre-mer*, par Jehan Thenaud.

Or escripvez tout doulcement
Qu'il vous plaist que mon mary face ;
Il fera tout entièrement,
Car vous estes trop en sa grâce.
Aussy d'ouyr ne seray lasse
Tout ce qu'il vous plaira me dire ;
Or, s'il plaist, en ceste place
Vueillez pour son affaire escripre.

LA CHAMBRIÈRE

Mon maistre, que vous dict le cueur ?
Qu'avez-vous aux hommes trouvé !
Le Médecin est-il vainqueur
Du grant mal qu'avez esprouvé ?

LE MALLADE

Non, mais j'ay très bien approuvé
Que le mal fuyt par pascience,
Lequel bien tost j'ay retrouvé,
Me confiant à sa science.

LA CHAMBRIÈRE

Donq, puisque vous congnoissez
D'où tout le bien vous peult venir,
Tous faulx remeddes délaissez
Pour au seur et vray vous tenir.
La foy vous fera maintenir
Et sain et joyeulx en tout temps.
Si vous y pouvez parvenir,
Vous serez du ranc des contans.
Si en vous pouvez concepvoir
Que Dieu est vostre seulle vye,
Besoing vous n'aurez d'y pourveoir
Ne peur qu'elle vous soit ravye.

Ny n'aurez désir ny envye
De malladye ny santé;
Ceste vye poinct ne desvye!
Quoy que le corps soit tourmenté!
Tous les jours vous vous tourmenterez,
Ne regardant que vostre corps;
Jamais ne vous contanterez
Que ne soyez au ranc des morts,
Mais vous aurez repos alors
Quant à vous mesme serez mort;
Lors seront en paix les discords
Par un doulx et nouvel accord.
Pour ce que l'âme humiliée
En congnoissance de son riens (néant)
Estant de son corps deslyée
Qu'elle l'estime moins que fiens (fumier).
Soubdain remplye de tous biens
Sera et réunye en Dieu
Si fort lyée à ses lyens,
Que le Diable n'y aura lieu.
Or quand vous serez dépesché
Du Mallin et de ses tourmens,
Vostre mal, qui vient de péché,
Desnué de ses vestemens,
Verrez, et tous ses instrumens,
Brusler au feu de charité;
A l'heure sçaurez si je ments,
Car sainct serez en vérité.

LE MALLADE

A vostre parler me consens;
Possible n'est d'y contredire;
Je le croy ainsi et le sens
Tant que je pers tout mon martire.

O Dieu, qui pour vérité dire
Vostre filz nous avez transmis,
Heureulx est qui seul vous désire
Et en vous seul son cueur a mis !

LE MÉDECIN

Voilà par escript vostre cas ;
Je m'en voys jusques à demain.
Or sus, baillez moy les ducatz.

LA FEMME

Voy les cy, tendez moy la main.

LE MALLADE

Monsieur, ce seigneur inhumain
Pour riens je ne veulx endurer.

LE MÉDECIN

Si ferez.

LE MALLADE

Monsieur, je suis sain ;
Grant mal ne peult tousjours durer.

LE MÉDECIN

Si tost guarir ung pluréticque
Sans grande évacuation (1),
Je n'ay poinct veu en ma praticque.
N'avez-vous plus de passion !

LE MALLADE

Non, mais de consolacion
J'en ay assez pour vous en vendre.

(1) Sans saignée.

LE MÉDECIN

Vostre dict n'est que fiction,
Car la seignée vous fault prandre.

LE MALLADE

Touchez mon poulx, mon bon compère ;
Voyez en quel estat je suis.

LE MÉDECIN

Il n'y a fiebvre qui m'appère ;
Cecy entendre je ne puis.
Ung riens n'y a qu'estiez au puys
De doulleur, dont j'estoys marry ;
Je n'ay faict que passer cest huys
Et je vous treuve tout guary !
Quelque herbe lui avez baillée :
Dictes le moy, ne le cellez.

LA FEMME

Vraymeut je n'en suis pas taillée,
Veu qu'ainsi folle m'appellez.

LE MÉDECIN

Qu'avez-vous faict, amy ? Parlez.

LE MALLADE

Riens dont je puisse avoir mémoire,
Mais tous mes maulx s'en sont allez
Seullement pour fermement croire.

LE MÉDECIN

Ha, pédieu (1), il y a du charme.
On parolles ou escripteaulx.

(1) Par Dieu.

LE MALLADE

Non a, non ; c'est un propos ferme,
Qui sert plus que herbes ne tourteaulx (1).

LE MÉDECIN

Chambrière, ces cas nouveaulx
Viendroient-ilz poinct de vostre teste ?

LE MALLADE

Compère, non ; les siens sont beaulx,
Ny à nul charme ne s'arreste.

La Chambrière rit.

LE MÉDECIN

Voyez-vous ce visage fainct,
Qui en derrière faict la moue ?
Ha, je mectray qu'à quelque Sainct
L'a voué, comme femme voue.
Mes quatre doidz dessus sa joue
Lui viendroient-ilz pas bien à poinct !

LA CHAMBRIÈRE

Monsieur, le Médecin l'on loue
Quand il guarist. Ne faict on poinct ?

LE MÉDECIN

Vous l'avez donq guary, villaine.
Par vostre bel enchantement !

LA CHAMBRIÈRE

Il est guary, j'en suis certaine,
Mais je ne sçay quoy ne comment.

1 Gâteaux plats en forme de disques.

LA FEMME

Guary est; mais dites vrayement
Que vous luy avez (donc) donné?

LA CHAMBRIÈRE

Rien, sinon ung enseignement
Ainsi que Dieu l'a ordonné.

LA FEMME

Esse à dire une pastenostre,
Ou à faire chanter des messes?

LA CHAMBRIÈRE

Ceste recepte va plus oultre,
Car auster peult toutes tristesses.

LA FEMME

Qu'esse?

LA CHAMBRIÈRE

Se fier aux promesses
De Celluy qui jamais ne ment.

LE MÉDECIN

Qui vous a apprins ces haultesses
Et ce gentil jargonnement?
Ce sont parolles d'enchanteurs
Parler ainsi par parabolles.
Nous avons de saiges Docteurs
Qui ont fréquenté les escolles;
Ilz nous servent des Prothocolles (1);
Ceulx-là nous debvons escoutter.

LA CHAMBRIÈRE

Mais, s'ilz disent folles parolles,
Font mal les femmes de doubter?

(1) Formulaire.

LE MÉDECIN

Regardez comme elle respond !
Va, va mener tes oysons paistre
Et veoir si la géline pont :
C'est le lieu où il te fault estre.
Pendre à cordre ou à chevestre (1),
L'on te doit.

LA CHAMBRIÈRE

Mais je m'esbahys
Comme ceulx qui rient du maistre
Veoir sain sont de vous tant hayz !

LE MÉDECIN

Or le feu saint Anthoine t'arde !
J'en suis bien plus joyeulx que toy.

LA FEMME

Monsieur, laissez ceste coquarde ;
Mais je vous requiers, dictes moy,
Peult ung homme par seulle foy
Guarir sans prandre médecines ?

LE MÉDECIN

Ouy vrayment, car je croy
Que Dieu faict miracles et signes.
C'estoit du temps de Jésu-Christ
Que tout chascun il guarissoit ;
Mais de nous dict le Sainct Escript
Que le Médecin, quel qu'il soit,
Fault honnorer. Poinct ne déçoit
Salomon (2) duquel par la bouche

(1) Licol de cheval.
(2) *Honora medicum propter necessitatem...* Sal. *Eccles.* XXXVIII, 1 et 3.

La vérité de Dieu yssoit ;
A nostre honneur nully ne touche.
 Dieu, voyant que sa créature
Sans malladye ne peut vivre,
Nous fist (à) ayde de Nature
Par qui de mal elle est délivre.
Et ceste science en maint livre
Nous ont laissée nos Docteurs,
Si sçavons que ung homme est bien yvre
Qui veult reprandre telz aucteurs.
 Les recettes dont vous usez
Sont bonnes? elles viennent de nous.
Toutesfoiz vous en abusez.
Car vous voulez bailler à tous
Ce qui est pour ung, oyez vous.
Or gardez que nul appareil,
Bruvaige, amer ou aigre doulx,
Ne baillez sans nostre conseil.
 Et vous, la belle Chambrière,
Qui faictes ici la bigotte
Et puis vous venez en derrière
Louer vostre oraison dévotte,
Ung charme c'est, je le dénotte ;
Si prins l'a ton maistre, il mourra.

LE MALLADE

S'il ne laisse sa gloire sotte,
Ung grant ignorant demourra.

LE MEDECIN

 Compère, si le mal revient,
Ne tenez plus les yeulx bandez.
Lisez cest escript, qui contient
Vostre santé : or l'entendez.

Elle est bien, s'elle se promeine
Un quart d'heure avec Alison.
Ceste Alison entre les sages,
Fait miracle séparément :
Je ne dis rien des pucelages
Qui sont en son gouvernement.
Jamais leur extresme puissance
Ne touche du doigt au beau sein,
Qu'il ne leur rende obéissance,
Afin d'accomplir leur dessein.
Quand on surprend quelque pucelle,
Leurs regards ont telle vertu
Qu'on ne peut recognoistre en elle,
Si c'est la trace d'un festu.
Allez, belle troupe sçavante,
Le ciel bénisse vos desseins :
Vostre vertu est si puissante,
Qu'il ne faut plus de Médecins.

Lucine s'adresse « aux Dames » dans le monologue suivant, qui est « le vray récit du Ballet des Matrones » :

Belles, qui de peur d'une enflûre,
Ou d'une longue esgratignûre
Qui deshonorast vostre cas,
Aymez mieux mourir de jaunice,
Que de me faire un sacrifice,
Mourez, je ne vous plaindray pas.
Je ne viens icy que pour celles
Qui portent le nom de pucelles
Et n'en ont que la qualité :
Qui sur mes préceptes se fient,
Qui tous les jours me sacrifient,
Ou d'effect, ou de volonté.

Pour secourir ces pauvres filles,
J'ameine des femmes subtilles,
Qui, par des moyens prompts et doux,
Sçavent tirer l'enfant du ventre
Aussi doucement qu'il y entre,
Rentraire et reboucher les troux.
En leur mestier fort asseurées,
Ell'accouchent les plus serrées,
Sans leur fouiller dedans le cors :
Car leurs bezicles à l'antique,
Vrays miroirs de mathématique,
Font voir le dedans par dehors.
En mille diverses contrées,
Où elles se sont rencontrées,
(Dames, admirez cet effet),
Ell'ont fait des méres pucelles,
Qui, voyant ce qui sortoit d'elles,
Ne pouvoient croire l'avoir fait.
Tesmoins les enfans à tous aages,
Qu'on leur a laissés pour les gages,
Que vous verrez paroistre icy :
Filles, il ne se faut plus feindre,
Faictes des enfans sans rien craindre,
Vous vous en déferez ainsi.
Dans des coings, soubs des galeries,
Derrière des tapisseries,
En tous lieux prenez vos esbas :
Ou si vous désirez encore
Nourrir un feu qui vous dévore,
Mourez, je ne vous plaindray pas.

Les sages-femmes, suivies de petits enfants, exécutent leurs danses, puis Lucine reparaît « et feit ce second récit pour l'intelligence du grand *Ballet* » :

Dames, afin que vous ayez
De moy plus ample cognoissance,
Puisqu'aux miracles vous croyez,
Je désire que vous voyez
Si Lucine a quelque puissance.
Je veux que ces petits enfans,
Qui sortent quasi de nourrice,
De petits qu'ils sont viennent grans,
Robustes, adroits et puissans,
Pour vous pouvoir faire service.
C'est fait, les voicy venir tous,
Je les ay convertiz en hommes :
Ils s'avancent desjà vers vous,
Et sans doubte ces jeunes fous
Prennent vos tétons pour des pommes.
Ne prenez en mauvaise part,
S'ils vous abordent d'advanture,
Car ils ont le cœur si gaillart,
Que ce que d'autres font par art,
Ils vous le feront par nature (1).

Clotilde. Tragédie, de Jean Prévost (1614). — Clovis poursuivait les débris de l'armée d'Alaric ; Clotilde, quoique enceinte, l'accompagnait. Pendant une halte, un courtisan lui manque d'égards,

(1) En 1613, Pierre de Ste-Marthe donne l'Amour médecin. Vingt-cinq ans plus tard, Le Vert fera représenter une pièce du même titre, connue aussi sous le nom du Docteur amoureux ; mais il s'agit ici non pas d'un médecin, mais d'un pédant épris d'une vieille gouvernante. Nous aurons aussi, en 1665, l'Amour médecin, de Molière, et, en 1717, le Docteur, Médecin amoureux, joué aux Italiens, sur un canevas, en trois actes.

la reine se fâche vivement, suffoque et éprouve un malaise particulier ; sa nourrice lui fait remarquer que c'est mal à elle de s'exposer à accoucher avant terme.

Bientôt, Clotilde est prise de douleurs et se fait porter dans son lit ; « et l'on voit sur le théâtre un médecin qui disserte sur la grossesse ; une nourrice qui implore à la fois Jésus-Christ et la déesse Lucine ; le roi qui pleure sa femme et l'enfant qu'elle porte ; Clotilde. à qui la douleur arrache des cris effroyables ; des courtisans qui gémissent et des femmes qui pleurent... » (1). Enfin, paraît le sauveur. un saint personnage du nom de Léonard, qui promet de faire un miracle, — pas difficile à accomplir — et Clotilde accouche heureusement (2).

Cyrus triomphant ou la fureur d'Astiage. Tragédie en cinq actes, de Pierre Mainfray (1618). — Après un songe inquiétant, le roi de Médie interroge des magiciens. Ils répondent : « L'enfant qui naîtra de sa fille Mandane, doit un jour le détrôner ». Pour éviter ce malheur, Astiage marie sa fille à un simple paysan. Mandane supporte cet affront et souhaite de concevoir promptement pour se venger de son père et réaliser la prédiction. Elle ne

(1) *Tragédies et autres œuvres poétiques*, de Jean Prévost, avocat en la Basse-Marche. Poitiers, 1614, in-12.

(2) Le 16 février 1616, fut donné le *Ballet* des Carabins, dont il ne reste que le titre.

tarde pas à sentir ses désirs accomplis, et s'en réjouit :

Ce neantmoins les Dieux voyant son injustice,
M'ont enceinte d'un fruit qui jà de ma matrice
Semble vouloir sortir, pour, d'un bras redouté,
Faire changer son songe en pure vérité.

Aux premières douleurs, (il ne s'agit plus d'un *Mystère*), elle sort pour accoucher. C'est, avec Néron (p. 92), une des rares pièces où l'organe de la conception est nommé sur la scène.

Ballet du Hazard (1620). — Un arracheur de dents a l'aplomb de débiter « aux Dames », en guise de boniment facétieux, ces quatrains équivoques :

Pour récompenser mon mérite,
Arrachant les dents bien à point,
Permettez que je vous visite
Vostre bouche qui n'en a point.
Les maux de dens sont des furies
Dont je sçay guarir promptement,
Plusieurs Dames en sont guaries,
Mesme en voyant mon instrument.

Ballet des Infatigables (1624). — Les Goutteux, en robe de chambre, les jambes enveloppées d'ouate et de bandes, appuyés sur des cannes à béquilles, lancent leurs imprécations contre les représentants de la médecine :

... Fernel et Galien, cendre du monument,
Sont en vain réclamez dans le mal qui nous touche :

Et nous avons contre eux, au fort de ce tourment,
La flamme dans le cœur et l'injure à la bouche.
... Sachez que nostre mal est trop ambitieux
Pour s'arrester à ceux qui font la médecine.
Qui ne sçait que nostre aage a bien plus de clarté,
Et qu'il voit clairement où ces deux n'ont vu goutte,
Puisqu'au grand déshonneur de leur antiquité,
On trouve le remède aux douleurs de la goutte ?

Les Galenistes présentent leur défense et leurs doléances :

Par l'extresme sueur d'un soin laborieux,
Nous ne parlons de rien qu'avec expérience,
Et nostre esprit sublime, et jamais envieux,
Voit la cause et l'effect de l'œil de la science.
Héritiers d'Esculape et de tous ses thrésors,
Seuls nous sommes icy redoutez de la Parque.
Deux ou trois coups de plume abattent ses efforts,
Et si font que Charon ne charge point sa barque.
Mais, ô malheur du siècle, une légèreté
Trop crédule à son dam rend l'homme lunatique,
Puis qu'il met aujourd'hui le prix de sa santé,
Dans l'assassine main d'un aveugle Empyrique.
Ministres de Thémis, hélas ! c'est bien à vous
D'empescher le progrez d'une si grande perte ;
Si vous n'arrestez pas le desbord de ces coups,
La terre en peu de temps sera toute déserte.

Ballets du Monde renversé. — Le premier en date est de 1625 (1). Nous y voyons un malade « ordonner » son médecin :

A ce bon médecin j'ordonne
Que l'hellébore qu'on lui donne

(1) *Ballets à la cour*. XI° liv., in-4°, 1625.

Pour le rendre un peu moins fallot.
Pour moy, qu'il a jugé malade,
La perdrix en capilotade.
Je prends dans un jus de gigot.

Ce ballet-comédie a été dansé à la cour ; un second, du même titre, dont les paroles sont de Salomon de Priezac (1), fut exécuté en Franche-Comté, vers 1645, dans un des châteaux de M. le marquis du Chastelet. Un médecin, « qui contrefait le fol », paraît en scène à la cinquième *Entrée* :

Infâmes assassins, dignes de cent supplices,
Vous qui dedans le sang rencontrez vos délices,
Vous qui tuez les rois avec impunité,
Allez, je ne suis plus de vostre Faculté.
J'incagne les écrits du divin Hippocrate,
Je méprise Galien, Fernel, Erasistrate,
Et bien loin de porter mon nez dans un bassin,
Je quitte pour jamais le nom de médecin.

A l'*Entrée* suivante, notre confrère est remplacé par un « fol qui fait le médecin » ; rien que de très banal dans son récit.

Ballet de la Tromperie (1626). — L'auteur des vers de ce ballet, représenté devant le roi, a

(1) Salomon de Priezac fils, *Œuvres*, in-8°, Paris, 1650, p. 57. — Au XVI° siècle fut dansé à Berny le *Ballet* : Chacun fait le mestier d'autruy ; mais malgré la promesse du titre, on ne voit pas un malade faire le médecin ou réciproquement ; c'est un oubli bien surprenant pour l'époque.

l'audace de mettre dans la bouche de l'empirique, ce boniment graveleux :

Je promets guarir de tous maux,
Et ne fis jamais une cure ;
Mais si longtemps mon crédit dure,
Il faut des remèdes nouveaux.
J'en sçay un très grand, quand il entre,
C'est de saigner au bas du ventre.

Les éventails devaient s'ouvrir et précipiter leur jeu, surtout quand le paralytique adressait « aux Dames » ce compliment à double détente (1) :

Beautés, que vos effects sont doux !
Le grand Dieu de la médecine
N'est point habile au prix de vous
Et ne se congnoit en racine.
... Mes membres, de mal oppressés,
Se sont aussitôt redressés
Qu'ils ont senti votre air propice.
Beautés, quels Dieux pleins de vertu
Peuvent ainsi pour leur service,
Redresser un membre abattu ?

(1) Les dames de qualité cachaient leur visage derrière les *éventails à jour* ou *lorgnettes*, ce qui ne les empêchait pas de regarder à travers les découpures, certains tableaux vivants. « Les *éventails à jour*, dit Ménage, dont les femmes se servent quand elles vont à la porte Saint-Bernard, prendre le frais sur les bords de la Seine et, par occasion, pour voir les baigneurs, s'appellent *lorgnettes*. » Mais bast ! les belles en seront quittes pour se confesser de leur curiosité aux saints Pères de l'époque, plus tolérants certes que nos Pères-la-Pudeur.

BALLET DES MÉTAMORPHOSÉS. — Ce curieux ballet, de Pierre Cottignon, écuyer du sieur de la Charnaye, a dû être dansé à la cour, d'après Paul Lacroix, avant 1627. Le médecin, réduit à l'état de tireur de laine, s'exprime ainsi :

Jadis, contre les médecins,
Je courois si bien les malades ;
Mais je découvre les plus sains,
En mes nocturnes embuscades.
J'ay changé de mœurs et d'habit,
Et ce changement si subit
Est pour moy de grande importance ;
Car je crains, comme un cas douteux,
Que l'on face aller à potence
Ceux qui guérissoient les boiteux.

BALLET DES ANDOUILLES (1628). — Une sage-femme fait ses offres de service aux spectatrices, sans ombre de bégueulerie :

J'entends les œuvres de nature,
Je sçay bien faire une ouverture
Et rétrécir les plus grands cas ;
Que si d'hazard il vous chatouille,
Filles, ne vous espargnez pas,
De vous le frotter d'une andouille.

L'HYPOCONDRIAQUE OU LE MORT AMOUREUX. Tragi-comédie, en cinq actes, par Rotrou (1) (1628). — Pour rendre la raison à son amant, jeune seigneur

(1) Du même : LES MÉNECHMES, comédie en cinq actes (1632), traduite de Plaute. V. p. 54.

grec, nommé Floridan, Perside réunit en consultation quelques-uns de ses amis :

Consultons, mes amis, sans perdre plus de temps,
Ce qui le peut guérir ou nous rendre contens.

« Là, note Rotrou, on consulte ensemble du moyen de le guérir, sans sortir du théâtre. » C'est donc une consultation sans médecins et les confrères des deux sexes, improvisés, décident, après discussion, que, pour délivrer le malade de sa folie, on lui présentera des personnes supposées mortes et rendues à la vie par l'harmonie d'instruments de musique. Le moyen réussit à merveille. Floridan se croit ressuscité et vole dans les bras de sa maîtresse. Mode de guérison moins barbare que celui des douches de nos aliénistes, mais qui, nous le craignons, ne réussit qu'au théâtre.

Ballet du Bureau de rencontre. Dansé au Louvre, en 1630. — Le « Maistre » du bureau chante ces couplets au public :

En vain j'ay leu tous nos auteurs,
Et soustenu dans leurs escoles,
Tout leur sçavoir n'est qu'en paroles.
Je renonce à tous nos Docteurs.

Refrein :

Le meilleur secret d'Hippocrate
Est de guérir le mal de rate.

Fy de la casse et des bolus,
Des sirops et du laict d'ânesse,
Pour me conserver en jeunesse,
Je fais vœu de n'en boire plus.

Ballet de l'Extravagant (1631). — Le récit des Barbiers « malicieux » ne brille ni par le sel ni par... la malice.

Nous ne cherchons playes ni bosses
Que celles que Nature a faict,
Et ce mestier est si parfaict
Qu'il faict rire tant qu'à des nopces.

Contre les Apothicaires et les Médecins. Parade, de Mont d'Or (1) (1631). — Des bourgeoises désœuvrées, femmes de médecin, de secrétaire et de notaire, un jour de réception chez l'une d'elles, cassent du sucre à qui mieux mieux sur la pharmacie et la médecine. Mont d'Or, précurseur de M. Josse, a pris soin de placer son apologie —

(1) Ce bouffon fut l'émule de Tabarin et de Guillot-Gorju, *alias* Bertrand Hardouin de St-Jacques (1598-1648), qui mourut dans la peau d'un Médecin. — (Le *Mal*, p. 107.) — Il est assez curieux que les *Débats et facécieuses rencontres* de ce joyeux carabin et de Gringalet, son élève, ne s'occupent des Médecins ni en bien ni en mal. Quant aux *Parades*, souvent embrenées, de Tabarin, elles visent à plusieurs reprises, le corps médical : qui doit plustost visiter le malade ou le médecin ou sa mule ? (Le *Mal*, p. 288.) — Qui sont les meilleurs médecins et comme on cognoit les maladies ; (ibid. p. 291.) — Quand les médecins se trompent ; (ibid. p. 294).

celle d'un irrégulier de la médecine — dans la bouche même de l'épouse du docteur diplômé ; la linotte débine la profession de son mari et respecte encore moins les chirurgiens.

La Femme d'un Medecin. — Il faut savoir qu'en la médecine il y a des mots fort obscurs et de l'art (comme l'on dit) et si cela n'avait lieu, il faudrait dire que les apothicaires et les médecins, pour ôter la commodité au menu peuple de composer soi-même quelques médecines, usent de mots barbares, combien que les choses et drogues qu'ils signifient soient très communes.

La Femme d'un Secrétaire (1). — Je l'ai ouï dire de mon premier mari, qu'il y a des herbes dans nos jardins dont nous pourrions bien aider et servir pour notre santé, si nous en avions la connaissance, et que le plus souvent l'on s'en sert à la médecine et pharmacie, et les apotiquaires les nomment par mots grecs, latins ou arabes, de façon qu'à cause des noms, le plus souvent ils font croire qu'ils viennent des Indes-Orientales ou Occidentales.

La Femme d'un Notaire. — Pour mon regard, j'ai demeuré il y a jà quelque temps chez un apotiquaire ; mais je ne lui ai veu employer que des herbes que l'on racle souvent dans nos jardins, et me souviens qu'un jour, comme j'étais à la boutique, l'on envoya commander une médecine : l'apotiquaire ne prit pas d'autres herbes ni ingrediens que ces méchantes herbes.

La Femme d'un Secrétaire. — Vraiment, Madame, il

1. « Qui aime fort à ouïr parler de la médecine et pharmacie, car son premier mari était empirique et distillateur de la reine. »

ne faut pas s'en étonner, car s'ils ne faisaient ainsi, ils n'enrichiraient pas leurs enfants comme ils font. Ne savez-vous pas qu'à Saint-Germain, un apotiquaire a laissé des moyens suffisemment à son fils pour avoir un office de payeur ?

La Femme d'un Médecin. — Madame, je ne sais si vous savez qu'un apotiquaire a quitté la moitié de sa boutique pour acheter un office de secrétaire ?... Mais que ne dirai-je pas des chirurgiens, qui donnent des offices de contrôleurs, ou semblables, qui valent quinze à seize mille francs, à leurs fils, et quant à leurs filles, il ne leur manque que le masque (1) qu'on ne les prenne pour damoiselles.

La femme d'un Secrétaire. — Je vous jure, Madame, que jamais je ne fus plus étonnée. J'étais en une fort honnête compagnie l'autre jour, où il arriva un jeune muguet vêtu à l'avantage, avec l'habit de satin découpé, le manteau doublé de panne de soie, le chapeau de castor et le bas de soie, lequel se mit à cajoler une bonne heure entière, et usait de toutes sortes de compliments. Après qu'il fut sorti, je m'enquestai quel il était : L'on me dit qu'il était fils d'un Chirurgien ; mais jamais je ne vis rien de plus leste, car il a mine de quelque courtisan. Aujourd'hui l'on ne connaît plus rien aux habits ; tout est permis, pourvu que l'argent marche ; quand on parle à quelqu'un, on ne sait si l'on doit dire Monseigneur ou Monsieur simplement.

L'entrée d'un Médecin et d'un Chirurgien fait aussitôt dévier le papotage de ces perruches enfiélées qui caquettent et pépient inconsidérément.

(1) Le masque était un luxe que les bourgeoises devaient laisser aux dames et aux demoiselles.

Ballet des Cinq sens de la Nature. Dansé au jeu de paume du petit Louvre, le 10 janvier 1633. — Une femme enceinte et à terme est portée en chaise, par quatre naines, sur le théâtre, la mère et le mari viennent l'y consoler. Aussitôt, les douleurs de l'enfantement se déclarent ; on va quérir la Sage-femme, les Médecins et l'Apothicaire « qui travaillent tous inutilement pour elle. » Lucine est alors invoquée et, bientôt, la patiente accouche de deux jumeaux « stupides », que Jupiter protégera et auxquels il promet d'envoyer les cinq sens de la nature.

Couplet ironique de la Sage-femme :

Cette femme s'estime un miracle parfait,
Elle croit posséder tous les dons de Nature ;
Mais elle est folle, en effet,
Et n'est sage qu'en peinture.

Couplet lubrique de la Nourrice :

Quoyque mon lait s'eschauffe aux ardeurs de ma flamme,
Je ne la puis pourtant jamais abandonner ;
Et s'il faut descouvrir les secrets de mon âme,
Je sçay prendre le bout mieux que de le donner.

L'Orizelle ou les extrêmes mouvements d'amour. Tragi-comédie, en cinq actes et en vers, du sieur Chabrol (1636). — Dorimon, lieutenant-général des armées du roi Cherulphe, aime la fille du monarque, Orizelle, qui en est épris ; mais elle est promise à un prince du sang, Eléonor. Une passion

contrariée sera longtemps le sujet ordinaire des pièces de théâtre, en attendant l'adultère.

Orizonde, suivante d'Orizelle, porte à Dorimon un bouquet « enchanté », que lui a remis son rival Eléonor, et lui dit qu'elle est envoyée par sa maîtresse.

S'il vient à le flairer
Aussitost on verra son esprit s'esgarer.

Dorimon couvre le bouquet de baisers et soudain perd l'esprit. Il se figure que les Dieux lui veulent enlever ces fleurs et se tient sur la défensive ; il poursuit Ozimonde, qu'il prend pour Mars, et la blesse au bras d'un coup de pistolet. « Elle sort promptement pour faire panser sa plaie », dit le livret.

Un Médecin, Vnekel, vient avec le roi visiter Dorimon. Il a préparé un narcotique qui doit plonger le malade dans un sommeil profond et lui enlever, à son réveil, le souvenir du passé. Orizelle lui présentera la coupe, pleine du brenvage salutaire, « au nom de leur mariage et des Dieux » :

Lors il revient à soy, sans se souvenir plus
De tant de mouvemens et regrets superflus.

Et voilà comme, dans les tragédies, on donne et on guérit la folie avec une égale facilité ; de même l'orthodoxe Hahnemann la prenait avec l'inoffensive

poudre de lycopode (1) et les anciens la chassaient avec le purgatif ellébore, qui a usurpé si longtemps ce privilège, tant est grand le pouvoir de l'illusion. Revenons à notre sujet : le roi apprend à Dorimon, à peine éveillé, qu'Orizelle est promise à un autre et lui exprime « mille regrets » ; s'il avait connu ses intentions, il lui aurait certainement donné la préférence ; en attendant, la seule chose qu'il peut lui donner, c'est de l'eau bénite de cour. Comme fiche de consolation, le Médecin lui conseille d'épouser « la royne d'Italie », dont la main et le cœur sont en disponibilité ; l'amant consolable se résigne et accepte le sacrifice de son idole. Mais heureusement, « la royne » a l'esprit de rendre l'âme avant la cérémonie nuptiale. Orizelle, plus constante, fait assassiner son fiancé légitime et, libre désormais de disposer de sa main, l'offre à l'infidèle.

L'Heureux naufrage. Tragi-comédie de Rotrou (1633). — Cléandre, naufragé, est recueilli par la reine de Dalmatie, Salmacis, qui, à sa vue, reçoit le coup de foudre, ainsi que sa sœur Céphalie —

(1) « Quand je prends, dit le fondateur de l'homœopathie, dans son *Organon*, quatre dix-millionièmes de gramme de poudre de lycopode, j'ai la fantaisie de saisir les passants par le bout du nez. » Sans commentaire.

coup double. Salmacis invite son Médecin à donner ses soins au trop heureux mortel :

Et vous, puisque le ciel a conservé ses jours,
A les faire durer, prêtez votre secours ;
Employez-y vos soins, et que la Médecine
Vous fournisse un secret d'une vertu divine
Qui rende à ce beau corps sa première santé,
Et fasse de sa vie un éternel été.

LE MÉDECIN

J'emploirai pour ses jours le soin que j'ai des vôtres,
Et les secrets du ciel seconderont les nôtres (*Il sort*).

LE CID. Tragédie de Pierre Corneille (1636). — Rien de médical, à proprement parler, dans ce premier chef-d'œuvre de notre littérature dramatique. Nous rappellerons seulement l'accident mortel arrivé à Baron, père du fameux Baron, qui jouait le rôle de Don Diègue : il se blessa légèrement en poussant du pied l'épée que le comte de Gomas lui fait tomber des mains. Cette blessure devint gangreneuse, l'amputation du membre était donc nécessaire, mais Baron s'y refusa : « Un roi de théâtre, dit-il, se ferait huer avec une jambe de bois », et stoïquement il préféra la mort (1).

LA MORT DE BRUTE ET DE PORCIE OU LA VENGEANCE DE LA MORT DE CÉSAR. Tragédie par Guérin

1. LES EAUX DE FORGES. Comédie en cinq actes et en vers, par Jean Claveret, représentée en 1637 : introuvable

de Bouscal (1637). — Le médecin d'Octave se fait, auprès de Marc-Antoine. l'interprète d'un rêve d'heureux augure :

Je te viens annoncer, de la part des Destins,
Que les Dieux sont pour nous et contre ses mutins.
Pendant l'obscurité de la nuict précédente,
Je resvoy dans mon lict sur la guerre présente,
Attendant doucement qu'un sommeil gracieux
M'eust ouvert le repos en me fermant les yeux.

Il vit, au milieu d'une vive lumière éclairant sa tante, « la majesté d'une troupe de Dieux » et une voix lui dit que pour détourner les maux dont Octave était menacé, il fallait le porter le lendemain au camp d'Antoine.

Pour nous, songe est mensonge, ou tout au moins les songes doivent-ils être interprétés allopatiquement, c'est-à-dire par les contraires ; mais, autrefois, on y voyait un avertissement du ciel.

La Bouffonnerie Rabeleisque. Donnée, à Paris, le 16 février 1638. — Le marquis d'Isigny et Saint-Chaumont représentaient, l'un, le médecin Rondibilis, et l'autre, le docteur Trouillogan. Le premier adresse cette invite croustilleuse « aux Dames » — comme toujours — qui, à ces pasquinades de Mardi Gras, suppléaient à l'absence des feuilles de vigne par leurs éventails à lorgnettes :

Employez-moy, chères beautez.
Je n'ordonneray point à vos infirmitez
Des remedes à l'adventure.

J'use d'une liqueur propre à vous secourir,
Et je suis si profond aux secrets de Nature,
Qu'on ne peut manquer de guérir.

BALLET DU MARIAGE DE PIERRE DE PROVENCE ET DE LA BELLE MAGUELONNE (1638). — Le comte de Brion et le sieur Henaut, sous la robe de médecins, ont la galanterie de reconnaître leur incompétence et leur impuissance dans le mal d'amour : les dames, comme la lance d'Achille, sont seules capables de guérir les blessures qu'elles font :

Il n'est herbe, ny minéral
Dont nous n'ayons la connaissance,
Et nous appliquons leur puissance
Sur tous les maux en général.
Mais pour la santé des malades
Qui se plaignent de vos œillades,
On a beau vers nous recourir ;
Beautez aussi fières que belles,
Vous causez des langueurs mortelles
Que vous seules pouvez guérir.

Gracieux madrigal, qui repose des incongruités coutumières à ces sortes de représentations carnavalesques.

LE DOCTEUR PÉDANT (1639) et LES TROIS DOCTEURS RIVAUX. — Farces empruntées par Molière à la scène italienne et dont il ne reste que les titres. Peut-être ne s'agit-il ici que du *Doctor*, l'un des types de la comédie italienne du XVIe siècle, « ba-

billard éternel, dit Riccoboni, et qui ne saurait ouvrir la bouche sans cracher une sentence ou une locution latine. »

Ballet des Caprices (1639). — A la dixième *Entrée*, paraît un médecin, en posture ridicule, sur sa mule (1), « laquelle ayant apperçu la broüette du vinaigrier, entre en caprice ; et ruant de tous costez, renverse le crocheteur, le verrier et le vinaigrier. »

Boutade des Incurables du corps et de l'esprit (1639 ?). — Ce ballet, sans date certaine, sans nom d'auteur, présente, à la troisième *Entrée*, un Paralytique soutenu par deux gueux, l'un Borgne et l'autre Teigneux ; à la quatrième, un Hydropique et un Ectique ; à la septième, un Chatré.

Le *Ballet des Fols* termine la série. Il se joue dans un décor représentant le *Sçavoir impuissant*. On y voit des tablettes inclinées, d'où plusieurs livres tombent en désordre, des fourneaux et des alambics renversés ; des opérateurs aveuglés de fumée, etc. Puis vient le grand ballet final :

Trois Médecins et deux Philosophes tesmoignants de

(1) Cyrano de Bergerac qualifiait les Médecins d' « Ecuyers à mule », parce qu'ils avaient l'habitude de faire leurs visites sur cette monture.

renoncer à leurs facultez pour ne devenirs fols, pensant guérir des Incurables :

Quelques grands que soyent les secrets
Dont nous ayons acquis la connoissance,
Nos efforts seroyent indiscrets
Si nous voulions cacher nostre impuissance.
Il est des défauts pour le corps
Dont la nature est si fort affoiblie
Qu'on peut les mettre au rang des morts.
Quoy qu'il leur reste encore un peu de vie :
Et par mesme comparaison,
Quand le bon sens d'un faible esprit s'esgare,
Dès lors il meurt à la raison,
Et de ces gens la guérison est rare.
Ainsi de nostre Faculté
Reconnoissant la faiblesse visible,
Chacun de nous a tout quitté
Pour n'entreprendre une cure impossible.
Preuvant, par ce juste rapport,
Ce qu'en nos pas divers ce dessein vous propose,
Que de penser faire revivre un mort
Et de guérir un fou, c'est une mesme chose.

A la bonne heure, voilà qui est bien pensé et contraire à la haute opinion que beaucoup de nos aliénistes ont de leur science. Car, il faut le reconnaître, à part le délire alcoolique, la morphinomanie et la manie puerpérale, les autres vésanies sont incurables, ou du moins il en reste toujours quelque chose ; ce qui n'empêche pas les professionnels de signer de nombreux *exeat* à leurs pensionnaires tarés, qui, à peine en liberté, s'empressent de com-

mettre de nouvelles turpitudes, voire même des crimes : exemple. Vacher.

Ballet du Bureau d'Adresses (30 décembre 1640). — La sixième *Entrée* comprend la trinité d'un Galeux, d'un Hydropique et d'un Empirique :

Ces infirmes à leur tourment
Viennent chercher allegement ;
L'un est galeux, l'autre hydropique ;
Mais pour ne point leur mal flatter,
Il faut, leur dict cest empirique,
Ne plus boire, et se bien gratter.

La vingt-troisième *Entrée* nous montre un médecin et un ingénieur en conférence :

L'ingénieur et médecin
Ont quasi un mesme dessein ;
Tous deux ayment playes et bosses :
La guerre l'un, l'autre l'excez ;
Et si l'un fait faire des fosses,
L'autre fait faire des fossez.

Andromire. Tragédie de Scudery (1641.) — L'amant de cette reine de Sicile est prisonnier d'un prince avec qui elle est en guerre ; de désespoir, Andromire veut s'empoisonner, mais son médecin, Cratès, au lieu de poison, lui a remis une boisson anodine, selon la formule dramatique consacrée.

Clarice ou l'Amour constant. Comédie, en cinq actes, de Rotrou ; représentée à l'hôtel de Bourgo-

gne, en 1641. — Clarice aime Léandre, mais comme l'exige la technique du théâtre, son père, Horace, a choisi pour gendre un vieillard cacochyme, ridicule, mais riche, le médecin Hippocrasse. Le vieux Céladon est très infatué de sa science et aussi de sa personne :

Ma réputation n'est pas sans fondement,
Je converse et j'instruits si fructueusement,
Avecques tant d'esprit, de douceur et de grâces,
Qu'un ignorant, un asne, un sot, seigneur Horace,
Me voyant quinze jours, sçauroit tout le latin
Et deviendroit grandhomme et fameux médecin.

Il poursuit, en même temps, de ses assiduités, Lucrèce, « l'aimable objet de ses douces pensées », et lui déclare sa flamme, *secundum artem :*

D'un fameux médecin fameuse médecine,
Maistre des docteurs, quand ordonnerez-vous
Un utile remède au mal qui me dévore?

Mais Lucrèce aime ailleurs et se rit des hommages du vieillard :

Si vous voulez guérir, prenez de l'élébore ;
C'est, à ce que l'on dit, le remède des fous.

Le Lovelace suranné, repoussé par la cruelle, « dont il idolâtre les sorciers appas depuis trois ans, » se console de son échec, en philosophe malgré lui :

Adieu donc inhumaine, adieu cœur insensible,
Apprenez qu'à mon art tout remède est possible,
Qu'aucune guérison n'excède mes efforts,
Et que je guéris l'âme aussi bien que le corps.

Hippocrasse se rend compte que « s'il ne paraît beau sous sa peau ridée, » il possède, pour se rajeunir, de « l'herbe de Médée » ; en d'autres termes s'il a de l'âge, il a aussi du bien et n'est pas en peine de trouver une remplaçante.

Par dépit. il accepte la main de Clarice, que son père lui offre, en le pressant d'accélérer l'affaire : Horace voudrait que « cet hymen fut déjà consommé. » Devant une telle impatience, Hippocrasse se demande si pareil empressement ne cacherait pas une tare rédibitoire ; mais il éloigne cette idée de son esprit et fixe la signature du contrat au soir même. Le fanfaron se vante au père de Clarice,

De luy faire un fils, docteur dès sa naissance,
Pour marque du sçavoir dont le père est doué.

Avant de se retirer, Horace conseille adroitement au médecin de passer chez le barbier et de faire tomber. par le rasoir, le poil de son visage :

Laissez à la maison ce tesmoin de vostre âge ;
Ajustez ces cheveux, ornez-vous, parez-vous.

Léandre, l'amant de Clarice, s'entend avec celui de Lucrèce pour se venger de ce « vieil fol » et venir au secours de la pauvre sacrifiée : Cynthie, confidente de Lucrèce, ira trouver

..... Ce stupide et fol de médecin,
Si gros asne en sa langue et docteur en latin.

Elle dira que sa maîtresse revient à lui et lui pro-

pose un rendez-vous de réconciliation ; de plus, un capitan, follement épris de Lucrèce, découvrant sa trahison, tombera à bras raccourcis sur son rival, avec l'aide de son valet, Léonin.

Hippocrasse, qui a toujours un faible pour Lucrèce, croit à un revenez-y sincère et se rend, en toute hâte et confiance, à son appel ; mais avant, ivre de joie et de suffisance, il reprend sa parole au père de Clarice, en lui signifiant que s'il a promis le mariage, maintenant il « le dépromet » ; il va même jusqu'à insinuer que sa fille pourrait bien être grosse :

Tel que vous me voyez, j'ay, depuis soixante ans,
Dedans la médecine employé tout mon temps.
Dès ma tendre jeunesse, il n'estoit, dans Florence,
Bruit que de mon mérite et que de ma science...

HORACE

Je n'en sçaurois douter, l'apprenant de vous-même.

HIPPOCRASSE

Je vois l'intérieur des estres animez
Et reconnois leurs maux avant qu'ils soient formez.
Je sçay les accidents dont la femme est capable
...Comme quelque apostume ou quelque hydropisie.

HORACE

Quoy ? ma fille hydropique ? ô Dieu la vaine peur !

HIPPOCRASSE

Que sçay-je ? quelque enfleure, avec des maux de cœur ;
Souffrez donc à ma flame un peu de deffiance.

Et ajoute que, dans un mois ou deux, ils en pourront reparler ; puis salue, en ricanant. Horace est furieux, mais sa fille est enchantée d'un si heureux dénouement :

Epouser Hippocrasse ! ô l'outrageux effort !
Qui feroit l'union d'un corps vif et d'un mort.

Le plan de la conspiration est suivi à la lettre : Lucrèce aposte le capitan Rinoceronte au bas de sa porte et ce matamore rodomont se réjouit de pouvoir enfin « donner à boire à son épée », en vengeant sa belle :

Ce fol, ce vieux cracheur de flegme et de latin
Vous visite en amant, non pas en médecin ?
Et sur ce que j'adore ose porter la veue !
Ha ! mon bras estropie, écarte, brise, tue,
Et l'envoye expirant, froissé de toutes parts,
Faire au cinquième ciel la révérence à Mars.

La « douce » Lucrèce n'en demande pas tant :
Mais vingt coups de baston, appliqués à propos
lui suffiront.

Hippocrasse, s'est fait tondre, raser et habiller à la dernière mode, puis se présente à Lucrèce, le bec enfariné, la bouche en cœur ; la perfide joue la tendresse et rallume l'espoir dans le cœur du vieux marcheur. Après le baiser d'adieu, baiser de Judas s'il en fut, le médecin, au comble de la félicité, prend congé de sa belle ; mais à peine dans la rue, Rinoceronte et son valet le rouent de coups ; il a

beau supplier, demander grâce, les horions redoublent et tombent dru comme grêle. Lucrèce paraît, Hippocrasse implore sa pitié :

Quoy, Madame, à vos yeux, vous souffrez qu'on m'af-
[fronte ?

Mais la cruelle de répondre :

Encore deux ou trois pour achever le compte.

Le malheureux parvient enfin à se dégager et s'enfuit en maudissant la traîtresse.

A la suite de cet incident, notre roquentin aux appétits libidineux se représente chez Horace, qui, cette fois, moins pressé, se réjouit de tenir sa vengeance. Il retourne la scène de la grossesse et refuse, à son tour, parce qu'il croit le médecin atteint de « quelque mal secret. » Hippocrasse proteste et commence à se déshabiller pour prouver qu'il a

Tout le corps masle et sain, dessous ce poil grison.

Horace l'empêche de se dépouiller de ses vêtements ; ce pourrait être d'un mal interne, « quelque débilité, quelque extrême froideur », insinue-t-il.

Hippocrasse réplique :

Ces incommoditez ne sont pas sans remède,
A qui prétend laisser quelqu'un qui luy succède.
Le sçavant Hippocrate enseigne en cent endroits,
A causer à cent ans l'accident de neuf mois.

Horace est impitoyable ; il continue à l'accabler de défauts :

Je treuve en vostre haleine un signe manifeste,
D'un mauvais estomac, cacochyme, indigeste.

HIPPOCRASSE

Pour cet autre défaut, Galien est d'avis
D'un peu de muscadins, de canelle et d'anis.
A quoy souscrit Pompone, Oribase et Fernelle.

HORACE

Et si cet accident vous tient à la cervelle,
Quel autheur a traicté des remèdes des fous ?

HIPPOCRASSE

Je passe pour plus sain et plus sage que vous...

Et finissant par s'apercevoir que le père de Clarice lui rend la monnaie de sa pièce, il se retire penaud, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus (1).

LES OPÉRA. Comédie, en cinq actes, de Saint-Evremond (1610-1703), tirée de ses *Œuvres* ; n'a pas été représentée. — Dès le début de la pièce, l'auteur dit son fait aux médecins du corps et de

(1) Charles Sorel, dans sa *Maison des jeux* (1642), rend compte d'une « tragédie » en vers, le MAUVAIS RICHE, représentée sur un théâtre de village et remarque qu'à table « il y en avoit la moitié qui tournoient le dos à l'assemblée », jeu de scène propre au théâtre Antoine. « Je serois trop long, ajoute-t-il, si je voulois raconter la maladie du Mauvais riche, la venue du médecin et de l'apoticaire, et tout ce qui s'ensuit. »

l'âme, par la bouche de Crisard, conseiller au Présidial :

Il y a environ six mois que le médecin Guillaut est tombé dangereusement malade, et à telle extrémité qu'il envoya quérir Monsieur Millaut, le Théologal, son bon ami, pour prendre congé de ce monde entre ses mains. M. Millaut, arrivé, lui tint ce petit discours : « ... En quelle assiette est votre âme présentement ? — En assez bonne, répondit Guillaut, si elle n'étoit pas inquiétée d'une chose qui trouble un peu son repos ; c'est, Monsieur le Théologal, d'avoir abusé le peuple trente ans durant, dans la profession et l'exercice d'une science, où je ne croyois point. — Scrupule d'un homme affoibli par la maladie ! reprit le Théologal ; chacun fait son métier et n'en répond pas. Je suis Théologal, il y a vingt ans, et ne suis pas plus assuré de ma théologie que vous de votre médecine ; cependant je n'en ai pas le moindre scrupule. » La chose fut sue de quelques particuliers qui la donnèrent bientôt au public ; et là-dessus on a formé une accusation grave et importante contre ces messieurs...

Pour M. Guillaut, le médecin, je ne prendroi pas la peine de le justifier. La médecine est une science de conjectures, où le médecin peut bien ne croire pas trop lui-même, et Mayerne, ce grand médecin, disoit ordinairement que la forfanterie étoit la plus sure partie de la médecine.

Est-ce une pièce à clef, et ce docteur Milland cache-t-il une célébrité de Lyon, où la scène se passe ? Quoiqu'il en soit, Crisard, malgré ses pointes, appelle Guillaut auprès de sa fille, Criso-

tine, que la lecture des Opéras a rendue folle ; par atavisme, elle est bien rude pour le pauvre médecin, qui n'en peut mais :

CRISOTINE

Rengainez vos conseils, monsieur le médecin,
Si vous n'avez pour moi que de vaines paroles :
Allez porter ailleurs le grec et le latin
Que vous avez appris autrefois aux écoles.
Vous venez pour me secourir ;
Cependant je me persuade
A votre teint jaune et malade,
Que vous avez, Guillaut, grand besoin de guérir.

CRISARD. — Songez-vous à ce que vous dites devant un homme de l'importance de M. Guillaut ?

GUILLAUT. — Monsieur, ce n'est pas le moyen de guérir par la médecine que de se moquer du médecin.

LE MENTEUR, par Pierre Corneille (1642). — Il est question dans cette comédie (acte IV, scène III) de la fameuse *poudre de sympathie*, mise à la mode par l'Anglais Kenelm Digby, et qui n'était autre que du « vitriol désséché amoureusement au soleil. »

DORANTE

Alcippe te surprend, sa guérison t'étonne !
L'état où je le mis étoit fort périlleux,
Mais il est à présent des secrets merveilleux.
Ne t'a-t-on point parlé d'une source de vie
Que nomment nos guerriers *poudre de sympathie* ?
On en voit tous les jours des effets étonnants.

CLITON

Encor ne sont-ils pas du tout si surprenants ;
Et je n'ai point appris qu'elle eût tant d'efficace
Qu'un homme que pour mort on laisse sur la place,
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part,
Soit dès le lendemain si frais et si gaillard.

Quarante ans plus tard, Mme de Sévigné vante encore les effets prodigieux de cette poudre qui lui procure la cicatrisation rapide d'une plaie de la jambe ; mais il faut croire que ce topique fut inefficace contre une récidive, car elle dût recourir à l'une des recettes des Capucins du Louvre, peut-être au baume du moine Tranquille (A. Franklin). Notre versatile et névrosée espitolaire se passionne pour tous les remèdes de bonnes femmes ou de bons Pères : un jour, elle est « folle » de l'*eau de Hongrie*, des susdits Capucins ; bientôt c'est « l'eau de lin » (16 février 1680), dont elle prendra un verre tous les matins pour se débarrasser « à jamais de sa néphrétique » ; quelques jours plus tard, le 5 avril de la même année, elle adopte « l'eau de cerise » qui la guérit « de sa disposition à la néphrétique. » Ce travers, ce gogotisme, est commun aux imaginatifs, — artistes, hommes de lettres, — naturellement enclins au merveilleux : A. Dumas fils ne croyait-il pas à la chiromancie ; Sardou n'est-il pas un fervent du spiritisme ?

LA FOLIE DU SAGE. Tragi-comédie, de Tristan,

imprimée en 1645. — Le roi de Sardaigne, épris de Rosalie, fille d'Ariste, seigneur de la cour, la demande en mariage, mais suivant la loi des contrastes dramatiques, la jeune fille aime Palamède, le favori du roi, et préfère s'empoisonner. Canope, sa confidente, ne veut pas survivre à sa maîtresse et suit son exemple. Un Médecin, accompagné d'un Opérateur, apprend au père infortuné qu'au lieu de poison, sa fille n'a pris qu'une potion « dormitive » ; toujours le même expédient.

L'Opérateur

Avançons promptement, j'appréhende qu'Ariste
N'abandonne leurs corps à quelque Anatomiste.
Les voulant embaumer le malheur seroit tel
Qu'il y commenceroit par quelque coup mortel,
Et nous pourrions ainsi porter la pénitence
De nos retardemens et de sa diligence.

Le Médecin

Il en est du mestier, adroits jusqu'à ce point,
Que, d'un coup de rasoir, ils n'y manqueroient point.

Le seigneur Ariste rencontre le Docteur et lui demande quelle est sa qualité ? Le Médecin répond :

Moy ? je suis Médecin, au moins j'en fais l'office :
Et je viens vous trouver pour vous rendre un service,
Ce qui me fait si tard chercher vostre Maison.

Au lieu de voir en lui un sauveur, Ariste, fou de

douleur, déverse sa bile sur la Médecine, il prenait bien son temps :

Toy, Médecin. J'en doute avec quelque raison.
Que te proposes-tu pour guérir un Malade,
Ou les loix d'Hippocrate, ou l'art d'Asclépiade ?
Te sers tu de saignée ou bien de vomitifs ?
Uses-tu de diette ou bien de purgatifs ?
Quand tu bannys d'un corps la chaleur estrangère,
Est-ce par son semblable ou bien par son contraire ?
Regardes-tu du Ciel le divers mouvement ?
Observes-tu l'urine ou le poulx seulement ?
Es-tu rationnel ou bien simple empirique ?
As-tu la théorie ou la seule pratique ?
Sçais-tu bien augmenter les effets généraux
Des pierres, des métaux, des sels, des minéraux,
Des herbes et des fleurs, des fruits et des racines,
Des gommes, des liqueurs, des sucs et des raisines ?
Composer des topics, faire des potions,
Trochisques, purgatifs, poudres, confections,
Electuaires, locs de diverses matières,
Epithèmes, syrops, pillules et bières ?

Cet homme « que l'amas des sciences avoit fait passer pour sage et dont un imaginaire malheur avoit troublé le jugement, estalle en cette rencontre toutes les images que sa mémoire luy peut fournir et fait montre en ce lieu d'une sçavante folie » ; il continue, pendant une quarantaine de vers à apostropher le Médecin ; mais celui-ci l'interrompt :

Seigneur, je sçay de plus resusciter les morts.

ARISTE

Quoy ? tu sçay rappeller les âmes dans les corps ?

LE MÉDECIN

J'en viens faire chez vous l'heureuse expérience...

LES VISIONNAIRES. Comédie, en cinq actes, en vers, de Jean Desmarets (1647). — Sestiame, une jeune écervelée, ne connaît d'autre joie que le Théâtre, — peut-être a-t-elle du sang italien dans les veines? (1) — elle lui sacrifie tout, même le mariage : son père lui présente un beau parti, elle le refuse. La frivole redoute certains inconvénients du *conjungo*, ceux de la maternité entre autres, qui l'obligeraient à abandonner ses distractions pour ses devoirs :

Tantost couche ou grossesse, ou quelque maladie
Pour jamais vous font dire : « Adieu la Comédie ! »
Je ne suis pas si folle ; aussi je vous promets,
Pour toutes ces raisons, d'estre fille à jamais.

C'est la même idée que répète le refrain parodié d'une de nos chansons populaires :

Laissez les enfants à leur mère,
Laissez la mère à la maison.

(1) Les Italiennes ont un goût si prononcé pour le théâtre que ces natures, aussi impressionnables à la dévotion qu'au plaisir, font vœu à la Madone, si elle les exauce, de se priver de spectacles pendant un temps déterminé ; c'est la plus grande pénitence qu'on puisse leur infliger.

(1) Cf. A. Franklin. *La vie d'autrefois.*

Les Divers entretiens de la Fontaine de Vaucluse (1649). — Le principal personnage est un licencié en médecine, de l'Université de Montpellier. Il en revient tout chargé d'une lourde botte d'herbes salutaires et de précieuses racines, « qui donnent la vie aux mourans et souvent, indiscrètement ordonnées, la mort aux vivans. » A sa Marion, qui le taquine et le lutine, il répond :

Margot, dont le regard superbe
Semble n'estre charmant que pour assassiner,
Cessez de plus m'importuner
Et dire que je suis un médecin en herbe.
Bientost je veux m'esvertuer
De prendre lettres pour tuer ;
Et dans cet illustre exercice,
Estant un parfait Médecin,
Sans appréhender la Justice,
Je feray, comme vous, un parfait assassin.

L'Héritier ridicule ou La Dame intéressée. Comédie de Scarron (1649). — Le poète burlesque décrit, en les exagérant, les inconvénients de l'accouchement (1) :

J'auroi, neuf mois durant, une femme ventrue ;
Je l'entendroi hurler comme un pourceau qu'on tue.

. . . .

Puis il faudra baiser un fils qui sentira
Le ventre de sa mère, et ce ventre pûra.
Il me faudra souffrir une sotte nourrice,
Un enfant qui toujours, ou crie, ou tette, ou pisse.

(1) *Obst. au théâtre*, p. 456.

C'est sans doute pour éviter de tels embarras que l'époux *in partibus* de la prude Maintenon passa... la main à son monarque.

Dom Bertran de Cigarral. Comédie en cinq actes, de Thomas Corneille (1650). — Le frère du grand tragique a affligé son grotesque Bertrand d'une maladie peu commune au théâtre, de la gale. Aussi la jeune Isabelle, à qui son père Don Garcie le veut imposer, se récrie-t-elle vivement et avec une répugnance marquée, quand le vieux, laid, ridicule et galeux galant lui présente sa main dégantée et excoriée. Mais Don Bertrand est loin de se blesser de ce sentiment de répulsion et de ce mouvement d'humeur ; il avoue son mal, s'en fait quasi gloire et l'explique par l'hérédité, sur le ton de la plaisanterie :

Ce n'est rien, ce n'est qu'un peu de gale,
Je tâche à lui jouer pourtant d'un mauvais tour,
Je me frotte d'onguent cinq ou six fois par jour.
Il ne m'en coûte rien, moi-même j'en sais faire,
Mais elle est à l'épreuve et comme héréditaire :
Si nous avons lignée, elle en pourra tenir,
Mon père, en mon jeune âge, eût soin de m'en fournir.
Ma mère, mon ayeul, mes oncles et mes tantes
Ont été de tout tems et *galants* et *galantes*.
C'est un droit de famille où chacun a sa part :
Quand un de nous en manque, il passe pour batard.

Dom Garcie

Elle vous tient donc lieu de lettres de noblesse ?

ISABELLE

Le cœur me va manquer si ce discours ne cesse.

La nature parasitique et contagieuse de cette maladie était inconnue à cette époque (1), de sorte qu'une famille entière pouvait être contaminée et l'hérédité du mal paraissait toute naturelle. On considérait alors la gale comme le résultat d'une âcreté de sang et l'on donnait aux malades de la tisane dépurative de *patience*, ce qui ressemblait à une épigramme, suivant la remarque du savant hygiéniste J. Fonssagrives.

L'AMOUR MALADE, par Benserade. — Ce ballet italien-français, intitulé *Amor malato*, fut dansé par Louis XIV, au Louvre, les 17, 21, 24, 27 janvier et 7, 10 février 1657. En voici l'argument : deux grands médecins, le Temps et le Dépit, sont appelés en consultation au chevet de l'Amour malade et en présence de la Raison, qui sert de garde. Le Dépit propose une forte dose d'antimoine, mais le Temps et la Raison s'y opposent et ordonnent, comme traitement moral, un divertissement composé de dix remèdes, c'est-à-dire de dix *Entrées*, après chacune desquelles l'un des consultants fait un petit boniment sous forme de chanson. Le ballet

(1) L'*acarus scabiei*, signalé depuis plusieurs siècles, ne fut retrouvé qu'en 1834, par le docteur Renucci, compatriote de Bonaparte qui, on le sait, contracta la maladie au siège de Toulon.

achevé, Amour exprime sa satisfaction du soulagement qu'il en a éprouvé.

La garde-malade Raison ouvre la scène, en exposant ses craintes sur la gravité du mal et l'inefficacité des secours :

Le Temps, médecin bien instruit,
Et le triste Dépit veulent guérir sa peine.
Mais je crains, en l'estat où son mal est réduit,
Que leur science ne soit vaine.

Les consultants, dès leur arrivée, déclarent, en médecins optimistes :

C'est, sans doute, un grand mal que celuy de l'Amour,
Mais jamais de ce mal on a perdu le jour.

Puis au premier examen du pouls, le visage des augures médicaux se renfrogne : ils deviennent pessimistes. Le docteur Temps-Pis établit, le premier, son fâcheux pronostic :

Il est intermittent ; dieux ! comme il s'embarrasse !
D'un mal très dangereux ce mouvement menace.

LE DÉPIT

Quel poulx ! J'y reconnois, dès le premier abord,
Toutes les qualitez qui présagent la mort.

Après avoir demandé la langue au malade :

Sur cette langue enfin nous voyons clairement
Qu'il s'allume en son sein un grand embrasement.

Mais les pieds sont déjà froids :

Ce froid d'extrémitez que ce malade endure
Est tenu dans nostre art pour un mauvais augure

Le Dépit juge que ce mal est une fièvre ardente et insiste à nouveau pour l'antimoine.

De l'antimoine, exprès de ma main préparé,
Y seroit, ce me semble, un remède asseuré,
Et chassant de son sein l'humeur qui fait sa peine,
Ce fascheux mal d'amour se changeroit en haine.

La Raison

Ce ne sera jamais de mon consentement
Que l'on luy fera prendre un tel médicament,
Dont la force nuisible à tout ce qui respire
N'appaise point un mal sans en causer un pire.

Pour le Temps, le mal est grand, sans doute, mais il ne présente aucun danger ; il formule un remède homœopatique, c'est-à-dire un sirop composé « de l'orgueil, des rigueurs, des fourbes, de l'objet qui cause ses douleurs. » L'accord parfait, un instant compromis, se rétablit sur ce remède vague et chimérique, et tandis qu'on le préparera à loisir,

On peut flater son mal de quelque peu de chose
Faites donc un ballet court et facécieux.

Suit le ballet agrémenté des réflexions des Docteurs, après chaque *Entrée.* A la cinquième, onze Docteurs reçoivent un « Docteur en Asnerie » qui, pour mériter cet honneur, soutient des thèses dédiées à Scaramouche. Réfugié sous l'égide du pitre Napolitain, il salue et s'exprime ainsi :

Aux plus sçavans Docteurs, je sçay faire la loy,
Ma grimace vaut mieux que tout leur préambule :

Scaramouche, en effet, n'est pas si ridicule,
Ny si Scaramouche que moy.

LES DOCTEURS

Faisons raisonner jusqu'aux cieux
Les louanges de sa sagesse,
Et qu'auroient pû dire de mieux
Tous les philosophes de Grèce ?

A la fin du ballet, l'Amour éprouve un grand soulagement, et les Docteurs constatent sa guérison, avec satisfaction :

Nous reconnaissons chaque jour
Que les traits, les flames, les chaisnes
Ne sont que des paroles vaines
Et qu'on peut, quand on veut, guérir du mal d'amour.

Certes, l'Amour est une maladie, d'ordre psychique ; elle débute par des regards et des soupirs, passe sa période d'état en baisers et caresses, puis se termine par satiété, haine, folie ou suicide. Son meilleur remède est l'éloignement du milieu, *sublata causa...*, la cure d'absence (1) ; chacun sait que si l'amour fait passer le temps, le temps fait passer l'amour : traitement facile à suivre, surtout en voyage. Le changement « de milieu » anatomique, comme le topographique, donne de bons résultats. Mais si ces moyens échouent, la passion la plus contrariée, l' « affection » la plus invétérée ne résisteront pas à cette recette :

(1) Cratès ne connait que deux remèdes à l'amour : attendre ou se pendre : le temps ou la corde.

Le remède infaillible et de plus fort pratique,
D'un amour sans espoir, d'un amour stratonique,
Est de se figurer la beauté de son choix
Sur les water closets, avec ses fins de mois.

C'est radical.

Le Docteur amoureux. Comédie en un acte et en prose, attribuée à Molière, représentée le 1er mars 1845, à l'Odéon. — Nous ne serions pas étonné d'apprendre, un jour, que l'auteur de ce pastiche, M. Ernest de Calonne, a aussi écrit le prologue en vers qui précédait la pièce. L'affiche portait cette mention : *Comédie retrouvée de Molière, qui fut jouée, pour la dernière fois, le 24 octobre 1658, devant Monsieur, frère unique du roi, par Molière et sa troupe, dans la salle des gardes du vieux Louvre, et qui depuis avait été perdue.* Mais que de circonstances bizarres ont amené la découverte du manuscrit, à Rouen, dans un placard ! Puis, pas le moindre souffle génial du maître.

Le soir de la première représentation, la prétendue relique est exposée au foyer de l'Odéon, entre deux gendarmes ; Théophile Gautier, après un examen minutieux, conclut spirituellement : « Ce manuscrit a l'air trop vieux pour n'être pas trop jeune. » Ces réserves faites, nous en extrayons ce qui nous intéresse.

Au lever du rideau, le médecin Géronte sort de chez lui pour prendre simplement l'air ; mais il re-

commande à son valet, si l'on vient le quérir de la part de quelque malade, de dire qu'il est présentement chez le marquis de Lagrange, et qu'il revient dans un moment. Il ajoute en *a parte :* « Cela donne du crédit à un médecin. » C'est ce que nous appellerons plus tard : jeter de la poudre aux yeux, la poudre du savoir faire. La vieille perruque convoite la jeune Dorine, qui aime Cléante, et dont le père cherche pour gendre un docteur ou un notaire. Mariane, la suivante de Dorine, conseille à Cléante de se déguiser en médecin, pour faire pièce à son rival :

Cléante. — M. Géronte, qui est médecin, devrait se guérir de cette maladie-là.

Mariane. — Les médecins savent bien tuer les autres mais ils n'entendent rien à leurs infirmités propres... Eh bien, vous vous présenterez comme docteur; vous vous nommerez Cléantus en place de Cléante.

Scène épisodique entre un paysan et le docteur qui réclame son salaire :

Lucas. — Vous bouffonnez, monsieur le médecin : vous avez tué ma vache et vous me demandez quelque chose !

Géronte. — Mon argent... Ah le traître ! si tu me touches seulement de ton bâton, je veux t'envoyer à la fois toutes les maladies reconnues par la Faculté : l'hydropisie, la dyssenterie, l'hypocondrie, la folie, la...

Lucas. — Ta... Ta... Je connais la manière de les recevoir.

Géronte. — Aucun médecin ne pourra te guérir, et pour que tu sois puni comme tu l'auras mérité, celui

que tu appelleras à ton aide ne te fera mourir qu'au bout d'un mois.

Le docteur s'aperçoit qu'il a été joué par Marianne et lui adresse ses doléances :

GÉRONTE. — Creveras-tu, carogne !

MARIANE. — Je ne suis point de vos malades.

GÉRONTE. — Si je ne me contenais ! Mais tu me fais oublier mes malades.

MARIANE. — Le grand service que je leur rend-là.

LE MÉDECIN VOLANT est tiré d'une farce italienne *Arlichino medico volante*. Du temps de J. B. Poquelin, on représente au moins sept pièces sous ce titre. Toutes sont calquées les unes sur les autres, comme on peut le vérifier par les extraits que nous connaissons des trois principales : la première, attribuée à Molière (1), aurait été jouée par lui en province, entre 1659 et 1664 ; la seconde, de Boursault (2), en 1661, et la troisième, d'un auteur anonyme, *Médecine volante* (3), fut donnée à l'ancien Théâtre Italien, en 1667. Pour être complet, nous mentionnerons l'adaptation de la comédie de Molière, par G. de Colvé des Jardins, représentée au théâtre artistique en 1899. C'est une version revue et corrigée *ad usum Delphini et puellarum* ; l'acteur a cru devoir remplacer ou atténuer les mots et les jeux de scènes, qu'il considère comme « trop grossiers ». Par exemple, Sganarelle, le vrai, veut que l'on fasse

(1) *Le Mal*, p. 260. — (2) *Ibid.*, p. 266. — (3) *Ibid.*, p. 270.

« pisser » l'égrotante pour voir de son urine ; le valet de Valère, des pensionnats, désire, au contraire, qu'on la fasse boire, ce qui enlève tout le piquant de la scène ; mais les sacristains n'admettent le sel que dans l'eau bénite.

Le Mariage de rien. Comédie en 1 acte et en vers, par de Montfleury (1660). — Isabelle, fille d'un docteur en philosophie, est à marier ; divers partis se présentent, mais tous sont évincés par le père : chaque profession fournit matière à sa critique. Il congédie successivement un poète, un peintre, un capitan, un musicien, un astrologue, un médecin. Enfin Lisandre se met sur les rangs, prévenu par Isabelle, et quand le docteur lui demande ce qu'il est, il répond qu'il n'est rien. Que dire contre rien ? Le docteur, embarrassé, donne donc la préférence à Lisandre qui, pour se bien faire venir de son futur beau-père, appuie sur la chanterelle en exagérant les défauts de ses concurrents éliminés et répète avec lui :

Est-on marchand sans tromperie ?
Est-il un médecin aimé ?

L'Apothicaire dévalisé. Comédie en un acte et en vers, par de Villiers (1660). — Lisandre et Damis veulent se venger des impertinences d'un apothicaire, maître Robert ; ils viennent, la nuit, le ré-

veiller et lui demander un remède pour un malade *in extremis*.

Maître Robert, à moitié endormi, croit qu'il s'agit d'un seigneur, dont le valet, Agrimont, a pris plusieurs drogues dans la journée. Il porte donc le remède au seigneur ; mais, pendant son absence, Lidamant, galant de Lucrèce, fille du Fleurant, s'introduit auprès d'elle et la décide à se laisser enlever.

L'Apothicaire, de retour, s'aperçoit du rapt ; il en accuse le valet Agrimont, et porte plainte contre lui, auprès de Lisandre qui, déguisé en bailli et accompagné de Damis, son greffier, dresse procès-verbal et se fait donner une provision de six pistoles. Bientôt arrive le médecin du seigneur ; à son tour, il accuse maître Robert d'avoir réduit son malade à toute extrémité et de l'avoir empoisonné avec ses drogues. Le juge décide que le valet et l'apothicaire seront conduits en prison, lorsque l'arrivée de Lucrèce et de son amant met fin à l'imbroglio.

Voici les passages qui concernent la médecine :

Lisandre entend carillonner dans un mortier et demande à Damis :

Mais quel bruit est-ce là ?

DAMIS

C'est un pharmacien,
Son père, fort sçavant, et docteur ancien,
Délogé depuis peu du quartier de la Hale,
Nommé Maître Robert.

LISANDRE

Qui ? Cette barbe sale.

DAMIS

Il n'est pas mal nommé, sans doute. Mais enfin
Il a montré le Droict ; il estoit médecin ;
Et ne voyant pas bien réussir son affaire,
Ce monsieur le docteur s'est fait apoticaire,
Et c'est aussi pourquoy toute la Faculté
Le hait.

LISANDRE

Elle a raison ; cet esprit éventé,
A déroger ainsi, n'à-t-il point eu de honte ?

DAMIS

Non pas, puisqu'en effet il y fait mieux son compte.

Après cette peu élogieuse présentation au public de Maître Robert, celui-ci appelle son compagnon apothicaire, Fabrice :

Cherchez dans la boutique :
Potionem factam, pour ce mélancolique
Qui mourut l'autre jour ?

FABRICE

Hélas ! qu'en ay-je fait ?

M. ROBERT

Vous la rencontrerez dedans ce cabinet
Que le flanc du contoir regarde en perspective.

FABRICE

Quel est son écriteau ?

M. ROBERT

Potion laxative
Pour comte Carafax et baron de Moncade.

FABRICE

La voicy ?

M. ROBERT

C'est le fait de ce pauvre malade,
Puisque du mal de l'autre il semble estre héritier ;
Broyez-la quelque peu dans le petit mortier.
Et fiat mixtio, viste, on le peut sans crainte.

Pendant l'enlèvement de sa fille, le potard est roué de coups par Lisandre, qui le laisse pour mort sur le carreau. Fabrice vient au secours de son maître et lui demande ce qu'il a :

M. ROBERT

Mille contusions ;
Plus de trente filoux, favorisez de l'ombre,
M'ont mis en cet estat.

FABRICE

Sont-ils en si grand nombre ?

M. ROBERT

Grand nombre ! ah ! j'en ay veu deux mille asseurément.

MAITRE AMBROISE

Dites-moy, mon voisin, estes-vous fort blessé ?

M. ROBERT

De dix grands coups d'estoc, d'outre en outre percé.

M. AMBROISE

Je ne voy point de sang, mes recherches sont vaines.

M. ROBERT

Pauvre ignorant, la peur l'a figé dans mes veines.

M. AMBROISE

Courage, ce n'est rien.

M. ROBERT

Hélas ! mes pauvres yeux,
Pochez au beurre noir, ne verront plus les cieux.

M. AMBROISE

Qu'avez vous plus encor ?

M. ROBERT

Trois costes enfoncées,
Les deux membres disloquez et quatre dents cassées.

Vient enfin la plainte portée par le médecin du seigneur contre l'apothicaire :

Si tost qu'il fera jour, j'iray trouver le juge,
Il sert aux gens de bien d'azile et de refuge ;
Et je luy feray voir que cet empoisonneur,
Pour prendre de l'argent, a perdu son honneur.

(*A Lisandre déguisé en juge; montrant M. Robert* :)

Monsieur, tout ce qu'il vous dit n'est qu'une pure fable ;
Je me rens ta partie, infâme empoisonneur,
Qui vends pour de l'argent ta gloire et ton honneur.

LISANDRE

C'est assez. Vous, Monsieur, qu'avez-vous à nous dire ?

LE MÉDECIN

Que ce meschant a mis ce pauvre homme en délire.
Par un médicament à contre-temps donné.

M. ROBERT

Envieux, c'est bien toy qui l'as empoisonné.

LE MÉDECIN

Et partant je conclus, que ce faiseur de schismes
Fasse amende honorable à tous nos aphorismes.

M. ROBERT

Je le sçay mieux que toy, médecin de *bibus*,
Attrappeur d'ignorans, avec tes beaux rébus :
J'exerçois avant toy longtemps la médecine ;
Et si depuis vingt ans ailleurs je me destine,
C'est pour sçavoir trop bien cet aphorisme-là ;
Stercus et urina Medici sunt prandia prima.
Si tu veux, de ce pas, tu peux en aller prendre.

LA DÉSOLATION DES FILOUX, SUR LA DÉFENSE DES ARMES (1), OU LES MALADES QUI SE PORTENT BIEN. Comédie en un acte et en vers, par Chevalier (1661). — Le comte de Plume-Sèche, déguisé en médecin, veut absolument guérir le valet Guillot. Pourquoi ? Il le sait porteur d'une bagne à gros diamant, que son maître désire vendre à un orfèvre. Guillot a beau protester de son excellente santé, Plume-Sèche appelle un apothicaire, et lui ordonne d'administrer un clystère au valet récalcitrant, pendant qu'il le débarrasse du bijou convoité. C'est la première fois que la seringue fait son apparition sur la scène ; on sait le parti que Molière tirera bientôt

(1) Allusion à la Déclaration du Roi contre les particuliers qui portaient l'épée, sans en avoir le droit ; le prétendu comte de Plume-Sèche, filou fieffé, est dans ce cas.

de cet instrument hydraulique, surtout dans son *Pourceaugnac*.

Le Médecin volant. Comédie burlesque, en un acte, de Boursault (1661). — Elle se termine par cette généreuse pensée :

Faisons des Médecins ou volans ou voleurs (1).

Le Médecin dérobé. Comédie attribuée à Dorimon (1661 ?). — Nous en ignorons le canevas et à plus forte raison les détails.

La Princesse d'Elide (7 mai, 1664). — Molière avait primitivement introduit un valet déguisé en Médecin, se disant *Médecin de l'Amour* ; les plaisanteries du larbin divertissent si fort la princesse qu'elle le retient auprès d'elle, en qualité de bouffon. Du *gracioso* espagnol, il fit un Angeli, le fou de Louis XIV.

Don Juan ou le Festin de Pierre. — Cette comédie de Molière, représentée en 1665, fut mise en vers par T. Corneille et jouée en 1677 (2). Sganarelle, déguisé en Médecin, vante l'émétique comme le remède le plus efficace pour envoyer *ad patres*. Critique à l'adresse de l'Ecole de Montpellier qui défendait *mordicus* — c'est le mot — l'antimoine, tandis que Paris tenait pour les trois S : Saignée, Séné, Seringue (Dr Legué).

(1) *Le Mal.* p. 266. — (2) *Ibid.*, p. 176. V. plus loin p. 316.

Les Quatre Médecins ou l'Amour Médecin. Comédie-ballet en 3 actes (1665) (1). — Les quatre Médecins de la Comédie Molièresque sont les principaux Médecins de la Cour : mais Elie Beda-des Fougerais devint *Des Fonandrès* ; Esprit, *Bahis* ; Guénaut, *Macroton* ; Daquin, *Tomès.* Cet impromptu, écrit et appris en cinq jours, était, selon la légende, une vengeance contre la femme d'un médecin, qui avait fait donner congé à Molière par son mari.

Une scène célèbre (2) est celle où les Médecins, s'accordent d'abord à parler de tout excepté de leur malade ; puis, dès qu'ils se décident à s'en occuper, ils sont en désaccord complet sur la nature et le traitement de la maladie. C'est la critique de la fameuse consultation qui eut lieu, à Vincennes, pour le cardinal Mazarin : Guenaut plaçait le siège du mal dans le foie ; Brayer en accusait la rate, tandis que Valot penchait pour le poumon et Desfougerais, pour le mésentère.

Quant à la remontrance adressée par Filerin à ses confrères Tomès et Desfonandrès (3), sur l'étourderie de leurs débats et querelles qui « découvrent au peuple la forfanterie de leur art », elle concorde avec cette réflexion de Montaigne : « Les médecins se devroient contenter du perpétuel désaccord qui se trouve ès opinions des principaux

(1) *Le Mal*, p. 185.

(2) Acte II. Scène III. — (3) Acte III, Scène I.

maistres et aucteurs anciens de cette science, lequel n'est cogneu que des hommes versez aux livres, sans faire voir encore au peuple les controverses et circonstances de jugement qu'ils nourrissent et continuent entre eux. »

L'Amour des Médecins, comme on disait alors, eut un immense succès, en raison même de l'audace de Molière et aussi grâce à la complicité de Louis XIV, qui malicieusement abandonnait à la risée publique ses premiers Médecins. De cette cinglante et fine satire daterait, suivant plusieurs biographes, la guerre sourde de calomnies qui s'abattirent sur lui et sur sa femme — à laquelle il fut toujours attaché — et dont les Médecins de l'époque seraient les plus actifs et les plus venimeux agents. Certes, les pédantesques docteurs en médecine, si infatués de leurs privilèges (1) et de leur

(1) Les Médecins de la Cour formaient une classe à part ; leurs charges, comme toutes celles du palais, étaient vénales ; les titulaires en étaient pourvus aux mêmes conditions que les officiers des greniers à sel. Ils étaient nombreux et avaient le droit d'exercer la médecine, même quand ils n'appartenaient pas à la Faculté ; de là les colères de celle-ci. Mais ces charges étaient aussi obtenues par faveur spéciale, témoins : Daquin et Fagon qui furent Médecins du roi, l'un par l'influence de la Montespan, l'autre grâce à l'intervention de Mme de Maintenon. « Il vaut mieux, suivant Voltaire, s'adresser à la maitresse d'un roi que d'écrire cent volumes. » Cependant, Louis XV refusa de nommer Bordeu son premier Médecin, malgré les instances de la du Barry

savoir, ne devaient pas porter Molière dans leur cœur ; mais était-ce une raison suffisante pour ternir son honneur et salir sa mémoire par des menées ténébreuses ? Les armes empoisonnées de la ca-

et en dépit de la confiance aveugle qu'il avait en lui : il reconnaissait en effet que l'on ne pouvait guérir ou mourir qu'entre ses mains ; mais Bordeu avait eu maille à partir avec la Faculté.

Ces médecins de cour étaient plus en vue et par suite plus exposés aux critiques malveillantes : aussi avaient-ils mauvaise réputation et Molière ne se fait que l'écho des médisances de l'opinion publique et de son monarque. Le caustique Guy Patin, qui connaissait les personnages et les jalousait quelque peu — c'est humain — ne les ménage pas non plus, dans ses *Lettres*. Pour notre vif épistolaire, Daquin n'est « qu'un pauvre cancre, race de juif, grand charlatan, véritablement court de science, mais riche en fourberies chimiques et pharmaceutiques. » Guénaut, à qui l'on prête la paternité de cette cynique maxime : *On ne saurait attraper l'écu blanc des malades si on ne les trompait*, est accusé par le sévère censeur d'avoir tué, avec l'antimoine, sa femme, sa fille, un neveu, deux de ses gendres, sans compter de nombreux clients, Mazarin compris. Pour la même autorité, Desfougerais est « charlatan s'il en fut jamais ; homme de bien, à ce qu'il dit, et qui n'a jamais changé de religion que pour faire fortune et mieux avancer ses enfants. » Bussy-Rabutin achève le vilain personnage et le rend odieux en dévoilant le trait suivant : Mme de Châtillon avait été mise par le duc de Nemours dans le malheureux état qu'on peut appeler l'écueil des veuves ; elle recourut aux expédients de Desfougerais qui ne recula point devant une ressource criminelle, et la délivra à l'aide de vomitifs. M. Taschereau, esprit partisan du vin émétique, n'était pas non plus exempt de charlatanerie. Enfin, Valot fut accusé de régicide par imprudence, sur la reine

lomnie eussent été mieux placées dans les mains des Basiles, que notre grand comique a si vertement bafoués.

Il existe deux comédies du même titre : l'une de Pierre de Sainte-Marthe, représentée en 1613, et l'autre de Levert, en 1638. De nos jours, Charles Monselet a suivi Molière le plus exactement possible, transformant la prose du poète en versiculets d'opéra-comique, pour la pièce du musicien F. Poise, représentée le 2 décembre 1880. Ainsi la consultation des quatre Médecins débute par cette réflexion de M. Desfonandrès :

Paris est étrangement grand et il faut faire de longs trajets quand la pratique donne peu.

Voici ce que ce passage devient sous la plume du librettiste :

Paris est étrangement grand
— C'est bien évident et flagrant ! —
— Nous sommes obligés de faire
De longs trajets pour satisfaire
Notre pratique et nos sujets.

d'Angleterre, avec une dose trop forte d'opium : cet « assassinat » fut l'objet de l'épigramme suivante :

Le croirez-vous, race future,
Que la fille du grand Henri
Eut, en mourant, même aventure
Que feu son père et son mari.
Tous trois sont morts par assassin,
Ravaillac, Cromwell, Médecin :
Henri, d'un coup de baïonnette,
Charles finit sur un billot.
Et maintenant meurt Henriette
Par l'ignorance de Valot.

C'est presque littéral. « Ce quatuor de la consultation, dit le *Dictionnaire* des opéras, est certainement comique ; mais la procession d'une douzaine d'Apothicaires, munis de l'instrument classique, qu'ils font mouvoir avec toute la dextérité piquante que peuvent déployer les jeunes demoiselles (en travesti), chargées de jouer ce rôle, est d'un goût douteux. »

Un dernier mot sur la pièce de Molière. A la fin du deuxième acte (scène VII), Sganarelle achète une boîte d'*Orvietan* à l'Opérateur, pour « une pièce de trente sols ». L'effronté pharmacopole débite son boniment et vante, en chantant, l'excellence de son spécifique universel :

L'or de tous les climats qu'entoure l'Océan,
Peut il jamais payer ce secret d'importance ?
Mon remède guérit, par sa rare excellence,
Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans tout un an.

Puis il énumère toutes les maladies inscrites sur la pancarte de droite de la figure 10 : la gale, la rogne, la teigne, la fièvre, la peste, la goutte, la vérole, la descente et la rougeole.

A l'origine, vers 1647, l'*Orviétan* fut vendu sur le Pont-Neuf (fig. 10) par un charlatan d'Orviète auquel on donna bientôt le nom de sa drogue. Il fut vraisemblablement introduit en France par *il signor* Hieronymo Ferranti ou Fioranti, dont les tréteaux s'élevaient cour du Palais ; mais plusieurs empiri-

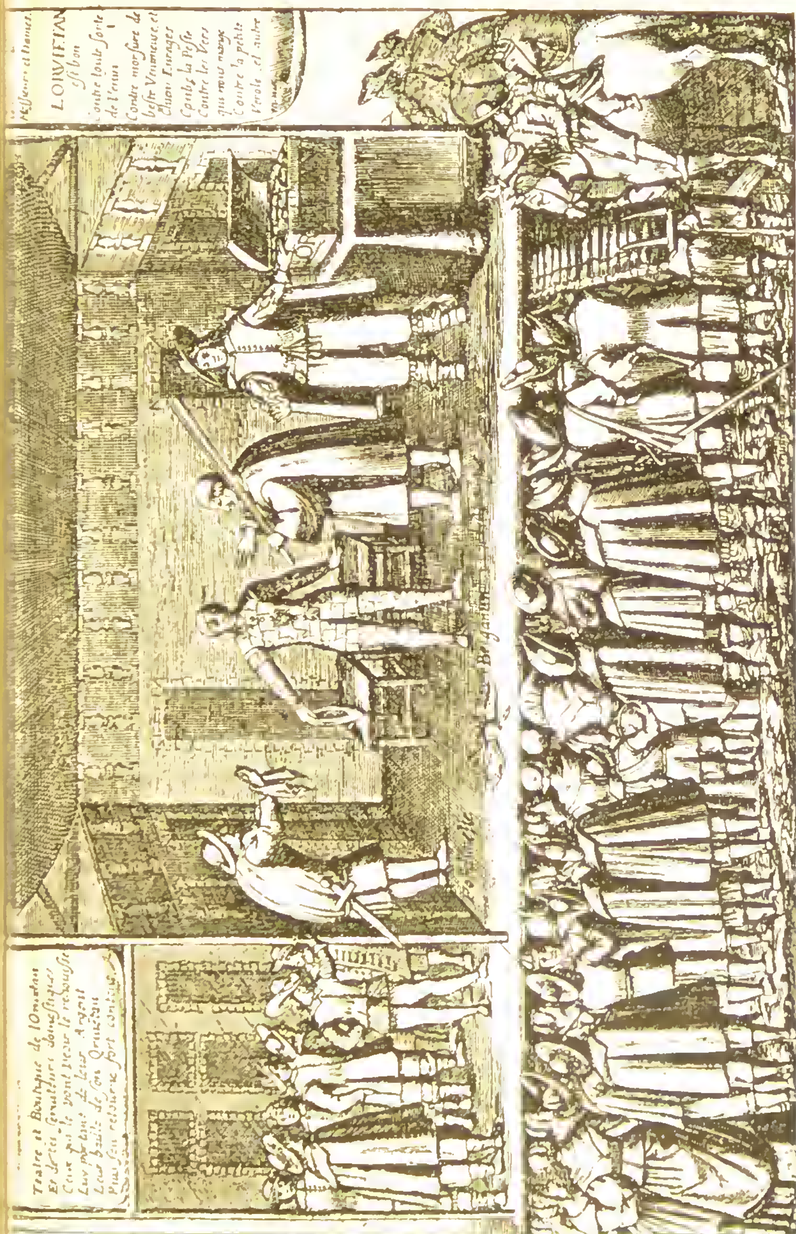


Fig. 10. — Théâtre et boutique de l'Orviétan, où l'Aveugle, Brigantin et Polichinelle joue une farce. D'après une estampe de la *Bibl. nat.*, publiée vers 1640. Reproduite dans l'*Orviétan*, du docteur Le Paulmier et *Marionnettes et Guignols*, de E. Maindron.

ques l'exploitèrent en modifiant sa composition ; le plus renommé fut Christophe Contugi.

Molière connaissait bien cette drogue pour avoir aidé à sa vente, quand, à ses débuts, il faisait partie de la troupe de l'Orviétan et de Gilles Bary, si l'on en croit Le Boulanger de Chalussay, l'auteur d'E-LOMIRE HYDOCONDRE (1670), où il assure que notre génial comique, dont Elomire est l'anagramme, avait

autrefois
Etudié sous eux et des jours plus trois.

ANGÉLIQUE

Chez deux grands charlatans il apprenoit un rolle,
Chez ces originaux, l'Orviétan et Bary (1),
Dont le fat se croyoit déjà le favory.

ELOMIRE

Pour l'Orviétan, d'accord, mais pour Bary, je nie
D'avoir jamais brigué place en sa compagnie.

(1) A qui Dancourt donne le prénom de Melchisedech dans sa comédie l'OPÉRATEUR BARY (1702). Ce fameux charlatan, contemporain de Mondor et de Tabarin, avait établi son théâtre au Château-Gaillard, rue Guénégaud, au voisinage du

Pont-Neuf, ordinaire théâtre
De vendeurs d'onguent et d'emplastre,
Séjour des arracheurs de dents,
D'opérateurs et de chymiques
Et de médecins spagyriques.

Bary prenait le titre de *médecin chimique*, par opposition aux *galéniques* de la Faculté. Grâce à son aplomb et à la Nature médicatrice, on lui attribua des cures merveilleuses, à Rome, pendant la peste de 1644, et à Rouen, au moment d'une épidémie de pourpre ou scarlatine.

ANGÉLIQUE

Tu briguas chez Bary le quatrieme employ ;
Bary t'en refusa, tu t'en plaignis à moy,
Et je me souviens bien qu'en ce temps-là, mes freres
T'en gausssoient, t'appelant le mangeur de vipères.

Surnom provenant de la poudre de vipères desséchées que contenait ces électuaires. On y avait introduit les substances de la *Thériaque* et du *Mithridate*, aussi était-il propre surtout à servir d'antidote et, pour prouver combien était efficace le « contrepoison du roi de Pont », l'opérateur demandait au public un poison, auquel il substituait le plus souvent une préparation inoffensive. Cependant Bary faillit succomber en prenant le contenu d'une fiole, accompagnée d'un défi anonyme, envoyé par sa maîtresse, La Morini, rivale de la Colombina. qu'il avait, comme elle, ramenée de Rome.

LE MÉDECIN FAIT PAR FORCE (1666). — Dans cette pièce, appelée plus tard LE MÉDECIN MALGRÉ LUI (1), Molière ne se moque pas seulement des Médecins — selon sa louable habitude — mais il tourne aussi en ridicule les remèdes compliqués de l'époque : Sganarelle donne à Perrin, pour guérir sa mère hydropique, « un morceau de fromage préparé où il entre de l'or, du corail, des perles et quantité d'autres choses précieuses. » Or, précisé-

(1) *Le Mal*, p. 199 (fig. 14 et 15).

ment dans la confiture pour fortifier le cœur, préconisée par la *Pharmocopée des dogmatiques* de Joseph du Chesne (1624), figurent des feuilles d'or, du corail, des perles, de l'ambre, de la pierre de bezoard, de l'os de cœur de cerf (cartilage ossifié), de la corne de licorne (défense du nernal), etc. (1).

Cette Comédie est tirée du fabliau *Le Médecin de Brai*, ou *Le Paysan Médecin* ; il y figure des Physiciens qui font des « jugements d'urine ». Les Goncourt, dans les *Mystères du théâtre*, transcrivent la même aventure arrivée à un boiard, du temps de Boris Godounow, entre 1598 et 1605, d'après le récit d'Adam Oléarius : *Fine et spirituelle vengeance attribuée à une femme moscovite.*

On pense que la farce du *Fagoteux*, de Molière, jouée vers 1663 et non imprimée, est le canevas primitif du *Médecin malgré lui*. Molière n'avait pas jugé à propos de mettre en vers cette dernière pièce, mais plusieurs auteurs l'ont entrepris : Hyacinthe de Comberousse, en 1814 ; Joseph Racine, en 1852, et Vimard, l'année suivante. On en fit aussi plusieurs opéras-comiques : Desaugiers, frère aîné du célèbre chansonnier, le 26 janvier 1792, puis Barbier et Michel Carré, le 15 janvier 1858, qui respectèrent le dialogue de Molière et se contentè-

(1) Valot fit prendre, à Louis XIV, des tablettes composées en partie de perles et d'or, et un magistère contenant du corail.

rent de versifier les passages de chant, mis en musique, d'une façon si heureuse, par Gounod. Les railleries contre les médecins sont donc conservées dans cette pièce lyrique ; les librettistes ont seulement ajouté deux couplets sarcastiques qu'ils mettent dans la bouche de Sganarelle, au troisième acte :

Au hasard citez Hippocrate,
Parlez du foie et de la rate,
Dépêchez un homme bien sain,
Et vous voilà grand médecin...

L'autre couplet commence par cette médisance :

Qu'on guérisse ou non, il n'importe :
On est payé de même sorte.

A son époque, Molière n'a pas peu contribué à faire prendre le mot de médecin pour une injure : Sganarelle, accosté par deux personnes qui l'obligent à faire partie de la Faculté, répond, profondément blessé d'être pris pour un suppôt d'Hippocrate : « Médecin vous-même ! »

Le « Nous avons changé tout cela » du médecin « goguenard », qui place le foie à gauche et le cœur à droite (Acte II, scène VI), n'est pas une ironie ; c'est bien une réalité, comme le rappelle A. Franklin : Guy Patin raconte que le doyen de la Faculté, Régnier, avait obtenu, en 1650, le corps d'un supplicié, qui précisément offrait cette sin-

gulière anomalie, pour « faire une anatomie en sa maison ».

A la scène suivante, Molière place encore dans la



Fig. 11. — Cul-de-lampe du *Médecin malgré lui*, par Moreau le Jeune.

bouche de Sganarelle une critique du préjugé entretenu par la ferveur et l'ignorance des médecins : « Il faut aussi se faire saigner pour la maladie à venir » (1). Une phébotomie de précaution, au premier mai, croyait-on, « affermissait la santé » pour l'année. Tavannes, d'après Brantôme, rappelait cette coutume lorsqu'au massacre de la Saint-Barthélemy, il criait aux braves catholiques : « Seignez, les médecins disent que la seignée est aussi bonne en tout ce mois d'oust comme en may ! »

(1) Comme les buveurs de Rabelais qui boivent « pour la soif à venir ».

L'Embarras de Godard ou l'Accouchée (1). Comédie, en un acte et en vers, par de Visé (1667). — L'auteur a mis en scène les couches d'une marchande de la rue Saint-Denis, plutôt que celles d'une dame à carrosse, telle qu'il dépeint Mme Godard. Son mari va, vient, deci delà, se démène comme un écureuil dans sa cage, criaille d'un bout à l'autre de la pièce, sans plus avancer pour cela. Ses quatre domestiques se moquent de lui ou sont introuvables ; il finit par en découvrir un, Champagne, qu'il envoie chez la sage-femme. Le valet, tout ahuri par les cris de son maître et de sa maîtresse, s'habille avec précipitation ; il met ses bas à l'envers, passe le bras gauche dans la manche droite de son juste-au-corps. Isabelle, la fille de la geignante, aide Champagne à mettre son habit, et, perdant patience, lui donne une paire de soufflets pour qu'il se hâte de partir. Au bout de quelque temps, ce valet revient, disant que le guet l'a voulu arrêter et l'a obligé à rebrousser chemin. Picard, le cocher de la maison, s'offre à faire la commission ; Champagne s'y oppose : de là longue contestation entre les larbins, après quoi ils sortent ensemble.

Enfin, la sage-femme arrive, mais avant de monter auprès de Mme Godard, elle perd un

(1) V. nos *Accouchements dans les beaux-arts, dans la littérature et au théâtre*, p. 468 et l'*Histoire du théâtre français*.

temps considérable à s'informer si l'on a bien préparé tout ce qui est nécessaire pour la mère et l'enfant. Champagne et le cocher rentrent en titubant ; le premier prend la layette et emmaillotte son camarade, ivre-mort ; il lui fait manger de la colle en guise de bouillie et le berce comme un enfant.

Pendant que Champagne amuse ainsi les spectateurs, Mme Godard accouche d'une fille qui, dans le désarroi général, est prise pour un garçon. De tous côtés, on cherche la layette, que l'on trouve sur Picard, et dont on le débarrasse à la hâte.

Une ébauche d'intrigue entre Isabelle et son galant, Cléante, se termine par un mariage et tout le monde est content. Paquette, la servante, appelle Champagne pour habiller Monsieur, puis le valet clot la comédie par ce vers, devenu proverbe :

Servez Godard, car sa femme est en couches !

Voici, en partie, la scène relative à l'arrivée de la sage-femme.

— Les tranchées augmentent, crie la servante Paquette :

Ah ! Monsieur, ah ! Monsieur, je pense que Madame
Pourroit bien accoucher dans peu, sans sage-femme.

— Bah, fait le valet, rien ne presse.

Ce n'est qu'une colique ou que des vents qu'elle a.

— Rien ne la presse, et je la connais bien, dit à son tour l'Accoucheuse, entrant avec une sage lenteur; c'est, en effet, la troisième fois qu'elle est appelée auprès de Mme Godard.

Elle demande, avant de monter, si l'on a tout apprêté : du vin, du linge, de bons ciseaux, du fil, du sel, du safran. A chaque question, M. Godard répond avec impatience et la prie de se hâter. Mais la babillarde n'a pas fini et raconte, pour se faire valoir, qu'elle était auprès d'une duchesse,

Que j'ay quittée, expres, pour venir, viste, icy.

M. Godard la presse du geste et de la voix, mais l'infernale bavarde continue :

On m'est venu chercher, encor, d'un autre endroit ;
Mais j'ay bien mieux aimé venir, icy, tout droit.

M. Godard

Peste soit du caquet. De cette préférence,
J'auray, je vous promets, grande reconnoissance.
Allez, donc, sans tarder.

La sage-femme

L'on m'attend mesme, encor,
En ce mesme moment, chez Mme Alider,

M. Godard

Hé bien, dépeschez-vous de délivrer ma femme,
Afin d'aller, plutost, secourir cette dame.

La sage-femme

Vous me voyez fort jeune; pourtant, sans vanité,
Hyer, j'en accouchay six, de grande qualité ;
Je n'ay, jamais, manqué, Dieu mercy, de pratique.

M. Godard (*à part*).

Tant mieux pour vous. Eh Ciel !

La sage-femme

Une médaille antique,
Un homme à faire peur, un vieux chirurgien,
Qui tranche de l'expert, et ne sçait, pourtant, rien,
M'a voulu controller chez la duchesse même
Que je viens de quitter ; mais sa bestise extrême
A paru, la raison estant de mon côté.

M. Godard

Hé, mon Dieu, l'on connoist vostre capacité.

Paquette

Voulez-vous, de ce pas, venir trouver Madame ?
Sinon, l'on va quérir une autre sage-femme.

La sage-femme

Ce n'est pas votre affaire.

M. Godard (*à la sage-femme*).

Allez, près d'elle, aussy,
Et vous causerez là, tout aussi bien qu'icy.

La sage-femme (*à Paquette*).

J'y vais, et ce n'est point pour ta sotte menace.

Paquette (*à Godard*).

Elle croit, en gagnant, vous faire, encor, grâce.

Nous ne connaissons que six autres pièces dont les titres se rapportent à la grossesse ou à l'accouchement : L'ACCOUCHEMENT INVISIBLE, parade en un acte et en prose, de Collé : représentée en 1753. Cette pièce est inédite : elle est seulement citée dans le *Journal historique*, de Collé. — DIEU VEILLE SUR TOUT OU L'ACCOUCHÉE, indiquée, sans date, dans le *Dictionnaire des théâtres,* qui ne dépasse pas la lettre D. — L'ACCOUCHEMENT DE LA DUCHESSE DE BERRY OU COMMENT LES PRINCESSES FONT LES ENFANTS. Dialogue en prose, entre la duchesse de Berry, le duc et la duchesse d'Angoulême, Charles X, alors comte d'Artois, et le duc de Bordeaux, un caporal qui a fait les campagnes d'Egypte, et Grégoire, conscrit ; (1831, in-8° de 8 pages). — LES ENVIES DE MADAME GODARD. Vaudeville en un acte, de Melesville et Carmouche, joué au Palais-Royal, le 21 octobre 1848. La scène se passe à Paris, au faubourg Saint-Antoine, chez M. et Mme Godard, ex-modistes retirés des affaires. Godard aspire à avoir un héritier présomptif et, dès le lendemain du mariage, prenant ses désirs pour des réalités, il achète une bercelonette superbe... qui attend son hôte depuis quatre ans. Son épouse, pour flatter l'idée fixe de son mari, lui donne de temps à autres quelques espérances... illusoires. C'est du bonheur pour Godard durant quelques semaines ; puis c'est à recommencer : excellent

moyen pour Mme Godard de satisfaire toutes ses fantaisies. Désire-t-elle un crispin de velours, un châle abricot, une robe de dentelles, une parure de chez Janisset, — le Boucheron de l'époque, — voire même une femme de chambre, elle sort aussitôt ses « envies » de commande. « On dit qu'il y a beaucoup de femmes qui s'en servent, dit-elle, je m'en suis servie trois fois. »

A la première alerte, Godard, qui appartient à l'innombrable famille des Jobards, examine la question de l'allaitement, avant même que la grossesse soit certaine : « Par exemple, se dit-il, je veux qu'elle me fasse une promesse... celle de ne pas nourrir elle-même ! Elle me dira : Jean-Jacques Rousseau par ci, Jean-Jacques Rousseau par là. Je me fiche pas mal de Monsieur Jean-Jacques. J'aime bien mieux une nourrice sur lieu, pour mes trente francs par mois et un pain de sucre. »

Amphitryon. Comédie de Molière, en trois actes et en vers libres (1668) ; imitation de la pièce de Plaute (1). — Cléantis traite les médecins de « bestes ». C'est un sage qui a médité la parole de Salomon : *Stultorum numerus est infinitus*, dont il réserve l'application... pour les autres.

Monsieur de Pourceaugnac. Comédie-ballet, en trois actes, de Molière (1669). — Rien de plus co-

(1) *Le Mal...*, p. 215.

mique que la scène où M. de Pourceaugnac, assis entre deux médecins, qu'il croit être deux domestiques attachés à son service, écoute, sans y pouvoir rien comprendre, leurs longs raisonnements sur la maladie dont ils le prétendent atteint (1) (fig. 17).

En 1826, Corally fit de la pièce de Molière un ballet pantomime, en deux actes. Jusqu'au moment où Eraste livre son rival à la merci des deux médecins, la similitude est parfaite. Puis a lieu la consultation burlesque ; la Faculté discute et dispute sur le dos du malade malgré lui, qui n'en peut mais, et les confrères, à bout de forces et d'arguments contradictoires, commencent par quelques variations en zut majeur sur leur thème favori : *Hippocrate dit oui et Galien dit non* et finissent par tomber d'accord sur la saignée, précédée de plusieurs lavements. L'Apothicaire, ses attributs en main, se présente humblement à Pourceaugnac : il le salue plus bas que la ceinture et, sur l'ordre des deux docteurs, s'apprête à instrumenter. La victime oppose la plus vive résistance, si bien que pour en venir à bout, les médecins ordonnent de mettre tous les agents de la pharmacie à ses trousses.

A partir de cette scène, nous sortons de la tradition moliéresque : vingt garçons apothicaires, armés de leurs canons d'étain, se rangent en bataille et couchent en joue M. de Pourceaugnac :

(1) *Le Mal*, p. 216.

effroi de ce dernier et joie des médecins triomphants! Les bourreaux à canule s'élancent sur leur proie, qui leur échappe, parcourent le théâtre en tous sens, tandis que la pauvre victime protège... ses derrières, de son chapeau ou de sa chaise non percée (fig. 12).

La chevauchée reprend de plus belle, puis chasseurs et gibier disparaissent dans la coulisse. Les médecins exultent et donnent à entendre par un hallali délirant que la bête est aux abois et vient de succomber sous le nombre.

En effet, M. de Pourceaugnac épuisé, se traîne en scène, le ventre gros comme un tonneau. On le place dans un fauteuil, où on lui administre toutes les drogues nécessaires; en les avalant, il fait des grimaces et des contorsions effroyables. Sa peur est au comble, quand il voit apporter un grand bassin de barbier et une longue lancette. Résultat : le ventre hydropique se dégonfle à vue d'œil. Quelle belle cure! Les médecins se congratulent et se mettent en devoir de la terminer, quand leur patient, pris de panique, s'élance par-dessus leur tête et échappe aux carabins déchaînés contre lui. Les médecins ordonnent aux exécuteurs de leurs basses œuvres de courir sur les traces du malheureux Périgourdin. Les garçons apothicaires, précédés de leur chef, jurent — en parodiant le serment des Horaces — qu'ils le rattraperont mort ou vif. La



Fig. 12. — Fantaisie de H. Pille. Communiquée par le docteur Cabanès.

course dans la salle commence d'étage en étage ; l'infortuné gentilhomme provincial est relancé jusque sous le lustre, où il saisit un parapluie, l'ouvre, en fait un parachute et se laisse tomber au milieu de l'orchestre ; puis, par un fil de rappel, disparaît dans le trou du souffleur. Effroi des médecins et des apothicaires. Tableau et rideau.

Au second acte, le canevas de Molière est repris : l'Esculape réclame sa proie et menace Oronte, le futur beau père, de toutes les foudres de la Faculté s'il le dérobe à ses soins ; il ajoute, pour éloigner tout projet de mariage, que les enfants procréés par le prétendu malade seront timbrés, fous et enragés.

Un mot historique pour finir : le jour, où *M. de Pourceaugnac* devait être joué à la Cour, Louis-Philippe écrivit, sur le bulletin de représentation, que lui apportait le directeur de la Comédie-Française, cette singulière annotation : « Beaucoup de seringues. »

Le Carnaval. Mascarade dansée par Louis XIV, en 1668. — A la troisième *Entrée*, deux Opérateurs, munis d'une seringue, vantent la bonté du remède qu'ils apportent à Pourceaugnac :

Non vi date piu tedio
Quest'e il vero rimedio
Che va cercar d'a basso al fronte spizio
Ralegr e non fa male

A tutti fa servitio
Per questo lo chiamiamo servitiale
Labbiamo fatto' a posta
Poco danaro costa
E bono, et dolce, benigno, o uia, o uia,
Metta la test a basso vo Signoria.

Les opérateurs veulent forcer Pourceaugnac à prendre le remède :

Pigliate lo presto
Cie un poco d'agresto
Che ralegr' il core
Fa poeo dolore
Tien' il corppo lesto
Le bon e benigno,
Benigno, benigno,
Vel giur e protesto.
Pliate lo presto.

Pourceaugnac répond qu'il se refuse à le prendre :

Non lo voglio pigliare,
No, no, no, no, lo voglio pigliare
Lasciatemi andare
Volete sforzare
Vi mandero fare
Squartare, squartare,
Lasciatemi andore.
No, no, no, no, la voglio pliare.
Piglia-lo su',

Les Opérateurs et les matassins insistent pour remplir leur sacerdoce et vider leurs seringues :

Piglia lo su,
Signor Monzu,

Piglialo, piglialo, piglialo fu,
        Che n'on ti fara male
Piglialo fu' questo servitiale,
        Piglialo fu,
        Signor Mouzu,
Piglialo, piglialo, piglialo fu.

Sur un nouveau refus de Pourceaugnac, les Opérateurs ont recours à la force et se mettent à sa poursuite.

L'Antimoine purifié, sur la sellette. Comédie anonyme, imprimée en 1668. — Durant près d'un siècle, un arrêt du Parlement (1566) condamne l'antimoine des chimiâtres, comme un succédané de la « poudre de succession », et la Faculté, à son tour, déclare que l'émétique est un « venin » ; soudain, la guérison d'une maladie de Louis XIV (1658), attribuée à l'antimoine (1), et un arrêt du Parlement (1665), suivi d'une approbation « du frétin et de la racaille de l'Ecole », au dire du mordant Guy Patin, autorisèrent l'emploi de ce dangereux médicament.

Depuis l'affichage du dernier arrêt, Caron, chargé de passer les ombres, se plaint à Radamante et à Eacus, juges de Pluton, de son surcroît de besogne :

(1) « Un empirique d'Abbeville, dit Voltaire, guérit le roi avec du vin émétique. » Le même tartre stibié, qui passa pour avoir sauvé Louis XIV, causa, dit-on, la mort de Mazarin : on en conclut que ce remède avait deux fois sauvé la France.

c'est « le double de son ordinaire », son *maximum*. Après la déposition de quelques Ombres, au sujet de l'antimoine, les juges infernaux décident d'en informer le Dieu des Enfers.

RADAMANTE

Nous n'avons jamais veu tant d'Ombres à la fois.

OMBRES

Un remède, approuvé depuis deux ou trois mois,
Triomphe chaque jour, culbutant pêle-mêle
Jeunes, vieux, grands, petits, aussi dru que la grêle.
Malgré tout, ce debry que j'ai veu de mes yeux,
J'ay suivy le torrent qui roule dans ces lieux,
Et je sens dans mon corps le beau remue-ménage
Que peut produire ailleurs l'effort de ce breuvage.
Mon Médecin fameux, qui me traitoit d'amy,
Autres fois de ce suc l'implacable ennemy,
Me vint dire chez moy, qu'ayant changé la dose,
Ce remède aujourd'huy n'estoit plus même chose,
Qu'on en pouvoit user suivant le réglement
D'un Arrest solennel en Cour de Parlement.

CARON

Quand on meurt par Arreston n'a plus rien à dire.

Un Médecin passe le fleuve en compagnie de l'Antimoine ; Pluton fait leur procès et, après avoir entendu Hippocrate, lui-même, au nombre des témoins à charge, les condamne à la réclusion.

CARON, *au Médecin, dans sa barque.*

Triailleur, charlatan, batteleur, empirique,
N'as-tu point des supposts de ce vin Émétique ?

Le Médecin, *montrant l'Antimoine.*

Le voilà ce remède infaillible et divin.

Caron, *levant son aviron.*

Ah ! Bourreau sors d'icy, retourne avec ton vin ;
Tu viens nous amener cette maudite peste,
Pour nous faire crever en jouant de ton reste.

Radamante

A quoy bon apporter ce remède en ces lieux ?

Le Médecin

C'est un fils de Saturne, un thrésor précieux.

Caron, *regardant l'Antimoine.*

Fils de Saturne, hélas ! ressemblant à son pére,
Petit-fils de putain, tu ne vaux ma foy guere.

Une vielle femme vient ensuite devant le tribunal charger l'Antimoine :

Ah ! Messieurs, les Bourreaux m'ont abrégé ma vie
Ces maudits Médecins me l'ont enfin ravie
Je me portois fort bien, j'aurois vécu cent ans.

Eacus

D'où venoit vostre mal !

La Vieille

Quittant le lait d'anesse,
Je creus mon Médecin........................
Je pris ce Stibion, gros comme trois grains d'orge,
Et de ma propre main, je me coupay la gorge.

Reconnaissant le Médecin, elle se jette sur lui, mais Caron la retient :

Te voilà donc Bourreau, c'est donc toy que j'entends
Je m'en vay t'estrangler.

Ecoutons la déposition d'Hippocrate contre son disciple de naguère, passé dans le camp *stibial* ou *stygial*, autrement dit pourvoyeur du Styx :

L'on rencontre en tous lieux d'insignes ignorans,
Et le plus grand docteur de vostre médecine
Mériteroit trente ans d'avoir la discipline :
Ce n'est pas à l'écolle à vous rendre parfaits,
Mais faut passer vingt ans pour en voir les effets,
Faut risquer sur des chiens et non pas sur des hommes
Les remèdes douteux.

LE MÉDECIN

Dans le siècle ou nous sommes,
Si l'on ne risquoit rien faudroit mourir de faim.

HIPPOCRATE

Ah ! Médecin fatal. Empirique inhumain,
Quoi tu ne croirois pas avoir assez de vie,
Si d'un cœur criminel tu ne l'avois ravie?
Ne te réclame plus d'estre mon sectateur.

PLUTTON

Qu'on renferme à jamais ce maudit imposteur,
Et qu'on invente aussi quelques nouveaux supplices,
Pour punir avec luy tous les futurs complices.

En dernier ressort, Thémis intervient et entend les accusateurs et les accusés. Radamante n'a pas désarmé, bien au contraire :

Bellone, aux champs de Mars, ouvrant cent mille [veines,
N'a pas fait, en dix ans, ce qu'il fait en deux mois...

L'Antimoine peut enfin présenter sa défense.

Accusé comme criminel,
Digne d'un supplice éternel,
Je suis coupable sans offence,
Et si j'ay mis quelqu'un à bout,
J'estois contraint et sans deffence ;
Les seuls médecins ont fait tout.

Le tout considéré, l'Emétique est remis en liberté, « sauf à se donner de garde de ceux qui le mettent en employ. »

Le Régal des Dames (1). Comédie en cinq actes (2 mai 1668). — Au quatrième acte, Arlequin paraît en Opérateur ; il est vêtu de noir et porte une boîte remplie de drogues et d'instruments de chirurgie. Après un long boniment sur le mal de dents, il reçoit un valet qui, la joue enflée, vient le consulter. Arlequin le fait asseoir sur une chaise basse, lui met le nez dans des « morailles » et se dispose à lui arracher la dent malade. Le patient dit qu'il ne souffre plus et veut se retirer : « N'importe, répond Arlequin, en continuant ses tractions, je vais l'enlever pour le mal à venir. »

Le Théatre sans Comédie et les Comédiens juges et parties. Comédie en trois actes, de Cinthio (1668). Le sieur Robinet (2), un des critiques d'a-

(1) Frères Parfait, *Hist. de l'anc. théâtre italien*.

(2) Cet écrivain appréciait fort les comédiens italiens,

Qui, mieux que Monsieur Hypocrate,
Sçavent guérir le mal de rate.

lors, parle ainsi de cette farce, dans sa lettre, en vers, du samedi 7 juillet (1668) : il aime, écrit-il, d'Arlequin malade

Son grotesque plaidoyer,
Où nous l'entendons foudroyer
Le docteur, par qui l'émétique
A fait faire une fin tragique
A Scaramouche..........

Voici l'analyse rapide de cette pitrerie. Scaramouche, tombé dans l'escalier, après boire, « est fort mal et a une grosse fièvre ; » Arlequin et son compère Trivelin vont au plus vite trouver le docteur. « qui a une infinité de secrets ». Le docteur leur débite une tirade interminable sur la chimie, et ces trois personnes finissent par parler en même temps, sans s'entendre.

Trivelin sort et ramène le malade. Scaramouche exagère ses frissons, crache au nez du docteur et ne dit autre chose en chantant que *lir, lir, lir.* D'après Arlequin, il a apparemment mangé un violon. Le docteur répond que l'accès fébrile est des plus violents mais qu'il se charge de le guérir avec du vin émétique. Il en fait avaler au malade le contenu d'un gobelet et se retire satisfait.

Peu après, Scaramouche se sent de plus en plus mal et finit par perdre connaissance. Arrivent Octave et Cinthio, Arlequin accuse le docteur d'avoir tué Scaramouche avec du vin émétique ; Octave, au comble de la colère, veut qu'on aille au plus tôt chez

cet empoisonneur, pour briser les vases et les fourneaux, dont il se sert dans l'exercice de sa coupable industrie. Aussitôt dit, aussitôt fait ; ils enfoncent la porte du laboratoire et fracassent tout ce qui leur tombe sous la main.

Au dénouement, Arlequin est chargé du panégyrique de Scaramouche, et termine son solo de flûte à l'oignon par ce couplet :

Si Maletanus Doctor emetico abutatur, emetico obruatur (1)... Je soutiens donc qu'il y a lieu de s'inscrire en faux et de déclarer le vin émétique impérieux, déraisonnable et tortionnaire. C'est à quoi je conclus et sans dépens. *Dixi.*

Le Remède a tous maux. Comédie, en trois actes (1668). — Arlequin, déguisé en médecin, donne des consultations à tort et à travers. Il conseille, entre autres, à un « client », qui se plaint de ses cors, de se faire couper la tête pour guérir son mal de pieds, en application du principe : *contrariis contraria curantur* (2).

Le Monde renversé ou Arlequin jouet de la fortune (3). Comédie, en trois actes (10 juillet 1669). — Trivelin enlève l'épée de Cinthio et lui

(1) Si le docteur Maletanus abuse de l'émétique, qu'il succombe par l'émétique.

(2) *Le Mal*..., p. 353.

(3) Traduite par Dominique, sous le titre : Arlequin gentilhomme par hasard, imprimée en 1711.

substitue une seringue ; puis il fait grand tapage et met l'épée à la main. Cinthio veut répondre à sa provocation, mais il est surpris de ne trouver à son côté que « l'instrument de Molière » ; il se sauve furieux et déconfit.

FRANCION. Comédie de Gillet de la Tessonnerie. — Le vieux seigneur Valentin, atteint de frigidité génésique, a pour épouse la jeune Laurette ; mais l'aimable femme a du tempérament et est éprise d'un gentilhomme, Francion, qui se déguise en médecin. Il joue si bien son rôle que le vieux ramolli le consulte sur son infirmité conjugale. Notre docteur promet de le guérir au moyen d'un charme magique, mais à la condition de passer la nuit seul dans un bois. Le seigneur se soumet au traitement et se laisse attacher à un arbre, tandis que le galant prend sa place au logis.

LE MÉDECIN FOUETTÉ ET LE BARBIER COCU (1669). — Guy Patin prête à Molière le projet de mettre en comédie, sous le titre ci-dessus, la mésaventure d'un Médecin qui faisait des visites assidues et prolongées à la femme d'un barbier. Le docteur amoureux fut attiré dans un guet-apens et surpris en costume et en posture tels que le mari, bafoué, frictionna jusqu'au vif le bas des reins doctoraux, dépouillé de tout vêtement. Voici le récit détaillé que l'incisif et facétieux Guy *Potin* nous a laissé de cet épisode, point banal malgré sa fréquence.

Il y a ici un procès devant M. le lieutenant criminel, pour un de nos docteurs, nommé Cressé, fils d'un jadis chirurgien fameux. Il a, dans son voisinage, vers la rue de la Verrerie, un barbier barbant, nommé Griselle, qui avait une femme fort jolie, à ce qu'on dit. Le médecin a été appelé chez le barbier pour y voir quelqu'un malade ; dès qu'il fut entré dans la chambre, où il faisait sombre, quatre hommes se jetèrent sur lui, lui mirent une corde autour du cou, et lui voulurent lier les mains et les pieds. Il se mit en défense, et se remua si bien contre ces quatre hommes qu'ils n'en pouvaient venir à bout.

Le bruit et sa résistance vigoureuse firent que les voisins vinrent au secours et frappèrent à la porte. Cela obligea les quatre hommes de le lâcher et de s'enfuir. Le médecin alla aussitôt faire sa plainte chez le commissaire ; après quoi le barbier a été mis en prison, où il est et restera jusqu'à la fin du procès.

Quelques-uns disent qu'il y a quelques amourettes cachées et quelque intelligence secrète entre le médecin et la femme du barbier, qui en est jaloux...

Charron en sa *Sagesse* (ô le beau livre ! il vaut mieux que des perles et des diamants !) a dit quelque part qu'un avare est plus malheureux qu'un pauvre, et un jaloux qu'un cocu. Il me semble que ce grand homme a dit vrai là, aussi bien là qu'ailleurs. *Nota*, que ledit médecin est marié, et de plus qu'il est bien glorieux.

Le projet de cette farce n'est sans doute resté qu'à l'état de scenario dans l'esprit de Molière, car nul autre que Guy Patin n'en parle.

Les Eaux de Pirmont. Comédie, en trois actes et en vers, de Samuel Chappuzeau, représentée à

Pirmont, en juin 1669. — Comme Guillot Gorju, cet auteur-acteur était un évadé de la médecine, et il fait allusion à ses études médicales dans ce passage de sa comédie :

Et toi, qui que tu sois, médecin ou poète,
Si le bon Dieu pour toi n'inspire quelque grand,
Tu seras toujours gueux et toujours Juif errant.

Cet horoscope, porté par Gringalet à Samuel, lui-même, pourrait s'appliquer au corps médical tout entier ; mais en l'espèce, il se justifia pleinement par la détresse de Chappuzeau, qui ne parvint pas à sortir de l'ornière et mourut dans une extrême misère.

La donnée de la pièce est des plus simples, bien qu'il s'agisse de deux couples contrariés dans leurs inclinations, trame banale dont notre dramaturgie vit encore.

Géronte a deux filles, Orphise et Aminte, courtisées par Lycaste et Alexandre ; mais le vieux grigou refuse son consentement aux deux soupirants, parce qu'ils ne sont riches que d'amour. Les jeunes filles, désespérées, dépérissent à vue d'œil, et une célébrité de Paris, consultée, — le docteur Patin, — les envoie aux eaux de Pirmont, en Wesphalie. Lisette, leur suivante, en informe aussitôt les intéressés, qui se rencontrent — comme par hasard — à la station thermale et machinent une ruse assez compliquée, pour amener le rétif

Géronte à récipiscence. Gringalet, le valet de Lycaste, et Palidas, un ami d'Alexandre, se déguiseront en médecins et chercheront à circonvenir le père des jouvencelles ; ils prendront le « prétexte des eaux »,

Pour donner aux deux sœurs quelques conseils nou-
[veaux.

Précisément, Gringalet a passé six mois dans l'officine d'un pharmacien, où il a appris quelques mots qui pourront lui servir ; il se présente le premier en robe de médecin :

Enfin sans avoir veu Montpellier ny Padoue,
Me voilà médecin, prest à faire la moue
Aux plus hupez docteurs de cette faculté.
Il ne faut pour cela qu'un visage effronté,
Qu'avoir quelque babil, jurer par Esculape
Et je verray bientost chacun mordre à la grape.

L'Esculape travesti assure que, d'un coup d'œil, en voyant le bassin, il se fait fort de dire « si la matière est ou dure ou liquide. »

Gringalet et Polydas sont introduits par Lisette dans... la bergerie, sous prétexte de faire « une consulte » ; le premier se dit

Médecin Champenois qui sçait mille recettes,

et l'autre se donne comme un frater « qui le suit pour apprendre. »

Mis en présence des jeunes filles, la consultation

commence ; les médecins persuadent aux jeunes malades qu'elles ne peuvent aller, de but en blanc, « inonder leurs entrailles d'un déluge d'eau qui hastera leurs funérailles » ; il leur faut, avant tout, prendre l'avis de personnes expérimentées comme eux-mêmes. On les laisse à l'écart se consulter un moment ; après de nombreuses gesticulations, ils demandent de quoi écrire et s'installent aux deux extrémités de la table, pour rédiger l'ordonnance, qu'ils remettent aux jeunes filles, puis se retirent, avec force saluts, en disant :

Adieu, nous vous laissons, suivez ce que j'ordonne,
Et vous éprouverez que l'ordonnance est bonne.

On se doute que les ordonnances remises aux deux sœurs ne sont que des déclarations enflammées. Plus tard, un courrier apportera aux amoureux, la nouvelle que le roi leur destine un emploi digne de leur naissance et de leur mérite ; ce qui les autorisera à renouveler leur demande de mariage et, cette fois, avec succès.

Les eaux de Pyrmont, qui ont joui autrefois d'une grande vogue, sont ferrugineuses, froides, chargées de sel marin, et Chappuzeau a tort d'en faire des eaux purgatives ; mais quel est l'auteur dramatique qui hésite à sacrifier la vérité à un effet scénique ? Ainsi, au dernier acte, une troupe de buveurs quittent précipitemment la fontaine et éprouvent des

perturbations intestinales, destinées à renforcer l'élément comique de la pièce :

LIRETTE

Elle va me farfouillant partout
Et sans mentir je sens icy bas qu'elle boust.

GÉRONTE

L'effet est merveilleux.

ALCIPE *à Oronte ; buveurs.*

Combien de fois, Oronte ?
Jusqu'à six ce matin, si je tiens bien le conte,

ORONTE

Moy deux de moins, je suis en cela journalier.
Excusez, je m'en vais derrière ce hallier.

ALCIPE

Tenez, voilà ma loge.

LUCRÈCE, *à Alison ; autres buveurs.*

Ha Dieu ! mon ventre crie.
La clef, je n'en puis plus, fais vite, je te prie.

ALISON

Ho ! fais-en faire une autre, il arrive souvent...
Mais deusses-tu crever, je prendray le devant.

ALCIPE

Il se faut rendre, en vain on trancheroit du brave.

PASTORALE DU BERGER CELIDOR ET DE FLORIMONDE BERGÈRE. *Pailhade* (*Farce*) représenté à Béziers, sur le théâtre des marchands, le jour de l'Ascen-

sion (1629) (1). — Deux charlatans, Arlequin et Poutingue (2), avant de débiter le boniment de

(1) A. Baluffe (*Le Médecin volant, à Pézenas*), pense que l'idée du *Médecin volant* fut inspirée à Molière par le vieux Théâtre de Béziers, lors de ses pérégrinations en Languedoc, et que cette première déclaration de guerre contre les médecins fut vraisemblablement représentée à Pézénas, le 8 nov. 1655. Molière eut la bonne fortune d'assister en curieux à la lutte homérique, sans trève ni merci, des deux sœurs ennemies, les Facultés rivales de Montpellier et de Paris, qui débuta par un « chamaillis d'eschole » et dégénéra bientôt en mêlée épouvantable. Spectateur désintéressé au fond, mais fort intéressé par la forme, il marquait les coups, retenait et mettait à profit les épisodes du plus haut comique, que lui fournissaient les champions des deux camps. On jugera du degré de fureur le paroxysme — où en était arrivée cette lutte fraticide d'après certains traits empoisonnés, lancés par Riolan, au nom de la tradition, mais façonnés et aiguisés par le haineux Guy Patin, contre l'infortuné huguenot Renaudot,— créateur d'une concurrence, inquiétante pour la Faculté de Paris, — les *Consultations charitables*, et ses adeptes du *Bureau d'adresse*.

Nous voyons ces charlatans, soubz prétexte de la médecine, impunément voller la bourse et bien souvent tuer les pauvres malades par leurs remèdes ; ce qui est pis, c'est que la plupart de ces gens meinent une vie débordée, fréquentent les bordels pour faire gagner du mal aux uns et aux autres et s'acquérir de la pratique, et aux femmes et aux filles leur donner des poudres et breuvages abortifs pour vuider leurs ventres. Nous nous en sommes plains aux magistrats, mais nos remontrances n'ont point été reçues. Il y a là un repaire de brigands où le beau nez de Renaudot a son aise...

En réalité, il ne s'agissait que d'une affaire vénale, sous couleur de défendre des privilèges et des prérogatives surannés. Or Guy Patin traitait la vénalité de ses confrères

(2) Synonyme languedocien de Purgon. *Se poutinguà*, signifie « se purger. »

leurs drogues, se disputent sur la supériorité réciproque de leur savoir. Poutingue, quelque peu

du midi de *philargyrie* : la poutre et la paille ! Le bouillant pamphlétaire, nous le savons, ne se piquait pas de délicatesse dans ses attaques ni dans ses ripostes.

En toute conscience, Molière pouvait-il, même avec son génie d'invention, imaginer des caricatures plus grotesques que celles tracées par les originaux mêmes ? Aussi devons-nous reconnaître que, malgré son apparence outrancière, il ne nous en a donné qu'une peinture indulgente et flattée.

En dehors de ces leçons de choses, il acheva de se documenter par la lecture de la *Seconde Apologie de l'Université de médecine de Montpellier* d'Isaac Carquet, publiée en 1654. Dans ce panégyrique hyperbolique, nous retrouvons le verbeux fatras et les traits caractéristiques de ses personnages et jusqu'à leurs expressions : « les avortons de médecine... les remèdes secrets, particuliers » sont reproduits dans le *Médecin volant*, et Sganarelle, le valet qui se fait médecin, est comme la critique vivante adressée aux adeptes hippocratiques, aux novateurs audacieux qui proposaient de supprimer le latin : fi donc ! n'était-ce pas mettre la médecine à la portée des « goujats et des servantes ? » Sganarelle esbrouffe donc le benêt de Gorgibus avec ses « latinades » de sacristie et ses *Per omnia se-cu-la, se-cu-lo-rum*, dont les dernières syllabes devaient être scandées avec une intention équivoque. Le valet médecin n'oubliait pas de se dire « grammairien » : un axiome de la Faculté ne déclarait-il pas « le latin aussi nécessaire pour exercer la médecine que la tonsure pour avoir droit aux bénéfices ? » Et Guy Patin, toujours sur la brèche, après avoir traité un suppôt de Montpellier « de chymique, d'ignorant, de charlatan et d'infâme », ne lui adressait-il pas la suprême injure, en l'appelant « peu grammairien ! » Or la pastorale de Béziers relève, avant Molière cette cuistrerie prétentieuse.

teinté d'études classiques, se dit « grammairien » et est pris d'une vive commisération pour son compère, qui ne connaît point le moindre mot de latin :

Ah ! le pauvre Arlequin !
Il faut parler français, si je veux qu'il m'entende.
D'où te vient cet orgueil ? Ta sottise est bien grande :
Tu sais donc plus que moi ?

ARLEQUIN

Oui, je sais plus que vous.

POUTINGUE

Comment cela ?

ARLEQUIN

Comment ? Par ce, Monsieur mon maître,
Que je sais plus que vous.

POUTINGUE

Cela ne sauroit être.
Sais-tu des minéraux extraire le vrai sel ?
As-tu bien, comme moi, commenté le Fernel ?
Sais-tu bien calciner, tirer les quintessences ?
Connais-tu bien du talc les secrètes puissances ?
As-tu du benjoin trouvé les qualités ?
As-tu du balsamon su les propriétés ?
Sais tu de l'ambre gris la valeur et les forces ?
Connois-tu la vertu des herbes, des écorces,
Fleurs, feuilles, gommes, fruits, bois, racines et troncs
Mille choses encor qu'ici nous abmettrons ?...

Après un assez pompeux étalage de connaissances scientifiques, Arlequin est obligé de reconnaître son infériorité et s'avoue vaincu. Le défilé des

amateurs du « palladium de l'art paracelsique » commence et, à chaque gogo introduit, Poutingue continue à faire montre de sa science. Un capitan espagnol lui demande-t-il un remède pour capter les bonnes grâces d'une rebelle, il lui remet le philtre merveilleux et en détaille la composition supercoquelicontieuse, selon le mot de Rabelais :

Monsieur l'Espagnol, je vous prie de croire
Qu'Apollon ne sait rien qui ne me soit notoire,
Surtout la cantharde avec lipomenée,
La toile vierge avec baralipoménés
Enticatolicon et la bave écumante
Des chevaux du soleil et du porc d'Erymanthe :
Tout cela bien broyé, cent fois cuit et recuit,
Puis dans un alambic distillé jour et nuit,
Produit une liqueur claire comme eau de roche
Qui fait vendre une fille et vous la met en broche (1).

Bérénice. Tragédie de Racine (1670). — La monomanie du suicide de cette princesse donna à Louis XIV l'occasion d'une raillerie assez piquante. Rencontrant son premier médecin, Dodart, au sortir de la première représentation, il lui dit en riant : « J'ai été sur le point de vous envoyer chercher, pour secourir une princesse qui voulait mourir sans savoir comment. »

En voici une autre d'égale valeur. Le jour de la mort de Spezzafer, acteur de la comédie italienne,

(1) Cf. *L'Artiste*, sept. 1881.

M..., médecin du roi, dit qu'on lui trouvait beaucoup de ressemblance avec cet acteur : « Vous vous trompez, répliqua le duc de..., Spezzafer n'a jamais tué personne. »

ELOMIRE HYPOCHONDRE OU LES MÉDECINS VENGÉS. Comédie en cinq actes, en vers; de Le Boulanger de Chalussay (1670). — Dans cette satire « rosse », l'auteur — un médecin ! — traite d'hypocondriaque, c'est-à-dire de malade imaginaire, le malheureux Elomire, — anagramme de Molière, — qui devait succomber à la phtisie pulmonaire trois années plus tard (1).

Les médecins, harcelés par Elomire, ne consentent à l'entendre que s'il s'affuble d'un complet de Mamamouchi ; puis, les vaillants tombent à poings fermés et à bras raccourcis sur cette grotesque « tête de turc » (2), devant laquelle ils devraient s'incliner, en admiration de son génie et en reconnaissance des services que ses critiques pouvaient rendre à leur art conjectural ; mais l'esprit de corps ignore l'équité.

LES GRISETTES OU CRISPIN CHEVALIER. Comédie, en un acte et en vers, de Chevillet de Champmelé (1671).

(1) LA MORT DE MOLIÈRE a été mise au théâtre par différents auteurs : Cubières-Palmezeaux (31 janvier 1788) et Pinchon (1873) y font figurer son médecin Mauvilain ; Dumersan, en 1830, place auprès du moribond deux médecins.

(2) *Le Mal*..., p. 283.

— Primitivement, cette pièce avait trois actes. Le chevalier Acaste, un aïeul du marquis de Priola, un fat, las des bonnes fortunes qui l'accablent à la cour, les cherche maintenant dans la bourgeoisie. Il jette ses vues sur les deux filles du procureur Griffant, promises, l'une à un Marchand, l'autre à un Apothicaire, M. Pindare, qu'elles finissent par épouser.

Dans la comédie nouvelle, Acaste est remplacé par Grispin, qui se fait passer pour chevalier et apothicaire ; Pindare devient Pruneau, un nom de circonstance. Au début, cela ne va pas sans quelque résistance ; les jouvencelles en tiennent pour Crispin double face ; aussi, à son futur officiel qui lui soupire :

Belle Angélique, enfin vous allez être à moi,

Angélique, la promise de Pruneau, l'apothicaire authentique, répond par cette rebuffade :

Modérez vos transports, Monsieur l'Apothicaire,
Des filles comme moi ne sont point des bijoux
Que l'on réserve aux gens mal tournés comme vous.

Bientôt, sous les habits de chevalier, Pruneau reconnaît Crispin et s'écrie :

Comment ! c'est le valet d'un fort homme d'honneur
Qui m'a, depuis six mois, donné sa chalandise ;
Il porte le flambeau quand je le clystérise.

Les filles du procureur, mortifiées d'avoir été jouées par un valet, se résignent, la mort dans

l'âme, à accepter les prétendus choisis par leur père.

C'est la première fois qu'un auteur forge un nom comique en rapport avec la profession du personnage. Molière (1) l'imitera bientôt pour baptiser l'apothicaire et les médecins de son *Malade imaginaire.* Dans *Arlequin, Empereur de la lune*, nous rencontrerons un Monsieur Cusiflle, une onomatopée ; un autre membre de la même confrérie s'appellera Visautrou, « le premier homme du monde pour mettre un lavement en place... » etc. Déjà Henri IV avait donné à son Apothicaire le sobriquet plaisant de Longuemort.

Le Collier de Perles. Comédie en trois actes, de Girardin (30 juillet 1672). — Sbrofadel vole un collier de trente-deux perles à Eularia, pendant son sommeil, et l'avale pour mieux le cacher. L'Apothicaire, Scaramouche, lui donne une forte médecine qui lui fait rendre trente et une perles, mais il en reste une ; il lui faut donc un nouveau remède.

Sbrofadel, au lit, se plaint de violentes coliques, provoquées par la nouvelle médecine ; Octave vient le prévenir qu'on est en train de lui préparer un lavement des plus actifs. Scaramouche porte ce laxatif en seringue et veut l'administrer à Sbrofadel ;

(1) Boileau, en helléniste avisé, aida Molière à forger les noms significatifs des quatre docteurs de l'*Amour médecin.*

mais celui-ci se défend, arrache la seringue des mains de l'Apothicaire et envoie son contenu au visage du garçon.

On arrête Sbrofadel, porteur de la perle retardataire, et on le condamne à prendre une seconde purgation. Tandis que Scaramouche la confectionne, il fait son testament et compose son épitaphe anticipée qui se termine de la sorte :

Adieu, passant, quelque mal qui t'arrive,
De tous les médecins crains les ordres maudits,
Crains des perles surtout la vertu purgative :
Sbrofadel n'est ici que pour en avoir pris.

Scaramouche apporte la nouvelle purgation, que Sbrofadel absorbe non sans grimaces ; au bout d'un instant, il ressent des douleurs d'entrailles atroces et pousse des cris déchirants qui attirent Eularia. Devant de pareilles souffrances, elle se résout à perdre la perle égarée plutôt que de voir souffrir Sbrofadel ; mais l'intestin du receleur la restitue aussitôt (1).

La Comtesse malade. Comédie, en un acte et en vers, de Raymond Poisson (1672). — La Hollande, en proie aux malheurs de la guerre, est supposée

(1) Le Comte de Roquefeuille ou le docteur extravagant. Comédie, en un acte et en vers, de Nanterre, comédien de la reine (1672). — En 1784, de Beauregard, autre comédien de la reine, donna, sous le même titre, une pièce en cinq actes qui ne fut pas imprimée

dangereusement malade. Les quatre nations, ses voisines, — la France, l'Espagne, l'Allemagne et l'Angleterre, — sont autant de médecins qui la traitent, ou plutôt la maltraitent, chacun à sa manière, c'est-à-dire suivant ses intérêts particuliers.

La scène représente un cabaret, Madame Hollande est alitée dans une pièce voisine, elle est atteinte « d'un mal empesté qui vient de France. » Chacun dit son mot, en vidant un pot de bière : à une commère, Frelingue assure que la patronne

Elle a le mal de Mer, elle a le mal de Terre,
Elle a... Que sçay-je enfin ? Elle n'est pas trop bien ;
Cent drogues qu'on luy fait, ne luy servent de rien.

Marille, servante de la Hollande, se lamente sur sa maîtresse :

Elle doit prendre encore un lavement ce soir :
On la fera mourir.

BADZIN, *holandois.*

Je pense qu'on y tâche.
Pourquoy ce lavement ? On dit qu'elle est si lâche,
Qu'elle laisse aller tout.

MARILLE

De moment en moment
Elle en prend, mais c'est bien contre son sentiment.
Ces lavemens sont faits d'une poudre étonnante
Qui luy fait rendre tout.

BADZIN

Elle est fort violente.
Entre-t-il pas dedans du salpestre et du plomb ?

MARILLE

Je ne sçay. L'on diroit de la poudre à canon.

Pénétrons dans la chambre de la malade. Madame Hollande se plaint de perdre ses forces et demande du vin d'Espagne, le seul breuvage qui puisse la remonter :

Quand mon mal commença, j'en prenois tous les jours.
Il a pu cependant en arrester le cours.

BELINE, *suivante de la Holande.*

Mais le tonnerre icy s'est toujours fait entendre.
Il peut estre tourné !

LA HOLLANDE

Je n'en pourrois pas prendre.

MARILLE

Hé bien, s'il est gasté, prenez-le par en bas.
................Ouy, prenez-le en clistère.

LA HOLLANDE

Hé bien, fais-le porter chez mon Apothicaire,
Qu'il l'apporte, au plutost. Mais, Marille, il faut bien
Qu'il me preste un canon, car j'ay perdu le mien.
Qu'il estoit doux, Marille, et que j'en crains un autre !

MARILLE

Jamais canon ne fit moins de mal que le vostre.

La Flandre rend visite à dame Hollande et lui apporte quelques consolations ; mais elle ne cesse de geindre :

Hé bien, qu'elle entre.
Ha le ventre, le ventre ! Ah ventre, ventre, ventre !

C'est qu'avec des tenailles
Des Démons, que je croy, m'arrachent les entrailles.

La Flamande lui conte qu'elle a eu le même mal,

Dans l'an soissanty sep gy l'en fus attaquée.

LA HOLLANDE

J'attends des Médecins de grande expérience
Qui me soulageront.

BELINE

Qui la tueront, je pense ;
Ils sont tous Étrangers. L'Espagnol et l'Anglois,
Et l'Allemand encor, bref jusques au François ;
Quelques-uns de ceux là la tueront, je m'assure.

LA FLAMANDE

Mon Dam, songez-ly bien à tous vos grandes affaires ;
Les Médicins dyhors, qu'il entre les Notaires ;
Toute ces Médicins ly sont Bourreaux, mon Dame,
Il vont fair mourir vous, Dieu prenne vous vostre âme.

La malade s'emporte et la traite de fourbe, d'impertinente masque, de petite guenon :

Pour me désespérer, elle estoit de concert.

Deux Bourguemestres supplient la Hollande de renoncer à la consultation :

Devons-nous endurer, Madame, qu'on vous tue ?

demande l'un : le second riposte :

Prenons un autre biais pour vous sauver la vie,
Mais prenez-le chez nous et que vos Assassins
S'en retournent chez eux faire les médecins.

La malade les prie de se taire à l'entrée des premiers médecins. La consultation commence entre le médecin Français et le médecin Anglais.

LA HOLLANDE

Ha! ha!

LE FRANÇOIS

Qu'avez-vous donc?

L'ANGLOIS

Vos transports sont extrêmes.

LA HOLLANDE

Hé qui le peut sçavoir, Messieurs, mieux que vous-[mesmes?

Les Bourgmestres protestent; l'un d'eux dit en *a parte* : « s'ils pouvoient crever! » Les médecins leur imposent silence; le Français traite l'un de « gros maroufle, et comme il se rebiffe, le gifle et le regifle; l'Anglais appelle l'autre « gros Asne » et accompagne l'insulte d'un soufflet.

Les Bourgmestres se retirent, la main sur la joue, et la consultation continue. Les médecins sont d'avis de faire promener l'égrotante. La Hollande essaie ses forces, puis, après quelques pas, demande sa chaise; le médecin français, facétieux, recule le siège de madame Hollande, qui tombe à la renverse. Au même moment entre le médecin espagnol, qui continue la pantalonnade : il relève la malade et la laisse tomber en avant :

Monsieur. Madame Hollande est je pense tombée.

Les médecins la relèvent et la remettent dans sa chaise, où elle se « pâme ».

Hé! je luy vay donner de mon *Catholicum*

dit l'Espagnol, en lui faisant prendre une prise.

BELINE

Hélas! elle se meurt, Monsieur, c'est du poison.

LE FRANÇOIS

Elle est fort mal, Monsieur.

L'ESPAGNOL

Quoy? mon *Catholicum*.
Donne la vie.

MARILLE

Hélas! il a fait le contraire.

L'ESPAGNOL

Mais comment diable encor cela se peut-il faire?
Voilà, depuis deux ans que j'en donne à la Cour,
Pour la troisième fois qu'il m'a joué ce tour.
Mais son pouls est fort bon.

Il tient le bras de Béline, croyant tenir celui de la malade.

BELINE

C'est mon bras; elle est morte!

L'ESPAGNOL

Je le croyois le sien, ou le Diable m'emporte.
Je m'étonnois aussi qu'elle eust le pouls si bon.

BELINE

Vous me serriez le bras d'une étrange façon !

Tandis que la Hollande reprend ses sens, le Français lui explique que tous ses membres ne sont plus que des Provinces Unies, c'est-à-dire un chaos :

D'un concert que c'estoit, c'est un charivary ;
Les esprits y manquans, la gangrène succède ;
Il faut pour lors courir au périlleux remède,
Il faut, dis-je, extirper et jouer des couteaux.

Maintenant il est trop tard, il fallait prévenir le mal par des purgations.

LA HOLLANDE

Un autre médecin qui se croit grand Génie,
Pour montrer ce qu'il sçait, m'attend à l'agonie.
C'est un Allemand.

L'ANGLOIS

Ouy, n'ayez aucun soucy,
Ce sera fait de vous, avant qu'il soit icy.
Il a la goute.

Le médecin allemand, couvert de fourrures, s'avance en boîtant :

J'ay la goute aux pieds, ne vous en déplaise.

La consultation reprend :

LE FRANÇOIS

Voyons la langue un peu.

LA HOLLANDE

Ma mort est assurée.

LE FRANÇOIS

Ah la méchante langue ! elle est toute ulcérée ;
Le plus fort gargarisme est inutile là.
Nous n'avons que le feu pour dessécher cela.

L'ALLEMAND

Le pouls intermitant, un fort mauvais augure.
Elle ne la fera pas longue, je l'assure.
Ouy, le mal est trop grand pour la pouvoir guérir.
Je m'en vay, ne pouvant icy la secourir.

L'Espagnol ne désespère pas de sauver la malade et reste auprès d'elle.

LA HOLLANDE

Je pense que les eaux me seroient salutaires.

L'ESPAGNOL

Les Minérales ? Point, elles vous sont contraires.

L'Anglais continue flegmatiquement l'examen de la malade ; il la palpe en tous sens :

Examinons un peu tout ce bas ventre-cy.
Panchez-vous sur le dos ? Vous estes bien ainsye.
Que de malignité là-dedans est enclose !
A ces sortes de maux, le remède effectif
Est de luy faire prendre un fort grand vomitif.

LA HOLLANDE

Un vomitif, Monsieur ! Je ne puis plus rien prendre.

L'ANGLOIS

C'est l'unique remède : il faut crever ou rendre.

Il lui défend le vent de la mer, qui lui est con-

traire, et le poisson, puis il revient à son remède héroïque :

Il faut luy provoquer un grand vomissement.

LE FRANÇOIS

Et luy tirer du sang, mais copieusement.

LA HOLLANDE

Quoy, me tirer du sang encor? Quelle ordonnance !
Je n'attendois pas moins d'un médecin de France.
Je me sens affoiblie et ne puis faire un pas ;
On m'en a tant tiré que l'on m'a mise à bas.
Médecin dangereux.

La malade se plaint d'avoir du chagrin ; « Eh bien, reprend le jovial médecin français, nous vous ferons danser ! »

L'ANGLOIS

C'est le remède à vostre maladie :
La joye est l'antidote à la mélancolie.

Ils la font danser et dansent avec elle,

Ha mes membres sont morts !

s'exclame dame Hollande, en s'affaisant. Les médecins concluent que :

L'art de la Médecine et de la Pharmacie
Ne la peuvent sauver.

Ils donnent leur langue aux chats, et cependant, avant de se retirer, en désespoir de cause, conseillent :

Que l'on la fasse donc porter aux Incurables.

Ballet de l'Illusion (3 août 1672). — On sait que les Jésuites possédaient un nombreux répertoire de pièces, en latin le plus souvent, que leurs élèves jouaient sur les scènes de leurs collèges. Entre chaque acte de tragédie, l'auteur — un des Pères Jésuites — intercalait les différentes parties d'un ballet qui alternait avec la pièce et avait quelque rapport avec son sujet. Ainsi *Le Ballet de l'Illusion*, du Père Lucas, donné à Louis-le-Grand, figurait dans la tragédie de *Catharina* ; à la troisième partie, consacrée aux *Illusion de l'Esprit*, une « Entrée » est réservés aux médecins d'Arcadie qui, pendant une éclipse, jugent la Lune malade et pensent la guérir en frappant à tour de bras sur des bassins d'airain (1).

L'Ombre de Molière (2). — Comédie, en un acte, par Marcoureau de Brécourt (1674). — Cette pièce, imprimée en 1700, fut jouée une année après la mort de J.-B. Poquelin. Les Médecins, aux Enfers, demandent justice à Pluton d'un téméraire, Molière, qui prétend traiter la Médecine d'imposture et de charlatanerie. « C'est donc quel-

(1) Le Docteur de verre. Comédie de Quinault (1635-1688 ; sans autre indication.

Amsterdam hydropique. Comédie burlesque, en trois actes, de M. F. V. C. H., représentée en 1673, imprimée en 1671. — Introuvable. Il est à supposer que cette pièce a donné à Poisson l'idée de sa *Hollande malade*.

(2) *Le Mal*..., p. 255.

qu'un qui la connaît ? » demande Pluton. Il va sans dire que Molière se défend et n'a pas de peine à confondre ces « superbes imposteurs. »

Le Nouvelliste. — Comédie, en un acte, d'un auteur *anonyme* (1673). — Un « nouvelliste » bavard et se disant bien informé raconte le dernier écho de la ville :

La mulle d'un grand Médecin,
Beste, que je pense assez rosse
Et qui mourroit, je croy, de faim,
D'un Page, bien monté derrière un grand carrosse,
Vient d'emporter la jambe.

L'auteur veut parler du mannequin en foin, habillé en Page, qu'un vaniteux de l'époque, Chamb..., avait fait clouer derrière son carrosse, pour qu'on le crût « homme à Pages. »

La Jalousie de Barbouillé. Comédie de Molière (1673). — Le grand comique ne lance qu'un trait contre les médecins, mais il est de poids ; c'est Barbouillé qui se charge de le décocher, pour expliquer sa méprise :

A cause qu'il est vêtu comme un médecin, j'ai cru qu'il lui falloit parler d'argent.

Le Malade imaginaire (1). Comédie en trois actes, de Molière (10 février 1673). — Il y a une

(1) *Le Mal...*, p. 231.

légende sur la trouvaille du nom de Fleurant. Voici la version lyonnaise, d'après L. Loire. Quand Molière fit sa dernière pièce, il ne trouvait pas de nom pour le « Levier de la Faculté », qu'il voulait mettre en scène. Un jour, rencontrant un garçon apothicaire, armé du plus noble ustensile de sa profession, il lui demanda sur qui « il allait tirer? » L'apothicaire lui répond qu'il va « seringuer de la beauté » à une comédienne :

— Comment vous nommez-vous? lui dit Molière.

— Fleurant, répond le « Postillon d'Hippocrate (1). »

Molière, enchanté d'avoir trouvé un nom qu'il cherchait vainement depuis plusieurs jours, ne peut résister au désir de lui en témoigner sa reconnaissance : il l'embrasse. *Se non è vero...* Cette explication, à défaut d'authenticité, en vaut une autre. Mais ne serait-il pas plus logique de croire que Poquelin a tout simplement donné à son personnage un nom en rapport avec les désagréments professionnels : « fleurer » de mauvaises odeurs?

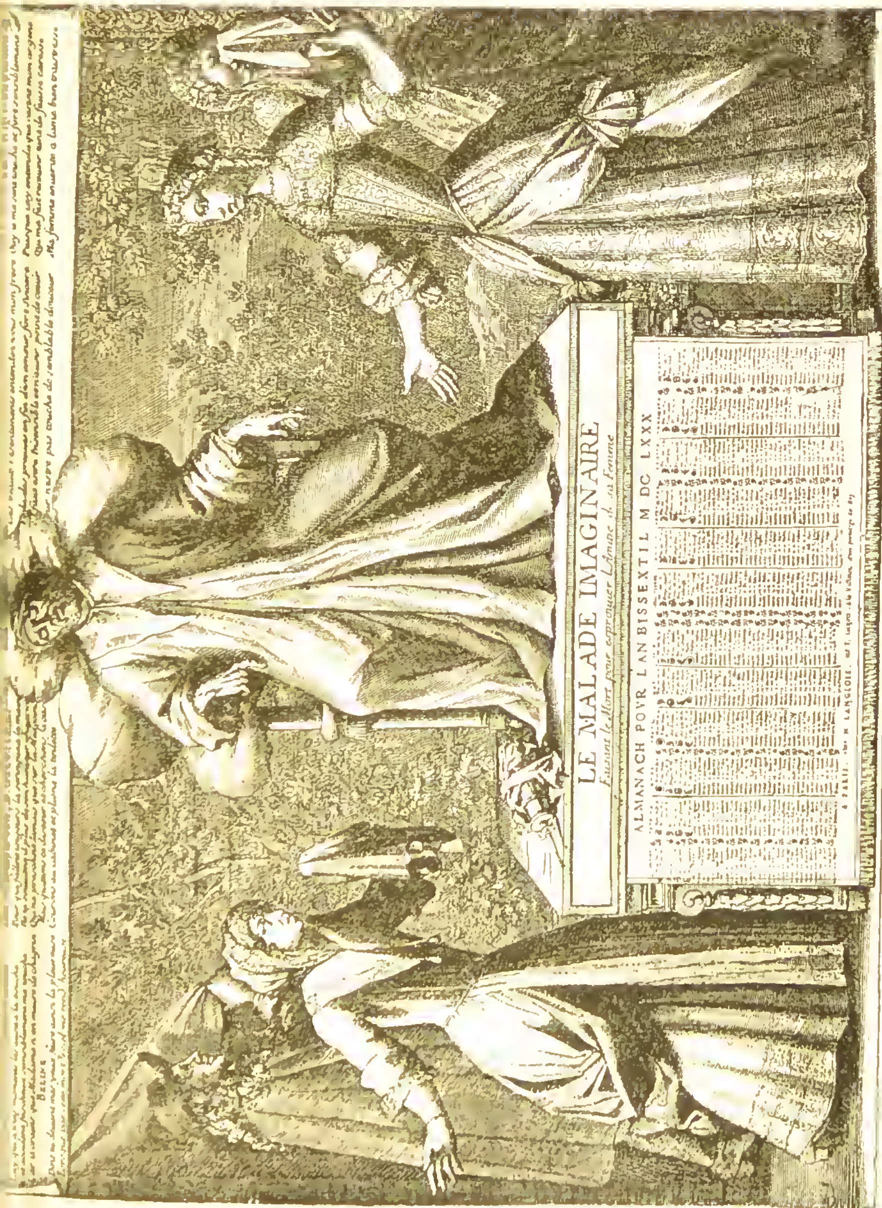
(1) Coïncidence au moins bizarre ; il existe dans un chef-lieu de canton de la Somme une officine tenue par une génération de Fleurant, honorables pharmaciens apothicaires ; mais nous ne croyons pas que la souche remonte au XVIIe siècle. Autre ironie du hasard : en 1338, la Faculté de médecine de Montpellier avait un chancelier qui s'appelait Raimond de Molière. (Astruc, cité par A. Baluffe).

N'en est-il pas de même des autres personnages, aux noms significatifs de Purgon, Diafoirus et Thomas, surnom d'un récipient « qui existe dans tous les ménages, dit le docteur Debove, et qui n'est pas précisément un ustensile de cuisine. »

Rappelons un incident piquant de la première représentation. Quand Fleurant, brusque jusqu'à l'insolence, vient, sa seringue à la main, pour donner un lavement au prétendu malade, le frère de celui-ci l'engage à refuser le remède ; l'apothicaire s'en irrite, traduit sa mauvaise humeur par force impertinences et s'attire cette réponse cinglante : « Allez, monsieur, on voit bien que vous n'avez coutume que de parler à des culs. » Tous les auditeurs se révoltèrent de cette expression Rabelaisienne (1), et à la seconde représentation, le passage incriminé fut ainsi modifié : « Allez, monsieur, on voit bien que vous n'avez pas coutume de parler à des visages. » C'était moins cru et plus spirituel.

Le 17 février 1900, anniversaire de la mort de

(1) La belle société n'acceptait le mot vilipendé qu'associé à un autre vocable : co-cu, par exemple, qui émaille le répertoire Moliéresque, vagabonde dans les *Lettres* de la marquise de Sévigné et s'égare même dans les *Mémoires* du cardinal de Retz. On connaît la fine repartie d'une dame Loiseau, riche bourgeoise, qui n'avait ni sa langue ni son esprit dans sa poche, à la demande de la duchesse ***, incitée par Louis XIV à prendre l'offensive : « Quel est l'*oiseau* le plus sujet à être cocu ? — C'est le *duc*, Madame, répondit la spirituelle interlocutrice. » (*Menagiana*).



13. — Tirée de la *Chronique médicale*. D'après un almanach de l'époque.

Molière, le docteur Debove fit aux étudiants de la Sorbonne une conférence sur le *Malade imaginaire*, (fig. 13), à laquelle nous ferons de larges emprunts. Tout d'abord, une critique sur le titre de la pièce.

...Je n'ai jamais vu de malade imaginaire. Des collègues, pratiquant la médecine depuis plus longtemps que moi, n'en ont également pas vu et Littré nie leur existence : « Malade imaginaire, personne la plupart du temps hypochondriaque qui, éprouvant des souffrances nerveuses très diverses, les rapporte à toutes sortes de maladies qu'elle n'a pas. » Autrement dit, la souffrance est réelle. mais le malade se méprend sur sa cause, il fait seulement une erreur de diagnostic, ce que nous ne saurions lui reprocher.

Ces « malades imaginaires » son bel et bien des malades fort à plaindre, ainsi que leur entourage, tourmentés par des symptômes subjectifs qui les torturent sans cesse. Argan est un névropathe, un neurasthénique type et il a mille fois raison, quand il dit à Béralde :

Je voudrais que vous l'eussiez, mon mal, pour voir si vous jaseriez tant.

Il n'y a jamais eu d'imaginaire que le malade des autres.

Suivent quelques réflexions, marquées au coin d'un réel bon sens, sur les attaques de Molière contre les médecins :

Malgré la vivacité de ses attaques, je ne veux pas vous laisser croire, ni que les médecins en soient fâ-

chés, ni que je veuille y répondre. Déjà Molière avait remarqué, dans la préface du *Tartufe*, que les médecins « ont souffert doucement qu'on les ait représentés. » Nous le souffrons avec une patience beaucoup moins méritoire que celle de ses contemporains. Il n'a pas été, il est vrai, indulgent pour nous, et pour soutenir qu'il nous a aimés, il faudrait prendre à la lettre ces paroles d'Alceste :

Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte
A ne rien pardonner le pur amour éclate.

Si vous admettez cette définition, Molière nous a aimés d'un amour très pur, car il ne nous a rien pardonné. Mais ce qui est certain, c'est qu'il nous a rendu service.

...Ce malheureux Argan est entouré de personnages qui n'aiment ni les médecins, ni la médecine. Écoutez, en particulier, son frère Béralde : « Une grande marque que vous vous portez bien et que vous avez un corps parfaitement bien composé, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pu parvenir à gâter la bonté de votre tempérament et que vous n'êtes point crevé de toutes les médecines qu'on vous a fait prendre ». Et plus loin : « Je ne vois rien de plus ridicule, dit-il, qu'un homme qui veut se mêler d'en guérir un autre. »

Le même homme a sur la science médicale une opinion qui lui est très personnelle, il niera la circulation du sang et il marchera de pair avec les Diafoirus. En effet, dans une thèse de 1670, la circulation du sang est niée : « Car, dit l'auteur, qui a jamais surpris la nature dans ses opérations. » En thérapeutique, Béralde pense qu'il faut laisser faire la nature :

« Presque tous les hommes, conclut-il, meurent de leurs remèdes et non pas de leurs maladies. »

Les arguments fallacieux de Béralde fournissent au conférencier une mordante boutade sur la médico-manie, travers ante-diluvien. C'est la paraphrase de la réflexion de Pajot : « Si vous voulez entendre dire des bêtises à un homme d'esprit, engagez-le à parler médecine. »

Vous direz que j'ai trop sur le cœur le mal que Béralde dit des médecins. Je lui en veux pour une autre raison. Je l'ai fréquemment rencontré dans le monde sous figure d'un notable commerçant, d'un haut fonctionnaire, d'un homme riche par fortune héréditaire ou acquise ; la profession varie, le seul caractère constant est une situation suffisante pour être entouré habituellement d'approbateurs qui encouragent à parler des choses qu'on ignore.

Ces Béralde vous font souffrir particulièrement quand vous dînez en ville, à l'heure où, sous prétexte de fumer un cigare, les hommes se séparent des femmes et en profitent pour être plus bêtes que d'habitude. On vous tient alors des propos comme celui-ci : « Je ne crois pas à la médecine. » Comme si la médecine au lieu d'être une science était un article de foi ! La personne qui énonce cette affirmation est nécessairement très bien portante. On n'a qu'à la féliciter et lui souhaiter de ne pas changer d'opinion de longtemps, ce qui revient à lui souhaiter une longue santé.

D'autres fois, on vous objecte que la médecine fait moins de progrès que la chirurgie. Il est inutile d'essayer de démontrer à Béralde que les limites de la mé-

decine et de la chirurgie sont artificielles ; il ne comprendrait pas, car l'intelligence des Béralde est plus stationnaire que la médecine.

Le même homme vous vante parfois certains médicaments, certaines eaux minérales et vous affirme que vous vous trouverez bien de les prescrire ; car nombre de gens nient la science médicale, sans perdre aucune occasion de donner des conseils aux malades et aux médecins.

Le conférencier examine le caractère et le rôle des médecins qui soignent Argan et ont tout au moins le mérite de le reconnaître malade.

...Nous commencerons par M. Purgon. Il ne paraît qu'une fois dans une scène où il reproche à M. Argan d'avoir refusé un clystère qu'il avait pris plaisir à composer lui même, qu'il avait inventé et formé dans toutes les règles de l'art et qui devait faire dans les entrailles un effet merveilleux. Cette scène et celle où Toinette est déguisée en médecin, sont comiques, elles font rire, mais elles sont médicalement invraisemblables... Il n'est pas seulement honnête homme, il est honnête médecin, et sur ce point d'honneur, Béralde lui rend justice : « Il ne faut point, dit il, lui vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire : c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera, et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfants et ce qu'en un besoin il ferait à lui-même. »

Molière, au suicide près, vise ici Guenaut convaincu par Guy-Patin d'homicide sur plusieurs membres de sa famille (p. 236). Mais le satanique babillard, lui-même, n'y allait jamais de main-

morte. N'est-il pas partisan des saignées à blanc et ne se vante-t-il pas, « pour l'exemple », d'avoir saigné son fils, âgé de sept ans, « vingt fois, en quelques jours ? » La Faculté, à l'instar de la Cour, avait ses princes du sang. Un de ses confrères de la Brosse, a l'audace de « préférer mourir » plutôt que de se faire ouvrir la veine ; Guy-Patin lance au réfractaire ce méprisant anathème : « Le diable le saignera comme mérite un fourbe, un athée, un imposteur, un homicide, et bourreau public, tel qu'il était ! »

Mais rendons la parole à notre conférencier.

Permettez-moi de vous montrer toute la perfidie de cette phrase. Les médecins sont habitués au reproche de tuer leurs malades ; il sont les premiers à rire lorsque Sganarelle dit dans le *Médecin volant* : « Je vous réponds que je ferai aussi bien mourir une personne qu'aucun médecin qui soit dans la ville », ou bien encore lorsque Lisette dit, dans l'*Amour médecin* : « Que voulez-vous faire, monsieur, de quatre médecins ? N'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne ?... Est-ce que votre fille ne peut pas bien mourir sans le secours de ces messieurs-là ?

...Dans la vie réelle, la plaisanterie du médecin qui tue ses malades a été si souvent répétée qu'elle fait sourire les plus grincheux d'entre nous. Mais lorsqu'au lieu de nous accuser d'avoir tué des malades en général, on nous accuse d'avoir tué telle ou telle personne, nous trouvons que la plaisanterie passe la mesure.

...Si je défends l'honnêteté de M. Purgon, je n'entends pas défendre sa valeur médicale. Il est certain

qu'il est trop confiant dans son art, qu'il lui manque cette pointe de scepticisme, sans laquelle il n'y a pas de critique.

Mais au moins, dira-t-on, approuvez-vous le traitement de M. Purgon ?

— Il faisait ce qu'on faisait de son temps, nous aurions fait comme lui ; il est facile de blâmer les anciens lorsqu'on dispose d'une foule de notions qui leur manquaient.

Laissons M. Purgon pour nous occuper de son beau-frère, M. Diafoirus, et de son neveu Thomas, prétendant d'Angélique... Argan veut ce mariage mais il invoque une raison bien invraisemblable : « Je veux me faire un gendre et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre la maladie... d'être à même des consultations et des ordonnances. » Nous ne voyons jamais un malade donner sa fille en mariage à un medecin pour être mieux soigné. Nous voyons précisément l'inverse. Si un malade marie sa fille à son médecin, immédiatement celui-ci cesse de le soigner. Il ne saurait prendre la responsabilité, pour parler la langue de Toinette et de Beralde, de tuer son beau-père, ni même sa belle-mère.

...Avant le départ de Diafoirus, Argan lui demande combien il faut mettre de grains de sel dans son œuf ; « Six, huit, dix, répond Diafoirus, par les nombres pairs ; comme dans les médicaments par les nombres impairs. » Ceci est une allusion ironique à la doctrine d'Hippocrate qui faisait jouer un rôle important aux nombres (1)... Cette doctrine est singulièrement malme-

(1) Ailleurs (A. II, S. II), Argan, sur la recommandation de M. Purgon, se promène le matin dans sa chambre « douze allées et douze venues » ; mais il est assailli de sombres préoccupations : il a oublié de demander si c'est en long ou

née dans la conversation où Lisette (*Amour médecin*) annonce à M. Tomès la mort d'un malade : « Cela est impossible, dit M. Tomès, Hippocrate dit que ces sortes de maladies ne se terminent qu'au quatorzième ou au vingt-et-un ; et il n'y a que six jours qu'il est tombé malade.

— Hippocrate, répond Lisette, dira ce qu'il lui plaira ; mais le cocher est mort. »

Molière a contribué à affranchir la médecine du joug des anciens, à nous donner la liberté de conscience. A cette époque, la médecine était une sorte de religion, Hippocrate et Galien étaient des textes sacrés, commentés par des prêtres d'Esculape...

Si vous entrez dans le grand amphithéâtre de notre école, au-dessus de la tête du professeur vous lirez : « *Ils tiennent des dieux les secrets qu'ils nous ont transmis* ». Vous comprendrez alors pourquoi Sganarelle dit à don Juan : « Comment, Monsieur, vous êtes *impie* aussi en médecine ?... Vous avez l'âme bien *mécréante*. »

Et plus loin le même Sganarelle parlant de l'émétique dit encore : « Ces miracles ont converti les plus incrédules esprits. »

Aujourd'hui la médecine a perdu son caractère religieux, mais je crains bien, si ce qu'on dit de certains pélerinages est exact, que la religion n'ait pas perdu tout caractère médical.

En faisant *Le Malade imaginaire*, Molière a rendu grand service aux médecins, mais il est peu probable que ce fut son but ; il avait d'abord celui d'amuser le

en large. Ces plaisanteries, suivant la remarque de A. Franklin, repose sur un fond réel : Hippocrate préconise, en effet, la promenade matinale ; elle rend la tête légère et alerte. »



LA CEREMONIE DV MALADE IMAGINAIRE

Fig. 14

public, mais je ne puis m'empêcher de penser qu'il avait l'idée de soustraire le grand roi à la tyrannie des médecins. Les trois grandes pièces où il les a le plus attaqués ont été faites pour Louis XIV : l'*Amour médecin,* représenté à Versailles en 1665 ; *M. de Pourceaugnac*, représenté à Chambord en 1669 ; à cause de différends avec Lulli, *Le Malade imaginaire* ne fut pas, du vivant de Molière, représenté devant le roi, mais il avait été composé spécialement pour lui : « *Le projet en a été fait, est-il dit dans la préface, pour le délasser de ses nobles travaux.* »

Dans une étude sur *La thérapeutique, en 1673* (1), le docteur Morel-Lavallée reconstitue le texte primitif de la *Cérémonie du Malade* (2), qui termine la pièce de Molière. Ce divertissement fut amputé d'un tiers environ, d'abord à cause de quelques longueurs ; mais les plus larges coupures furent faites surtout par les ciseaux des censeurs de nos monarchies ; à l'époque de la Restauration, ces chastes émules de Fulbert, échoués dans la plus pudique des *Revue des deux mondes,* exigeaient la suppression des vers notés comme « mal pensants » ou des « crudités odieuses » aux spectateurs qui refusaient d'admettre, avec Boileau, que

Le latin dans ses mots brave l'honnêteté.

(1) Cf. *Rev. de thérap. médico-chir.*

(2) *Le Mal...*, p. 252. — Le texte original de cette *Cérémonie*, antérieur à l'impression de la Comédie, a été publiée, en 1885, par Lemerre, avec une eau-forte des frères Ern. et Fréd. Hillemacher, reproduite fig. 14.

Le moniteur officieux du « Monde où l'on s'ennuie ». rétablit, en 1846, la plus grande partie de ces mutilations ; mais il n'osa pas imprimer, même en latin macaronique, certaines énormités des plus réjouissantes. Nous ne reproduirons précisément que les strophes mises à l'index. D'abord les passages « mal pensants » contre la Faculté :

A la deuxième (1) *Entrée* de ballet, après l'interrogatoire du second Docteur et la réponse du Bachelier Argan, le troisième Docteur prend la parole :

(1) *Première*, dans certaines éditions, où il n'est pas tenu compte de l'*Entrée* des tapissiers qui placent les bancs en cadence, suivis de huit porte-seringues, six apothicaires, vingt-deux docteurs et celui qui se fait recevoir médecin, huit chirurgiens dansants et deux chantants. Quoiqu'il en soit, il est généralement admis que c'est en prononçant son premier *Juro*, à cette *Entrée*, que Molière eut son hémoptysie mortelle. Ce fait est démenti par La Grange qui, en cette soirée néfaste, remplissait le rôle de Cléante : « Molière, écrit-il dans ses notes, travaillé de sa fluxion, n'acheva son rôle qu'en souffrant beaucoup, et le public connut aisément qu'il n'était rien moins que ce qu'il avait voulu jouer. » Le malade imaginaire, par une ironie du sort, était devenu un moribond naturel.

Cette réception bouffonne fut, dit-on, une plaisanterie de société imaginée, dans un souper, chez Mme de la Sablière, où La Fontaine et Despréaux se trouvaient avec Molière (*Bolæana*). Mais cet *Intermède* rappelle, dans tous leurs détails, les cérémonies, alors en usage, pour la réception des médecins, à Montpellier, où Molière séjourna. Locke fit un voyage dans cette ville, en 1676, et décrivit la cérémonie à laquelle il assista : elle diffère peu de la farce molié-

TERTIUS DOCTOR

Ex responsis, *il paraît* jam sole clarius
Quod lepidum iste caput, Bachelierus,
Non passavit suam vitam ludendo *au trictrac*,
Nec in prenendo *du tabac*.
Sed explicat *pourquoi* furfur macrum (son pour les
Et parvum lac, [clystères)
Cum phlebotomia et purgatione humorum
Appellantur a medisantibus *idolæ medicorum*,
Nec non pontus asinorum ;
Si premièrement grata sit Domino Præsidi
Nostra libertas quæstionandi,
Pariter dominis doctoribus
Atque *de tous ordres* benignis auditoribus.

resque : « Recette pour faire un docteur en médecine. Grande procession de docteurs habillés de rouge, avec des toques noires; dix violons jouent des airs de Lulli. Le président s'assied, fait signe aux violons qu'il veut parler et qu'ils aient à se taire, se lève, commence son discours par l'éloge de ses confrères, et le termine par une diatribe contre les innovations et la circulation du sang. Il se rassied. Les violons recommencent. Le récipiendaire prend la parole, complimente le chancelier, complimente l'Académie. Encore les violons. Le président saisit un bonnet qu'un huissier porte au bout d'un bâton, et qui a suivi processionnellement la cérémonie, coiffe le nouveau docteur, lui met au doigt un anneau, lui serre les reins d'une chaîne d'or, et le prie poliment de s'asseoir. Tout cela m'a fort peu édifié. » (Aimé Martin.)

A Rome, raconte L. Barbillion, dans son *Histoire de la médecine*, les cours d'anatomie se faisaient avec une grande pompe : on se rendait à l'amphithéâtre élégamment décoré, par des rues jonchées de fleurs et de branches de lauriers: pendant la séance, on distribuait des bouquets et des

BACHELIERUS

Quærit a me dominus doctor
Chrysologos, (id est, *qui dit d'or*),
Quare parvum lac et furfur macrum
Phlebotomia et purgatio humorum
Appellantur à medisantibus idolœ medicorum
Atque pontus asinorum ?
Respondeo : quia
Ista ordonnando non requiritur magno scentia ;
Et ex illis quator rebus
Medici faciunt ludovicos, pistolas *et des quarts d'écus*.

CHORUS

Bene, bene, bene, etc.

La dernière question du Sixième Docteur commence la série des « crudités odieuses », — bien anodines, cependant, — qui, sous Charles X, scandalisaient les censeurs : n'exigèrent-ils pas, dans une pièce, qu'on changeât le nom d'une salade, — la barbe de capucin, — « parce qu'on n'a pas le droit de railler l'Eglise ? » Donc, ceux de nos lecteurs qui considèrent la Bible comme un livre moral, passeront les lignes suivantes, car elles pourraient choquer leurs chastes yeux :

SEXTUS DOCTOR

Cum bona venia Reverendi Præsidis,
Filiorum Hippocratis,
Et totius coronæ nos admirantis,
Petam tibi, resolute Bacheliere,

oranges ; à la fin du cours, on faisait une collecte destinée à subvenir aux prières pour les âmes dont les corps avaient servi aux démonstrations.

Non indigus alumnus *di Montpeliere*,
Quæ remedia cæcis, surdis, mutis,
Manchotis, claudis, atque omnibus estropiatis,
Pro coris pedum, malum *de* dentibus, pesta, rabie,
Et nimis magna commotione in omni *novo marie*
Convenit facere ?

BACHELIERUS

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare.

CHORUS

Bene, bene, bene., etc.

OCTAVUS DOCTOR

Impetrato favorabili *congé*
A domino Præside
Ab electa troppa doctorum
Tùm practicantium quàm practicæ avidorum
Et a curiosa turba badaudorum,
Ingeniose Bacheliere,
Qui non potuit esse *jusqu'ici déferré*,
Faciam tibi unam quæstionem de importantia :
Messiores, detur nobis audientia !
Isto die, bene mane,
Paulo ante *mon déjeuner*,
Venit ad me una domicella,
Italiana, *jadis* bella,
Et ut penso, *encore un peu* pucella,
Quæ habebat pallidos colores,
— « Fievram blançam » (dicunt magis fini doctores) —
Quia plaignebat se de migraina,
De curta halena,

De granda oppressionne,
Jambarum enflatura, et effroyabili lassitudine ;
De batimento cordis,
De strangulamento matris,
Alio nomine vapor *hystérique*,
Quæ, sicut omnes maladiæ terminatæ *en ique*
Facit à *Galien la nique.*
Visagium apparebat bouffitum, et coloris
Tantum vertœ quantum merda anseris.
Ex pulsu petito, valde frequens, et urina mala,
Quam apportaverat in phiola,
Nom videbatur exempte *de fébricule.*
Au reste, tam debilis quod venerat
De son grabat.
In cavallo *sur une mule*,
Non habuerat menses suos
Ab illa die qæ dicitur *des grosses eaux* ;
Sed contabat mihi *à l'oreille*
Que si non erat morta, *c'était grand merveille*,
Perchè, in suo negotio,
Era un poco d'amore, et troppo di cordoglio.
Che suo galanto senera andanto in Allemagna,
Servire al signor Brandebourg una campagna.
Usque ad *maintenant* multi charlatani
Medici, apothicari et chirurgiani
Pro sua maladia in vano travaillaverunt,
Juxta *même* las novas gripas istius *bourru Van Helmont*
Amploiantes ab oculis cancri ad Alcahest ;
Veuillas mihi dire quid superest,
Justa orthodoxas, illi facere ?

BACHELIERUS

Clysterium donare
Postea seignare
Ensuita purgare.

CHORUS

Bene, bene, bene, etc.
Mais si tam grandum bouchamentum
Partium naturialum
Mortaliter obstinatum
Per clysterium donare,
Seignare,
Et reiterando *cent fois* purgare,
Non potest se garire,
Finaliter quid trovaris *à propos* illi facere?

BACHELIERUS

In nomine Hippocratis, benedictam cum bono
Garcone conjunctionem imperare.

CHORUS

Bene, bene, bene, etc.

PRÆSES

Ego, cum isto boneto,
Venerabili et docto,
Dono tibi et concedo
Puissanciam, virtutem, atque licentiam
Medicinam cum methodo faciendi,
Id est :
Clysterisandi,
Seignandi.
Purgandi,
Sangsuandi,
Ventousandi,
Scarificandi,
Perçandi,
Taillandi,
Coupandi,

Trepanandi,
Brulandi ;
Uno verbo, *selon les formes*, atque impune, occidendi,
Parisiis et per totam terram.
Rendas, Domine, his Messioribus gratiam !

Après l'allocution du Président et la Quatrième *Entrée*, le *Secundus Chirurgus* termine la séance par ces vœux, aussi sincères que libres, adressés au récipiendaire :

Puissent toti anni
Lui essere boni
Et favorabiles,
*Et n'*habere *jamais*
Entre ses mains, pestas, epidemias,
Quæ sunt malas bestias,
Mais semper pleuresias, pulmonias,
In renibus et vessià pierras,
Rhumatismo *d'un* anno, et omnis generis fievras,
Fluxus *de* sanguine, gouttas diabolicas,
Mala de sancto Joanne, Poitevinerum colicas,
Scorbutum de Hollandià, verolas parvas et grossas,
Bonos chancros, atque longas CALIDOPISSAS.

Une dernière remarque, au sujet de cette pièce, le chant du cygne de notre immortel génie. Tout comme Montaigne qui écrivait : « Les médecins connoissent bien Galien mais nullement le malade » et recourrait, en cas de besoin, à la Faculté, Molière, après avoir traité la médecine de « folie » et de « momerie » — nous en passons et des pires — acceptait quatre saignées dans la même journée !

Certes. en faisant l'esprit fort, il pouvait accuser l'impuissance de l'art médical, contre sa tuberculose pulmonaire, mais il devait surtout s'en prendre aux surmenages de sa profession et de sa passion pour sa « perverse » Armande Béjart, sa « carogne de femme ».

Mais laissons en repos les cendres de Molière et parlons du costume de ses victimes, dont il est question dans le *Malade imaginaire.* Quand Béralde et Toinette (A. III, S. XXII), persuadent à Argan de prendre ses degrés et qu'il suffit pour cela d'avoir de la barbe, — « la barbe fait la moitié du médecin » — et de porter « une robe et un bonnet », ils décrivent le costume doctoral et la physionomie des praticiens de la seconde moitié du XVIIe siècle. Un sixain d'alors, à tendance épigrammatique, donne la peinture exacte de nos anciens confrères :

Affecter un air pédantesque,
Cracher du grec et du latin,
Longue perruque, habit grotesque,
De la fourrure et du satin,
Tout cela réuni fait presque
Ce qu'on appelle un Médecin.

Vers le milieu du règne de Louis XIV, les médecins se libérèrent du bonnet pointu, en forme d'éteignoire — l'emblême de la médecine de l'époque — et adoptèrent le costume de la bourgeoisie, avec manchons en hiver (fig. 13 et 14). Faites enfourcher à ces fantoches la mule « admirable » de Tomès



g. 15. — D'après Granville. — « Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette ». *Le Médecin malgré lui.* (p. 241).

ou le cheval « merveilleux » de Desfonandrès, vous aurez l'attitude piteuse de la confrérie, dans l'exercice de ses fonctions, qui, au sortir de l'Ecole était tenue de faire de la haute-école.

Quand à la perruque, elle fut, longtemps après Molière, remplacée par la perruque à marteau. Corvisart ne pouvait se résoudre à s'en afflubler, et cette légèreté lui nuisit beaucoup. Madame Necker esclave de la mode, comme toutes les moutonnières de son sexe, ne pardonna pas au célèbre médecin cet acte de rébellion et quand il lui demanda un service de médecine dans l'hôpital qu'elle venait de fonder, cette charitable personne lui déclara peu charitablement, que son asile n'aurait jamais un médecin sans perruque, et lui donna à choisir entre sa chevelure naturelle ou une toison artificielle : il préféra garder ses cheveux. Suivant un dicton bien connu, la femme est un être caractérisé par des idées courtes et de longs cheveux : peut-il trouver meilleure application qu'ici?

Mithridate. Tragédie en cinq actes, de Racine (1673). — On sait que le roi de Pont craignait le « mauvais café », déjà en usage clandestin sur les bords de la mer Noire; aussi prenait-il tous les matins un électuaire, auquel il laissa son nom, composé par Zopyre, — de trente-six substances, d'après Celse, de treize seulement, suivant Galien —

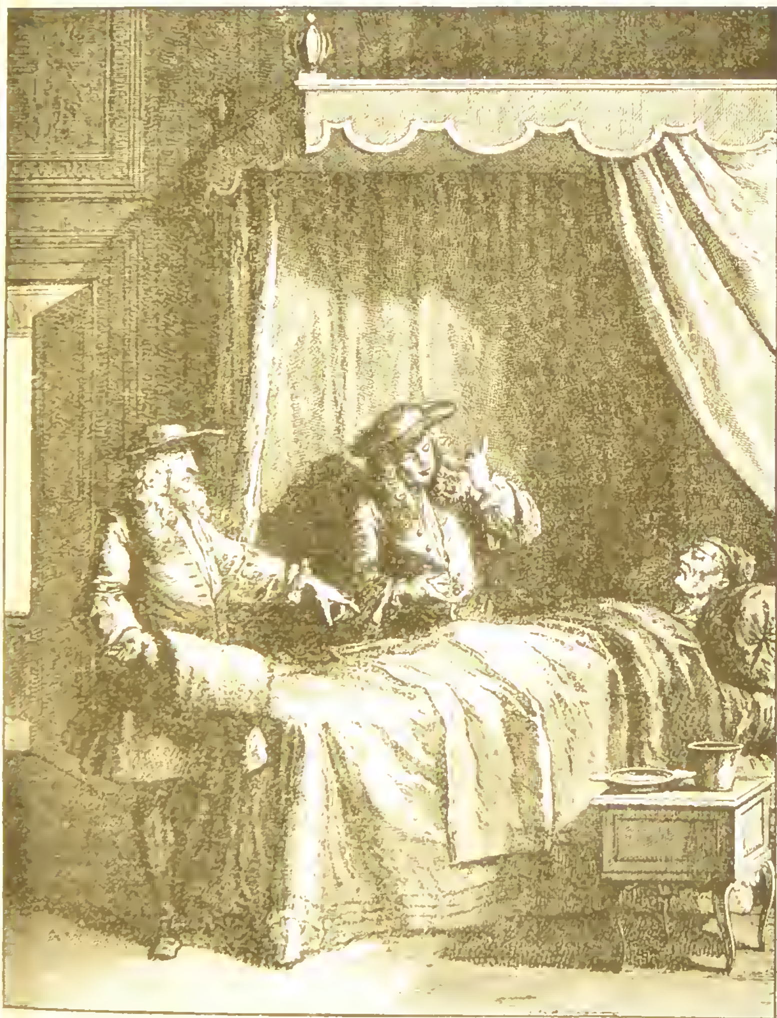


Fig. 16 Les Medecins Tant Mieux et Tant Pis; d'apres J. B. Oudry.

qui passait pour l'antidote universel. C'est ce que Mithridate rappelle dans ce passage (A. IV, s. V) :

Quoi ? des plus chères mains craignant les trahisons,
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons,
J'ai su, par une longue et pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie.

La puissance de cet antidote fut telle que, pour échapper aux Romains victorieux, le roi de Pont prit inutilement un poison des plus violents. Son confident Arbate donne ce détail dans le récit qu'il a fait à Monime des derniers moments de son époux :

D'abord il a tenté les atteintes mortelles
Des poisons que lui-même a crus les plus fidèles,
Il les a trouvés tous sans force et sans vertu.
« Vain secours, a-t-il dit, que j'ai trop combattu !
« Contre tous les poisons soigneux de me défendre,
« J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvais attendre. »

Ce prince, prémuni, selon la légende, contre toutes les substances vénéneuses, fut obligé d'ordonner à Bititus, l'un de ses esclaves, de le tuer.

Le poète Quintus Serenus raconte, avec Pline, que la recette de la fameuse préparation anti-vénéneuse, trouvée par Pompée dans le fort du Château-Neuf, consistait en une macération de noix, de figues et de feuilles de rue, dans un vin légèrement salé, arcane mystérieux qui fit éclater de rire le grand général de Sylla.



Fig. 17. — M. de Pourceaugnac, d'après Ch. Coypel, et l'eau-forte de T. de Mare. (p. 250).

Le Triomphe de la Médecine (1). Comédie en trois actes (14 mai 1674). — C'est un grossier pastiche du *Malade imaginaire*. Scaramouche, riche bourgeois et neurasthénique de la plus belle eau, ne peut se passer de son Médecin, de son Chirurgien ni de son Apotiquaire, leur satellite. Sa fille, Aurélia, aime Cinthio qui flatte les goûts de Scaramouche, pour devenir son gendre, et pousse la plaisanterie jusqu'à simuler la réception de son beau-père au doctorat en Médecine, condition *sine quâ non* du consentement. On en fait la *Cérémonie*, accompagnée de la bastonnade du *Bourgeois gentilhomme*. Cette pantalonnade est bourrée d'incidents comiques.

Arlequin, valet de Scaramouche, porte au médecin de son maître, et sur ses ordres, « un présent fort honnête » — une paire de candélabres — dont il espère qu'il sera satisfait. Pendant la conversation, Spezzafer a substitué aux chandeliers une paire de cornes, qu'Arlequin offre au Docteur. Celui-ci se fâche ; mais Spezzafer rapporte les candélabres qui sont acceptés avec joie. Le Docteur tire de sa poche un portefeuille et y prend un papier qu'il donne, en récompense, à Arlequin désappointé : il y lit un aphorisme d'Hippocrate, recommandant de dîner sobrement pour se bien porter : « J'aimerois bien mieux, répond le valet, que vous m'en

(1) *Ancien Théâtre Italien.*

donniez un qui m'ordonnât de souper trois ou quatre fois par jour. »

De retour à la maison, le sacripant se venge de sa déconvenue sur son maître et lui dit :

Monsieur le Docteur est si satifait de votre présent, que, par reconnaissance, il vous ordonne de vous faire tirer du sang ; et comme votre Chirurgien ordinaire est malade, mon avis est d'en aller promptement chercher un autre.

Scaramouche prétend qu'il a besoin de se fortifier et non de s'affaiblir. Sa servante, Diamantine, lui apporte un verre de vin d'Espagne et un biscuit : « Qu'allez-vous faire? s'écrie Arlequin, avez-vous envie de vous faire crever ? » Il mange le biscuit, boit le vin et présente à la place l'aphorisme du Docteur. Scaramouche fait contre fortune bon cœur et se demande s'il ne ferait pas bien de prendre un clystère. Diamantine approuve l'idée de son maître et, après « le bouillon pointu », lui offrira un excellent bouillon consommé. Scaramouche attend sur son lit et s'endort. Diamantine a préparé le lavement et se presse pour l'administrer ; Arlequin l'arrête : « Mon maître, lui dit-il, m'a ordonné de recevoir la seringue et de te dire d'aller chercher le bouillon. » Diamantine laisse l'instrument et rapporte le bouillon. « Tu peux t'en retourner, ajoute le fripon, car mon maître ne veut le prendre que de ma main. » La suivante remet l'écuelle, mais, comme elle a des soupçons, elle se

cache et voit Arlequin boire le bouillon et le savourer à l'aise.

Scaramouche se réveille et demande son consommé ; Arlequin ne perd pas le Nord ; il vide la seringue dans le récipient, en disant : « Au sur plus qu'importe qu'il entre par la porte de devant ou par celle de derrière ! » Il présente l'écuelle à Scaramouche qui, après en avoir pris une gorgée, la rejette avec force grimaces.

Diamantine sort de sa cachette et apprend à son maître la vérité. Scaramouche, furieux, saute à bas du lit, poursuit Arlequin qui se cache dessous et se réfugie ensuite dans la chaise percée. « La colère et l'agitation où je suis, dit Scaramouche, m'obligent à aller à la selle. » Il lève le couvercle ; au même moment Arlequin s'écrie : « Oh mé ! » Scaramouche surpris demande : « Qui est là ? — C'est moi, répond Arlequin, en passant la tête par la lunette ». Scaramouche détache sa ceinture pour l'étriller d'importance, mais Arlequin détale rapidement en emportant la chaise percée.

Au second acte, Arlequin, habillé en Chirurgien, vient pour saigner Scaramouche, à la place du Chirurgien ordinaire empêché ; il dit se nommer La Violette. Ce nom faisait allusion à une mésaventure récente arrivée aux fameux Chirurgien Duchêne. Un jour, s'étant enivré plus que de coutume, un sergent lui fit signer un engagement et l'enrôla

sous le sobriquet de La Violette. Malgré son âge et sa réputation, il lui fut très difficile d'obtenir son congé et ne s'en tira qu'avec une forte somme.

CRISPIN MÉDECIN (1). Comédie, en trois actes, de Hauteroche (1674). — Rappelons quelques réflexions de Crispin. D'abord, en passant une robe de médecin : « Ah ! ça, quand je paraîtrois ignorant, il y a tant de médecins qui le sont » ; ensuite, après avoir reçu un écu de Lise, pour lui avoir indiqué des pilules qui l'aideront à retrouver le chien de sa maîtresse, Dorine lui fait remarquer qu'il n'a pas eu plus tôt l'habit de médecin sur le corps qu'il a reçu « la pièce blanche ». « Diautre, répond Crispin, je vois bien que c'est un bon métier. Sans savoir ce que l'on fait, on gagne de l'argent. »

La baronne d'Oberkirch, dans ses *Mémoires*, raconte une anecdote plaisante, où il est question de la comédie d'Hauteroche : Une actrice de la Comédie avait mis au monde un enfant, attribué, suivant les uns, au sieur Dazincourt (le fameux Crispin), selon d'autres, au médecin de cette actrice. Un soir que l'on se disputait fort au foyer sur le père et le nom à donner à l'enfant : « Nous voilà bien embarrassés, dit Préville ; appelez-le *Crispin-Médecin*. »

(1) *Le Mal...*, p. 152. — Le critique Léon Gatayes, en rendant compte de *Marinette et Gros-René*, opérette de Edouard Duprez, représentée le 24 juin 1856, compare cette bouffonnerie à *Crispin médecin*, et il ajoute, comble d'inadvertance : « ce chef-d'œuvre de Molière ! » Certes Hauteroche

Phèdre et Hippolyte. Tragédie en cinq actes et en vers, de Racine (1er janvier 1677) (1). — L'épouse incestueuse de Thésée, dit quelque part, à la suite d'une forte émotion :

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.

Physiologiquement, le contraire serait plus exact. Sous l'influence d'une violence physique ou d'une vive impression morale, les capillaires du visage, contractés par l'excitation des nerfs vaso-constricteurs, chassent le sang de leur capacité et déterminent la pâleur de la région. Aussitôt après, succède la période dépressive : les mêmes nerfs (2) subissent une parésie, d'une certaine durée, qui dilate les vaisseaux, y fait affluer le sang et produit une rougeur plus ou moins intense, en rapport avec la violence du choc.

Les Nobles de Province. Comédie, en cinq actes et en vers, de Hauteroche (janvier 1678). —

eût été fier d'être confondu avec notre immortel poète et ses cendres ont dû tressaillir d'aise.

(1) C'est le 12 févier de la même année que le *Festin de Pierre*, comédie de Molière, mise en vers par T. Corneille de l'Isle (p. 233), fut représentée au théâtre du Marais. Cette pièce, déjà traduite de l'Italien, en 1659, par Villiers, fut donnée sous le même titre, qui ne signifie rien : elle s'appelait plus logiquement, en Italie, *Le Convive de pierre*.

(2) Pour certains physiologistes, la dilatation des capillaires serait due à l'action des nerfs vaso-dilatateurs.

Madame de Fatencourt a des vapeurs et réclame les soins assidus de son médecin, Chiros, — un nom d'origine mythologique. Florine, suivante d'Angélique, fille de Mme de Fatencourt, fait ses réflexions ironiques sur les malaises de cette dernière :

Hé, je crois qu'elle se porte bien ;
N'en déplaise pourtant à son Chirurgien,
Qui lui soutient que non.

LOISONNIÈRE

Je la tiens maladive.

FLORINE

Son plus grand mal ne gît qu'en l'imaginative.

Cette Florine est courtisée par Crispin, fils du fermier de M. de Fatencourt, et comme Loisonnière, cousin du même personnage, est amoureux d'Angélique, le galant, pour que la soubrette le serve auprès de sa maîtresse, recherche les bonnes grâces de Florine. Le lourdaud de Crispin se méprend sur les amabilités du cousin et lui fait une scène de jalousie ; il reçoit un soufflet de Loisonnière et répond par des coups de gaule.

Florine intercède auprès du battu mécontent ; elle le prie d'excuser Crispin et, forte du témoignage du médecin Chiros, le dit atteint « d'hypocondrie ». Crispin proteste, mais inutilement, contre ce diagnostic erroné.

Précisément Chiros vient s'enquérir de la santé de sa cliente et demande à Florine :

Madame a-t-elle bien reposé cette nuit ?
A-t elle de la joie ? est-elle sans tristesse ?
Prend-elle tous les jours encor du lait d'ânesse ?
Mon remède a-t-il fait son opération ?
N'a-t-il point adouci son inflammation ?
A-t-elle l'appétit meilleur qu'à l'ordinaire !
Un bon dormir, qui est qu'aucun songe n'altère ?
Réponds donc si tu veux ? As-tu perdu la voix ?

FLORINE

Hé vous me demandez vingt choses à la fois !
Comment fournir à tout en même tems ?

CHIROS

Florine,
Tous les momens sont chers en fait de médecine
Surtout à moi, qui suis tellement accablé,
Que tout autre en auroit l'esprit un peu troublé.

FLORINE

Vous avez donc beaucoup de malades ?

CHIROS

Je pense
En avoir plus de cent, la plupart d'importance ;
Tous les jours, Dieu merci, quelqu'un perd la santé.

Avant de voir Madame, « dont les raisonnements de son Médecin, insinue Florine, font tout le mal qu'elle a », la soubrette demande à Chiros ce qu'il pense de Crispin et lui persuade que naguère il le

considérait comme « hipocondre ». Chiros ne s'en souvient pas, mais il ajoute :

Que si j'ai dit qu'il est, il doit l'être. En effet,
Je vois par ses regards, qu'il a l'esprit mal fait.
Or *hypochondrion, id est Lagonopos,*
Vel præ cordiorum inflammatio.

CRISPIN

Peste !
C'est être bien malade.

Chiros prétend le guérir bientôt. « Touchez-la, » lui dit Crispin un peu plus rassuré,

Faites de votre mieux. S'il vous faut la pistole,
C'est comme si déjà vous l'aviez.

A la visite suivante, Madame étant occupée, Chiros tâte le pouls à Crispin, puis tire son étui :

La saignée
Jamais dans un tel mal ne doit être épargnée.
Pour t'en guérir plutôt, nous ne ferons point mal
De te tirer d'abord du sang artérial.
Ça donne-moi la tempe, afin qu'un peu plus bas
Je t'ouvre le vaisseau.

CRISPIN

Ne vous y frottez pas.

CHIROS

Ecoute, on sçait par où te rendre plus traitable,
Il est des bistouris...

CRISPIN

Des bistouris ! Au diable,
Cherche qui tu voudras pour les bistouriser.

Il se sauve, mais Chiros tient à sa proie et se propose « d'user de force et prendre du secours. »

Les foux par la douceur ne peuvent s'apaiser,

dit-il, et il court après son malade pour le saigner « de force ou de gré ». Mais, sur les conseils de sa maîtresse, Florine s'interpose.

Crispin trouve l'occasion de se venger de son bourreau et se garde bien de la laisser échapper : un M. d'Islmarets lui demande des renseignements sur Chiros, « quel homme c'est ? »

Du village,
C'est le chirurgien, très vilain personnage.

Et Crispin ajoute, en parlant de Mme de Fatencourt :

Qui la voyant facile à se droguer souvent,
Lui fait craindre un grand mal, du moindre petit vent.
Elle est sa vache à lait.

Enfin Chiros parvient à rejoindre sa *vache à lait :* « Comment va la santé, lui dit-il ? — Pas trop bien, répond Mme de Fatencourt, j'ai sans cesse des aigreurs. »

CHIROS

Cela vient de votre lait d'ânesse
Qui, vous débilitant l'estomach, vous y peut
Laisser des crudités dont la bile s'émeut.

Mme de Fatencourt émet des doutes sur l'hypocondrie de Crispin, mais Chiros n'en démord pas :

Ne vouloir pas qu'il soit hipocondre, j'ai dit
Dès l'abord qu'il l'étoit, il l'est sans contredit.
Quand j'ai dit mon avis jamais je n'en démors.

Il ne s'aperçoit pas que cette idée lui a été suggérée par la rusée Florine ; ce serait donc lui le malade en la circonstance : « La paille de notre œil devient poutre dans l'œil du voisin ».

La Dame médecin (1). Comédie, en cinq actes et en vers, de MM. de Montfleury (14 janvier 1678). — Angélique, fille d'un médecin de Paris décédé depuis plusieurs années, s'éprend follement, au bal, du bel Eraste ; mais le jeune irrésistible est venu de Lyon pour épouser Lucile, fille du bourgeois Géronte. L'épousera-t-il ? Lucile ne l'aime pas et lui préfère Cléante ; elle espère éloigner le mariage, en feignant une maladie qui déroute la Faculté.

Angélique prend le parti de se présenter chez la malade en qualité de médecin. Instruite, autrefois, par son père de tous les termes médicaux, elle

1 Danchet, dans son ballet des *Muses*, s'est inspiré du canevas de cette pièce, pour son quatrième acte, intitulé l'*Amour médecin*, qui fut représenté séparément et sans succès, en 1703. — J. B. Gouriet, dans les *Personnages célèbres des rues de Paris*, lui donne le titre de *La Fille médecin*.

joue son rôle avec une aisance qui en impose au père de la jeune fille ; mais Lucile est forcée d'avouer au médecin improvisé les motifs de son indisposition. Le docteur Angélique en fait part à Eraste et, pour la consoler, lui offre sa sœur. Eraste accepte l'entrevue et retrouve dans Angélique l'inconnue du bal ; il l'épouse et la malade est guérie par Cléante, le mari de son choix.

Après l'argument, les extraits. Géronte, qui croit sa fille gravement malade, se plaint à Lise, sa suivante, de son « étrange entêtement » à refuser la saignée, ordonnée par la Faculté. Lise, dans le secret de la supercherie, défend sa maîtresse :

Que voulez-vous, Monsieur, elle craint la saignée ;
Et se met dans l'esprit que, loin de la guérir,
S'il faut que l'on la saigne, on la fera mourir.
Elle s'offre, n'étant, dit-elle, pas sanguine,
A prendre tous les jours quatre fois médecine ;
Avec le médecin, si l'on veut à ce prix,
Elle met de bon cœur l'Apothicaire au pis ;
Mais quant à la saignée on ne l'y peut résoudre,
Car pour elle, Monsieur, c'est pis qu'un coup de foudre.

GÉRONTE

Mais tous les médecins qui sont venus céans,
Disent que sans cela c'est y perdre son temps,
Qu'on ne la peut guérir ; il faudra qu'elle meure,
Si cette humeur lui dure.

LISE

Hé ! le moyen qu'elle ne soit malade !
Toujours des médecins ! Grâce à votre bonté.

Nous avons quasi vu toute la Faculté ;
On ne voit tous les jours autre chose à la porte ;
Elle n'est que malade, une autre en seroit morte.
De quoi vous a servi ce soin toujours égal ?
Qu'à vuider votre bourse et la rendre plus mal.

GÉRONTE

De rien ; car il faudroit qu'elle eût été saignée,
Disent tous ces Messieurs, et puis après baignée :
Mais leurs avis chez moi ne sont point respectés,
Son obstination les a tous rebutés,
Ils n'y reviennent plus, et chez eux...

LISE

Qu'ils s'y tiennent.
Monsieur, en est-il deux là dessus qui conviennent ?
L'un soutient que son mal procède du cerveau,
L'autre d'un foie usé qui ne fait que de l'eau ;
Aujourd'hui sa poitrine est foible et délicate,
Tantôt c'est le poulmon et tantôt c'est la rate ;
A soutenir leur dire, ils sont tous obstinés ;
Je ne m'étonne plus s'ils ont été bernés ;
Car pour moi, qui ne suis qu'une simple servante,
Si je sçavois rimer ..

GÉRONTE

Taisez-vous, ignorante.
Ce chapitre vous passe, et moi, qui vous vaux bien.
A leurs raisonnemens souvent je n'entends rien ;
Mais, je sçais qu'ils sont bons. Si jamais votre bile
Se répand...

LISE

Croyez-moi, laissez en paix Lucile.
Sans rendre de ses maux tous ces Messieurs témoins.

Monsieur, laissez agir la Nature et mes soins :
Leurs remèdes sont vains, votre bourse se mine ;
Votre fille, de plus, s'en lasse et s'en chagrine ;
Laissez-la quelque temps...

GÉRONTE

La laisser sans secours ?
Ce seroit m'exposer à voir finir ses jours.
Non ; donc il faut guérir ou mourir dans les formes.
Il est des médecins à ses désirs conformes,
Que contre la saignée on voit se récrier,
Et j'en fais venir un exprès de Montpellier ;
La merveille du temps, en un mot, un prodige ;
Il guérit tous maux.

Malgré la consultation des célébrités médicales de Paris, la *cléantite aiguë* suit son cours. Le père, désespéré, en appelle aux lumières d'un médecin de Montpellier. Lise apprend à Lucile le choix de ce fameux docteur :

Qui guérit de tous maux les morts et les malades.
Ainsi préparez-vous à nouvelles aubades.

LUCILE

Ah ciel ! quel embarras !
Ses remèdes...

LISE

Mes soins seconderont les vôtres.
Ne vous souvient-il plus où j'ai jetté les autres ?
Quand je songe que l'un, content et satisfait,
Venoit voir quel effet son remède avoit fait,
Et que je me remets sa figure et sa mine,
Lorsque vous lui disiez que votre médecine

N'avoit point opéré ; qu'un autre survivant,
Dès qu'il avoit appris cet effet surprenant,
Traitoit l'apothicaire, entre ses dents, de bête ;
Et qu'il y gagnoit la porte en se grattant la tête,
Que l'autre le suivoit avez un pied de nez.
J'en ris comme une folle et m'en tiens les côtés.
Franchement je voyois leur surprise avec joie,
Car il n'est pas un d'eux, sûrement, qui ne croie
Que vous n'ayez encor ses drogues dans le corps,
Et que vous n'en creviez quelque jour.

Au second acte, Angélique, revêtue d'une robe de médecin, se présente au lieu et place du Docteur de Montpellier, qu'elle a contremandé. Elle veut s'assurer si Lucile a de la tendresse pour Eraste et si elle doit renoncer à son amour. Introduite auprès de Lucile, la « dame médecin » trouve que le pouls « *lente febricitat*, d'une fièvre lente » et s'informe :

........De quelle espèce étoit votre médecin
Qui vous a visitée ? Etoit-il Dogmatique,
Etoit-il Méthodique, étoit-ce un Empirique ?

Lise répond pour sa maîtresse « qui se sent un peu mal » et fait un portrait satirique de tous les guérisseurs, diplômés ou irréguliers, qui ont donné des soins inutiles à Lucile :

Ma foi, je ne sçais point ce que cela veut dire,
Mais je puis assurer, sans en sçavoir les noms,
Que nous en avons vû de toutes les façons.
Sur ce châpitre-là tout le monde rafine.
Il n'est point de voisin, il n'est point de voisine

Qui donnant là-dessus dedans quelque panneau,
Ne nous ait envoyé quelque docteur nouveau.
Nous avons vû céans un plumet qui gasconne
Un abbé qui guérit par des poudres qu'il donne,
Un diseur de grands mots, jadis musicien,
Qui fait un dissolvant qui ne guérit de rien,
Six médecins crasseux qui venoient sur des mules,
Un arracheur de dents qui donne des pilules,
La veuve d'un chimiste et la sœur d'un curé,
Qui font, à frais communs, d'un baume coloré ;
Un chevalier de Malte, une dévote, un moine :
Le chevalier guérit avec de l'antimoine,
Le moine avec des eaux de diverses façons ;
La dévote guérit avec des oraisons (1).
Que vous dirai-je enfin ? Monsieur, de chaque espèce,
Il est venu quelqu'un visiter ma maîtresse.

(1) Les guérisseurs par la prière ont fait leur apparition de nos jours, aux Etats-Unis, en Angleterre et en Allemagne, sous les noms d'*Eddistes* ou de *Christian-scientists*. A Chicago, depuis 1894, d'après M. de Norvins, John Alexander Dowie « le Guérisseur divin », « le Prophète » du Dowieisme ou Sionisme, a organisé, aidé de sa femme, une véritable usine à prières, avec machines particulières, munie d'un mouvement d'horlogerie qui enregistre « les demandes d'intercession à Dieu, en faveur de tel ou tel malade. » Dowie répond par téléphone à ses clients éloignés et prie « par fil spécial » pour que le patient puisse ressentir l'effet de la cure divine. De plus, les cylindres du phonographe recueillent ses homélies et ses prédications, à l'usage des adhérents de son Eglise. Les consultations. on s'en doute. ne se donnent pas gratis. comme dit la chanson :

En Amérique,
On est pratique.

Combien Renan a eu raison de dire : « La crédulité humaine est ce qui donne le mieux l'idée de l'infini. »

Chacun à la guérir s'étoit bien attendu :
Cependant vous voyez, c'est de l'argent perdu.

Angélique continue sa consultation à tort et à travers : les prétendues lassitudes de Lucile, viennent d'« une sérosité, par qui le périoste est souvent picoté » : enfin elle conclut à la « phtisie » maladie qui s'oppose au mariage avec Eraste :

Mal de poulmon contraire à l'aimable Vénus ;
Veneri directe morbus contrarius.

Mais quelle que soit la gravité de la maladie, elle s'engage à la guérir radicalement.

Le valet d'Eraste, Crispin, se plaint à Géronte :

Où diable a-t-on pêché ce médecin de balle
Pour venir traverser notre bonheur ici ?

Angélique désire s'entretenir seule avec la malade, pour obtenir des renseignements qu'il n'est pas séant de demander en public. Lise s'imagine que le nouveau médecin réclame le huis clos parce qu'il croit à « une maladie de neuf mois » et s'en fait des gorges chaudes :

C'est un âne achevé, blessé par le cerveau,
Qui vous va fabriquer quelque roman nouveau.

Le docteur Angélique déclare enfin que toute la langueur de la malade est une crise d'Amour :

Pulsus, dit Galien, *est amatorius.*

Lise confie au médecin que sa maîtresse « aime un galant bien fait ».

Son père lui destine un époux qu'elle hait.
De peur de l'épouser, elle a fait la malade.

Angélique promet de prendre part au complot et s'engage à servir Lucile et Cléante ; mais avant de se retirer, il faut, pour Géronte, qu'elle formule une ordonnance et conseille :

Qu'elle boive ce soir quelques décoctions,
Et pour demain, en cas que son mal continue,
Du bouillon de corail et du lait de tortue.

Géronte n'est pas satisfait de ce nouveau médecin, qui voit le mal au poumon, et trouve

Que de ceux qu'on a vus c'est un des moins habiles
Qu'il prétend, sur le bruit que j'ai d'être peu chiche,
Faire une vache à lait d'un homme qu'il croit riche.

Il décide de lui donner congé et d'appeler un autre médecin, chaudement recommandé par Oronte, un de ses amis, mais que sa fille refuse de recevoir : elle désire s'en tenir à Angélique, et pour cause. Géronte persiste dans sa résolution :

Qu'il aille à Montpellier vanter à quelque grue
Son bouillon de corail et son lait de tortue.

Puis s'en va chercher l'autre.

Lucile tient bon, mais le vrai Médecin, envoyé par l'ami Oronte, paraît et débite, avec emphase et de grands gestes, son boniment peu modeste :

Votre fille a, dit-on, besoin de mon secours,
Monsieur, et je viens mettre une allonge à ses jours.

La santé, par mes soins à qui tout est facile,
Va faire élection chez vous de domicile,
Car je guéris partout où je me vois mandé,
Tuto, cito, Monsieur, et de plus *jucundè*.

Géronte s'excuse : sa fille refuse de le recevoir. « Il n'est pas nécessaire », répond le Médecin, qui s'engage à la guérir sans la voir. — « L'admirable méthode », s'écrie Oronte enthousiasmé ! Géronte s'apprête à lui faire le récit de la maladie : « Il n'est pas nécessaire », répète l'Esculape, qui se fait fort de combattre le mal sans le connaître et, de plus, sans le secours d'aucun remède :

De ses ongles rognés, ou bien de son urine,
Ou même, si l'on veut, de ses cheveux : après,
Par l'occulte vertu d'un mixte, que je fais,
Je prétends la guérir, fut-elle en Amérique.

LISE

Je gage que voici le *Docteur sympathique* (1)
Dont on a tant parlé.

En effet, le Médecin, dans une description amphigourique de petits corps, d'atomes, d'esprits qui voyagent dans l'air, explique que ces résultats merveilleux s'obtiennent par sympathie. Si un malade a la fièvre, il suffit, assure-t-il, de placer de la ro-

(1) Critique du chevalier Digby, charlatan d'importance, fameux imposteur, qui fit une rapide fortune, en lançant aux yeux des naïfs — et ils sont légion — sa fameuse *poudre sympathique* : il guérissait les malades sans les voir et donnait même la fièvre aux arbres. V. p. 213.

gnure de ses ongles et de ses cheveux dans un arbre, et, par un prodige étrange de son « mixte ».

L'homme perdra la fièvre, et l'arbre la prendra.

Éraste prie Angélique, toujours en robe de Médecin, de décider Lucile au mariage, non pas qu'il l'aime, mais par intérêt, pour les beaux yeux de la cassette, et offre sa bourse au Médecin travesti! Angélique la jette à terre, avec le geste d'Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès :

Ah! si les Médecins
Etoient des gens, Monsieur, à se laisser corrompre,
Sur la scène, où souvent on nous fait bafouer ;
Dieu sçait quel personnage on nous feroit jouer ;
Et quel conte on feroit de mes soins et des vôtres.

CRISPIN, *ramassant la bourse.*

Ma foi, ce Médecin n'est pas comme les autres ;
Il ne veut point d'argent.

Bientôt Éraste, dissimulé derrière un rideau, surprendra une conversation d'Angélique avec Cléante, où elle lui fait espérer de voir bientôt Lucile dans ses bras. Cléante, comme Éraste, lui offre sa bourse, et cette fois Angélique l'accepte, après quelque difficulté :

Pour vous persuader, je la prends, quoique fier.

CRISPIN, *bas.*

Ma foi, le Médecin est de plus d'un métier.

Eraste se formalise de cette préférence, et reproche au Docteur de servir Cléante à son détriment :

L'argent de ce galant vaut-il mieux que le mien ?

Nous connaissons la suite : la « dame Médecin » engage Eraste à renoncer à Lucile, puisqu'elle est éprise de Cléante, et à venir voir « sa sœur », qui certainement lui plaira mieux.

Eraste se rend chez Angélique et reconnaît, en elle, la belle inconnue qu'il demandait en vain à tous les échos.

Entre temps, Lise raconte que Géronte est allé porter des ongles de sa fille à « l'homme aux petits corps ».

Qui promet, par l'effort du mixte sympathique,
De rendre en sa faveur un arbre pulmonique.

Enfin c'est elle qui apprend à Géronte la guérison de sa fille et l'attribue ironiquement à l'*homme à la sympathie :* « Vive la sympathie, conclut elle, pour guérir les maux ! » (1)

Le Remède Anglois ou Arlequin prince de Quinquina. Comédie en trois actes, donnée sur l'ancien théâtre Italien, le 3 décembre 1680. — C'était une critique plaisante de l'usage du quinquina,

1. Le Médecin du temps. Comédie, en trois actes, jouée à Fontainebleau par les Italiens, le jour du mariage de la reine d'Espagne, le 31 août 1669 ; introuvable.

préconisé par tous les Médecins comme une panacée universelle.

La Devineresse ou les Faux enchantements. Comédie en cinq actes et en prose, de Thomas Corneille de l'Isle et Jean Donneau de Visé (19 nov. 1679). — Cette pièce à machines, à tiroirs et à circonstance, fut conçue et représentée à la suite de l'arrestation et pendant la détention de l'accoucheuse Catherine Deshayes, femme d'un joailler, Monvoisin ou Voisin, accusée d'avortements, de divination et de poisons. Par humanité pour l'inculpée, les auteurs voulaient ne pas influencer l'opinion publique ni les juges de la chambre ardente de l'Arsenal, ils évitèrent de faire allusion aux crimes présumés et ne retinrent que les incidents comiques de cette cause célèbre. L'accoucheuse fut cependant brûlée en place de Grève, le 21 février 1680.

Mme Jobin (la Voisin) n'est donc ni une empoisonneuse ni une faiseuse d'anges ni même une sorcière, mais une habile prestidigitatrice, une maîtresse-chanteuse, qui exploite la crédulité des naïfs et cherche à faire plaisir aux gens — moyennant forte rétribution — mais sans vouloir la mort de personne. Pour l'exploitation de son métier et de ses clients, il lui suffit de trucs ingénieux et de compères sans scrupules : Dame Françoise et Mathurine (la Vigoureuse), ses servantes ; enfin Duclos (l'abbé Lesage), son associé.



Fig. 18. — Fac-simile d'une gravure d'un almanach de l'époque. La Devineresse fait passer l'enflure d'une femme dans le corps d'un paysan. (Acte II, scène XI.)

Toutes les personnes qui vont défiler dans son cabinet, pour recourir à ses prétendues drogues ou connaissances ocultes, ont figuré à l'instruction. Nous n'arrêterons au passage que celles qui entrent de droit dans notre collection pathologique.

Une innocente paysanne (A. II, s. V), dans l'espoir d'épouser le fils du seigneur de son village, apporte une pièce d'or « pour qu'on lui fasse avoir des tétons », que son prétendu désire dans sa corbeille. Transparente allusion à la faiblesse de la duchesse de Foix, qui acheta un prix fou les breuvages et les onguents destinés à parfaire sa gorge.

Autre épisode non moins plaisant (A. II, s. XI), imaginé pour capter la confiance d'une marquise incrédule. Dame Françoise, *vestue en Dame et extraordinairement enflée*, — après avoir consulté inutilement toutes les célébrités médicales, a recours à la renommée de Mme Jobin. En cas de succès, la marquise lui promet toute sa confiance et la déclarera une « habile femme », si elle opère pareil miracle.

Mme Jobin. — J'en viendrois peut estre plus aisément à bout que les médecins.

Dame Françoise. — Je n'en doute point. Je les ay presque tous consultez et mesme ceux de la Faculté de Montpellier, mais ils ne connoissent rien à mon mal et ils disent quil faut que ce soit un sort qu'on m'ait donné... Il paroit que vous guérissez quantité de maux avec des paroles.

MME JOBIN. — Le vostre est un peu gaillard.

DAME FRANÇOISE. — Il y a plus de trois ans que le mal me tient... Les médecins et les empiriques y ont employé tous leurs remèdes.

MME JOBIN. — Je vais vous faire savoir que j'en sçay plus qu'eux. Mais pour réussir il faut trouver une personne charitable qui consente à recevoir l'enflure provenant d'un sort ; c'est la condition *sine qua non* (1).

Dame Françoise propose l'échange à Mathurine, la servante de la Devineresse :

MATHURINE. — Je ne le ferois pas quand vous me donneriez vostre bien. Qu'est-ce qu'on croiroit, si on me voyoit un ventre comme le vostre. On ne diroit pas que ce seroit vostre enflure.

Elle craint les médisants et persiste dans son refus. Dame Françoise a réfléchi et pense au valet de son fermier ; peut-être consentira-t-il à se dévouer pour elle. On court à la ferme et bientôt Duclos fait son entrée, en blouse de paysan et sous le nom de Guillaume. La proposition est faite, avec 10 pistoles de récompense et « la nourriture la vie entière ». Il hésite ; la marquise ajoute un appoint de six pistoles. Il hésite encore, la Devineresse fait observer qu'il lui suffira de chercher un miséreux pour prendre sa place, avec quelques écus d'appât ; alors il accepte le rôle de tonneau récepteur.

(1) Sur le même préjugé repose la donnée de la *Farce Joyeuse* du GALANT QUI A FAIT LE COUP (p. 107) ou de sa variante, LE MÉDECIN ET LE BADIN, dont les « faictz vertueulz » ont « faict un enfant au ventre » de sa chambrière.

Mme Gobin les fait asseoir l'un à côté de l'autre (fig. 18), prononce quelques paroles cabalistiques accompagnées de passes et aussitôt l'incantation opère, la supercherie suit son cours.

Dame Françoise. — Je sens que l'enflure s'en va ; je désenfle !

Du Clos. — Quel tintamare je sens dans mon corps ? Je croy que l'enflure va venir... Ah, ouy, l'enflure vient, j'enfle... Hola, hola ! C'est assez, en voilà la moitié davantage que Madame n'en avoit. On m'a trompé et je suis plus gros qu'un tonneau.

Dame Françoise. — Ah ! Madame, que me voila soulagée !

Une dernière scène amusante (A. III, s. IX) nous montre Mme des Roches, un vieux tableau, une vieille ruine, une Jésabel teinte et éteinte, qui demande une recette pour recouvrer ses charmes. La promesse est faite : à l'aide d'une pommade *sans prix*, — tellement il est élevé, — son visage changera de peau en quinze jours de réclusion absolue ; « elle aura une peau d'enfant unie, délicate et fine. »

Mme des Roches. — Et cette pommade, ne pourroit-elle point me resserrer tant soit peu... la bouche ? Car quoy que je l'aye des mieux taillées, il me semble qu'on ne peut jamais l'avoir trop petite.

Mme Jobin. — C'est une des propriétés de ma pommade. Elle apetisse la bouche, rend l'œil plus fendu...

Après le plumage, le ramage : le vieux rossignol, le vieux laissé pour compte, la Baucis sur le départ,

— proie naturelle des flatteurs et des charlatans — voudrait avoir une voix « plus douce, plus flexible », pour séduire, sans doute, un vieux débris de Philémon. Elle ne pouvait mieux s'adresser qu'à la spécialiste en chantages de toutes sortes, qui lui livre un sirop « admirable », pour la faire chanter, sur une note des plus élevées.

La Pierre philosophale. — Comédie en cinq actes et en prose, de Corneille de l'Isle et de de Visé (23 février 1681). — Cette pièce « à spectacles » n'est qu'un prétexte à grandes transformations de féerie, agréments des yeux qui ne comportent aucune analyse.

Molière, dans les Amants magnifiques, s'est réservé la critique de cette utopie, à la recherche de laquelle des savants, de la valeur du médecin Duclos, membre de l'Académie des sciences, consacraient encore au XVIIe siècle leur existence. Il englobe ces illuminés et les astrologues dans la même réprobation, par l'organe du sceptique général Sostrate :

Transformer tout en or ; faire vivre éternellement ; guérir par des paroles ; se faire aimer de qui l'on veut ; savoir tous les secrets de l'avenir ; faire descendre comme on veut du ciel, sur des métaux, des impressions de bonheur ; commander aux démons : tout cela est charmant, sans doute : et il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité.

De son côté, le plaisant de cour, Clitidas, répond à l'astrologue Anaxarque, qui se permet une remontrance à son égard et l'engage à mieux gagner son argent, en servant aux dames de meilleures plaisanteries :

Vous en parlez fort à votre aise ; et le métier de plaisant n'est pas comme celui de l'astrologue. Bien mentir et bien plaisanter sont deux choses fort différentes, et il est bien plus facile de tromper les gens que de les faire rire.

C'est une pierre... philosophique qu'il lance dans le jardin de l'astrologie.

On sait que jusqu'au XVIIe siècle, cet art chimérique et mensonger — qui plaçait le ventre et les mamelles sous la domination de la Lune, et dont Sganarelle se moque en rappelant l'influence « du mouvement oblique du cercle de la lune sur l'incongruité des humeurs opaques, » — était quasi imposé aux médecins ; l'astronomie était alors subordonnée à l'astrologie. Rabelais prenait le titre de professeur d'astrologie et rédigeait des almanachs ; sous Louis XIV, l'astrologue Anaxarque était adjoint à Vautier, le premier médecin du roi. mais Vallot, son successeur, d'après A. Franklin, se crut assez capable pour se débarrasser de sa tutelle.

La FESTE DES DIEUX. Divertissement, en l'honneur du duc de Bourgogne (1682). — La représentation

de la naissance s'ouvre par un ballet, où les Nymphes de Crète font des vœux pour l'heureuse délivrance de Cybèle.

Au ballet succède un opéra : *La Naissance de Jupiter*. La scène se passe dans l'île de Crète, au pied du mont Ida. Le deuxième acte commence par l'accouchement de Cybèle : les Douleurs cherchent à assaillir l'épouse de Saturne, mais Lucine les combat et les repousse victorieusement.

Au quatrième acte, embarras des Nymphes : comment trouver parmi elles une nourrice pour Jupiter ? Étant toutes vierges, aucune d'elles ne peut donner le sein au divin rejeton. Sur l'avis d'Esculape, elles sont dans la nécessité de confier l'allaitement du bambino à la chèvre Amalthée. On voit enfin comment l'une des cornes de cette Nourrice devint la corne d'abondance.

Les Nouvellistes de Lille.— Comédie de Dancourt, imprimée en 1683. — Le fourbe La Montagne, un « Nouvelliste ». raconte avec aplomb qu'il vient de recevoir des Indes la nouvelle suivante :

Le Mogol depuis quelques jours
Se plaignoit fort de la colique,
Et tous ses médecins la croyant néfrétique,
Désesperoient de luy donner secours.
Cela désoloit fort la Cour et la Province.
Hier au soir encor il empira :

Mais enfin le matin son mal se modéra.
Il accoucha d'un fort beau prince.

Et comme on s'étonne autour de lui, le gascon du Nord explique le fait :

Nous sommes dans un monde et ces gens-là dans l'autre.
Et dans leur monde, on fait tout au rebours du nôtre.
Nos Antipodes vont toujours la teste en bas.
Nous, nous l'avons en haut... C'est tout comme,
Icy la femme accouche, en leur païs c'est l'homme.

LISETTE, *suivante d'Angélique.*

Ma foy je voudrois bien être en ce pays-là.

Crispin, valet d'Oronte, l'amant d'Angélique, réplique que bientôt la mode en viendra de voir accoucher les hommes, car déjà les femmes portent le haut de chausse. En certains pays (1), la coutume de la *couvade* existe encore : le mari se met au lit. après les couches de sa femme, et reçoit les visites et condoléances d'usage ; c'est un commencement.

LE MERCURE GALANT (2). — Comédie en cinq

(1) V. nos *Accouchements chez tous les peuples.* — Frédéric Bouyer, capitaine de frégate, dans son voyage en Guyane (1863), dit que chez les Indiens des Halles, de la tribu des Galibis, quand la femme accouche, c'est le mari qui se fait soigner, il paresse dans le hamac pendant une dizaine de jours : « Qu'avez-vous, compère, lui demande-t-on ? — Tu ne vois pas, répond-il, je suis malade, j'ai eu un enfant. »

(2) Cette pièce a été remaniée par M. Poisson, en 1735.

actes et en vers, de Boursault (5 mars 1683). — Un Empirique prie le journaliste Oronte de faire son éloge dans le prochain numéro de son périodique :

Que n'ai-je le bonheur d'être connu de vous,
Monsieur ! vous n'auriez pas attendu ma prière
Pour célébrer mon nom et le mettre en lumière.

ORONTE, *journaliste.*

Le mérite me charme, et pour le publier,
Je n'attends point, Monsieur, qu'on m'en vienne prier,
C'est de tous les plaisirs le plus grand que je goûte.

DU PONT

Publiez donc le mien. Je guéris de la goutte.

ORONTE

De la goutte ! ah ! monsieur, l'admirable secret !
Est-il sûr ?

DU PONT

En six mois, j'en ai guéri dix-sept.

ORONTE

Que vous allez jouir d'une haute fortune !
Ce ne sont point des gueux que ce mal importune.
Je sais un prince, un comte et deux marquis,
Qui donneraient beaucoup pour en être guéris.
A quoi, mon cher Monsieur, puis je vous être utile ?

sous le titre : *Le Mercure galant* ou *La Comédie sans titre* : un procureur à la cour porte le nom de Sangsue, qui eut mieux convenu à un médecin.

DU PONT

A répandre mon nom à la cour, à la ville.
Faute d'être connu, je perds des millions.
Publiez qui je suis. Publiez.

ORONTE

Publions.
J'y consens. Mais, Monsieur, la moindre de vos cures
Doit plus faire de bruit que cinquante Mercures;
Et tant d'hommes guéris doivent parler pour vous.

DU PONT

Si j'étois plus heureux, ils en parleroient tous,
Il est vrai ; mais, Monsieur, quel que soin que je prenne
Un destin envieux empoisonne ma peine.
Tout ceux que je guéris, la mort les prend.

ORONTE

Tant pis.

DU PONT

Ce n'est pas, grâce au ciel, qu'ils ne soient bien guéris,
Mais lorsqu'en bon état j'ai mis une personne
Je ne puis empêcher que le ciel n'en ordonne ;
Quand il lui plaît qu'on meure, il faut que cela soit.
J'en ai vu de mes yeux la preuve sur dix-sept :
Ils se portoient fort bien quand ils sont morts.

ORONTE

Je jure
Que j'auroi du plaisir à vous mettre au *Mercure* :
Un homme comme vous est assez singulier,
Pour ne pas avoir peur qu'on le puisse oublier.
Votre gloire ira loin, je n'en fais aucun doute.

Du Pont

Puissiez-vous quelque jour avoir gravelle ou goutte !
Vous seriez par mes soins, mon zèle et mes travaux,
En quatre jours, au plus, guéri de tous vos maux.

Oronte

Je le crois.

Du Pont

Trouvez bon, en faisant mon éloge,
Pour l'intérêt public d'enseigner où je loge :
Je vous laisse un billet qui vous en instruira ;
Et le corps des goutteux vous en remerciera (1).

Arlequin, Empereur dans la lune (2). — Comédie en trois actes, de Nolant de Fatouville (1684). — Un court dialogue entre Isabelle et Colombine nous dépeint l'état d'âme de ces peronnelles, qui rougissent de leur condition et d'être à la merci d'un suppôt d'Hippocrate.

Isabelle. — Ne suis-je pas assez mortifiée d'estre la nièce d'un médecin, sans que tu me le fasse sentir mal à propos dans tes remontrances ? Ne vois-tu pas que je tâche à rectifier l'obscur de la casse et du séné, par l'usage du grand monde, et que je me décrasse, autant que je puis, parmy les gens du premier mérite ? (*Le docteur appelle en dedans*). C'est mon oncle qui nous appelle. Nous sommes perdues s'il nous a écoutées.

Colombine. — Que vous estes folle ! Est-ce qu'un médecin entend le françois ?

(1) Le Docteur extravagant. Comédie, en cinq actes, de Beauregard (14 janvier 1684) ; non imprimée.

(2) Gherardi. *Théâtre Italien* (1670-1700).

Dans une autre scène, Arlequin se fait conduire chez le Docteur, en chaise à porteur, qui devient une boutique d'apothicaire. Lui-même en sort avec le costume de l'emploi et demande une consultation, qui dévie bientôt en un panégyrique de la seringue, dont il est armé :

Je suis persuadé, Monsieur, qu'une chaise percée dénoteroit mieux un Apotiquaire qu'une chaise à porteur. Mais comme cette voiture ne me mettroit pas en bonne odeur auprès d'une maîtresse, je me fais apporter chez vous d'une manière élégante, pour vous présenter des respects, accompagnez de toutes les soumissions que la Pharmacie doit à la Médecine. Je ne viendrois pas vous consulter s'il ne s'agissoit que d'une maladie ordinaire. Mais je vous amène un sujet désespéré, dont la cure seule mettra votre Faculté en crédit. C'est moy qui suis gâté jusqu'au fond des moelles, de ce mal affreux dont l'emplastre est bien souvent plus dangereuse que le mal. C'est moy qui suis gangrené des perfections de Colombine.

Le Docteur. — Paroles ne puent point ; vous estes Apotiquaire, volontiers ?

Arlequin. — Ouy, Monsieur, grâces au Ciel, en gros et en détail ; et à tel jour qu'il y a, on fait chez moy à la fois de la décoction pour trente douzaines de lavemens. C'est moy, Monsieur, qui purge tous les ans les treize cantons, le premier jour de may ; et je puis dire sans vanité, qu'il n'est point de pais étranger qui ne connoisse M. Cusiffle. C'est le nom de votre serviteur... Hélas, sans le procez que nous avons avec les parfumeurs, nous ne serions que trop riches... L'entreprise

des parfumeurs regarde autant les médecins que les Apotiquaires.

Le Docteur. — Vous vous moquez ; en quoy les médecins ?

Arlequin. — Et la Pharmacie ne fait-elle pas corps avec la Médecine ? Sans nous qui remuons tous les jours les matières qu'on vous réserve si soigneusement chez les malades, à quoy aboutiroy l'employ d'un médecin ? Car pour tâter le poux, vous sçavez qu'il n'est point aujourd'huy de servante ny de gardes d'accouchées qui ne s'en meslent à vostre nez, dans toutes les plus grandes maisons de Paris. Croyez-moy, Monsieur, l'affaire est de conséquence et pour vous et pour nous, et si nous la perdions, nous n'aurions qu'à pendre notre seringue au croc.

Le Docteur. — Mais ces parfumeurs, M. Cusiffle ?

Arlequin. — Vous avez fort ingénieusement imaginé que les qualités bénéfiques de quelques simples pourroient beaucoup contribuer à la fraîcheur du tein des femmes. La question estoit d'appliquer ce remède et par un tempérament adroit, dont elles nous sont redevables, nous trouvasmes le moyen de les embellir sans les toucher, de les rafraîchir sans qu'elles en vissent rien et de leur seringuer de la beauté par derrière. Cependant les parfumeurs veulent nous empescher de donner des lavemens aux femmes qui se portent bien, prétendant que les agrémens de la beauté doivent sortir de leurs boutiques et que ce n'est point à nous à nous mesler des visages.

Le Docteur. — A qui en ont ces marouffes-là ? Ils prétendent donc anéantir le clistère ?... Ah vous en aurez menti, Messieurs les parfumeurs, nous y donnerons bon ordre. La Faculté deffendra le lavement jusqu'à la dernière goutte. Comment diable, une femme

donneroit plutôt quatre pistoles d'un pot de pommade, que deux sols d'un lavement.

Arlequin. — Que je suis ravis de vous voir entrer si chaudement dans les intérêts de la seringue. Entre nous, c'est la plus belle roze de nostre bonet, et si nous la perdions, nous ferions très mal nos affaires. Car plus de lavemens, plus de bassins, plus d'Apotiquaires, plus de médecins.

A la fin de la pièce, Arlequin, en Empereur de la Lune, vante à Colombine les institutions de ses États et se félicite d'avoir supprimé les bourreaux :

Colombine. — Comment, Seigneur, vous ne faites point punir les coupables ?

Arlequin. — Malepeste, fort sévèrement. Mais au lieu de les faire expédier, en un quart d'heure, dans une place publique, je les baille à tuer aux médecins, qui les font mourir aussi cruellement que leurs malades.

Colombine. — Quoy, Seigneur, là haut les médecins tuent aussi le monde ? Monsieur, c'est tout comme icy ?

Arlequin, Chevalier du Soleil. Comédie, en 3 actes, par Nonant de Fatouville (1685). — Arlequin est à la recherche d'une position sociale, Pasquariel lui conseille de se faire médecin et glorifie les avantages de cette profession :

C'est un métier des plus lucratifs. Vois le Docteur, combien il gagne depuis qu'il est en vogue pour la goute. Il a amassé plus de deux cent mille francs ; et il n'en sçait pas plus que toy.

ARLEQUIN. — Il faut donc qu'il en sçache bien peu ; car je ne sçay rien.

PASQUARIEL. — Cela ne t'empêchera pas d'estre habile médecin.

ARLEQUIN. — Parbleu, tu te mocques ? Je ne sçay ni lire ni écrire.

PASQUARIEL. — N'importe, te dis-je. Ce n'est pas la science qui fait le médecin heureux, c'est l'effronterie et le jargon.

ARLEQUIN. — Si cela est, j'auray bientôt carrosse. Je suis effronté comme un diable ; et pour le jargon, le plus souvent je ne m'entends pas moy-mesme. Mais encore faudroit-il sçavoir les manières dont les médecins en usent, et comment est-ce qu'ils font avec leurs malades.

PASQUARIEL. — Je m'en vas te montrer tout cela dans le moment. On commence par avoir une mule, et on se promène dessus par tout Paris. D'abord un homme vient, qui dit : « Monsieur le Médecin, je vous prie de venir jusque chez mon parent qui est malade. — Volontiers, Monsieur. » L'homme marche devant, et le médecin le suit sur sa mule.

Pasquariel contrefait « l'homme qui marche devant » et demande à Arlequin, qui le suit en trottant : « Que faites-vous là ? — Je fais la mule, répond Arlequin. »

PASQUARIEL. — On arrive au logis du malade. L'homme frappe ; on vient ouvrir ; le médecin descend de dessus sa mule et ils montent tous deux l'escalier.

ARLEQUIN. — Et la mule, monte-t-elle aussi l'escalier ?

PASQUARIEL. — Hé non, la mule reste à la porte. C'est

l'homme et le médecin qui montent l'escalier. Les voilà dans l'antichambre du malade. L'homme dit au médecin : « Suivez-moy, Monsieur, je vais voir si mon parent dort. »

Pasquariel marche sur la pointe des pieds, étend un bras et fait le mouvement d'ouvrir le rideau du lit.

Arlequin. — D'où vient que vous marchez si doucement ?

Pasquariel. — C'est à cause du malade. Nous voilà dans sa chambre, et tout auprès de son lit.

Arlequin. — Auprès de son lit ? Prenez donc garde de renverser le pot de chambre.

Pasquariel. — « Monsieur, le malade ne dort point, vous pouvez vous approcher. » Aussi-tost le médecin se met sur le fauteuil, auprès du lit, et dit au malade : « Montrez-moy vôtre langue ? »

Pasquariel tire la langue et change de voix, contrefaisant le malade : « Ah, Monsieur, je suis bien mal. »

Pasquariel. — Voilà une langue bien seiche et bien échauffée.

Arlequin. — Il faut la faire mettre à la glace.

Pasquariel. — Voyons le poux ? ...Voilà un poux qui va diablement vite.

Arlequin. — Cela me surprend, car d'ordinaire les poux vont bien doucement.

Pasquariel. — Tâtons le ventre... Voilà un ventre bien dur... Vite, qu'on m'apporte les matières ?

Arlequin. — Et quelles matières, Monsieur ?

PASQUARIEL. — Les matières du malade ! ne sçavez-vous pas ?

ARLEQUIN. — Ah, ouy, ouy, ouy.

Arlequin s'éloigne, puis revient, tenant son petit chapeau sur une main, en guise d'un bassin ; il se bouche le nez de l'autre main : « Tenez, Monsieur, voilà les matières. »

PASQUARIEL. — Les matières sont louables.

ARLEQUIN. — Voilà de belles matières à louer, vrayment !

PASQUARIEL. — Qu'on me donne du papier, une plume et de l'encre : *Recipe,* ce soir, un lavement : demain matin, une saignée et demain au soir, une médecine. Après, on prend congé du malade et on s'en va en disant : « Monsieur, demain je viendray vous voir à pareille heure, et j'espère dans peu vous tirer tout à fait d'affaire. » Aussi-tost l'homme qui vous a introduit vous reconduit et vous met dans la main un demy Loüis d'or. Vous remontez sur votre mule et vous vous en allez.

Ce passage a sa valeur historique : il indique le prix des visites médicales, dans la classe aisée, vers la fin du XVIIe siècle.

Dans la même arlequinade, nous avons la scène dite *de la tirade* : un jeune médecin se plaint à un confrère du tort que les vieilles badernes font aux débutants et répète le cri de « Place aux jeunes ! » que les vénérables barbes ont poussé elles-mêmes en leur adolescence.

Le public croit que les médecins ne sont bons que lorsque les autres hommes ne valent plus rien, et qu'on

ne fait d'état d'une consultation que lorsque Messieurs les consultans composent un trio de siècles ; et un malade n'aura point de foy pour sa guérison, qu'il ne voye, au chevet de son lit, deux fois par jour, une de ces vieilles emplastres, collée sur son fauteuil. Cependant quel secours peut-on tirer de ces cervelles, que l'âge dessèche, à qui la mémoire et le bon sens défaillent ? De ces vieux gouteux, qui sont plus malades que les malades qu'ils traitent : et qui, d'une main tremblante, écrivent leur ordonnance ? Mais comment diable lire l'écriture d'un tel caractère ? Et c'est ce qui fait qu'on ne doit pas s'étonner si les Apothiquaires font si souvent des *qui pro quo*.

Le Docteur. — Vous exercez donc la médecine, Monsieur ?

Le jeune médecin. — Ouy, Monsieur, je l'exerce, et de pur amour : je saigne, je purge, je sonde, je bistourise, je scie, je ventouse, je rogne, je déchique, je romps, je fends, je brise, j'arrache, je déchire, je coupe, je disloque, j'écarte, je taille, je tranche, et je suis sans quartier.

Le Docteur. — Vous estes la foudre de la médecine.

Le jeune médecin. — Je suis la foudre et la terreur des maladies. J'extermine les fièvres, les frissons, la gale, la gravelle, la rougeole, la peste, la teigne, la goute, l'apoplexie, l'érésipèle, le rhumatisme, la pleurésie, les catharres, les coliques venteuses et non venteuses ; sans épargner cette grosse et petite maladie, qui portent le mesme nom. Enfin je fais une si cruelle guerre aux infirmitez des hommes, que quand je vois des maux qui s'invétérent et qui s'obstinent à rester dans un corps, je tue jusqu'au malade pour en arracher la maladie.

Le Docteur. — La cure est admirable.

Isabelle médecin. Comédie en trois actes, par Nonant de Fatouville (10 sept. 1685). — Arlequin et Isabelle, en robes de médecin, sont appelés par le Docteur, pour la maladie de sa fille, Colombine, qui assiste à la consultation — ou plutôt à la discussion — dans « une chaire de commodité » ; Arlequin prend, le premier, la parole :

Voilà une demoizelle d'un assez bon rencontre. Interrogeons d'abord le poulx... Il y a là un grand combat entre le Sistole et le Diastole... Le cœur assurément est intrigué. . Je vois-là des mouvemens compliquez qui me déplaisent... Malepeste ! que son tempérament a de rapport à sa constitution ! Diable ! voicy tout plein de choses qui dénotent qu'elle auroit besoin de certaines choses, qui produiroient autre chose qui ne seroit pas une méchante chose. Mais la plupart des pères ne s'accordent pas toujours avec nos ordonnances. Tant y a, voyons un peu sa langue... Oh, oh, j'observe là une blancheur noirastre, qui me fait présumer que le brouillement des humeurs vient de la corruption de la masse qui circule dans les parties fibreuses ; en sorte que les hypocondres frapez, lancent par represailles ces picotemens aigus qui font les contorsions, que nous appellons apoplectiques. Diable ! voilà ce qu'on appelle parler médecine ; et si vous me croyez, votre fille est flambée

Isabelle. — Ne ferions-nous pas mieux d'entrer dans le détail du mal, et de considérer, si vous le trouvez à propos ?

Arlequin. — Moy ? Non. Je ne trouve jamais à propos ce qui répugne à nos principes.

Isabelle. — Hé, Monsieur, je n'ay encore rien dit.

ARLEQUIN. — Hé bien, c'est sur ce que vous direz.

ISABELLE. — Il me semble donc, que Mademoiselle estant extraordinairement mélancolique, cette mélancolie ne peut estre causée que par un suc atrabilaire, qui fait sa résidence dans la région de la rate.

ARLEQUIN. — Hé fy ! vous mocquez-vous ? Il n'y a pas de médecin de Montpellier qui ne raisonne mieux que cela.

ISABELLE. — Cette humeur grossière et recuite, acquiert, par son séjour, des degrez de malignité qui augmentent le chagrin de la femme ; et cela par une effervescence qui se fait dans la partie affectée.

ARLEQUIN. — Quel jargon !

ISABELLE. — En avez-vous de meilleur ?

ARLEQUIN. — Tout beau, jeune homme, tout beau. Apprenez le respect que vous devez à votre ancien. Il vous fait beau voir, ma foy, raisonner sur la médecine gothique, et tenir toujours le Galien et l'Hypocrate aux cheveux ! C'est bien à vous d'entrer en lice avec un moderne comme moy ! Apprenez, mon amy, que l'aphorisme des aphorismes est d'aller teste baissée aux principes : *Principiis obsta.* Diable ! voilà le grand mot. *Principiis.* Malepeste ! C'est là où il faut s'appliquer.

ISABELLE. — Personne n'en disconvient.

ARLEQUIN. — Cela estant, sçachez que vous estes trop jeune, pour aller fouiller dans la ratte des femmes, comme dans une carrière à chagrin.

ISABELLE. — Mais pourtant, la région de la mélancolie...

ARLEQUIN. — Vous estes un impertinent avec votre mélancolie. Quand une femme a du chagrin, est-ce sa rate qui est en cause ?

ISABELLE. — Qui en doute ?

ARLEQUIN. — Les ignorants comme vous. Ça, parlons

un peu raison ; car ce n'est que par là qu'on se fait entendre. Quand une jeune mariée n'a qu'une Bergame dans sa chambre, et qu'elle est chagrine d'une Verdure, ou d'une Haute-lice qui luy manque : Est-ce dans la ratte qu'on la va chercher ?

Isabelle. — Il n'y a pas de réplique à cela....

Arlequin. — Quand un avare refuse à sa femme un carosse, des bijoux, et les autres ajustemens indispensables : Est-ce la ratte ou son mary qu'elle donne au diable ?

Isabelle. — Oh, c'est le mary surement.

Arlequin. — Cependant, selon vous, le principe du chagrin est dans la ratte.

Isabelle. — Je n'en démords point.

Arlequin. — Venez-ça, monsieur le Médecin. Quand vous allez deux fois par jour chez un gros seigneur, et qu'après l'avoir tiré d'une longue et dangereuse maladie, il ne vous donne pour tout payement que des révérences, vous en prenez-vous à votre ratte du chagrin de ne point toucher d'argent ?

Isabelle. — Nenny, Monsieur.

Arlequin. — Concluons donc que, pour guérir le chagrin, il faut remédier aux véritables causes du chagrin ; non pas avec de la casse et de la rhubarbe, comme vous autres ignorans.

Isabelle. — Et avec quoy donc ?

Arlequin. — Avec choses proportionnées aux maladies. Si une femme est mélancolique pour estre mal meublée, un Médecin, qui sçait son métier, prend la plume et aussitost : *Recipe*, un lit de Damas et une tapisserie à personnages ; et puis l'on ploye l'ordonnance en quatre et on la donne, en main propre, au mary.

Isabelle. — Et si le mary ne suit point l'ordonnance ?

Arlequin. — En ce cas là, une femme se pourvoit d'ailleurs. Quand les maris sont les bêtes, tant pis pour eux.

La Femme testue ou le Médecin hollandois. Comédie, en un acte et en vers, de Jacques Robbé (9 octobre 1685). — L'auteur déclare, dans sa préface, qu'il n'a eu l'intention de désigner personne — précaution oratoire qui indique généralement le contraire : « J'ay mis, dit-il, Médecin Hollandois comme j'aurois mis Médecin Flamand, s'il me fût venu en pensée ».

Mme Pandolphe — « la femme testue » — destine à sa fille Isabelle, « un hollandois, empyrique très rare ». Mais Isabelle aime Valère qui, depuis longtemps « fréquente chez ses parents », et ne veut pas d'autre époux ; c'est toujours la même ritournelle. Valère, aidé de la soubrette Lyse et du père d'Isabelle, s'emploie à « empêcher cette affaire » et y réussit, comme le veulent la technique et la morale du théâtre.

J'essaye mon secret sur trente

Lyse

Hé bien.

Le Hollandois

Par fois.

De trente qui l'ont pris il n'en reste qui trois
Chi corriche la tose et j'en rechappi quatre.

J'y corriche touchour, ainsi touchour rapatre.
Et quant enfin pour deux qui vole point guérir.
J'y voy que mon remède empesche un ti mourir.
Je suis moi pien conten et sur cette assurance
Je puis pien espérer faire fortune en France.

LYSE

Quand vous tuez quelqu'un vous paye-t-on ?

LE HOLLANDOIS

Pour moi
Je les faire payer par afance, mon foi.

LYSE

C'est bien fai, et vôtre art, par cette prévoiance,
S il ne sauve leurs jours, sauve leur conscience.

Cléante vient chercher l'empirique, pour son père « qui n'en peut plus ». « Vous voyez, dit le charlatan à Mme Pandolphe, comme on vient me chercher dans le dancher extrême ».

ISABELLE, *à part.*

Ah je vai voir enfin sortir cet animal.

Le Hollandais demande à Cléante : « Comment le malade appelle son mal ? — Il en a deux, répond-il, la fièvre et votre poudre », car aussitôt prise,

... Son mal s'est d'abord accru jusqu'à l'excez.
Aux douleurs qu'il ressent, sa patience cède.
Venez donc, s'il vous plaist, guérir vôtre remède.

En se retirant, le Hollandais dit à Isabelle, qui espère bien ne plus le revoir, mais qu'il croit chagrine de son départ :

Fus chagriner point fort
Je reviens trufer fus. Il sera bientost mort...

Mais heureusement, on ne le reverra plus. Mme Pandolphe prend la défense de cette caricature, qui fait rire tout son entourage :

Tu ris, et ce qu'ici, Lyse, tu viens de voir
Peut-être te fera douter de son savoir,
Mais dans la Médecine, ainsi qu'en toute chose,
Est-ce qu'on a toujours tout ce qu'on se propose ?
Et voyons-nous enfin tous ceux qu'il a guéris ?
Il déplait à ma fille ainsi que j'ay compris,
Tant mieux. Je la punis par là de son audace
D'avoir osé tantôt me contredire en face.
O quel plaisir ! Valère en va mourir d'ennui.

La mégère aura beau dire et beau faire, elle sera obligée de céder et de battre en retraite devant un habile stratagème, imaginé par Valère (1).

La Descente de Mezzetin aux enfers. Comédie, en trois actes, de Regnard (2) (1689). — Mezsetin assure à Isabelle qu'il n'y a pas plus doux, plus pacifique que lui : il a, dit-il « l'humeur sati-

(1) L'Opérateur, d'un auteur *anonyme*. Comédie, en un acte, jouée sans succès, au Théâtre-Français, le 21 octobre 1685 ; non imprimée.

(2) Ce poète comique dût peut-être la mort à son antipathie contre les médecins. Après une indisposition légère, il voulut se purger et, sur le conseil de son métayer de Grillon, il s'administra la purge ordinaire des chevaux de sa ferme ; il mourut quelques heures après. Le doigt du dieu Esculape !

née, veloutée ». Il se vante d'avoir vécu six ans avec sa première femme sans le moindre démêlé ; une seule fois, après une prise de tabac, il voulut éternuer, son épouse lui fit manquer son coup et, de dépit, il lui cassa un chandelier sur la tête (1) ; elle mourut un quart d'heure après cette première et dernière mésintelligence. Il ajoute, à part, comme fiche de consolation :

Quand une femme doit mourir, il vaut mieux que ce soit de la main de son mary que de celle d'un Médecin, qu'il faut bien payer et qui vous la traînera six mois ou un an, je n'aime pas à voir languir le monde ; et puis l'on gagne son argent par ses mains.

Isabelle. — Et vous n'avez point d'horreur d'avoir commis un crime aussi noir que celuy-là ?

Mezzetin. — Moy ? Point du tout ; je suis accoutumé au sang de jeunesse. Mon père a fait mille combats en sa vie, où il a toujours tué son homme. Il a servi le roy trente deux années.

Isabelle. — Sur terre ou sur mer ?

Mezzetin. — En l'air.

Isabelle. — Comment en l'air ? Je n'ay jamais ouï parler de ces officiers-là.

Mezzetin. — C'est que comme il estoit fort charitable, lorsqu'il rencontroit quelque Agonisant qu'on me-

(1) Notre irascible confrère est de l'école de Mathurin Régnier qui conseille de ne pas battre une femme avec une fleur... mais avec un bâton :

Qui bat sa femme, il la fait braire
Qui la rebat, il la fait taire.

noit à la Grève, il se mettoit avec luy dans la charrette, et l'aidoit à mourir du mieux qu'il pouvoit.

Isabelle. — Ah, l'horreur !

Mezzetin. — Tous ses confrères les Médecins (car il avoit pris ses licences dans leur Ecole), disoient qu'il n'y avoit jamais eu un homme si adroit, et qu'on ne voyoit point de besogne faite comme la sienne : aussi l'avoient-ils fait Recteur de la Faculté.

Aux Enfers, Pluton invite Charon à consulter son Grand livre des âmes et à lui dire combien il en a passé dans la journée ; deux diables apportent le registre sur leur dos et Charon, après l'avoir feuilleté, répond :

— Du 17, passé deux mille sept cents treize Médecins, avec leurs mules.

Pluton. — Ces messieurs-là font mieux nos affaires là-haut, il les faut renvoyer.

Proserpine. — Ouy, mais qu'on retienne les mules, elles serviront à Radamante, quand il mènera pendre quelqu'un.

Pluton. — Je ne veux plus qu'on en reçoive aucun à l'avenir, qu'il n'ait une attestation de service, et un certificat des fossoyeurs, comme il a bien et fidellement exercé sa charge de Médecin, et tué pour le moins dix mille personnes à sa part.

Charon. — Du mesme jour, quatorze cent Apoticaires.

Pluton. — Pour les Apothicaires, passe. On est échauffé en ce pays-cy et on a besoin de lavemens pour se déconstiper.

ARLEQUIN, HOMME A BONNE FORTUNE. Comédie, en trois actes, de Regnard (1690). — Brocantin, père d'Isabelle, destine sa fille au vieux docteur Bassinet et la lui présente ; Arlequin, qui assiste au sacrifice, est outré de cette union contre nature :

ARLEQUIN. — Est-ce que vous prétendez donner vostre fille à ce scorpion ? Fy ! ne faites point cette affaire-là.

BROCANTIN. — Vous moquez-vous ? C'est un Médecin très riche.

ARLEQUIN. — Un Médecin ? Je m'en doutois bien : car j'ay eu envie de faire une selle en le voyant.

LE GRONDEUR. — Comédie en trois actes, de l'abbé Bruyeis et Palaprat, sieur de Bigot (3 fév. 1691). — Bruyeis ou Brueys était homme d'esprit : Louis XIV lui demandait, un jour, des nouvelles de sa vue, qui était extrêmement faible : « Sire, dit l'abbé, mon neveu le médecin m'assure que je vois beaucoup mieux. » Sa collaboration avec Palaprat, qui a si vivement malmené les médecins, ne pouvait être que désastreuse pour la Faculté : elle a tenu plus qu'elle ne promettait, à en juger par les brocards dont ces auteurs accablent le malheureux médecin Grichard, prototype des grincheux. C'est de la bouche de ce personnage qu'est sortie la fameuse apostrophe : « Morbleu ! il en coûtera la vie à plus de quatre ! (1).

(1) *Le Mal...*, p. 326.

Esope. — Comédie en trois actes et en vers, de Le Noble Eustache (1691). — Colombine se travestit en médecin bossu et prend le nom de Clistorel, qui s'appliquerait mieux à un apothicaire. Il est vrai que les deux professions ont au moins un point de contact : le bassin ; et le qualificatif « d'éplucheurs de bassin », donné aux médecins par Colombine, n'est pas aussi injurieux qu'il voudrait le paraître (1).

Arlequin Phaeton. — Comédie en trois actes, de Palaprat (1692). — Dans une lettre adressée à M. Boudin, premier médecin de Madame la Dauphine, Palaprat montre qu'à tort, on reprocherait à Molière de vouloir englober tout le corps médical dans ses railleries ; c'est une sorte d'amende honorable, de plaidoirie *pro domo suâ*. « Molière, écrit-il, n'a joué ni la médecine ni les médecins, c'est-à-dire ceux qui méritent de porter ce beau nom ; il n'a joué que les ânes bâtés qui embrassent cette profession sans connaissance et sans lumière ». Cependant, à en juger par les traits dont il accable Esculape lui-même, il ne parait pas partager l'opinion qu'il prête au grand comique.

Dans cette pièce, le Dieu de la Médecine se plaint d'avoir perdu son prestige, son jargon, ses « mots

(1) *Ibid.*, p. 329.

spécieux », sont connus de tous : « les enfants, dit-il avec amertume, savent que l'oxicrat n'est que de l'eau avec du vinaigre et le quinorodon du grate-cul ». Les Divinités elles-mêmes chinent la médecine. ainsi le présomptueux et ingrat Phaéton répond à Esculape, qui lui rappelle qu'à la médecine il doit sa résurrection : « Pour un qu'elle en ressuscite, elle en fait mourir bien d'autres ; » et jusqu'au joyeux Momus qui s'en mêle et assure qu'il ne donnerait pas « un clou à soufflet du métier de médecin (1) ».

Le Médecin de Robbe (2).— Comédie en trois actes et en vers, de Dorimond (3), (imprimée en 1692). — Le médecin Solpet, un nom euphonique, endosse une robe écarlate et demande à sa femme Macrine :

De tous les Professeurs en médecine, en droit,
En connois-tu quelqu'un dont le corps soit plus droit ?

Il l'a obtenue de la veuve d'un de ses clients qu'il traitait gratis ; c'était un malade important,

Dont jamais médecin ne prit d'argent contant ;
Parce qu'il sçavoit bien, par mille bons offices,
Récompenser leur peine et payer leurs services.

De son vivant, il lui prêtait sa robe rouge, pour

(1) *Le Mal*.... p. 349.
(2) Ou dérobe.
(3) Comédien de la troupe de Mademoiselle.

obtenir une bonne place aux « *Te Deum* et dans les Palinots ».

On vient demander Solpet pour une pauvre femme,

Qui, sans un prompt secours, est prête à rendre l'âme.

Il sort et dit, sans même savoir ce qu'elle a :

Allons vite, il lui faut donner un lavement.

Derrière lui, M. Oon, chanoine huguenot, pensionnaire de Solpet depuis deux ans, vient faire deux doigts de cour à sa femme, Macrine, et lui déclare qu'il dessèche d'amour pour elle. Il lui présente une bague que la coquine refuse du bout des lèvres, sous prétexte que « qui prend, se vend » ; mais elle revient sur son premier mouvement et accepte que le galant la lui offre pendant le repas.

Solpet rentre l'air joyeux et triomphant ; Lubine, sa servante, qui le remarque, lui demande :

Monsieur, que vous avez le visage content,
Vous avez réussi par votre lavement ?

Le médecin se préoccupe bien de sa cliente et s'exclame :

Dieu veuille avoir son âme et la prendre à mercy !

Satisfait d'avoir été félicité par ses amis de sa robe de pourpre, il les invite à dîner :

Etant souvent chez eux à vuider la bouteille,
Je prétends aujourd'huy leur rendre la pareille.

Entre temps, Jourdain, valet de l'« Empirique », ami de Solpet, lutine sa servante ; « il lui veut manier le corsage ». Lubine se défend :

Qu'est-ce qu'il cherche-là, puisqu'il n'y a rien mis ?

JOURDAIN

J'y cherche tes tétons dont les tétins sont gris
Et qui représentant de vuides escarcelles,
Sont et sous ta ceinture et sous tes deux aisselles.

LUBINE

Ma foy, je pourrois bien, ô valet de bourreau,
Etriller d'un bâton la lèpre de ta peau.

Jourdain bat en retraite et s'excuse de ses libertés grandes ; il pensait qu'on pouvait se conter, en badinant, ces sortes de fleurettes.

Arrive l'ami Letuar, chimiste ; Solpet le reçoit avec empressement et lui dit qu'il attend l'Empirique :

Cet homme a des secrets pour toutes maladies,
Il guérit le scorbut, les fièvres, les hernies,
Les dents, le mal caduc, les gouttes sans nodus,
Les yeux, la sciatique et les maux de Vénus.
Que l'un de ses secrets, il faut tâcher d'apprendre,
Et nous en tirerons un notable profit.

Solpet se promet de revêtir sa robe pour lui en imposer, et comme il a remarqué que sa Macrine n'était pas indifférente à l'Empirique, il se prêtera volontiers à jouer le rôle de mari complaisant :

J'ay remarqué qu'il a bien du tendre pour elle,
Je la feray vers luy jouer de la prunelle.

Il compte bien, avec l'aide du chimiste, lui « escamoter » tous ses secrets. Quant à sa robe de pourpre, il reconnait qu'il n'a pas le droit de la porter et que chacun sait qu'elle lui a été prêtée ; il s'attend même à un procès pour port illégal d'insignes, mais il est disposé à affronter la justice, de pied ferme.

Au second acte, le poète Miram, épris de Lubine, désire contempler de près l'objet de sa flamme ; il imagine de demander une consultation à Solpet « pour un mal de poulmon » :

Et si vous me donnez un remède à cela
Vous aurez de ma main quatre sols que voilà.

Le médecin lui prend le pouls :

Donnez le poulx, mettez la langue hors les dents.
L'inégal battement, que marque votre artère,
Me fait pronostiquer qu'il vous faut un cautère.

MIRAM

J'en porte un au bras gauche.

SOLPET

Il faut, si l'on m'en croit,
Pour faire l'équilibre, en mettre un au bras droit.

Miram, laissé seul, fait à Lubine une déclaration enflammée qu'il termine ainsi :

Tu serois ma Siringue et je serois ton Pan

LUBINE

Allez mine de cul, allez bête ramingue,
Je n'ay point de Canulle et ne suis point Siringue.

Cette fille d'office ignore le langage des Dieux et Miram le lui explique :

Siringue étoit le nom d'une jeune pucelle
Qu'Ovide dans les vers chante avoir été belle ;
En vous y comparant, je n'ay pas prétendu
Estre appelé par vous bête et mine de cu.

Il se promet de venir lui chanter, sur le soir, une ode de sa façon. Amour, poésie et eau de vaisselle ! Toute la lyre des intrigues ancillaires.

Scène IV. — Letuar et l'Empirique, à peine arrivés, discutent avec Solpet quelles herbes Lubine mettra en potage : l'Empirique demande des porreaux, des navets ; mais le Chimiste propose de l'oignon et des choux. Solpet entreprend une longue dissertation sur les propriétés de ces légumes, puis la conversation roule sur les quatre éléments et le médicament à la mode, l'Antimoine :

LETUAR

Monsieur, vous servez-vous quelquefois d'Antimoine ?

SOLPET

Oui, dans les mots fâcheux j'use de son crocus,
Comme en fièvre putride et colera morbus.

Son interlocuteur n'en approuve pas l'usage,

Car il est condamné par Arrest de la Cour.

Avant de se mettre à table, Solpét invite ses amis à entrer dans son cabinet de toilette, sa « laverie » ; mais à la porte, chacun refuse de passer le premier :

Tant de civilitez pour refroidir la soupe.
Monsieur, marchez devant et vous, suivez en croupe.

Dès que les trois anabaptistes ont disparu, le pensionnaire Oon revient continuer sa cour à Macrine, en attendant le potage ; il se désole de la présence gênante de son mari et regrette surtout de le voir si peu occupé :

Faut-il, pour mon malheur, qu'il n'ait point de pratique,
Ou bien qu'il ne soit pas médecin en Afrique ;
S'il avoit plus d'employ dans la profession,
J'en aurois aussi plus dans mon affection,
Et ne passerois pas tous les jours sous la tuille,
En attendant qu'il aille homicider en ville,
Et tant que mon malheur icy le fixera,
Je me diray le seul qu'il homicidera.

Quand il a bien fini, la coquette Macrine s'avise de déclarer « qu'en voilà trop de dit »... jusqu'à la prochaine entrevue.

Les invités se mettent enfin à table ; ils trouvent à la soupe un goût abominable ; l'Empirique, seul, la juge à son goût :

Pour moy, je ne sens pas le poison du potage.

OON

Non, vous qui tous les jours êtes viperophage,
Qui faites vos repas d'aspics et de crapaux
Et beuvez le venin de tous les animaux.

Solpet ordonne à Lubine d'enlever la soupe ou plutôt son « clistère » et de servir le chapon. Il s'en prend à la servante du détestable potage : « Je te souhaite, lui dit-il.

Que tu puisses manger le reste de la soupe
Et que deux mille fois elle abbaisse ta croupe.

Tout s'explique : Lubine a fait la soupe dans la marmite d'une voisine qui a dû y préparer un lavement. Solpet répond :

Il n'en faut plus douter, nous voyons par effet,
Qu'aussi bien que rendu le clystère fut fait
Dedans cette marmite, infecte et très puante.

Puis il engage sa femme à découper « le chapon », un vieux coq de sa basse-cour :

Allons, Macrine, il faut, avecque ta main blanche,
Que tu fasse l'honneur de l'aile et de la hanche.
Coupe, lève la cuisse et fend le croupion.

MACRINE

On couperoit plutôt un pan de bastion.

Les commensaux de Solpet boivent à sa robe :

Ça tous le verre en main, célébrons l'écarlate
Qui couvre de Monsieur la sçavante omoplate.

L'Empirique dévoile enfin à son amphitryon ses fameux secrets, quand il lui apprend qu'il connaît ceux de Bary.

Cette comédie se termine en eau de boudin, par les chansons amoureuses du poète Miram à la servante Lubine (1).

LES AVANTURES DES CHAMPS ELISÉES (1). Comédie, en trois actes (28 novembre 1693). — Mezzetin reproche à Arlequin de s'être brouillé avec « les filles de chambre » ; Arlequin répond « qu'il s'est brouillé sans se brouiller » et que ce n'est pas d'avoir été de bonne intelligence avec l'une d'elles :

Diable m'emporte qui sçait comme cela arriva ! Tant y a qu'au bout de quelque mois, au lieu de croistre de bas en haut, comme les autres, on s'aperçut qu'elle ne croissoit plus que de diamettre. La dame du logis, émerveillée de ce prodige, envoya quérir force médecins, qui, après avoir bien consulté en latin, conclurent en françois que c'estoit que sa croissance avoit pris un autre cours.

A l acte des Enfers, une ombre accourt en demandant aide et protection à Radamante, le juge suprême :

On m'étrangle, on m'assassine !... Faites-moy justice, juge infernal, d'un homicide médecin, qui, voulant épouser ma femme, m'a expulsé de ma famille.

(1) L'AMOUR APOTHICAIRE OU LE VALET SERVANTE, comédie en un acte et en vers de Denis (1690-1692).

(1) Gherardi, *loc. cit.*

Radamante. — Tu n'as que ce que tu mérites ; il n'est pas permis à un homme sage de faire de son rival, son juge ou son médecin.

Bientôt, paraît un médecin poursuivi par une foule d'ombres menaçantes, comme les Euménides ; ce sont ses anciens clients qu'il a expédiés prématurément aux Champs-Elysées :

Ouy, je ne sçay ce que je donnerois point pour pouvoir me rendre inconnu aux gens qui se plaignent que je les ay fait descendre icy-bas vingt ans plutost qu'ils n'y fussent venus.

Arlequin. — Moi de même... on m'accuse d'une foule de méfaits. Mais, seriez-vous homme à me seconder dans une entreprise hardie ? Etes-vous homme à tout risquer ?

Le Médecin. — Belle demande ! Vous ne songez donc pas que je suis médecin ?

Arlequin. — Il n'y a pas à hésiter, il nous faut prendre la fuite.

Charon, *caché*. — Ouy dea ? Oh, je vous en empecheray bien.

Arlequin et le médecin songent que, sur terre, ils ne trouveront rien : leurs héritiers les ont dépouillés. De quoi vivront-ils ? Ils décident de voler Cerbère, le chien des Enfers, et de le montrer moyennant rétribution à la Foire Saint-Germain ; mais Charon, qui est aux écoutes, se dispose à donner des ordres pour déjouer leur projet.

A la scène suivante, le médecin arrive avec un filet pour prendre Cerbère ; le chien infernal se dé-

fend et a bientôt raison de ses voleurs. Ils viennent à la rescousse avec un autre piège, mais ce sont eux qui s'y prennent. Charon accourt et les apostrophe :

— Ah, messieurs les marauls, c'est donc vous qui vouliez faire voir Cerbère à la Foire Saint-Germain ? Ce sera bien plutost vous, canailles, qu'on y verra.

Le nocher des Enfers dégage les maladroits qui ont été changés, l'un en oiseau de proie et l'autre en capricorne.

Les Souhaits. Comédie en trois actes, par Delosme de Montchenay (1693). — Arlequin se félicite d'avoir trop de santé et attribue son heureux état à la pratique des préceptes d'Hippocrate :

Arlequin. — Hyppocrate dit que, pour bien se porter, il faut s'enyvrer une fois le mois. C'est un régime que j'observe avec la dernière circonspection, et comme je crains toujours de n'avoir pas rempli le précepte dans toute son étendue, je fais des répétitions Bachiques trois fois la semaine, afin qu'Hyppocrate n'ait rien à me reprocher.

Les Originaux ou l'Italien. Comédie en trois actes, de La Motte Houdar (1693). — Le médecin Sénécasse donne une consultation à Colombine :

— Que je ne dérange personne, au moins ? Il n'appartient pas à ma présence de remuer les humeurs de qui que ce soit.

Cotignac. — C'est donc là votre nom, Monsieur de

Sénécasse ; et si on l'articule encore deux fois, je me cautionne purgé, rubis-sur-l'ongle.

Sénécasse. — C'est un nom que j'ay fait à plaisir. Mon père ne m'en a point laissé, il a bien falu m'en trouver un moy mesme. N'est-il pas vray qu'il dénote merveilleusement bien ma profession ?

La Gamme. — Assurément. (*A part*). Voilà un médecin de bonne famille.

(*Sénécasse tâte le poux de Colombine, après luy avoir fait une grande révérence*).

La Gamme. — Que faites-vous là, Monsieur ?

Sénécasse. — Je m'informe de la santé de mademoiselle.

Colombine. — Il est vray que c'est le compliment qui mène le branle.

Cotignac. — Oh ! vous n'y estes pas encore ! Un médecin qui sçait son métier, quand il s'agit de s'informer de la santé d'une personne, après luy avoir tâté le poux, ne manque jamais de luy tâter le ventre, pour sçavoir si elle ne l'a point dur ; et pour faire les choses dans la dernière circonspection, il met après cela le nez dans ses matières. (*A Colombine*). Mademoiselle, faites apporter votre bassin à Monsieur ?

Le médecin se fâche ; la Gamme prend le parti de Cotignac : mêlée générale.

Le bel-esprit (1). Comédie en trois actes (1694). — Pasquareil émet, sur un ton doctoral, cette facétie :

J'ai ouï dire à un habile médecin qu'il n'y a rien de si contraire à la santé qu'un coup d'épée au travers du corps.

1 Gherardi, *loc. cit.*

OCTAVE. — Quelle décision !

PASQUARIEL. — C'est un fameux médecin. Je n'en connois point qui expédie plus viste un malade.

OCTAVE. — Il faut estre fort habile pour porter ce jugement.

A son tour, Colombine formule cette sentence satirique :

Il en est de mesme des philosophes que des médecins, qui cherchent la bonne chère et le bon vin, pendant qu'ils prêchent la diète à leurs malades.

C'est la mise en pratique du « Fais ce que je dis et non ce que je fais », de la sagesse des nations.

LA FAUSSE COQUETTE. Comédie en trois actes, par le chevalier de Biancolleli (1694). — Arlequin raconte qu'il fit, l'autre jour, le portrait d'une dame atteinte d'une oppression de poitrine; c'était surprenant de vérité, et un médecin, dans la rue, ayant aperçu la toile portée par un valet, fut si frappé de son exactitude, qu'il voulait à toute force ordonner saignée et purgation : « Mais, s'écrie le bouffon, vertu de ma vie, je m'y opposay fortement ! — Hé pourquoi cela, lui demande son interlocuteur ? — La malepeste, réplique Arlequin. Si les médecins s'estoient mélez une fois de traiter les tableaux, il ne nous resteroit pas plus de morceaux de l'antiquité que des malades dont ils prennent soin. »

LES SOUFFLEURS. Comédie en trois actes, de Chillial (1694). — Anodin, « médecin spargiriste,

chimiste et naturaliste », rend visite, avec sa femme Colombine, au Docteur et à Cintio, « associez » pour la recherche de la pierre philosophale. Il se vante d'avoir en sa possession une foule de secrets précieux : il sait « ressusciter les morts, rajeunir les vieillards, guérir les maladies incurables. » Quant à Colombine, elle a découvert l'huile de talc, qui « rend le teint plus clair qu'un cristal, plus uni qu'une glace et plus blanc que la neige même ». Elle prétend faire d'Arlequin « un Adonis, un beau mignon de couchette », et pour cela, lui recouvre le masque de sa mixture. Cintio et le Docteur sont émerveillés ; ils s'extasient devant la blancheur et l'éclat du teint d'Arlequin et, dans leur enthousiasme, ils offrent au spargiriste et à sa femme, des billets pour leur Assemblée des « Souffleurs. »

Colombine s'y présente, sous les traits d'un vieillard ; elle dit avoir découvert la poudre de sympathie.

Cette poudre a le pouvoir d'accorder le chat avec la souris, de donner au renard la garde des poules et d'apprivoiser la galenterie des femmes les plus coquettes avec la sévérité des maris les moins commodes. Ce secret suivoit les Aphorismes d'Hypocrate, selon lesquels, *contraria contrariis curantur* ; aussi ne manque-t il pas d'avoir l'approbation de tous Messieurs de la Faculté... Des prémices si heureux me donnans lieu d'espérer de faire tous les jours de nouvelles découvertes dans la

médecine, je m'hypocratisai volontiers et me consacrai sans réserve à Gallien. Mes peines ne furent pas infructueuses, ni mon labeur stérile. Après plusieurs expériences, faites sur ceux qui n'avoient pas les les moyens de payer des remèdes expérimentez, je trouvoi une récepte infaillible contre les accidens que cause le souvenir forcé d'un plaisir volontaire. *Veneris monumenta nefanda.* Je me mis donc à traiter ceux qui avoient lieu de se repentir de s'estre laissé prendre aux apas séducteurs de ces beautez trop libérales, et sans me faire placarder, comme font la plupart de nos illustres, je devins bientôt le refuge de tous les jeunes gens, à qui Vénus avoit donné quelque coup de Jarnac. *Quos durus amor crudeli tabe peradit.*

Arlequin. — A quoi bon tant de figures pour exprimer une maladie qui n'est que trop commune...

Anodin, à l'aide d'une liqueur spéciale, se propose de rajeunir Colombine, qui se donne 125 ans. Il lui fait boire cette eau de Jouvence et elle rajeunit à vue d'œil : sa taille se redresse ; elle s'arrache la barbe, en se frottant le menton, et ses cheveux blancs tombent, en se grattant la tête. L'Assemblée félicite Anodin de sa déconverte merveilleuse et tōus les assistants entonnent ce chant d'allégresse, en défilant devant lui :

Que la Chimie est admirable.
Dans ses effets prodigieux ;
Elle nous rend égaux aux Dieux
Par l'Elixir et l'Or potable!

Le Départ des Comédiens. Comédie, en un acte, par Du Freny, Charles Rivière (1694). — Les comédiens se comparent aux malades et les spectateurs aux médecins ; mais Arlequin fait observer que ces médecins-là ne sont pas si âpres aux consultations que ceux de la Faculté, parce qu'aux uns, on donne de l'argent, tandis que les autres, au contraire, payent à la porte le droit de dire leur avis.

Les Chinois. Comédie, de Regnard et Dufresny. — Elle établit un parallèle entre les comédiens italiens et les comédiens français. Arlequin, porte drapeau du théâtre français, compare ses collègues de l'autre scène à un coche attelé de différents animaux qui tirent en sens inverse : le cheval, à droite ; l'âne, à gauche ; le bœuf, en avant et la mule rétive s'arrête tout court. Colombine, le plus bel ornement de la troupe exotique, avec Marinette, proteste : « Cela est faux, dit-elle. La mule est un animal stérile, et tout le monde sait que Marinette et Colombine ont des enfants tous les neuf mois. — *Exemplum ut talpa,* » ajoute Mezettin, en montrant Marinette à un degré de grossesse très avancé.

Sancho Pança (1). Comédie, en trois actes, par Du Fresny (1894). — Dans toutes les pièces où

(1) Nombreuses sont les pièces portant le nom de l'immortel écuyer de don Quichotte : Le Gouvernement de Sancho-Pança, comédie en cinq actes et en vers, par

paraît le jovial compagnon de Don Quichotte, une scène nous intéresse : celle où le Médecin du Gouverneur de l'île fait enlever les plats, dès qu'ils sont apportés sur la table, sous prétexte d'hygiène et au grand désappointement du polysarce Sancho. Le *Cent-Kilos* trouve certainement qu'où il y a de l'hygiène il n'y a pas de plaisir ; mais cette âme débonnaire ne songe pas un seul instant à suivre l'exemple du Sanguinaire roi de Bohême, Wenceslas VI, surnommé l'*Ivrogne*, qui fit embrocher et rôtir « à petit feu » son cuisinier, pour le punir de lui avoir, sur l'ordonnance du médecin, refusé à manger.

Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne (1433-1477) montrait plus de résignation à l'égard des médecins qui se tenaient, pendant ses repas, derrière son fauteuil : après avoir examiné les mets servis devant le prince, ces inquisiteurs de la table, lui indiquaient ceux dont l'usage leur semblait pré-

Guyon Guérin de Bouscal (1640) ; Sancho se plaint du Docteur gêneur :

> Mais ce faux Medecin, ce pédant, ce mocqueur,
> Avec des colibets m'y fait dîner par cœur.

SANCHO-PANÇA. Comédie en trois actes, par Bellavoine, jouée en 1705, à la Foire Saint-Germain. — SANCHO GOUVERNEUR. Comédie en cinq actes, de Dancourt (1721). — SANCHO PANÇA GOUVERNEUR, OU LA BAGATELLE. Opéra-comique, en deux actes, de Thierry (1727). L'auteur y a baptisé le médecin du joli nom de Vomitif. — SANCHO-PANÇA DANS SON ISLE. Pièce en un acte, mêlée d'ariettes, par Poinsinet ; représentée aux Italiens, en 1762.

férable (1). Il n'est pas impossible que Cervantes ait tiré de ce fait historique l'incident comique de son roman, et que le théâtre utilisa plus d'une fois dans Le Malade par complaisance, Le Comte de Belfor, etc.

La Comédie de Du Fresny tomba à la première représentation et ne fut pas imprimée. Le rôle du Médecin est très court ; aussi le même acteur, le sieur Sévigny, pouvait-il jouer trois personnages : le maître d'hôtel, un avocat et le Médecin (2).

Les Bains de la porte Saint-Bernard. Comédie, en trois actes, par Boisfran (1696). — Colombine feint une maladie qui résiste aux soins des médecins ; sur ses instances, son père, le Docteur, consent à recevoir une célébrité médicale qui n'est autre qu'Arlequin, l'amant de la pré-

(1) « Assisté à table de deux médecins, qui luy conseillent à leur advis lesquelles viandes lui sont le plus proufitables. » (Olivier de la Marche.)

(2) Monsieur de Mort en trousses. Comédie en un acte de Bordelon ; imprimée vers 1694 : introuvable.

La Foire Saint-Germain. Comédie en trois actes, par Regnard et Rivière du Fresny (26 déc. 1695.) — Scaramouche paraît d'abord en asthmatique, enveloppé dans un manteau fourré, puis en hydropique.

Le Maréchal Médecin ou Les Houssards ou Le Médecin de Mante. Malgré la richesse de ses titres, cette pièce, jouée le samedi 12 mai 1896, n'a pas été reconnue par l'auteur de ses jours ; c'est, comme Joas, un orphelin qui « de ses parents n'eut jamais connaissance ». Non imprimée.

tendue malade. Celui-ci, sous le costume de médecin, arrive dans une chaise de poste qui, en s'ouvrant, montre un laboratoire de chimiste :

Quoy que je me serve ordinairement d'un Barbe (1), ou d'un carrosse, pour aller voir mes malades, néanmoins, dans une occasion aussi pressante comme on m'a dit estre celle-cy, je me suis fait traîner chez vous, Monsieur, en chaise de poste : car, comme dit Aristote, *Medicus debet maladiam prevenire, et ubi maladia non invenitur, ibi medicus debet totis viribus maladiam procurare.*

LE DOCTEUR. — Mais, Monsieur, il ne faut pas multiplier les estres sans nécessité.

ARLEQUIN. — Cela est vray : mais s'il est nécessaire qu'il y ait des médecins pour les besoins des malades, il est nécessaire aussi qu'il y ait des malades pour les besoins des médecins.

LE DOCTEUR. — Qui suivez-vous, Monsieur ? Hypocrate ? Galien ? Paracelse ? Avicenne ?

ARLEQUIN. — Pour Gallere, non ; c'est un auteur fatiguant ; je l'ay suivy trois ans, je sçais ce qui en est.

(1) La voiture légère, à la mode ; plus tard, la vogue passera aux voitures de Martin, comme le rappelle ce couplet de *La Folie du jour*, de Favart, chanté le 31 janvier 1760, pour l'ouverture de la Foire Saint-Germain :

En habit lugubre, le Médecin
Traitait gravement son art assassin,
Une mule compozoit tout son train
C'étoit la vieille méthode.

Chargés de bijoux plus que de latin,
Nos petits docteurs ont le ton badin
Et vont dans un char verni par Martin :
Voilà leur portrait à la mode.

Mais pour Vincennes, Bagnolet, Charonne, tous ces auteurs ont des charmes pour moy, je m'en suis toujours bien trouvé ; aussi je les suis aveuglément, et je ne trouve point de meilleures ordonnances que les leurs.

Le Docteur. — Vous voulez rire, Monsieur, avec votre Vincennes et Bagnolet.

Arlequin. — Vous l'avez dit. Docteur : *quando maladus planget, Medicus ridet.* Mais de bonne foy, le malade est-il mort ?

Le Docteur. — S'il estoit mort, nous n'aurions plus besoin de vous.

Arlequin. — Oh ! ne vous y trompez pas, j'en fais tous les jours revenir de plus loin... Je voudrois que vous eussiez la rogne, la galle, la teigne ou la peste, vous connoistriez la force de mes remèdes et l'habileté de Monsieur Charlatantius. C'est le nom de votre petit serviteur... Mais expédions, Monsieur le docteur, où est le patient ?

Le Docteur. — Monsieur, c'est ma fille ; la voila à costé de vous. Elle vous dira mieux que personne où est son mal.

Arlequin. — Il est aisé de deviner où est le mal d'une fille nubile, et pour peu que je la tâte, je m'en vais d'abord le découvrir. Ostez votre gand, Mademoiselle. Voilà déjà une fort belle rondeur de peau. Docteur, il y a du plaisir à travailler sur de pareils sujets. Mais comme *melius est insanire cum multis, quam sapere solus* ; avant de rien entreprendre, consultons un peu un de mes confrères.

Le Docteur. — Voulez-vous, Monsieur, que j'envoye prendre quelque docteur de la Faculté ?

Arlequin. — Donnez-vous-en bien de garde. La plupart de ces gens-là nous méprisent, et nous les mépri-

sons tous. Mais je ne marche jamais sans mener un de mes confrères avec moy, qui est un illustre et ne se trompe jamais dans ses conjectures. Holà, faites avancer mon ancien. (*Le cheval qui traîne la chaise s'avance*).

Le Docteur. — Vous vous moquez, Monsieur le médecin, il n'y a point de raison à un cheval, comment voulez-vous le consulter ?

Arlequin. — Docteur, mon amy, vous n'estes qu'un sot en trois lettres. Et la médecine ne l'avons-nous pas apprise des animaux ? Donc, pour ne pas se tromper, il faut toujours consulter ses maistres. (*Vers le cheval, après avoir osté son chapeau*). *Quid judicas, sapientissime Domine Magister, de maladia filiarum istarum pulcherrimarum bellarum*. (*Le cheval hannit, en se remuant*.) L'avez-vous entendu, Docteur ?

Le Docteur. — Non, je vous assure.

Arlequin. — Cela est étonnant, que parmy vous autres Docteurs vous ne vous entendiez point ! Il dit que la maladie de votre fille s'appelle en Grec, *Maria gibilis potentia et impatientia*.

Colombine. — Je crois que Monseigneur l'illustrissime cheval l'a deviné.

Angélique. — Voilà une maladie bien longue, Monsieur.

Arlequin. — N'appréhendez rien, Mademoiselle, nous vous ferons passer cette maladie là avant qu'il soit vingt-quatre heures. Nous allons préparer toutes choses pour cela. (*Au Docteur*) Monsieur le docteur, comment voulez-vous traiter cette maladie là ? à la tâche, ou en bloc ?

Le Docteur. — Qu'appelez-vous, Monsieur, à la tâche ou en bloc ? Est-ce que vous prenez ma fille pour un bâtiment ?

Arlequin. — C'est-à-dire, si vous voulez que je traite

Mademoiselle par visites, ou si vous voulez que je vous la rende la clef à la main ?

Le Docteur. — Rendez-la moy comme vous voudrez, pourvu que vous me la rendiez se portant bien.

Colombine, *bas à Arlequin*. — Souviens-toy d'ordonner le bain.

Arlequin, *bas*. — J'y suis. (*Haut*). Or comme nous tenons parmy nous pour maxime certaine que le bain est humide, que ce qui est humide mouille et que ce qui mouille mollifie, je soutiens que pour adoucir la dureté des nerfs qui tourmentent les membranes affectueuses de Mademoiselle votre fille, je soutiens, dis-je, que le bain luy sera très bon. Hypocrate dit que l'eau purifie le sang... ouvre les pores, fortifie les parties.

Pierrot. — L'Hypocrate en a menty, c'est le vin.

Le Docteur. — Veux-tu te taire, animal ?

Arlequin. — Laissez-le parler, dans peu je luy feray perdre la parole.

Pierrot. — Oh, Monsieur, je vous remercie de vos remèdes.

Arlequin. — Je vous disois donc que le bain ne sçauroit luy estre que très salutaire ; et comme de toutes les eaux, celle de la Seine est la meilleure, la rivière de la Seine estant appellée Seine *à salute*, je conclus que votre fille s'y aille baigner. Et afin que le bain soit plus détersif, mollificatif, réfrigératif, lénitif et apéritif, il faudra l'aller prendre au-dessus de la Porte St-Bernard, parce que la chaleur homogène de quantité de Tritons qui s'y baignent tout le jour, venant à corriger la crudité de la frigidité naturelle de l'eau, cela pénètre mieux les pores et, ouvrant les parties, se porte avec plus de ferveur aux lieux morbiferes qui affligent la nature, laquelle se sentant aidée par ce secours étérogène, expulse ces humeurs peccantes, qui font que la

circulation de la rate, ne pouvant passer par les conduits de la fermentation, cause ordinairement les désordres que nous appellons communément... Quelle heure est il bien à présent ?

Le Docteur. — Mais, monsieur, il est huit heures passées.

Arlequin. — La malepeste ! Il n'y a pas de temps à perdre. Il faut que votre fille sois guérie avant onze heures, ou je la garantis morte. Viste, qu'on prépare toutes choses pour cela ? Je m'en vais vous ordonner une drogue dont vous luy ferez prendre dans le bain. (*Il entre dans son laboratoire, qui aussi tost reprend la forme de sa chaise de poste.*)

Au moins, ne vous étonnez pas de voir en moy un Médecin, un Chirurgien et un Apotiquaire ; car pour estre plus seur de mes remèdes, et pour éviter le *qui pro quo*, je les fais tous moy-mesme. (*Il écrit en marmotant*) : *Recipe manipulum unum... et si maladia non fanatur*, deux ou trois fois *reiteretur*, soir et matin, *quotidie*. Tenez, Monsieur. *Il lui présente l'Ordonnance*).

Le Docteur, *prenant l'Ordonnance*. — Combien vous faut-il, Monsieur ?

Arlequin. — Pour cette première visite-là, et pour mon Ordonnance, vous me donnerez trente pistoles.

Le Docteur, *tirant une bourse*. — Tenez, Monsieur, voilà trente pistoles.

Arlequin, *les prenant*. — Y a-t-il encore de l'argent dans votre bourse ?

Le Docteur. — Il y a encore vingt pistoles.

Arlequin. — Ne les empochez pas, il vous faut une autre drogue. Ce que je viens de vous ordonner n'est que pour mettre les humeurs en mouvement ; mais je vais vous donner un remède pour les expulser. (*Il écrit*)

Recipe corallorum, ambrorum, perlarum candidarum, diamantis calcinati, et operabitur secundum artem. Tenez, Monsieur, voilà une autre recette et ma petite phiole. La phiole seule je la vend ordinaire cent cinquante pistoles ; je vous donne le tout pour vingt.

LE DOCTEUR, *luy donnant sa bourse.* — Je vous suis bien obligé, Monsieur.

ARLEQUIN, *prenant la bourse.* — Vous n'avez plus d'argent sur vous ?

LE DOCTEUR. — Non, Monsieur.

ARLEQUIN. — Cela estant, *Recipe*... Touche cocher. Serviteur. *(La chaise s'en va).*

LE DOCTEUR. — Allez, ma fille, allez tout disposer pour votre bain. *(Angélique et Colombine s'en vont).*

ARLEQUIN CHIRURGIEN. Parade. — Arlequin promet au Docteur de le guérir infailliblement de sa bosse : « Comment t'y prendras-tu ? lui dit le docteur. — Je vous mettrai sous un grand pressoir de vendange et puis je donnerai un petit coup de roue. — Mais je crierai. — Je le sais bien ; je ne m'embarrasserai pas de vos cris ; j'irai toujours mon chemin, et je donnerai un second coup de roue qui aura beaucoup de force. — Mais je crèverai. — J'en conviens ; mais aussi, après cela, vous serez mince comme une feuille de papier. (1)

LES EAUX DE BOURBON. Comédie, par Dancourt, Florent et Carton (4 octobre 1696). — S'agit-il de

(1) Cf. Colombey, *loc. cit.*

Bourbon-l'Archambault (Allier) ou de Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire)? Les eaux des deux stations sont chargées de chlorure de sodium ; leur spécialisation est sensiblement la même : scrofule et rhumatisme ; la dernière est plutôt laxative et paraît favorable au traitement des maladies féminines. Mais qu'importe la précision à la fiction dramatique ?

Au *Divertissement*, une des buveuses célèbre les vertus de ces eaux :

On trouve dans cette fontaine
La source de la santé,
Et son eau guérit sans peine
Le mal dont on est tourmenté.
Elle ramène
La jeunesse et la beauté.

Une actrice, en robe rouge de Médecin, une bouteille de vin à la main, prend la défense de l'eau, en sens inverse : elle défend d'en boire.

De par la Faculté, je viens défendre l'eau,
Contre le mal qui vous possède,
Je vous aporte, pour remède,
Un petit doigt de vin nouveau.

L'eau n'est qu'une liqueur ingrate
Qui mène tout droit au tombeau ;
Les meilleurs juleps d'Hippocrate
Sont ceux qu'on prend dans le tonneau.

Un officier avec des béquilles, un malade dans une chaise et un cul-de-jatte chantent en chœur :

Medecins, fermez boutique
Si l'on nous permet le vin.
Ce jus divin
Fait rire un mélancolique
Et danser un paralytique.

Polichinelle, légèrement éméché, arpente la scène en titubant et en chantant :

Quel bien devez vous attendre
De la rhubarbe et du séné ?
On veut vous surprendre
Quand on fait pendre
Un tel *Recipe*.
Un bon lavement
Est toujours un tourment
Qui nous fait pousser bien des cris,
Qu'il faut rendre quand on l'a pris.
Que le remède est précieux,
Qui plaît au goût ainsi qu'aux yeux.
De là je conclus que le vin,
Malgré Galien, est le vrai médecin.

Pantalon fait allusion à la propriété laxative des eaux :

Tous les buveurs d'eau de Bourbon
N'ont pas besoin d'Apotiquaire ;
Ces eaux sont dans l'occasion
Un prétexte fort salutaire.

Il constate, dans un autre couplet, leur vertu fécondante :

Sans s'attirer mauvais renom,
Plus d'une fille y devient mère ;

Il s'y fait maint petit poupon
Qui bien souvent a plus d'un père.

De même, à propos d'un vieil original d'intendant, qui conduit sa femme à Bourbon pour avoir des enfants, Blaise, un fin matois, explique le véritable pouvoir, plutôt curatif que *curateur au ventre*, de ces eaux.

Alle n'en aura point de ce voyage-ci, c'est moi qui vous le dit... Quand des maris amenont ici leurs femmes pour çà, les yaux n'y font rian ; quand les femmes venont toutes seules, les yaux opéront que c'est des marveilles.

Toutes les stations thermales peuvent revendiquer cette propriété physiologique.

Une Présidente, qui passe les nuits à jouer à la bassette, se plaint que les eaux « lui sont mortelles ». Blaise, avec son gros bon sens de paysan, risque cette observation :

Tâtigué, que voilà de beaux régimes de vie pour de vieilles malades... La vieille présidente crevera de débauche et les yaux de Bourbon en auront le blâme.

Un des principaux personnages de la pièce est le médecin des eaux, le docteur Grognet, qui n'est pas des plus scrupuleux, à en juger par ce bout de dialogue avec son amie, Mme Guimauvin, veuve d'un Apothicaire :

Si tu me rends ce service, lui dit-il, je ferai con-

sommer à mes malades toutes les vieilles drogues gâtées que tu as chez toi, je t'en donne ma parole.

Quoiqu'il en soit, reconnaissons avec Le Baron, un personnage morose de la pièce, que « les malades se divertissent plus aux eaux que les gens sains ne font ailleurs », et Pantalon a raison de chanter, en guise de conclusion :

Heureux malades de Bourbon,
Chantez, dansez, bannïssez la tristesse.
Contre la maladie est-il rien de si bon
Qu'une prise d'allégresse

PASQUIN ET MARFORIO, MÉDECINS DES MŒURS. Comédie, en trois actes, par Du Fresny et Brugière de Barante (1697). — Entre autres aménités, décochées au corps médical (1), Pasquin montre le prétendu portrait d'un médecin mort sans postérité, de M. Du Meurtre, et il aggrave son injurieuse appellation par cette épitaphe improvisée :

Ce docteur qui sçavoit l'art de donner la mort,
D'engendrer des enfans n'eut pas la moindre envie,
Ne croyant pas qu'il fust de son ressort
De donner à quelqu'un la vie.

LES EMPIRIQUES. Comédie, en trois actes, par Bruyeis et Palaprat (4 juin 1697). — Dans sa lettre à M. Boudin, dont nous venons de parler (p. 360), Palaprat résume ainsi le but de la pièce : « Elle cri-

(1) *Le Mal...* p. 360.

tique le fol entêtement qu'ont aujourd'hui mille personnes de se servir des Empiriques préférablement aux médecins. » Le même travers n'est-il pas encore de nos jours ?

En ces temps-tà, Louis XIV, à l'instigation de sa crédule et béate Egérie, achetait très cher des remèdes « secrets », sans autre valeur que l'aléa de leur renommée. Quelques-unes de ces panacées, pouvaient être salutaires, à lui et à son peuple, mais souvent il était dupe d'intrigants dont ses libéralités avaient stimulé la convoitise et l'audace. Ainsi, en 1680, Sa Majesté demanda au prieur de Cabrières, en Languedoc, son secret pour guérir les descentes et hernies ; le frocard le livra, à la condition qu'il ne serait rendu public qu'après sa mort. Pour tenir sa promesse, le monarque de droit divin dut se transformer en simple potard et confectionner lui-même le précieux remède : « Le roi, dit Dionis, commandait qu'on lui apportât dans son cabinet quatre ou cinq sortes de drogues, qu'il spécifiait à ses apothicaires », pour les dérouter, mais il n'utilisait que l'esprit de sel, dont cinq gros, dissouts dans une chopine de vin, constituaient la banale composiiton de cette recette mystérieuse !

Marton parle de ces abus (A. I, S. II), dans un de ses entretiens avec Eraste :

A l'heure où je vous parle, on ne voit dans Paris que

gens à secrets, souffleurs (alchimistes), charlatans de toutes nations et de toutes espèces. Les coins des rues sont accablés de leurs affiches ; chaque matin y voit éclore quelque nouveau guérisseur.

Passons à l'argument de la pièce : Le Baron, père de Marianne, est à la merci de deux Empiriques ; l'un des deux loge même chez lui, pour le soigner de plus près. Eraste, amoureux de Marianne, voudrait l'épouser avant de partir au service : mais le père, qui se croit malade, remet le mariage après sa guérison. Eraste, impatient de convoler en justes noces, cherche le moyen de le guérir rapidement et fait déguiser son valet, Froutin, en Empirique ; puis il l'introduit auprès du malade imaginaire. Il l'oblige à changer de méthode et lui prescrit, sous des noms empruntés, un potage et une dose assez forte du meilleur vin. Le Baron s'y résout ; il prend la potion et, sous l'influence de l'ivresse, consent à tout ce qu'on exige de lui (1).

(1) La Fille Médecin. Comédie en un acte, représentée au Théâtre Français, le 9 mars 1697 ; elle ne fut jouée que quatre fois et est restée inédite.

Le Médecin de Chaudray, de Dancourt (1699). Cette pièce n'a pas eu non plus les honneurs de l'impression ; il y figurait un Empirique, paysan de Chaudray, qui traitait les simples par les simples, *similia similibus*, — digne principe de l'homœopathie ; — il exerçait au diocèse de Séez, en Normandie.

La malade sans maladie. Comédie en cinq actes, par Du

Molière, comédien aux Champs-Elisées, de Bordelon (1653-1730). — Scapin, en habit de Médecin, accourt tout essoufflé et épouvanté ; il raconte à Lisette « une aventure qui va la faire frémir d'horreur ». Par curiosité, il a assisté à une réception de médecin, dont il donne une trop longue description, bien fade après la cérémonie classique du *Malade imaginaire*.

Relevons seulement le nom de Tate-Pouls, donné au médecin chez qui il était cocher, et la facétie où il appelle les examinateurs « des marchands en gros de rhubarbe, de casse et de séné... parce que ce sont eux qui font vendre ces drogues en détail par les Apoticaires et épiciers ».

Nous préférons la scène où Scapin, reçu docteur malgré lui à la cérémonie dont il vient de parler, se figure que la robe fait le médecin et donne des consultations aux amateurs. Un malade, appuyé sur un bâton, entre en se tenant le ventre :

Fresny (27 nov. 1699). — Le sujet de cette pièce, qui tomba à la première représentation, — le parterre n'ayant pas permis aux acteurs de jouer les deux derniers actes, — a inspiré Les Vapeurs, comédie en un acte, en vers, qui fut brûlée à la mort de l'auteur et sur son ordre. On connaît encore sous ce titre : Les Fontanges maltraitées ou Les Vapeurs, comédie en un acte, non imprimée, de Baron (11 mai 1689) : une comédie en un acte, en vers, par Le Fort de la Morinière, imprimée en 1753, et une pièce, en trois journées, de Lopez de Véga, traduite de l'espagnol par Linguet, en 1770.

Ah ! oh ! ih ! maudit mal, que je crains que tu ne me fasse mourir !

SCAPIN. — Il faut mettre ordre à cela ; car la mort est la chose du monde la plus nuisible à la santé ; qu'avez-vous donc, mon ami ?

LE MALADE. — Ce que j'ai ? Est-ce qu'un médecin ne le doit pas deviner ? car si j'en crois l'encolure, et ceux qui vous ont vû entrer ici, vous l'estes.

SCAPIN. — Oui, je suis médecin : mais je ne sçai pas deviner ; car je ne suis pas devin.

LE MALADE. — Si vous n'êtes pas médecin de vin, vous estes donc apparemment médecin d'eau douce.

SCAPIN. — Laissons-là l'eau et le vin ; car je n'aime point à boire sans manger... Ne craignez rien.

LE MALADE. — Ne craignez rien ! est-ce qu'on peut ne pas craindre un médecin ? Pour moi, je crois que, quand les malades tremblent, ce n'est pas de la fièvre, comme on le veut faire accroire ; mais de la crainte que leur inspire le médecin, et toute son effroyable suite.

SCAPIN, *en colère*. — Oh ! mon ami, je devine à présent votre maladie ; vous estes malade d'une rage, qui par contagion fait enrager les gens, à force de les impatienter.

LE MALADE. — Vous estes bien chaud pour un médecin ! apparemment vous n'ordonnez pas tant les rafraîchissements que Messieurs vos confrères.

SCAPIN, *en colère*. — Je ne puis tenir contre ce sens froid, avec lequel il me parle.

LE MALADE. — Oh ! Monsieur le médecin, les discours des médecins ne sont pas moins froids que les miens : tous ceux de vostre profession ne parlent que de gelée, de rafraichissement d'entrailles, d'extinction de chaleur ; aussi les appelle-t on des médecins de neige.

Enfin ce n'est que froidure chez vous autres, et je ne trouve qu'une différence entre vous et ceux qui demeurent dans les païs du Nord, c'est qu'eux ont toujours les mules aux talons, et que vous autres avez toujours les talons aux mules.

SCAPIN, *en colère*. — Hé, piquez la mule et sortez vite de vos discours inutiles et hors de propos ; ça, dites-moi, voulez-vous me consulter?

LE MALADE. — Hé, il le faut bien puisque vous estes ici et que je suis malade, afin qu'en tout cas, si je meurs, on ne me jette pas à la voierie comme un désespéré qui a voulu mourir, sans vouloir appeller un médecin pour donner témoignage qu'il est mort dans les formes.

SCAPIN. — Parlez, mon ami, vostre maladie n'est-elle point un flux de bouche qu'on ne peut arrêter?

LE MALADE *se presse le ventre*. — Oh non, monsieur, c'est un autre flux : ne le sentez-vous pas?

SCAPIN, *se bouche le nez*. — Ah je ne le sens que trop !...

LISETTE, *bas à Scapin*.— Donne toi patience, ordonne, pour avoir de l'argent.

SCAPIN. — Je vais vous écrire ce que vous avez à faire.

LE MALADE. — Sur tout ne me faites point saigner; car à force de saigner les malades, leurs âmes quittent leurs corps, et servent de volans aux palettes des chirurgiens.

SCAPIN. — C'et homme me fera mourir a force de...

LE MALADE. — Vraîment, Monsieur, ce sont les gens de vostre métier qui font mourir les autres ; tout aboutit à la mort chez vous, si l'on n'y prend bien garde, quand un malade paroist devant les Ministres de la justice médicinale, je m'imagine qu'on va instruire un

procez criminel ; car le médecin, après avoir considéré et examiné ce qu'a fait le malade, il interroge d'ordinaire ce patient sur la sellette, et le condamne par ses ordonnances ; le chirurgien le bande et l'apothicaire, maistre des basses-œuvres, lui décharge son coup par derrière ; aussi les reçoit-on tous trois d'une manière qui marque l'aversion qu'on a pour eux ; car aussi-tost qu'ils sont dans une chambre, on tire la langue au médecin, on tend le poing au chirurgien et on tourne le derrière à l'apothicaire ; mais enfin ordonnez, car je veux faire comme les autres.

Scapin, *après avoir écrit, lui donne un papier.* — Tenez, allez prendre cela, et vous serez guéri...

Le Malade, *mettant ce papier dans sa bouche.* — Monsieur, je le vais prendre devant vous.

Scapin. — Ah quel diable d'homme ! Je dis que vous preniez ce que j'ordonne dans ce papier.

Le Malade. — Je vais vout obéir, monsieur : je vous payerai de vos peines, quand je viendrai vous remercier de m'avoir guéri.

Scapin. — C'est agir à coup sûr.

Lisette. — Il me semble que tu n'as pas tiré grand profit de ton ordonnance.

Scapin. — Le métier n'est pas si bon que je pensois.

Lisette. — C'est que tu ne sçais pas le faire valoir ; tu n'as pas dit un mot de médecine ; va, tu n'y entends rien. Dans ce métier-là, les paroles sont autant payées que les effets.

Scapin. — Ah, une autre fois je ferai mieux.

Lisette. — Voyons si tu feras un bon usage de mon avis, en voici une occasion ; c'est là apparemment un malade qu'on t'apporte : que c'est une bonne chose que la robe d'un médecin !

Un officier impotent est porté dans une chaise auprès du médecin. On ne voit ni ses jambes ni ses bras ; il fronce les sourcils et jure comme un ancêtre de la grincheuse et peu intéressante famille des Ramollot :

Scapin. — Ce malade me fait peur. Il est bien extraordinaire.

Lisette. — Courage, Scapin, courage, un médecin doit-il avoir peur d'aucune chose, lui qui est apprivoisé avec la mort ?

Scapin. — Voi comme il regarde ; il me va dire des injures.

Lisette. — S'il te dit des injures, ordonne-lui pour te venger, un lavement de vinaigre, une saignée à la langue, et une médecine des plus jaunes et des plus tranchantes.

Le Malade, *voiant que Scapin lui cherche un bras pour lui tâter le pous.* — Tâte, marouffe, tâte, et tôt... que cherches-tu ?

Scapin. — Votre bras, Monsieur, pour vous tâter le pous.

Le Malade. — Coquin ! chercher le bras d'un officier ! Coquin ! hé crois-tu, vilain inspecteur de bassins, que si j'avois un bras, tes dents seroient en leur place ? On ne me tâte le pouls, faquin, on ne me tâte le pous qu'à la racine de la langue.

Scapin, *bas à Lisette.* — Ah le maudit homme, Lisette ! le terrible malade ! si je me fais jamais médecin, pour me venger de cet homme-ci, j'en ferai mourir vingt autres, la Faculté le voudra bien.

Lisette, *bas.* — Courage, Scapin, courage, ne démens point la hardiesse que te doit donner la robe que tu portes ; courage.

SCAPIN, *contrefaisant Lisette.* — Courage, Scapin, courage : hé oui courage, quoi je lui irai tâter le pous à la racine de la langue, arrache lui donc les dents, si tu veux que j'aille jusques-là.

LE MALADE. — Hé bien, Levrier d'Hypocrate, ne viendras-tu pas poursuivre mon mal pour le chasser dehors...

Le Grongneugneu, impatienté, appelle un sergent et ses soldats. et leur commande de « jouer au ballon avec ce médecin de balle ». Ces braves se mettent à la poursuite de Scapin et le passent à tabac.

ARLEQUIN, COMÉDIEN AUX CHAMPS-ELISÉES, par Bordelon. — C'est la paraphrase, un peu longue, de la fameuse triade hippocratique, déjà si habilement parodiée par Molière : *Purgare, Saignare, Clysterium donare.*

Aux Enfers, Arlequin rencontre « le Seigneur Hypocrate » et se plaint d'être fatigué.

HYPOCRATE. — Faites-vous saigner pour vous soûlager.

ARLEQUIN. — Mon mal n'est pas dans le sang, il est plustost dans les humeurs ; car les importunitez de tous les gens de ce païs-cy me mettent de si mauvaise humeur, que...

HYPOCRATE. — Purgez-vous pour évacuer ces mauvaises humeurs.

ARLEQUIN. — Je ne sçaurois revenir de la peine que m'a fait cette femme, qui ne m'a pas donné le temps de

faire mes affaires, je me suis retenu à cause d'elle et j'appréhende.

HYPOCRATE. — Prenez un lavement pour vous tirer d'affaire.

ARLEQUIN. — Ah voilà l'autre avec son sang froid. Faites-vous saigner, purgez-vous, prenez un lavement ; à ce que je voi les Médecins ont la même routine icy que dans l'autre monde.

HYPOCRATE, *après avoir ri.* — Ah qu'il est plaisant !

ARLEQUIN. — C'est à faire à vous, vous estes plaisant benêt, de me venir rire au nez.

HYPOCRATE. — Ah si vous vous fâchez, il faudra vous saigner pour vous rafraichir le sang, vous purger pour ôter la bile qui s'enflamme, et vous donner un lavement pour vous rafraîchir le bas ventre qui, estant échauffé, excite la colère par les fumées brûlantes qu'il envoie dans la région supérieure...

ARLEQUIN. — Ma foi, c'est tout comme en France. En vérité, Seigneur Hypocrate, tous vos raisonnements me font pitié, et me donnent du chagrin pour l'amour de vous.

HYPOCRATE. — Si vous estes chagrin, faites-vous saigner pour oster la crasse du sang qui engendre la mélancolie ; purgez-vous pour évacuer la matière gluante et terrestre des humeurs, qui assoupissant les esprits, leur oste cette agréable et remuante vivacité qui réjouit par les piccotements qu'elle excite dans les nerfs et dans les membranes de vostre corps , prenez des lavemens, afin que les intestins étant dégagez, vos sens soient plus libres dans leurs fonctions, et par conséquent vostre esprit puisse plus facilement s'en servir pour goûter les plaisirs.

ARLEQUIN. — Saignée, purgation, lavement ; ma foi, encore une fois, c'est tout comme en France ; trois re-

mèdes à tous maux. Ah que cela est drôle! Ah, ah, Seigneur Hypocrate, vous me ferez crever de rire avec vos remèdes.

HYPOCRATE. — Si vous estes trop gai, faites-vous saigner, afin que, la saignée vous affoiblissant, les esprits soient occupez à réparer vos forces, et non pas à vous faire rire ; faites-vous purger, afin que la purgation poussant dehors plusieurs esprits vitaux avec les humeurs, il ne se fasse plus un si grand épanchement de ces mesmes esprits par toutes les fibres de vostre corps ; car c'est cet épanchement qui, par une espèce de démangeaison, fait la trop grande joye. Prenez des lavemens, afin que les décoctions rafraîchissantes éteignent la matière de ces mêmes esprits, en mesme temps qu'elles tireront en bas la matière fécale par le boyau culier...

ARLEQUIN. — Hé, fi, fi, Monsieur Hypocrate, vous me faites mal au cœur avec votre matière fécale...

HYPOCRATE. — Si vous avez mal au cœur, faites-vous saigner, purger, et donner des lavemens ; faites-vous saigner, afin...

ARLEQUIN. — Ah, tous vos raisonnements me font mal à la tête.

HYPOCRATE. — Si vous avez mal à la teste, faites-vous saigner, purger, et donner des lavemens ; faites-vous saigner, afin que...

ARLEQUIN, *en colère.* Et moy je souhaite que vous vous fassiez saigner jusqu'à la dernière goutte ; que vous ne mangiez jamais que Casse, Rhubarbe, et Séné ; que vous preniez tant de lavemens, que vostre cœur, vostre foye, vos tripes et vos boyaux sortent avec vostre matière fécale par vostre maudit boyau culier...

HYPOCRATE. — Ah ah, qu'il est plaisant! Adieu petit homme de pièces et de morceaux.

ARLEQUIN. — Adieu, figure composée de Casse, de Rhubarbe et paîtrie de décoctions.

HYPOCRATE. — Adieu, petit perroquet d'Arcadie.

ARLEQUIN. — Adieu, oyseau de la mort.

ARLEQUIN HYDROPIQUE. Comédie. — M. le Docteur Henry Meige a décrit, dans la *France Médicale*, une *Arlequinade* en images, sans date certaine, qui satirise la Médecine et porte en légende le titre ci-dessus. Voici la description de cette trouvaille :

Arlequin est assis sur un fauteuil, il dissimule à demi son costume multicolore sous un pourpoint blanc ; il est coiffé d'un bonnet de malade et naturellement masqué. Près de lui se tient un Médecin, tout de noir vêtu, muni d'un faux-nez cramoisi et coiffé d'un large feutre noir ; il palpe le ventre du malade qui semble extraordinairement tuméfié, Derrière ce groupe se tient un personnage armé d'une seringue. La scène se passe dans une officine médico-pharmaceutique, ornée de mortiers et de pots de pharmacie.

Sur la gravure même sont écrites deux légendes (fig. 16) :

« *Arlequin se trouve à son visage, étant assis dessus sa chaise en contrefaisant l'ydropique, pour au Docteur faire la nique.* »

Au-dessous du troisième personnage, on lit :

« *Pierrot apportant un remède pour la guéri-*



Fig. 16. — D'après le fac-simile paru dans la *Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière*, du Dr H. Meige.

son d'Arlequin, par l'ordre de M. le Docteur Balouard. »

L'estampe est encore accompagnée d'un long dialogue entre le Docteur et Arlequin, à l'occasion de sa maladie :

Le Docteur. — Combien y a-t-il de temps que vous êtes malade ?

Arlequin. — Par ma foy, je n'en sçais rien.

Le Docteur. — Dormez-vous un peu bien la nuit ?

Arlequin. — Pas trop, je ne dors que vingt-quatre heures et le tout sans manger, et c'est ce qui me fait le plus enrager.

Le Docteur. — Lorsqu'on vous touche un peu le ventre, ne sentez-vous pas que cela raisonne comme un tambour ?

Arlequin. — Ouy, Monsieur, quand on me touche sur le ventre cela raisonne par devant comme un tambour et par derrière comme une trompette.

Le Docteur. — Mangez-vous bien à vos repas ?

Arlequin. — La, la, je mange à diner un grand bassin de soupe avec un Chapon, dessus un Gigot de mouton et un Aloyau. Vous sçavez qu'un malade comme moy fait tout ce qu'il peut pour se ragouter et je me force un peu.

Le Docteur. — Vous buvez du vin à vos repas ?

Arlequin. — Non, Monsieur. L'on me l'a bien déffendu ; il est trop fort pour moy et je ne bois plus que de l'eau de vie pure.

Le Docteur. — Avez-vous consulté quelqu'uns ?

Arlequin. — J'ay veu deux de mes amis qui sont Médecins, qui, après avoir craché cinq ou six mots de latin, ils m'ont dit que le Printemps avait été fort plu-

vieux, qu'il faloit que je me fut endormi sous une goutière la bouche ouverte et qu'il faloit que j'aille dans un bateau du Port pour me faire pomper le ventre.

Le Docteur. — Mais, mon ami, dites-moi, allez-vous souvent au bassin ? estes-vous un peu libre du ventre ?

Arlequin. — Pas trop, pas trop, car pour le moins je ne fais cette fonction que sept ou huit fois par jour, mais j'emplis le pot à chaque fois.

Le Docteur. — Allez ! vous vous mocquez de moi !

C'est bien l'Arlequin gourmand et ivrogne de la tradition. « On dit, s'écrie-t-il dans une autre *Arlequinade*, qu'un verre de vin donne de la force ; en voilà plus de quarante que je bois, et je ne peux me tenir sur mes jambes... » Son hydropisie concorde, en effet, avec ses habitudes alcooliques, — Qui a bu trop de vin périra par l'eau (1) — et ne comporte d'autre remède que la ponction ou « se faire pomper le ventre » (2).

(1) Le proverbe anglais donne cette variante : *Bacchus has drowned more men, than Neptune.* Le vin noie plus de gens que l'eau). En jouant sur les mots, risquons ces calinotades : « L'abus du vin conduit à la bière, » ou encore « Qui pompe trop sera pompé. »

(2) L'Arlequin Carlin Bertinazzi esquissa, un soir, sur la scène, le geste de vider son hydropisie vésicale, par allusion satirique à la démarche du Parlement qui avait fait au roi des remontrances inutiles : (*Il remontrait, remontrait, remontrait*...., disait-on déjà sous la Fronde.) Pendant une représentation, il se tourna vers la coulisse, dans l'attitude d'un homme qui expulse le superflu de la boisson.

« Que fais-tu donc là, lui demande Mezzetin ? — Mon ami, répond Carlin, j'imite le Parlement, *je fais de l'eau claire.*

Dans une bouffonnerie gasconne, LAS AVANTUROS DE GAZETTO (*Les aventures de Gazette*), dont nous ne pouvons préciser la date ni le nom de l'auteur, il est aussi question de la miction, mais seulement en dialogue. Une vieille femme fait l'éloge de sa fille, qui aime tellement le travail,

Que per non perdre tems, ben souven on s'aviso
Qu'elle pisse en marchant san leva la camiso.

(Que, pour ne point perdre de temps, bien souvent on la voit pisser en marchant, sans lever sa chemise).

ADDENDA

En juin 1900, d'après E. Gauthier, pendant la représentation de la *Passion*, à Oberamergau (Bavière), au moment du portement de la croix, l'impression fut si violente qu'on vit des prêtres, attendris, s'évanouir et nombre de dames, émues jusqu'à... « vomir ».

LES EUMÉNIDES. Tragédie d'Eschyle (460 av. J.-C.). — D'après la légende, cette troisième partie de la grande trilogie de l'*Orestie*, du père de la tragédie grecque, fit à la représentation une si vive impression de terreur, qu'elle provoqua de nombreux avortements (1). Nos théâtres à côté, on le voit, avec l'*Aiguilleur*, la *Dernière torture*, l'*Etrangleur*, etc., n'ont pas le monopole des spectacles de l'horreur et

(1) Talma obtint à Boulogne, en 1817, un résultat analogue, fœticide ou embryonicide en moins. Il jouait *Hamlet* et fut si admirable dans ce rôle, que, de son propre aveu, s'il faut en croire Regnault-Varin, « il n'avait jamais été mieux inspiré ». A ce passage :

Fuis spectre épouvantable !

Une dame se mit à crier, avec l'accent de la terreur : *Ah Dieu !* « C'était ma sœur, ajoute l'auteur des *Mémoires de Talma*, qui s'était avisée de jouer aussi la tragédie. » Quand le grand tragédien connut ce détail : « Ah ! je suis enchanté ! dit-il, de lui avoir fait peur ! » Les apostrophes de spectateurs, dans les situations palpitantes d'intérêt, ne sont pas rares.

ne sont que des imitateurs, des continuateurs ; leur répertoire macabre ne nécessite pas encore la présence d'un accoucheur ou d'une sage-femme, et malgré sa prétention à la nouveauté, il est encore « vieux jeu ».

Histrions couronnés et déments. — Pour occuper leurs loisirs et se reposer de leurs cruautés, les empereurs romains les plus sanguinaires se livraient, dans leur palais, en guise de jeux innocents, aux jeux indécents de pantomimes obcènes et parfois meurtrières. Ainsi Caligula eut la fantaisie, une nuit, de se déguiser en danseuse et d'exécuter un cavalier seul ou un *canticum*, en présence de personnages consulaires, mandés en toute hâte pour assister à une pareille parade. Ce fou dangereux a revêtu, comme Néron, le costume de toutes les divinités de l'Olympe ; on le vit même sous les traits de Diane, Junon et Vénus. Caracalla affectait l'emploi de Bacchus, qui lui permettait de satisfaire ses goûts pour les libations crapuleuses. Héliogabale joua, dans le *Jugement de Pâris*, le rôle de Vénus : ses vêtements tombaient tout à coup, comme ceux du docteur Faust, et il apparaissait en costume d'académie, dans l'attitude de la *Vénus pudique*. Commode s'habillait en Amazone et marquait sa préférence pour les scènes qui se passaient dans les bouges et les lieux de débauche. Ce monstre, d'après Lampride, recherchait le person-

nage de médecin « pour se donner le plaisir de saigner et de mutiler les hommes ». Un meurtre réel dénouait assez souvent les drames représentés à Rome et le rôle des victimes était tenu par des condamnés à mort « *nocentes erogandi* ». (*Cf.* Magnin. *Les origines du Théâtre antique.*)

Hippocrate. — Ce *Fableau* sur le « prince des Médecins » était, au moyen âge, le pendant, bien connu, du *Lai* d'Aristote, « le prince des Philosophes » ; les artistes nomades les contaient dans leurs pérégrinations et les imagiers les ont fixés sur les murs et les vitraux des églises. Une courtisane, à Athènes, apprend qu'Hippocrate, de passage dans la capitale de l'Attique, critiquait sa conduite. Elle forgea une vengeance éclatante et l'assaillit avec les armes toujours victorieuses de la femme. Bref, elle le captiva par les charmes du corps et de l'esprit, si bien qu'Hippocrate sollicite un rendez-vous. Après une résistance simulée, elle accepte, mais, lui explique-t-elle, pour tromper la vigilance de sa mère, elle ne pourra le recevoir que par la fenêtre et voici le stratagème qu'elle a imaginé : « Venez cette nuit avec un panier assez grand pour vous contenir, puis à l'aide d'une corde, que je vous lancerai, aidée de mes femmes, nous vous enleverons sans danger et sans bruit. » A l'heure convenue, Hippocrate arrive sous les fenêtres de la belle, donne le signal de l'as-

cension. On l'élève aussitôt vers l'empire de la félicité ; mais, à moitié route, la belle accroche la corde à un crampon et fait un beau discours de morale au médecin sermonneur, sermonné à son tour ; elle lui souhaite une bonne nuit, dans un éclat de rire, et lui tire, non la corde, mais sa révérence. Hippocrate, pris au piège, devint la risée des Athéniens et se promit de ne plus médire des beautés grecques, vouées au culte de Cypris.

Le jaloux chatié. *Novelle* de Raymond Vidal de Besaudan (XIII[e] siècle).— Ce monologue fait partie du répertoire des troubadours et jongleurs, (*Sirventes*, *Tensons*, *Jeux-Partis*, *Pastourelles*, *Novelles* et *Fableaux*), d'où l'art dramatique a tiré nombre de sujets de pièces ou de scènes épisodiques. Un courtisan prévient Alphonse de Balbastre, baron d'Aragon, que sa femme, dame Alvira, est courtisée par un gentilhomme, Bascol de Cotenda, qui en est éperdument amoureux. Il met aussitôt à l'épreuve ce chevalier félon et lui signifie de se préparer à le suivre pour une entreprise lointaine. Bascol s'incline et accepte ; mais le jour du départ, il feint une maladie et dit que son médecin lui a ordonné une saignée. Il se fait bander le bras et la tête aussi. Alphonse lui rend visite, Bascol s'excuse et le baron se retire. Mais il flaire une supercherie et veut en avoir le cœur net ; il part donc, et, à la tombée de la nuit, revient sur ses pas pour sur-

prendre l'infidèle. Il s'introduit en cachette dans le château, gratte à la porte de sa femme et se fait passer pour Bascol. Dame Alvira a reconnu son mari, elle se défend, crie à la trahison et menace de faire pendre le mécréant, l'infâme suborneur qui vient souiller la couche de son seigneur et maître. Elle le bât comme plâtre et s'enfuit de la chambre en l'y enfermant ; puis elle va passer la nuit auprès de son amant. Le lendemain, elle se plaint de la violence qu'elle a subie ; le peuple en furie jure de la venger et court sus au traître qui s'était réfugié dans les combles. Le baron finit par être reconnu ; sa dame simule le plus profond chagrin de sa méprise : « C'est moi, dit le mari confus, qui vous demande pardon d'avoir soupçonné une vertu si pure. » La dame pardonne, à la condition qu'il ira, en personne, faire réparation à Bascol. Le baron se rend en toute hâte chez son rival qui, prévenu, se met au lit. Le prétendu malade joue la surprise d'un si prompt retour et s'engage à suivre Alphonse à la guerre, dès qu'il plaira à Dieu de le guérir.

Li Jus Adam ou Le Jeu de la Feuillie (1262), par Adam de La Halle, dont nous avons donné une esquisse (1), est l'une des premières — sinon la première — comédies bourgeoises et mérite, par

(1) P. 66.

son importance, d'être complètement analysée, au moins en ce qui touche la médecine.

Dans cette chronique scandaleuse de la ville d'Arras, l'auteur se met en scène avec ses contemporains — sans fard ni ménagement — compris son propre père, maître Henri, et sa femme, Marie, qu'il déshabille en public. Il fait la peinture, un peu crue, des charmes dont il était naguères l'idole et pour lesquels il quitta l'habit des clercs de l'abbaye de Vaucelles, près Cambrai. Il en décrit *les soixante-douze biautés qui sont en dames* (1) ; voici l'instantané de la poitrine, vue par les yeux d'un galant « en braise » :

Or verrai au monstrer devant
De le gorgete en avalant :
Et premiers au pis camuset (2)
Dur et court, haut et de point bel,
Entrecloant le rivotel
D'Amours qui chiet en le fourchele.

(Maintenant j'en viendrai à décrire le devant en partant de la gorge, et tout d'abord j'arrive aux mamelles rondes, dures et courtes, hautes et belles de pointe, qui encloent le ruisselet d'Amour, lequel tombe dans le creux de l'estomac.)

(1) Méon, *Recueil de Fabliaux*.

(2) Fait en voûte, arrondi, du latin *camurus*; *pis camusel*, petite gorge, pleine et arrondie. Un vieux poète a dit de la beauté :

Courtes tette a d'éritage.

Mais la satiété est venue, il se reprend et trouve qu'il est temps d'ouvrir les yeux, « avant que ma femme devienne angroisse (enceinte) et que la chose me coûte davantage, car ma faim est apaisée ».

Quant à son père, il l'abandonne au *Fisicien* (Médecin), bavard, médisant et indiscret, qui va nous le montrer aussi en déshabillé, avec ses infirmités physiques et morales. La consultation commence :

MAISTRE HENRIS

Je sui .j. (un) vieus hom plains de tous,
Enfers et plains de rume, et fades (languissant).

LI FISISCIENS

Bien sai de quoi estes malades.
Foi que doit vous, maistre Henri ;
Bien voi vo maladie chi :
C'est un maus c'on claime avarice.

Mais qu'y faire ? A fils prodigue et insouciant, père avare et prévoyant ; c'est la règle.

S'il vous plaist que je vous garisce,
Coiement (tranquillement) à mi parlerés.
Je sui maistre bien acanlés (achalandé),
S'ai des gens amont et aval
Cui je garirai de cest mal ;
Nomméement en ceste vile
En ai-je bien plus de .ij. (deux) mile
Ou il n'a respas ne confort.
(Qui n'ont ni espoir de guérison ni reconfort.)

Notre confrère oublie qu'Harpocrate, le dieu du

silence, est le fidèle compagnon d'Hippocrate et, en dépit du secret professionnel, il livre à la risée publique le nom d'une foule de ses clients d'Arras. Nous n'en retiendrons qu'un, Haloi, « c'est une horreur, dit-il, car il est homicide de lui-même. S'il en meurt ce sera de sa faute, car il achète du poisson mort. C'est grande merveille s'il n'en crève pas. » Entendez-vous d'ici « s'esjouyr et rigaller » les voisins de ces Harpagons Arrageois, les voyez-vous se désopiler la rate à ces traits barbelés d'ironie, et renouvelés des satires aristophanesques ?

Après cet intermède, bourré de mots à taverne et à succès certain, la consultation, avec le père d'Adam, est reprise ; puis les indiscrétions sur les infirmités de sa clientèle continuent de plus belle. Maitre Henri lui montre son ventre enflé :

Maistres, qu'est-che chi qui me liève (lève) ?
Vous connissiez-vous en cest mal ?

Li Fisisciens

Preudons (brave homme), as-tu point d'orinal ? (1)

Maistre Henris

Oïl, maistres, vés-ent chi (en voici) un.

Li Fisisciens

Feïs-tu orine à engun (jeun) ?

(1) C'est à tort que nous avons rapporté à l'auteur de la *Farce* d'un Amoureux, p. 98, la première manifestation de l'urologie sur la scène ; rendons à Adam ce qui appartient à Adam.

MAISTRE HENRI

Oïl.

LI FISISCIENS

Chà dont, Diex i ait part !
Tu as le mal Saint Liénart.

En d'autres termes : « tu es en mal d'enfant. » Les femmes enceintes — et les prisonniers — invoquaient saint Liénart ou Léonard pour leur délivrance. Ce saint aurait assisté et délivré une reine, surprise par les douleurs de l'enfantement, au milieu d'une forêt. Le même saint est patron des porteurs d'eau, parce qu'il fit jaillir une fontaine : aussi, par analogie, est-il invoqué également dans les hydropisies et rétentions d'urine.

Continuons. Maître Henri demande s'il doit se mettre au lit ?

Maistre, m'en estuet-il gésir ?

LI FISISCIENS

Nenil, jà pour chou (cela) n'en gerrés (pas s aliter).

Il a, ajoute-t-il, déjà trois malades en pareil état dans cette ville, et il les nomme — l'article 378 du Code pénal ne s'y opposait pas encore.

Chascuns est malades de chiaus
Par trop plain emplir lor bouchiaus (tonneaux) ;
Et pour che as le ventre enflé si.

Ainsi le rimeur dévergondé, sans respect des bienséances, ne craint pas d'immoler son père au

ridicule, en le traitant publiquement d'avaricieux et d'alcoolique.

Le cabinet de consultation en plein vent reste ouvert et la « *Dame douce* ou la *Grosse feme*, qui vient de loin, » s'amène avec un bedon volumineux et paye en entrant, *unguere manum* (graisser la main), pour être servie à souhait ; mais il lui faudra bientôt en rabattre :

Biaus maistres, consillie-me aussi,
Et si prendés de men argent,
Car li ventres aussi me tent
Si fort que je ne puis aler.
J'ai aportée pour moustrer
A vous de .iij. (trois) lieues m'orine.

LI FISISCIENS

Chis maus vien de gesir souvine ;
Dame, ce dist chis orinaus.

(Ce mal vient de coucher sur le dos ; dame, c'est ce que dit l'urinal.)

DOUCE DAME

Vous en mentés, sire ribaus ;
Je ne sui mie tel barnesse.
Onques pour don ne pour premesse
Tel mestier faire je ne vauc (voulus).

LE MÉDECIN. — Et je ferai regarder au pouce, pour dévoiler votre mensonge. Rainelet, il te faut oindre ton pouce, lève-toi un peu ; mais avant, il faut qu'on le nettoie. C'est fait. Regarde en cette croix, et dis ce que tu y vois.

DOUCE DAME. — Je veux bien, certes, qu'on dise tout.

RAINELET

Dame, je voi chi c'on vous f... (caresse).

LE MÉDECIN, *triomphant*. — Hein ! Dieu ! je savais bien comment la besogne allait. L'urine n'en mentait point.

DOUCE DAME

Tien, honnis soit te rouse (rousse) teste !

C'est le coup de pied de l'âne ou plutôt de la mule, et après d'énergiques, mais vaines protestations, elle avoue qu'elle est bien enceinte ; elle nomme même le père de son enfant, qui se trouvait peut-être parmi les auditeurs.

Au guérisseur profane et patenté succède le guérisseur sacré et ambulant, « le Pardonneur » (1),

(1) La *Farce* d'un PARDONNEUR fait rencontrer sur une place publique un « triacleur de Venise » et un « pardonneur d'Amiens ». Ils se disputent, autel contre autel, les faveurs des badauds. Le charlatan vante sa thériaque merveilleuse, le moine exhibe son reliquaire :

> Sainctes parolles pacificques
> Soient entre vous résidens,
> Par vertu de sainctes relicques
> Qui reposent icy dedans.

Il montre les « ouyes » de saint Couillebault, confesseur, et de sainte Velue, sa sœur, tout en débitant les miracles qu'ils ont opérés : en Afrique, le saint délivra, « je le vous afferme »,

> Une juive estant à l'assault
> D'enfant et n'estoit à terme.

La sainte refit à une autre ce que nos pères, dans leurs

un frocard porteur des reliques de saint Acaire ou Macaire, « qui chasse le diable de l'homme et guérit de la démence ». Chacun défile devant le saint et apporte son offrande, qui des « esterlings », qui « une mesure de blé », pour un parent ou un ami, dont le nom est toujours lancé à la malignité publique. Maître Henri est d'avis qu'on fasse baiser le reliquaire au jeune Walet, un fou de marque ; bien entendu, la grâce n'opère pas en lui ; il s'en retourne aussi agité qu'à sa venue et, en guise d'obole, il couvre, non d'or, mais d'ordures, le Moine à l'esprit malin — qu'il chasse chez les autres seulement.

A propos d'accouchement, relevons un mot jeté en passant, dans le JEU DE ROBIN ET DE MARION, du même auteur, Adam de La Halle. Le poète Arra-

gras propos, comparaient à « un oiseau charmant qui s'envole, dès que la queue lui vient ».

Les concurrents s'invectivent et débinent leur gagne-pain ; quand le « pardonneur » montre la plume d'un séraphin, le collègue riposte que c'est la plume d'une oie, mangée à son dîner. Ils finissent par s'entendre, comme larrons en foire, et vont sceller la paix et humer le piot chez la tavernière du voisinage.

Et en un cabaret voisin de la maison
Ils se sont allé prendre un lavement de panse.

Une fois l'estomac « bien antidoté d'eau bénite de cave » (vin), le séculier vagabond offre en paiement une « braye » d'un de ses saints de contrebande.

geois met ce mot gaillard dans la bouche d'un de ses « entre parleurs » :

> Warnet, tu ne sés ? Mehalos
> Est hui agute de no prestre.

(Warnier, tu ne sais pas ? Mehalès est aujourd'hui accouchée d'un enfant dont notre prêtre est le père).

Les mœurs licencieuses des ecclésiastiques des deux sexes, au moyen âge, prêtaient à ces traits satiriques ; beaucoup trempaient plus souvent leurs doigts dans l'*eau benita* (ou son analogue) que dans l'eau bénite, tout en marmottant la « patenostre du singe ». Saint-Ambroise ne signale-t-il pas un couvent, près de Bologne, où l'abbesse vient d'accoucher ? En France, lisez le *Journal des visites épiscopales* d'Eudes Rigaud, évêque de Rouen, et vous serez édifiés (1). Aussi comprenons-nous l'exclamation du père d'Adam :

(1) Bonnin. 1845 ; Rouen. — Larivey, « chanoine et prestre en l'église royalle et collégialle de Saint Estienne de Troyes », vers la fin du XVI[e] siècle, nous montre encore dans sa comédie des ESPRITS, la nonain Apoline, « qui a faict un beau petit garçon » ; un messager du couvent porte à Hilaire, l'amant, une proposition honnête, pour l'époque : « Et parce qu'elle n'est religieuse, d'autant qu'elle n'a encor faict profession, comme tu sais, l'abbesse veut que tu l'espouses, à cette condition que la moitié de la succession demeurera au couvent et l'autre moitié sera tienne ».

Longtemps les Carmes ont tenu le record de la vaillance en amour. (Viollet-le Duc).

Comment, les prélats ont l'avantage d'avoir des femmes à rechanger, sans changer leur privilège, et un clerc perd sa franchise en épousant femme qui ait autre mari.

C'était le cas de notre rimeur, clerc « concubinaire », et à qui une bulle d'Alexandre IV (1259) faisait perdre les privilèges de clergie. Dans certaines localités, d'après A. Meray, on avait horreur de la femme de l'ecclésiastique, « la prêtresse », et personne ne voulait échanger avec elle le baiser de paix.

Entrée royale. — En 1315, Edouard, roi d'Angleterre, vient à Paris pour épouser la fille de Philippe le Bel ; des fêtes sont alors données en son honneur, avec jeux scéniques, religieux et profanes, sur des estrades établies le long du parcours du cortège royal. A côté d'une Nativité, figurait maître Renart, le héros de la satyre, sous la robe de médecin : la *Chronique rimée* nous a transmis le récit de ces fêtes « paradisiaques », selon l'expression de l'auteur :

> Là vit-on Dieu sa mère rire (sourire à),
> Renart fisicien et mire (1).

Les Actes des Apotres, par Arnould et Simon Gréban (1450). — Ce *Mystère* compte 486 person-

(1) Cf. C. Lenient, la *Satire en France au moyen âge*.

nages ; il est divisé en neuf Livres et chacun d'eux en plusieurs *Journées* qui comprennent environ quatre-vingt mille vers. Les scènes épisodiques sont nombreuses et, par leur variété, soutiennent l'intérêt jusqu'à la fin. Plusieurs ont quelque rapport avec la médecine.

Livre Premier, guérison d'un démoniaque : le diable Fergalus, qui le possédait, une fois sorti de son corps, ne sait comment rentrer aux Enfers sans être aperçu de Lucifer, car il craint d'être châtié. Le portier lui barre le chemin et le livre à la Justice infernale.

Au *Livre II*, saint Etienne opère la guérison du mendiant Coquelu, qui a la main desséchée et pile du poivre sur la tête des médecins. Tout d'abord, il confie ses malheurs à ce saint, sans le connaître :

Helas ! il a perdu la main
Pour soi fier aux Médecins
Qui font malades les plus sains ;
Je m'en suis bien tard apperçu,
Et puis, après m'avoir déceu,
Ils se sont bien sçu retirer.
J'étais riche et je mendie
Pour avoir cru les Cirurgiens.
Après avoir mangé mes biens,
Ils se sont éloignés de moi :
L'un me disoit : « M'ayez émoi,
Avecque le tems, on fait tout ;
Nous en viendrons bientôt à bout ;
L'autre dit, des drogues vous fault,

Car si de ce aviez défaut,
Nous ne viendrions à nos atteintes.

Il termine son réquisitoire en disant qu'il guérirait, s'il avait le bonheur de rencontrer un nommé Etienne, dont on raconte tant de prodiges. Le saint se fait connaître, lui ordonne de lever les mains et voilà notre estropié guéri *subito*. Ce passage montre que bien avant Molière, les Médecins servaient à dilater la rate des spectateurs.

Nous n'accorderons qu'une attention distraite à la guérison banale d'un paralytique, par Saint Jacques le Majeur, et de la *Pythonique*, par Saint Paul, célébrées aux *Livres IV* et *V*.

Livre VI. Une voisine apprend au Satrape de Babylone que sa « géniture » ou fille vient d'accoucher. Sans tenir compte de sa position délicate et sans le moindre ménagement, le père furieux fait venir la « paillarde » et lui demande des détails. La fille répond :

L'a fait Euphrosmus,
Le Diacre qui m'a happée.

Saint Simon interroge le nouveau-né, en présence du Diacre, et lui commande de dire la vérité. L'Enfant-oracle, assure que le Diacre est un « saint prud'homme » et que

Oncques sa chair ne macula
En aucune pollution.

On renvoie la nourrice et l'enfant. La voisine, femme d'expérience, excuse la jouvencelle en disant :

> Rien n'a fait qu'a autre n'advienne.

Le ministre Daru s'acharne contre les Apôtres, ordonne qu'on les recherche et se met lui-même à leur poursuite :

> Je suis pied à pied les Apôtres,
> A celle fin que ne les perde
> Comme une truie fait la m...

Livre VII. Saint Pierre guérit un aveugle et un boiteux qui rendent grâces à Dieu : inutile de nous y arrêter.

Au *Livre VIII,* on renouvelle les cruautés de Néron sur Agrippine, sa mère ; horreurs déjà décrites à la *Troisième Journée* du *Mystère de la Vengeance de Nostre Seigneur Jésus-Christ* (p. 88). De plus, ce monstre a l'étrange idée d'exiger des Médecins de le faire concevoir et enfanter, comme s'il était une femme (1).

> Je veux que vous fassiez devoir
> Me faire la douleur savoir
> Que une femme a enfantant,
> Faites moi *gros* en un instant
> Et enfanter mâle ou femelle.

1 A la *Journee* du *Mystere*, dont nous venons de parler, après l'incendie de Rome, les Sénateurs et le peuple se soulèvent et chargent Eorace d'écrire contre l'Empereur un

LE PREMIER MÉDECIN

La demande n'est pas formelle
En raison ; c'est chose impossible.

NÉRON

Si faut-il qu'il vous soit possible,
Ou, par le Dieu puissant Mercure,
Vous faire mourir je procure :
Faites-moi concevoir enfant.

LE SECOND MÉDECIN

Cela que nature deffend
Est impossible à créature.
Fais d'autres propos ouverture,
Néron, cela ne se peut faire.

NÉRON

Je veux connoître cette affaire
Et produire un enfantement.

Libelle diffamatoire, où sont retracées toutes les infamies du tyran ; ci, un échantillon :

L'un de ses jouvenceaux élut,
Nommé Sporus, et le voulut
Mettre en nature féminine
Par science de Médecine,
Pour l'épouser tant l'avoir cher,
Et de fait, il lui fit trancher
. . . .
Et puis en semblance de femme
L'épousa en habits royaux

Avec Ompharus, il joue le rôle féminin.

Ensemble se allèrent coucher
. . . .
Néron commença à se plaindre
Et toutes manières feindre
D'une fille . . . .

Pourtant, besoignez promptement
Ou nul ne peut vous secourir,
Que ne vous fasse tous mourir.
Dépêchez, maulgré tous nos Dieux !

Les Médecins, obligés de satisfaire le caprice de leur souverain, lui font avaler un breuvage, contenant une grenouille vivante. Néron « mange la grenouille » et ne tarde pas à éprouver des coliques et des envies de vomir ; il envoie chercher ses Docteurs. Ceux-ci assurent qu'il s'agit d'un accouchement prématuré et que le fœtus a été restitué par les voies supérieures. Néron ordonne de conserver précieusement son fruit.

Puis, incendie de Rome, renouvelé de la *Vengeance*, et lecture d'un libelle, attaché au cou d'Isis où l'on traite Néron de

Paillard, vilain, sodomite, lubrique,
Instaurateur de tout bordeau publique,
Gourmand, glouton et yvrogne ordinaire,
Deflorateur, puant concubinaire,
Fornicateur, inventeur de l'ordure
Contre l'honneur et le droit de nature.

Ce récit se termine par la formule consacrée :

Allons faire notre *oremus*
Chantons *Te Deum laudamus*.

Spectateurs et acteurs de ce drame liturgicomique entonnaient alors le *Te Deum*, que l'orgue accompagnait. C'est avec des immoralités de cette sorte, que l'on fabriquait des *Moralités* : comme à

Rome, la papauté profitait des subsides de la prostitution. *Et nunc erudimini.*

Mystère de la Passion. — Quelle ardeur et quelle conviction apportaient dans leur rôle les acteurs de ces drames sacrés ! C'est au point qu'elles furent maintes fois la cause d'accidents mortels. Quand ce *Mystère* fut représenté à Metz, le curé de Saint-Victor, Nicole de Neufchatel, qui remplissait le rôle du Christ, éprouva une syncope sur la croix et il fallut le remplacer. Un autre ecclésiastique, dans le rôle ingrat de Judas, faillit être étranglé, lors de la pendaison du traître ; on eut toutes les peines du monde de le rappeler à la vie.

En Suède, le même *Mystère*, sous Jean II (1513), provoqua une véritable hécatombe. Le centenier Longis doit ouvrir de sa lance le côté de Jésus ; mais emporté par le feu de l'action, au lieu de percer la vessie de liquide rutilant dissimulée sous le maillot du crucifié, il enfonça profondément le fer dans les chairs du malheureux, qui expira. En tombant de la croix, il écrasa l'actrice qui jouait Marie, agenouillée à ses pieds. Le roi, furieux contre le maladroit, saute sur l'estrade et lui abat la tête, du revers de son épée, de la famille de Durandal, sans doute. Le peuple empoigné d'abord, par l'acte de Longis, trouve le geste beau ; puis il invective le roi et le massacre.

En jouant sur les mots, ne peut-on pas dire que

c'est surtout dans le *Jeu de la Passion* que les acteurs se laissent entraîner par la passion du jeu. Souvent aussi, l'importance, le caractère, le costume à panache du personnage les portent à exagérer leur mimique et leur débit. Dans les situations tragiques intenses, ce sont furieux éclats de voix, des gestes désordonnés, qui, chez les natures les plus énergiques, ont parfois déterminé des accidents congestifs. Au XVIIe siècle seulement, le martyrologue de la scène est assez éloquent. Mondory, le premier tragédien de son temps, fut frappé de paralysie en jouant Hérode, de la *Mariamne* de Tristan (1636); Zacharie Jacob, surnommé Montfleury, dans le rôle d'Oreste, après la scène accablante des « fureurs », et Brécourt, en Timon, ont eu un vomissement de sang qui causa leur mort. Enfin la fatigue et les efforts soutenus de Molière, dans le rôle grimaçant et mouvementé du *Malade imaginaire* avancèrent fatalement la crise finale de sa tuberculose (1).

(1) Rappelons encore la mort presque subite de Baron, étouffé par son asthme, à la première scène de *Venceslas* (1729), après avoir récité ce vers fatidique de Rotrou :

Si proche du cercueil où je me vois descendre.

Lekain succombe, en 1778, à la suite d'efforts violents, dans le rôle de Vendôme d'*Adelaïde Duguesclin*, « pour plaire à une Demoiselle Benoît, qu'il avait fait placer dans la coulisse », écrit Ch. Maurice, à qui nous empruntons ces détails nécrologiques ; le décès de Molé, survenu en 1802, d'après le même auteur, n'aurait pas d'autre cause.

Sixième Miracle de Sainte Geneviève. — Au bruit des miracles de la sainte, une nonain de Bourges, vient la trouver. Sainte Geneviève lui demande quel est son état ; la nonain répond, avec assurance, qu'elle est vierge. « Nenni », riposte la la sainte, tuyautée par son agence de renseignements :

Non pas vierge, non, ma ribaude
Qui fûtes en Avril si baude (débauchée),
Le tiers jour entre chien et loup,
Qu'au jardin Gauthier Chantelou,
Vous soufrites que son bergier
Vous défleurât sous un peschier.

Une précision aussi accablante arrache l'aveu de sa faute à la nonain ; elle s'en confesse à l'Évêque, qui lui donne l'absolution. *Amen* .

Mystère de Saint Dominique (1500). — Saint Regnault se rend à Rome auprès de Saint Dominique ; à peine arrivé, il tombe malade. Un cardinal appelle des Médecins qui le trouvent en danger de mort ; leurs remèdes sont superflus. Saint Dominique invoque le secours de la Vierge ; Marie rend la santé à Saint Regnault et lui fait don d'une chemise blanche, qu'il promet de porter le reste de ses jours. « Tout cela étonne tellement les Médecins, — il y avait de quoi, surtout la chemise, — qu'ils crient au miracle. »

Mystère de Saint Christofle, d'Antoine Chevalet (1500). — On sait que la crainte et la peur, par action reflexe, font « serrer la queue » aux animaux et les f..... aux humains ; nous en trouvons un exemple curieux dans la *Troisième Journée* de ce *Mystère* : l'archer Alibraquin résume, en une expression originale et physiologique, la « frousse » qu'il ressentit à la recherche du géant Reprobe :

Bref, on m'eust bien bouché le c..
A l'heure d'ung grain de milliet.

Tant son sphincter anal était contracté.

La *Journée* suivante nous offre la guérison d'un œil crevé. Danus fait percer de flèches le corps de Saint Christofle ; l'une d'elles atteint, par ricochet, l'œil du tyran. Le bon martyr, sans rancune, lui conseille, après sa décollation, de se frotter l'œil avec son sang :

Fais tant que de mon sang soit mis
Lequel tu trouveras à terre,
Sur ton œil pour santé acquerre.

Danus emploie, avec succès, ce singulier collyre et « recouvre en même tems la lumière du corps et celle de l'âme », car il abjure ses dieux et se fait chrétien.

Mystère de Saint-Remy (1524). — Autre collyre, mais couramment employé dans les campagnes. Montain est aveugle et demande à Dieu, par télé-

phone mystique, la grâce de recouvrer la vue. Le Père Eternel répond à l'*Allo* de son solliciteur par l'intermédiaire d'un de ses secrétaires, Saint Michel. Le vainqueur du Démon annonce à Montain que la lumière lui sera rendue par un enfant du Duc Emile, de la ville de Reims. En effet, l'aveugle va trouver ce seigneur qu'il instruit du sujet de sa visite et « à peine est-il arrivé, que la duchesse Céline accouche d'un enfant » qui sera Saint Remy : le mioche au maillot opère déjà des miracles.

Tout plaît dans un enfant dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.

Montain s'approche de l'enfançon qui lui lotionne les paupières avec le lait maternel et soudain, pour Montain, — comme à la création du monde, avant celle du soleil, — la lumière fut !

Par la suite, les miracles succèdent aux miracles, les guérisons aux guérisons ; nous ne retiendrons que l'exorcise d'un démoniaque atteint de cécité, parce que cette cure surprenante provoqua une véritable panique dans les Enfers.

Lucifer tient un conciliabule avec les divinités infernales et hurle ses lamentations. Tous les diables, terrifiés devant un pareil tombeur, lancent des imprécations contre lui. C'est la partie comique du *Mystère*.

L'IMPÉRATRICE DE ROME.— Ce *Miracle de Nostre-Dame* roule sur une des plus tristes calamités du moyen âge, la lèpre, dont le *Lévitique* énumère sept variétés. Sous le même nom, on confondait plusieurs maladies, compris la syphilis ; aussi la lèpre avait-elle souvent une origine « honteuse » : tel fut le cas du trouvère dramaturge d'Arras, Jean Bodel.

Profitant de l'absence de l'Empereur de Rome, parti en terre sainte, pour accomplir un vœu fait au Seigneur, pendant une grave maladie, son frère, épris de l'Impératrice, qu'il désirait « rataconniculer », se met au lit,

> Comme plain de grant maladie.

Maladie qui n'est autre que le mal d'amour. L'impératrice lui rend visite ; elle veut « l'aider à lui procurer ce qu'il lui faut pour sa guérison ». Dans ce tête-à-tête des convenances, où il ne saurait être question de l'*Enfin seuls !* — le cri de la possession consentie — le soupirant, sur l'invitation de la visiteuse charitable, avoue qu'il a du vague à l'âme et lui ouvre « hardiment » son cœur ; elle seule, dit-il, est le médecin de son mal :

> Certes, dame, de mon malage
> Estes fisicienne et mire.

Après cet aveu, *Cy se pasme*, il a une faiblesse.

Revenu à lui, l'Impératrice lui demande ce qu'il entend par ces mots :

> Qui sui fisicienne et mire ?

Il répond sans baraguiner, que c'est « le désir de la posséder » qui l'a mis en ce piteux état. Sa belle-sœur est touchée d'une si vive affection, mais sans la partager, et elle le console de son mieux en lui offrant son amitié, avant de se retirer. L'amant déconfit retombe en son désespoir et son écuyer l'engage à voir un médecin :

> Querre vostre fisicien ?
> Conseil de preudhomme ancien
> Fait bon avoir.

Mais, comme le rappelle, dans *Didon*, atteinte du même mal, Anne sa confidente :

> L'amour qui plus qu'au corps en nostre âme domine,
> Ne se guarist jamais du jus d'une racine.

Il se dit guéri et rend visite à l'Impératrice, qu'il presse, à nouveau, de répondre à ses vœux ; sa belle-sœur se fâche et l'engage à se tenir « tout coy ». Nouvel assaut, où il déclare que si elle lui refuse « le don d'amoureuse merci », il en mourra ! Pour se débassasser de ce crampon compromettant, l'Impératrice feint de céder et lui donne rendez-vous dans une tour, où elle le maintient enfermé. Mais au retour de son frère, la liberté est rendue au « collant », qui en profite pour porter contre l'hon-

nête épouse une calomnie odieuse : il l'accuse d'avoir « violé sa foi conjugale et deshonoré son corps », en voulant l'associer à ses « vilaines actions » ; il pousse même l'infamie jusqu'à reconnaître « avoir eu la compagnie charnelle d'icelle ». L'Empereur, sans autre forme de procès et, en dépit de l'adage *Unus testis, testis nullus*, ordonne de mettre à mort, sur le champ, l'épouse infidèle. Les chevaliers, chargés d'exécuter l'ordre impérial, conduisent et abandonnent, en cachette, la condamnée sur un rocher, au milieu de la mer.

Nostre-Dame la délivre, puis elle aborde sur un rivage, où un écuyer la rencontre ; celui-ci amène la naufragée à son maître, un comte atteint de la lèpre. L'ex-Impératrice lui fait prendre une infusion d'une herbe indiquée par Nostre-Dame sur le rocher, comme guérissant les lépreux. Bientôt, « sa chair est aussi nette que celle d'un nouveau-né ».

Le bruit de la cure arrive aux oreilles de l'Empereur de Rome, dont le frère, depuis sa lâche félonie, est en proie à la « mesellerie », c'est-à-dire à la lèpre, et ce mal incurable le ronge des pieds à la tête.

Pour mécine ne pour poison
Que puisse prendre ?
Il n'est nul qui m'en garisist.
Ce m'ont dit les Cirurgiens,
Et aussi les Phisiciens
Me tesmoignent pour véritable

C'est maladie non curable
De sa nature.

La guérisseuse est appelée au palais et ne consent à entreprendre la cure de son beau-frère que s'il se confesse d'abord au premier cardinal du Pape. Le lépreux avoue son indigne conduite et reçoit l'absolution ; il est aussitôt guéri et ne portera plus « la cliquette », ou sonnette imposée aux lépreux pour annoncer leur approche. L'Impératrice se nomme et son époux tombe dans ses bras. *Cy se pasment*, à la satisfaction générale.

AMIS ET AMILLE. *Miracle de Nostre-Dame*. — On croyait, au moyen âge, que la guérison de la lèpre s'obtenait avec du sang d'enfant (1) ; Amille, pour délivrer son camarade Amis de cette hideuse maladie, n'hésite pas à sacrifier ses deux fils. Il a coupé la gorge à chacun d'eux :

J'ay de leur sanc Amis lavé.
Or ça ! je vous en froteray
Par le visage, et si verray
Qu'il en sera.

Le père dénaturé frotte et refrotte le corps pustuleux, avec les caillots des jouvenceaux, et « la

(1) C'est pourquoi on accusait les ladres ou lépreux d'égorger les enfants, comme le faisaient les juifs et les chrétiens :

Qu'il ne recherche point au mal qu'il en ressent
Un remede outrageux dans le sang innocent,
Ainsi que font, horreur ! les ladres qui s'y baignent.

roifle », la lèpre, « en va toute cheiant » tombe. Amis, reconnaissant et joyeux, d'un cœur léger s'écrie :

Dieu merci ! le corps me devient
Tout sain quant l'ay touché du sanc
Je n'ay ventre, costé, ne flanc,
Jambes, cuisses, n'y autre membre
Nul, quelqu'il soit, dont me remembre,
Qui n'ait santé.

LA REINE OSANNE. *Miracle de Nostre-Dame*, dont nous avons donné l'analyse dans les *Accouchements à la Cour ;* nous y revenons ici, à propos d'une gravure (fig. 17) que Paul Lacroix a publiée dans son *Louis XII et Anne de Bretagne*, avec cette légende : « Femme accouchant sur un échafaud, en l'honneur de Charles VIII, à Quiers. (Tiré du *Vergier d'honneur*, fol. 25. V°.) » L'épisode est authentique, mais l'interprétation du bibliophile Jacob est inexacte : il s'agit bien des dames de Quiers (Piémont) qui, « pour faire honneur au roy, à sa bienvenue, firent une accouchée sur ung eschanffault. » Quant à la gravure, elle se rapporte au *Miracle* en question. Osanne accouche de trois fils, sa méchante belle-mère les fait disparaître et leur substitue trois chiens. A cette nouvelle, le roi Thierry, son époux, donne l'ordre de sacrifier la mère et sa progéniture canine, mais notre-Dame intervient et tout s'explique.



Fig. 17.

On trouvera une intrigue analogue dans le *Miracle de la fille d'un roy* (p. 76) et la *Comédie sans titre* (p. 79), où d'autres marâtres font croire que leurs brus ont accouché, l'une d'un monstre, l'autre d'un négrillon.

Un Miracle de saint Valentin. — Le fils du sage Caton est très malade,

Trop sueffre et port grief maladie.

(Il souffre trop et ressent un trop grand mal dans le corps). Son père se désole de ne pouvoir trouver un médecin capable de combattre sa maladie.

Et ce que trouver ne puis nuire
Qui y sache mettre conseil.

On lui indique saint Valentin qui, dans la Nervie, opère des cures miraculeuses,

Sans prendre salaire n'argent.

Caton l'envoie chercher avec de belles promesses :

Il ara robes et avoir assez.

Les émissaires rencontrent un Nervien qui leur fait connaître la retraite du saint.

Ne peut malade à li venir
Qu'il ne garisse tout à net
Quelque maladie qu'il ait,
Sans herbes mettre ne racines.

D'abord Valentin se fait un peu tirer l'oreille. puis sur les instances de Notre-Dame, il se décide à se mettre en route. *Venit*, *vidit*, *vicit* : en deux temps et trois mouvements, l'incurable est sur pied. Mais il lui faut une récompense : il exige la conversion du père et du fils au Christianisme, et l'obtient. Le jeune Caton se montre ensuite à tous et raconte sa guérison miraculeuse :

Ne m'a fait, sanz plus, que touchier
De sa destre main, et vezci
Que sain sui, la sene mercy,
Comme une pomme.

L'empereur veut punir ce Valentin qui exhorte le peuple.

> De croire en un Dieu qu'a porté
> Une vierge....................

Des sergents saisissent le saint homme et le conduisent au monarque qui le fait « despouillier », puis « quant tout nu sera », on le « battera », jusqu'à ce qu'il soit couvert de « sanc ». L'Empereur se passe la fantaisie d'assister au châtiment, pendant son repas. Tout à coup

> Un os lui demeura bien avant au gosier.

Comme au loup de la fable. Le tortionnaire suffoque et, angoissé, la voix éteinte, entrecoupée, appelle à l'aide :

> Un os c'est avalé et mis
> En ma gorge, ci en cest angle.
> Seigneurs, certainement j'estrangle.

Il meurt dans d'horribles souffrances. Valentin eut pu jouer le rôle chirurgical de la cigogne, mais il s'en est abstenu et le *bourrel* (bourreau) facétieux — habitué à partager avec le *Fol*, le *Diable* ou le *Badin*, l'emploi de comique — le fait chevalier *en gaigne* et lui tranche la tête, en s'écriant : « Tu as eu de moi la colée ! » (le coup d'épée sur le cou).

VIE ET PASSION DE SAINCT DIDIER, en trois *journées* par *vénérable et scientifique personne* Maître Guillaume Flamant, chanoine de Langres (1482). — Le comique, le Fol, au langage malicieux, tri-

vial et obscène, selon le goût du jour et la poétique des *Mystères,* applique à sa « goute » oculaire le principe du *similia similibus* : il la traite par la goutte des taverniers, aussi est-il devenu « fort pisseur, par force de trop chopinner » :

Quand la goute me tient au yeulx,
Au soir, bien tard, devant la messe,
Je vois boire en plus de vingt lieux
Affin que la douleur me cesse,
Car pour certain une cingesse
M'a faict de merveilleux esbatz,
Ce fut quant je feiz une vesse
Entre les dents de Barrabas.

S'agit-il d'une conjonctivite rhumatismale ou d'une ophtalmie contractée au service de Vénus ; le texte du chanoine ne nous permet pas de préciser.

A la seconde *journée,* c'est-à-dire au siège de Langres, par le barbare Croscus, chef des Wandres : la « Femme grosse » et la « Norrice, *tenant ung enfant* », se désespèrent :

La Femme grosse

Hélas ! hélas ! je meurs de crainte
Qu'on ne me face desplaisir
Car je me sens grosse et ensaincte
Tantost sur le point de gésir.
Vray Dieu ! où pourrai-je courir ?
Que feray-je moy, pauvre femme ?
Me fault-il finer (finir) et morir
Sans que mon fruyt ait baptesme ?

Elles défendront la ville avec les « Bourgeoises » et porteront les pierres pour gecter sur ces mauldiez payens ». Après l'assaut, un Wandre, nommé Tartarin — déjà — « *prend l'enfant d'ung cousté et la Norrice de l'aultre* », et les tue sans miséricorde. La « Grosse » va subir le même sort, mais auparavant elle implore, inutilement d'ailleurs, la pitié du vainqueur :

S'en vous a quelque courtoysie,
Vous deussiez ung peu déporter
Une povre femme engrossie
Qui est sur le point d'enfanter.

GODIFER, *Wandre*

Il n'y a point de cul froter,
Vous y mourrez, il plait au roy.

La dernière *journée* est consacrée à la Translation du corps de l'Évêque Didier, décapité sur l'ordre de Croseus. Les reliques toutes fraîches du martyr opèrent miracles sur miracles, qui ne feront qu'augmenter par la suite : « les aveugles, les sourds, les démoniaques, les boiteux, les paralytiques, assure le Père Vignier, y recourant ou y étant amenés et y recevant soulagement et guérison ».

Nous voyons donc devant la châsse du saint, d'abord la « Mère à l'enfant malade » :

Je vous requier que le sanez
Et donnez
Au mal medicine opportune.

Puis défilent clopin clopant, une théorie d'infirmes, l' « Enragé », le « Contrefait », le « Paraletique », l' « Aveugle » et le « Muet ».

LE PARALETIQUE

Le sainct notable et auctentique,
Il guarit de goutte arctique,
Chault mal, fièvre continuelle,
Et guarit de peste et colicque,
De langueur, de pierre et gravelle.

L'AVEUGLE

Il cure de douleur mortelle
Boiteux, aveugles et contrefaitz.

Miracle ! tous sont guéris de leur infirmité, en un clin d'œil et à l'œil : les yeux de l'Aveugle, en particulier, « sont en convalescence » ; le Muet a « éloquence péremptoire pour bien langagier » ; le Paralytique peut « bien aller » ; l'Enragé brise sa « lyoison », ses liens « et se monstre sain, joyeulx et dévot » ; enfin le Contrefait jette sa « potence », sa béquille. Mais le clou, réservé pour l'apothéose, c'est la résurrection de l' « Enfant mort ». *Deo gratias !*

Moralite

de laueugle et du boiteux.



Fig. 18

L'Aveugle et le boiteux, *Moralité*, par André de La Vigne (10 oct. 1496). — Deux miséreux éclopés, l'Aveugle et le Boiteux (fig. 18), s'associent pour implorer la charité : l'un, parce qu'il n'y voit « goucte » et l'autre, en raison de sa « goucte ». C'est la mise en pratique de la maxime « Aidons-nous mutuellement », à laquelle aboutit la fiction

de Confucius, reprise par Florian dans l'*Aveugle et le Paralytique* :

« J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres,
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
J'ai des jambes et vous des yeux,
Moi je vais vous porter ; vous, vous serez mon guide.
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

Le porteur a bon pied et le porté, bon œil ; à eux deux, il feront un homme valide. Pendant une halte, ils devisent sur les nouvelles du jour : le Boiteux a appris qu'

Ung saint est mort nouvellement
Qui fait des euvres merveilleuses
Malladies les plus périlleuses
Que l'on sauroit pencer ne dire.

Le Boiteux se récrie contre un tel pouvoir : il n'aurait plus de gagne-pain s'il était débarrassé de son infirmité et il ne se soucie pas d'approcher ce sacré guérisseur ; mais l'Aveugle préfère la guérison et désire continuer son chemin vers ce saint ; son compagnon, récalcitrant, l'en dissuade :

Se guery tu estoye je mectz
... Lon ne te donroit pour tous mectz
Que du pain, jamais tu n'auroyes
Rien de friant.

On entend bientôt des chants funèbres ; un cortège funéraire s'avance, c'est le corps du saint qu'on porte à l'église. « Sauve qui peut ! » s'écrie le

Boiteux, « voici le guérisseur ! » Mais il est trop tard ; l'influence du saint, à son passage, les a guéris tous deux (1) : l'Aveugle en est fort aise,

(1) Ces guérisons miraculeuses sont la monnaie courante du monde où l'on prie. Le cardinal de Retz rapporte dans ses *Mémoires*, du ton le plus sérieux, l'histoire d'un sacristain de l'église *Neustra senora del Pillar* qui, n'ayant qu'une seule jambe, recouvra la seconde, après avoir, sept années durant, consciencieusement frictionné son moignon avec l'huile des lampes sacrées. Le doyen et les chanoines du lieu avaient constaté le fait, *de visu*, du moins ils l'assuraient, et ils ajoutaient que « plus de deux mille personnes » en pouvaient témoigner. Les uns et les autres regardaient certainement avec les yeux de la foi et E. Dollfus avait encore raison de dire : « La foi est une aveugle volontaire : elle ferme les yeux pour voir clair. » Les sceptiques expliqueraient mieux le cas par une imposture de sacristain, simulant un miracle dont il devait tirer profit. Nous connaissons une supercherie analogue. Nous faisions notre première année de médecine, quand Manuel Donato qui, vers 1865, se donnait en spectacle comme « danseur monopode », nous prit pour son historiographe : il nous confia qu'il dissimulait l'une de ses jambes sous son costume d'hidalgo balladin ; le secret professionnel nous défendait alors de dévoiler la vérité.

Ejusdem farinæ. Un des nombreux miracles, opérés par le corps de Pierre de Luxembourg, dans l'église des Célestins à Avignon, nous intéresse plus particulièrement. Il s'agit de la résurrection d'un petit garçon qui fut mis en pièces, en tombant d'une des tours du palais papal, sur laquelle il était monté pour dénicher des oiseaux. Sa mère en pleurs, ramassa les débris fracassés de son enfant, les mit dans un sac et les porta sur le tombeau du saint. Pendant qu'elle était en prières, on vit remuer le sac et sortir l'enfant qui réclama son nid d'oiseaux. Une inscription commémorative de ce haut fait, gravée tout au long sur un

Car rien ny a à mon advis
Au monde qui vaille clarté.

Mais le Boiteux se lamente : la guérison, pour lui, c'est la ruine :

Mourir me conviendra de faim,
De dueil j'en machure ma face.
Mauldit soit le filz de putain.

Cet échappé de la cour des Miracles nous rappelle ces « chroniques » des hôpitaux qui considèrent leur maladie incurable comme « une viagère » et viennent demander un lit, quand « la bise venue » ils se trouvent « fort dépourvus ». L'ex Boiteux se désole donc d'être deveun « destre » ou droit et ingambe ; il lui faut une autre infirmité à exploiter : il simulera une maladie de peau, la lèpre ou l'eczéma, en se frottant avec le suc irritant de certaines plantes, comme la chalidoine, les euphorbes, etc.

Tant feray que seray deffaict
Encore un coup de mon corsaige
Car je vous dis bien que encor seaige

marbre de la chapelle du saint, fut, sans doute, connue de Molière, lors de son passage à Avignon, et lui suggéra dans le *Médecin malgré lui*, l'idée de la guérison « du jeune enfant de douze ans qui, tombé du haut du clocher en bas, se brisa, sur le pavé, la tête, les bras et les jambes » : à la suite d'une friction par tout le corps « d'un certain onguent.. aussitôt il se leva sur ses pieds et courut jouer à la fossette ». L'analogie n'est-elle pas frappante ?

La grant pratique et aussi l'art
Par ongnement et par herbaige
Combien que soye miste et gaillart
Que huy on dira que ma jambe art (brûle)
Du cruel mal de sainct Anthoyne (l'erysipèle)
Reluysant seray plus que lart
A ce faire je suis y doyne (apte).

Pour faire vibrer la corde sensible des passants, le gueux dira qu'il revient de Rome, avec indulgences, et va « en voyage à Saint Fiacre », guérisseur des maladies de l'anus, protecteur *in partibus* de l'hémorroïdal Richelieu, du fistuleux Louis XIV et, à l'ordinaire, patron des cochers de fiacre.

Farce de Jolyet, *très bonne et fort joyeuse* (p. 118). — Jolyet se plaint à son beau-père que sa femme, mariée depuis une quinzaine à peine, est déjà à terme :

Je viens vers vous, faire ma plainte.

Le Père

De quoy ?

Jolyet

Votre fille (qui) est enceinte (1)
A catonner ce premier mois.

(1) Jusqu'au milieu du XVIIe siècle, on indiquait la grossesse par cette figure expressive : « allonger sa ceinture ». Dans la *Comédie des Chansons*, Silvie, une jeune fille à marier, d'une moralité des plus élastiques, se demande : « — Que nous sert-il d'estre sage, gardant nostre pucelage ? »

Catonner, synonyme d'accoucher, faire des petits chats. Le Père se réjouit de cette nouvelle et loue le seigneur.

N'est-ce pas bon commencement ?

Jolyet ne l'entend pas de la sorte :

S'elle continue, comptez bien,
Chascun an douze enfans de rante.
En deux ans et demy les trente.
... Je ne vueil plus de vostre corps.

Après vive discussion, le Père propose à son gendre de nourrir « cestuy cy ».

Mais s'elle en a ne deux ne troys
Plus que (de) dix moys en dix moys,
... Je me submetz à mes despens
Les nourrir et (en) prends la charge.

Il est bien évident que dorénavant, elle ne pourra plus avoir d'enfant avant le terme ordinaire : Jobard, c'est-à-dire Jolyet accepte cette cote mal taillée.

Frere Fillebert qui guérit toute maladie. — *Farce nouvelle à quatre Personnages.* — Le Révérend Frère *commence* et, dans son monologue à intentions satiriques contre les guérisseurs sacrés, il y a certainement moins d'humilité que de suffisance.

L'ingénue avoue à une amie que c'est « le gendre à la Carrière »

C'est lui, je vous le jure,
Qui est cause que maintenant j'allonge ma ceinture.

C'est bien vray dict, en chascun lieu,
L'on dict qui est aymé de Dieu
Est aymé du monde n'est mye.
Ausy je ne me souleye mye.
Et puisque je suys en sa grace,
Moy, mes parens, tous de ma race,
Avons la lumyere divine
Pour guérir tous maulx qu'on désygne.

Les ecclésiastiques de tout rang se croyaient capables de traiter les maladies, parce que l'Ecriture enjoint aux médecins des âmes d'être en même temps médecins des corps et, de fait, la pénurie (1) ou la rapacité des médecins dans certaines localités, condamnait les moins fortunés à s'adresser aux secours de la religion (2). A Montpellier, par exemple, ra-

(1) Pendant la peste de 1505 à 1507, Romans manquait de Médecins. A Grenoble, « il fallait souvent composer avec les médecins ou les chirurgiens pour les astreindre à ne pas abandonner la ville ». Le 6 juin 1510, les consuls de Romans, après une tentative inutile auprès de maître Audrien, médecin de Crest, firent un traité avec Pierre de Poys, chirurgien de Tournon, « qui s'obligea à demeurer à Romans, moyennant trente florins, par an, pour le temps où la peste ne régnerait pas, et quinze florins, par mois, en temps de peste. » Cf. *Les trois Doms*.

(2) En souvenir de l'étroite parenté qui unit l'Eglise et le Théâtre, à son origine, la chaire a précédé la scène dans ses moqueries sur les médecins et a préparé les voies à Molière. Si le peuple a perdu le respect à l'égard de la Faculté, l'Eglise y a contribué pour une bonne part; affaire de concurrence ! Déjà, au XIIIe siècle, pour empêcher leurs ouailles de somnoler, les facétieux sermonnaires racontaient des historiettes amusantes, entre autres celle qui a servi à la

contaient les ennemis de la Faculté, la sainte Vierge faisait pièce « aux médecins sans pitié », pourvu qu'on l'invoquât à un autel particulier, « que la malignité publique appelait l'autel de *Notre-Dame-de-Dépit* ». (A. Baluffe.)

Frère Fillebert, vraisemblablement, a eu vent de la maladie d'une « poure garce », Perrette, et s'installe dans son voisinage, pour lui offrir ses soins.

Car il n'y a en ceste ville,
Médecin, tant soyt-il habille
Qui sceut donner alegement,
A la poure garce, vrayment.
Mais, en brief temps, je me fait fort
Qu'el (le) aura par moy bon confort.
Ainsy donques, pour abreger
En ce lieu me viens heberger
Pour lui ordonner guerison.

Sa maîtresse, accompagnée d'une Voisine, apprenant l'arrivée du pieux guérisseur, lui conduit

confection du *Médecin malgré lui* ; ils ne se gênaient pas, comme le fait remarquer A. Leroy de la Marche, pour dauber sur la corporation rivale et prouvaient, par la joie de l'auditoire, que le savoir des mires n'était pas en haute considération. C'est que leurs prescriptions, disait le trop libre-prêcheur Jacques de Vitry, étaient parfois diamétralement contraires à celles de l'Eglise : « Dieu dit : *veillez*, le médecin dit : *dormez* ; Dieu dit : *jeunez*, le médecin dit : *mangez* ; Dieu dit : *mortifiez vos corps*, le médecin dit : *flattez-les* ; sans parler de ceux qui, sous prétexte de vous purger, vous conseillent la fornication ».

Perrette; mais avant de partir, elle lui recommande de préparer de l'urine :

Vien avant et faict ton urine.

PERRETE, *aporte un urinal.*

Voyés, en voccy dens une urine
Que j'ey faite nouvellement.

LA VOYSINE

Voyés, sa couleur poinct ne ment,
Elle a deijia le viere fade
(*Les deulx femmes chantent :*)
Vray Dieu! qu'elle est malade
Helas! d'aymer, la poure garce.

PERRETTE

Il n'y a chant, rondeau, ballade
Qui me donne joye, tout me fache.

LA METRESSE

Allons peur voir
Ce bon Medecin sy expert,
Car vous voyés bien qu'il apert
Qu'elle a le poure cœur failly.

Après avoir « heurté la porte » du frater, celui-ci fait entrer les trois femmes. La Voisine prend la parole et démontre qu'à défaut de Médecin capable et introuvable, elles ont intérêt à venir lui demander conseil.

Qui n'y a lieu, place, ne marché,
Ou on sceut Medecin trouver
Qui son scavoir puisse esprouver,
Pour aulcunement la guérir, voyés.

Elle lui remet l'urinal. Fillebert, après avoir longuement examiné son contenu et considéré le *facies* de Perrette, rend son oracle :

Sa maladie est fort diverse.

LA METRESSE, *en soupirant.*

Ne la sauriés-vous secourir ?

FRÈRE FILLEBERT

Voyés, elle est pres qu'au mourir
Sy el (le) ne tumbe à la renverse.

LA VOYSINE

Que luy faut-il ?

FRÈRE FILLEBERT

Qu'elle converse
Avec le genre masculin,
Vitement, soyt Pierre ou Colin :
Car je vous dye, sans moquerye,
Sans cela jamais n'est guérye.
Que je voye un petit vostre œuil.

Les médecins examinaient alors, non pas la langue — miroir de l'estomac — mais le visage, le nez, les yeux.

Y fault bien accomplir mon veuil,
Ou jamais vous ne gueri rés.

Soit l'imprévu du remède, soit toute autre cause, Perrette, fortement émue, est prise d'une quinte de toux et de haut-le-corps ; sa maîtresse lui « tient le front » :

Harliment tousse fort et crache.

FRÈRE FILLEBERT

Gare le pet !

PERRETTE

Han, Dieu ! le cœur.

FRÈRE FILLEBERT

Helas ! le cul. Et tant vous rirés,
Mais que vous soyès hors d'esmoy.
Or, venés sa, parlés à moy,
D'ou vient se mal qui vous conteste ?

Perrette explique qu'il commence à la tête, puis descend sur le cœur,

Et cela me ressort à l'ayne.

Au cul ! répète encore le Révérend Frère : crudité profane qui ne l'empêche pas d'invoquer aussitôt :

Saincte Marye Madeleine !

Le guérisseur incongru réitère,

Que son mal ne viendra qu'en bien,

« si elle a une seule foys lyste avec le malle (1). » Sur cette affirmation concluante, la maîtresse réclame une ordonnance et « ne plus babillons », dit-elle. Fillebert prend ses lunettes, écrit gravement et lit à haute voix cette « recepte » :

(1) Pourtant, son nom de « paour garce » semblerait indiquer qu'elle a déjà perdu sa virginité, si l'on s'en rapporte à la lettre de ce passage d'une *Moralité*, où une « virginette » violée, par le neveu de l'Empereur, demande justice :

J'estoye pucelle
Las ! or suis-je garce ?

Recepte pour le cotillon
Que la poure garce a perdu :
Y fault qu'el (le) face un bastillon

(En parlant aux Femmes)

Prengne le galant bataillon
Feralle ou qu'il soyt pendu.

(En luysant)

Sy l'un d'eulx se trouve esperdu
L'un sera pour l'autre enseugner,
Que bientost la convyent saigner.
Puys apres fera gargarin,
D'un bon clistere barbarin,
Et pour luy remplir bien ses vaines,
La fault seigner entre deux aynes
Tant qu'elle en puisse estre assouvye.

Toutes trois ensemble, après chaque recommandation, savoureusement épicée, répondent par une sorte d'*Amen* de l'office divin, réminiscence de l'origine liturgique de l'art dramatique :

Sainct Jehan ! Dieu vous doinct bonne vye.

FRÈRE FILLEBERT

Apres, s'il vient quelque chalant,
Vitement prengne le galant,
Et garde bien qu'il ne s'absente.
Le jour, la nuyet, tant qu'il s'en sente
Depuys la teste jusques à l'ongle.

Et le trio féminin de psalmodier :

Dieu vous doinct bonne vye et longue.

Le Frère guérisseur et gaudisseur continue sa prescription, avec la même impudence d'allure :

En après, sans plus de recorps
Prenne le galant par le corps,
Qu'il sache galer comme gay,
Et bien faire faire l'arigoy
Jusques à tant qu'elle soyt ravie.

Reprise du chœur :

Sainct Jehan ! Dieu vous doinct bonne vye.

Enfin, Fillebert termine le développement de son thème épicurien, toujours en termes truculents, par cette exorde de « haulte gresse. »

Puys, pour accomplir ma recepte,
Prenne le galant, je l'acepte,
Et qu'il fasse bien ouyste, ouyste,
En remuant le c... bien vite ;
Mais gardés bien qu'il ne soit hongre.

Puis le trio de marmotter l'ultime antienne :

Dieu vous doinct bonne vye et longue.

La Metresse

Frere Fillebert, mon amy,
Voyela deulx escus et demy.
Vous prendrés en gré, s'il vous plaist.

Fillebert donne « cent mille mercis » et lance une dernière fusée, la fusée d'adieu :

Mais c'est le souverain remede
De prendre le galant fort royde,
A povre garce ou jeune fille.
Et que le galant bien fretille
Pour luy garir sa maladye.

Et les quatre personnages de la parade mystico-médico-burlesque, à défaut de morale, entonnent « un petit motet de chanson » : en France, nous le savons, tout se termine ainsi. Que les esprits chagrins, qui feraient grise-mine à ces sujets badins, considèrent qu'au xve siècle, ils étaient éminemment propres à émoustiller, même et surtout la partie féminine de l'auditoire. Respect à nos joyeux ancêtres !

Farce de Tout Mesnage. — Les deux principaux « entreparleurs » sont la Chambriere Besongne Faicte, « qui est malade de plusieurs maladies », et le Fol, « qui faict du Médecin pour la guarir ». Il voudrait être « bourdiquen (frère quêteur) des Chartreux ou des Célestins » ou encore « un esprouveur de triacle ».

Dieu sçait que feroys beau miracle
De médecine bien souvent,
Je criroys à la malle dent ;
A ce triacle et metridal.
J'en gueriroys maint du hault mal
Et de la molle malladie.
Car je suis maistre en couardie,
Médecin et cirurgien,
Autant à Londres qu'à Rouen.
Je mens : je suis apothicaire
Du grand Souldan qui est au Caire.

LA CHAMBRIÈRE, *pause en allant* (à part).

Le mal d'amours si fort me blesse
Que je ne sçay que j'en feray,
Et croy fermement qu'en mourray
Si n'en suis bien tost assouvie.

LE FOL

Et qu'avez-vous, ma doulce amye ?
Vous me semblez bien fort malade.
Vous fault-il chanson ne ballade
Pour vous esjouir ung petit ?

LA CHAMBRIÈRE

Nenny, j'ay perdu l'appétit,
Car je n'ay joye ne lyesse.

LE FOL

Qu'avez-vous, dictes, quel mal esse ?
Tant vous estes descoulourée
Que vous faictes la pippe souée.
Vous estes bien en grand dangier
D'estre folle, et de enragier
Du mal dont vous estes frappée ;
Car vous estes bien attrapée
Du mal d'amours, qui fort vous picque.

LA CHAMBRIÈRE

Estes-vous donc de la practique ?
Il semble que le saichez bien.

LE FOL

Ouy dea, je suis surgien ;
Je vous congnoys *in facie*.

Nous sommes sous Charles VIII, où l'on n'ins-

pectait encore que le *facies*. Mais n'interrompons pas plus longtemps le médecin improvisé :

Que le mal d'amours hodie
Vous a feru jusques au vif.
Mais il vous faut ung retrainctif
Et de la vraye médecine.

La Chambrière, qui croit parler à un médecin, veut à tout prix une consultation :

Que je paye pinte ou chopine,
Et que j'en aye pour de l'argent,
Car je ne puis, par mon serment,
Faire ouvraige de mes deux mains.

LE FOL

Il vous fault de l'huylle de rains ;
Par ainsi vous serez guarie.
Et puis prendre la raverdie
Avecques quelque verd gallant.

Comme il « opère lui-même » — formule qui depuis a fait fortune — il se rend à domicile et, après causette et risette, applique le remède prescrit. Ainsi guérit la Chambrière de « la maladye des femmes, la maladye de la trop fille. »

LE VENTRE, LES JAMBES, LE CŒUR ET LE CHEF.— Cette *Moralité joyeuse* est la paraphrase dialoguée de l'apologue des *Membres et l'Estomac*, que le consul Menenius Agrippa raconta aux plébéiens et qui fut mis en fable par La Fontaine. Lorsque

La Commune s'alloit séparer du Sénat,

le consul démontra aux mécontents

Qu'ils étoient aux membres semblables.

Donc le Ventre — Messer Gaster — commence par affirmer sa prééminence sur les autres organes du corps et « le preuve » :

Qui contrediet que ne soes maistre,
Moy qui le Ventre suys nommé :
Tous membres à moy doy submectre,
Nul sy hardy de s'entremectre,
Me contredire ma renommée
Fort estimée.
C'est moy qui donne aux membres vye,
Et sans moy tout membre desuye,
Chef, bras, jambes mis en vigueur,
Quant je suys remply et nourry :
Si ne suys plain, tout est mary,
Par quoy Chef, Cœur, Jambes ensemble,
Que vins, viandes on asemble
Subitement. Chascun soyt prompt
Car sy je ne suys plain et ront,
Jamais avec moy n'aura pais.

LES JAMBES

Tout las suys de porter le fais
Que plus ne me puys soutenir.

LE CŒUR

Sy par oultrage te repais,
De douloir ne me puys tenir.

LE CHEF

Telz crapuleux mengers, infaictz,
Me font provoquer à dormir.

Ces plaintes des subalternes sont répétées sous différentes formes, chaque fois que le Ventre se gave, ce qui lui arrive souvent, car en bon vivant égoïste, il ne pense qu'à la panse et à la bombance. Pour se mettre en appétit, il réclame d'abord douze bouteilles de bon vin, autant de corbeilles de jambons et trois cents andouilles

Bien salés, afin que je mouilles
Le gosier de bon apétit.

Les Jambes le morigènent et se plaignent d'être à la peine, mais non au profit : le Ventre, inexorable et insatiable, répond à ces murmures de révolte par l'ordre de le porter en toute hâte,

Au banquet de la confrarye.

De là, on le conduira chez un voisin, lui souhaiter « la bienvenue »

Du voiage dont il revyent.

Mais à se remplir si souvent « cela lui est grief », fait observer le Chef ; le Ventre s'en moque et réplique qu'il boira à sa soif, en dépit du Cœur et du Chef, et il les emmène « à la feste de la paroisse ».

Nouvelle récrimination du Cœur :

Tout par despit de vos redictes,
Je veux aler voir l'acouchée
Pour faire chere desbauchée.
Morbieu ! que ne suis-je vicaire.
Porte-moy la sans tarder guère,
J'aurés le siege aupres du plat.

LES JAMBES

Je te laisseray choir tout plat,
Car je ne te peultz plus porter.

Ensuite, il faut banqueter en l'honneur d'un « trépasé », où le nouveau tonneau des Danaïdes s'abreuve outre mesure. De là cette juste réprimande :

LE CŒUR

Vray est que du vin la liqueur
Rend vigoureux l'entendement
Le prenant moderecment :
Mais qui le prend oultre raison,
Y prend pour son esprit poyson.

Le Ventre ne l'entend pas de cette oreille : foin de l'hygiène ! *Longue et bonne* est sa devise. Et allez donc...!

Ne me venés plus taut preschair,
Vous me troublés de vos négoces.
Sur Jambes, qu'on me porte aulx noces,
Car j'espoire y estre traicté.

A toutes les objurgations de ses « laquetz », il demande à boire.

A boyre, de par tous les deables,
Je ne vaulx rien si ne suys plain.
Est-il pas mardy gras demain ?

Il voudrait avoir « un col de grue »,

Bien long, pour mieulx le vin gouster,
Y fault vivre comme nos peres.

LE CHEF

O Ventre faulx et contrefaict,
Tu parle des peres chernelz,
Fault ensuivyr les spirituelz.

« Vertubleu ! » foin de pareilles « trudaynes ! » s'esclaffe le Ventre. Les Jambes lui signifient qu'elles sont à bout de forces et refusent tout service ; elles vont donc « le lesser et se disperser ». Le Cœur, aussi, « tant ofusqué de vin »,

Qui m'est faict poison et venin,

l'abandonne ; le Chef suit le mouvement de retraite. Le Ventre, furieux d'une pareille défection, gourmande, à son tour, les réfractaires et manifeste sa colère en termes crapuleux :

Bren ! pour vous, un pet je n'y donne
Alés. méchans, ladres pourys,
Corbieu, je vous ay trop nourys,
Me laissés-vous et par despit.
J'ordonne et sans aulcun respit
Que mes vaines et mes arteres,
De vous sustenter volonteres,
Ne vous donront plus nourriture.
C'est moy qui faictz vivre nature,
Trop à vous sustenter m'asers.
Vous vouerez de quoy je vous sers,
Devant qui soyt l'age d'un chien,
Poulsés hors, vous ne valés rien,
Je veulx passer temps à dormir.

Le Cœur, le Chef, les Jambes n'étant plus nourris, se sentent défaillir et, en leur détresse, font force doléances et oraisons au Seigneur pour venir à leur secours. Après un sommeil prolongé, le Ventre se réveille et ne se reconnait plus :

Ou es tu mon Chef de tant belle ornature,

Mon Cœur, mon Bras, mes Jambes où estes-vous ?
Hélas ! pourquoy séparés sommes-nous ?
C'est mon péché, mon cœur me le recorde.

Il s'adresse aussi à l'Eternel, joint sa prière à celle des fugitifs repentants et le supplie de lui rendre ses organes dispersés. Il s'engage, dans l'intérêt commun, à les ménager et à vivre en bonne intelligence avec eux :

Freres, las venés assister,
Avec moy raison l'ordonne,
Et chascun de vous me pardonne
L'Ofense que peulx avoir faicte,
Promectant d'amyctié parfaicte,
Vivre avec vous en unité.

Il ne reste plus aux mutins qu'à conclure, avec notre bon fabuliste :

Que celui qu'ils croyoient oisif et paresseux
A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux

Les Cinq sens de l'homme. *Farce Moralisée et fort joyeuse, pour rire et récréative.* — L'auteur a voulu démontrer que les sens, à l'exception de l'odorat, qui ne paraît pas, sont subordonnés au « boyeau culier ». Les personnages sont l'Homme, la Bouche (le Goût), les Mains (le Toucher), les Yeux (la Vue), l'Ouye, les Pieds et le Cul. L'Homme *commence* par remercier le Créateur d'être si bien servi par ses sens et, en témoignage de sa gratitude, il convie ses serviteurs dévoués à un banquet pantagruélesque. Avant de se mettre à table, les invi-

tés entonnent un hosanna, en l'honneur de leur amphytrion :

> L'Homme a tant lyesse chère
> Qu'il employe ses cinq sens
> A faire joyeuse chere.

Le Cul seul est mélancolique, on n'y prête aucune attention ; on s'assied dessus. et il proteste :

> Je suis icy comme une beste
> Tout seul, et ils font là grant chère.
> Je suis d'eulx tous le plus puissant.

Il se dit le sixième sens, sinon le primordial, et réclame sa place au festin ; mais d'un commun accord, les convives évincent l'importun qui prépare une vengeance de derrière les fagots. Précisément, l'Homme qui a mangé comme un goinfre, se plaint de coliques intestines et éprouve un besoin pressant de s'isoler en cabinet particulier.

LES YEULX

> Il vous convient à chambre aller,
> Je n'y sçay point meilleur remède.

L'OUYE

> Pour les boyaulx ventositer,
> Il vous convient à chambre aller.

Le Cul sort de sa retraite et refuse tout soulagement à l'Homme ; les convives lui lancent une grêle d'injures, d'estoc et de taille, auxquelles il répond, en toute humilité, par cette plainte bien sentie :

> A vous je ne compte une vesse.

Après explications, la paix se rétablit : le Cul s'incline, à la satisfaction de l'Homme ; les Mains le découvrent, puis le recouvrent. L'Homme soulagé affirme, en guise de moralité, la suprématie du protestataire, dans le couplet final, où il conclut :

> Qu'il n'est royz, ducs, comtes, n'empereurs,
> Marquis ne chevaliers d'honneurs,
> Femme ne homme, tant soit-il nul,
> Qu'ils ne soyent subjectz au Cul.

LES ESBAHIS. Comédie, en cinq actes, par Jacques Grevin (1) (16 fév. 1560). — Cette pièce, composée sur l'ordre de Henry II, en l'honneur des noces de la duchesse de Lorraine, fut représentée au collège de Beauvais, en présence de la cour et de cette princesse. « On y remarquera, observe le premier éditeur, que la décence n'y est pas plus respectée dans le sujet que dans les paroles », et cependant elle fut jouée par des écoliers et devant une jeune fille. Elle se rattache à notre sujet, précisément par ces licences, qui d'ailleurs ne le cèdent en rien à celles du théâtre Médiénal — autres temps, mêmes mœurs ! Elles roulent, d'un bout à l'autre, sur les fonctions de reproduction, le rouage principal, mais souvent discret, de presque toutes les œuvres

(1) Médecin de la duchesse de Savoie « pour les maladies du corps et son consolateur pour les maladies de l'esprit, » au dire de sa cliente.

dramatiques : l'amour, même platonique, n'est-il pas, en y regardant de près, une manifestation de l'appétit vénérien ou une émanation du sens génésique, — le bon sens après tout ?

Ces spectacles érotiques de la Renaissance, — au moins dans la patrie de Jeanne Hachette, — complétaient l'instruction et l'éducation des collégiens : après de si émoustillantes leçons de choses, il ne leur restait, en effet, rien à apprendre, au sortir des bancs de l'école. Une lacune à combler par notre *Alma mater*.

L'intrigue est peu compliquée. Josse, riche marchand et vieux marcheur aux pieds nickelés, plutôt d'intention que de fait, est arrivé à l'âge de la résignation, où les organes génitaux ne sont plus qu'urinaires ; mais la seconde jeunesse, chez certains, est l'âge des illusions et c'est le cas de notre fantoche : il a des prétentions aux « folâtreries » et, se croyant veuf, se fiance, en vertu de sa fortune, sinon de sa bonne fortune, à Madelon, la fille d'un de ses voisins, le père Gérard ; il s'en pourlèche d'avance les barbes.

Josse qui, à défaut de l'as de cœur, veut avoir les atouts dans son jeu, cherche à gagner les bonnes grâces de Marion, la servante de sa future épouse, pour qu'elle ne le desserve pas auprès de sa maîtresse et la dispose en sa faveur ; mais la rusée commère n'admet que les unions assorties ; elle

accepte les écus du vieux, réduit au *minimum*, et protège le jeune avocat, amoureux de Madelon, tous deux capables du *maximum*. Le portrait qu'elle nous trace du lubrique personnage n'a rien d'Apollonien et n'est pas fait pour déterminer le coup de foudre ni même la moindre insolation sur une tête féminine :

Voici Josse qui est plus blesme
Qu'un trépassé de quinze jours.
Quel vray champion en amours,
Qui se mesle encore d'aimer.

Josse va compléter le vieux tableau : à la commère qui lui demande pourquoi il est ainsi emmitouflé dans sa houppelande, le parfait gaffeur répond :

Je me serre
Pour la descente d'un caterre
Qui me chet dessus la poictrine.
Il faut tenir nostre cuisine
Plus chaudement que de coustume.
Encore, avec cela, un rume,
Et une toux toutes les nuicts,
Entre autres me fait tant d'ennuis,
Que presque j'en ay rendu l'âme.

Vous n'êtes pas orfèvre, M. Josse! Mieux vaudrait une garde-malade qu'une nouvelle épouse à ce quinquagénaire quinteux et Marion ne l'envoie pas dire au « vieil renard édenté et morveux » :

Et puis vous pensez qu'une femme
Se trouve bien avecque vous ?

JOSSE

Marion, je croy que ma toux
Se transportera autre part.

MARION

Ma foy, c'est la toux du renard ;
C'est le plus beau de tous voz biens.

JOSSE

« Il n'est chasse que de vieux chiens » :
Et puis, vrayment, quand tout est dict,
Je ne suis pas si vieil qu'on dict ;
Je ne suis qu'en fleur de mon aage.
Vrayment, j'ay encor du courage.
A toy-mesme je m'en raporte :
Tu sçais que derrière la porte
Où je te fais gaigner la bource,
Voulant recommencer la course,
Tu me dis que j'estois trop chaut
De vouloir redoubler le sault,
Estant assez pour une fois.

MARION

Sainct Pierrre ! ce que j'en disois
N'estoit que pour vous soulager :
Car vous n'eussiez sceu deloger
A Vostre honneur de la seconde.
... Il est bon à voir à voz yeux,
Encore qu'ils soient chassieux,
Qu'estes d'une bonne deffaicte.

JOSSE

J'ay encor' la verte braiette,
Et, nonobstant que je soy blesme,
Si ay-je mon outil de mesme

D'un aussi gaillard entretien
Que tu sçaurois avoir le tien.

S'il avait connu la comparaison des vieillards encore verts, à la tête blanche, et des poireaux, supprimée après la répétition générale, par l'auteur du *Demi-monde*, il l'eût certainement rappelée. Son valet Anthoine fait chorus avec la dévergondée et mauvaise langue de Marion ; il émet sur le mariage de son maître une réflexion sans-gêne qui n'était pas de circonstance et devait quelque peu embarrasser la jeune épousée, duchesse de Lorraine :

Si elle est belle, un coquiiage
Compagnera son mariage ;
Tousjours en un coin, à l'escart,
Le voisin en aura sa part.

Et le larbin conclut sagement que la jouvencelle ferait mieux de coiffer sainte Catherine que son maître.

Notre théâtre, même dans ses scènes les plus débridées, choque moins les convenances des fiancés des deux sexes ; leur école tutélaire, il est vrai, est l'innocent répertoire de l'Opéra-comique, qui leur inspire des idées moins biscornues et leur fournit des exemples plus édifiants.

Bref, pour empêcher le vieux polisson de satyre d'arriver à ses fins, Marion, qui la connaît dans les coins, prend les devants — c'est le cas de le dire — et se hâte d'introduire le loup l'Advocat dans la

bergerie de Madelon ; une fois l'acompte pris, le père Gerard sera bien obligé de donner un acquit pour solde, autrement dit son consentement :

Je le mettray dans la chambrette
De Madelon, où la tendrette
Ne sera du tout si mauvaise
Qu'ell' n'endure bien qu'on la baise :
Ell' ne sera pas si farouche,
Que dessus le coing de sa couche
Elle ne soubtienne aisement
La peine d'un si doux tourment.

Pour donner le change au père de Madelon, Marion a pris soin de faire revêtir à l'amant la « vesture » du vieux fiancé, car il peut être rencontré. En effet, dès que les tourtereaux roucoulent dans leur cage, Gérard veut entrer chez sa fille ; Marion l'en dissuade, pour ne pas troubler le doux entretien de Josse, dit-elle, et de sa future. Le père crédule, enchanté de la condescendance de sa fille, qui jusque-là protestait par de vives rebuffades contre sa volonté, regarde par le trou de la serrure et aperçoit le couple « se frottant joyeusement leur lard », à l'instar de Gargamelle et de Grandgousier. Il a reconnu, affirme-t-il, Josse sur la couchette, avec sa fille, en train « d'entreprendre sur la fournée ».

A leur prochaine rencontre, le père Gérard, en clignant de l'œil, félicite Josse de son entreprise et lui conte qu'il a tout vu ; il l'engage même à recommencer si le cœur lui en dit :

Pour un coup que vous l'avez faict,
Faictes-le deux, s'il n'est parfaict.

— « Qui dit cela? » réplique Josse, en protestant.
— « Moi, qui l'ai vu », riposte Gérard, avec un sourire gouailleur,

Vertu ! n'estiez-vous pas dessus ?

Le fiancé transi comprend la méprise et se voit la dupe d'un galant qui le berne, avant la lettre de mariage ; il reprend sa parole et le vieux grigou réclame ses cadeaux de fiançailles.

Une scène épisodique des plus relevées se passe chez « la macquerelle » Claude, qui se plaint de la dureté des temps, de la pénurie des affaires et de la ladrerie des clients : ils veulent bien « gambader », mais gratis, avec la monnaie de singe, devenue depuis celle de lapin. Ecoutez les lamentations de l'intéressante marchande de plaisir :

Du temps passé,
Il n'y avoit soldat cassé,
Tant pauvre et malotru fust-il,
Qui n'y eguisast son outil,
Nous venant voir à son retour.

C'était le beau temps, maintenant c'est la purée noire ; là aussi, il y a pléthore :

Il n'y a ce jourd'huy quartier
Qui n'en ait cent de mon mestier.

Soudain l'on frappe à la porte ; c'est un gentilhomme, ami de l'Advocat ; sa sensibilité exigeante demande « un tendron » à la pourvoyeuse d'amour. Précisément Claude a son affaire, une Agnès qui a abandonné son vieux mari et, privée de ressources, s'est livrée à la prostitution ; cette Agnès est, on le devine, la femme de Josse. Après la séance, le Gentilhomme, mis au courant de l'état-civil de son hospitalière écossaise, la conduit à son mari, qui la repousse avec mépris et lui reproche son libertinage :

Ce temps pendant, cinquante mille
Coups de fesses et hault de corps
Contre les faibles et les fors.

Agnès le menace de se plaindre à la justice, de le faire « pilorier » et « porter deux quenouilles, pour attester son méfaict s'il est bigame ». Enfin ils passent l'éponge de l'oubli sur le passé et Gérard, la mort dans l'âme, abandonne sa fille à l'Advocat.

Revenons sur nos pas. Au quatrième acte, les deux intimes, le Gentilhomme et l'Advocat, se content leurs prouesses amoureuses dans tous les détails. Le prélude de l'advocat :

Je vous l'embrasse et vous la jette
Dessus un bout de la couchette

donne le *la* de leurs confidences sadiques. Julien son domestique, qui entend le récit de leurs exploits cythéréens, brûle des désirs sensuels de la concu-

piscence : « Si je puis, leur dit-il, rencontrer quelque garse à mon apoinct »,

Vous vous estes mis en pourpoinct ;
Mais je me mettray en chemise
Si j'ay ceste dame promise.
L'escoutant, il m'a mis en rut.
Et n'y a moine qui n'y fust,
Voire en eust-il la conscience
Aussi grande que sa science.

Julien n'y tient plus et vole auprès d'Agnès pour l'aider à éteindre le feu grégeois qui le consume ; son maître l'Advocat comprend cette ardeur et lui dit :

Je voy bien que tu veux gosser.

L'éditeur avait raison, « le sujet et les paroles » de cette pièce physiologique, depuis la première jusqu'à la dernière scène, roulent sur le plus capiteux des péchés capitaux. Et il est à souhaiter, pour la pudeur de la duchesse de Lorraine, que la coiffure virginale à la Boticelli ait protégé ses chastes oreilles et empêché les licences du dialogue d'y filtrer, à moins que, par distraction ou avec intention, la petite curieuse en eût écarté quelque mèche folle.

La Reconnue. Comédie en cinq actes, de Remy Belleau (1528-1577). — M. l'Advocat, personnage principal de la pièce, est, au point de vue pathologique, le Sosie du Josse des *Esbahis* ; c'est un

« mari grison », catarrheux et exigeant, atteint de mille incommodités ; sa moitié plus jeune est aussi maniaque et névrosée ; tous deux passent les nuits à se faire soigner par leur chambrière, Jeanne. A bout de force et de patience, la servante exhale ses « colères » et détaille « les ennuis de cette nuictée » :

Si Monsieur n'a traitté sa panse
Des presens d'un pauvre plaideur,
Tout le jour il sera resveur,
Morne, triste, mélancolique ;
Toute la nuict ou sa colique
Ou sa migraine le tourmente ;
Et madame, qui perd l'atente
Du bien que donnent les maris,
Soupire de son amarris (matrice),
Et crie que personne n'entre,
Qu'elle a des tranchaisons au ventre,
Comme s'ell' vouloit accoucher.
Monsieur ne fait rien que cracher,
Tousser, émutir, et m'appelle :
Jeanne, debout, de la chandelle.
Hastez-vous et prenez un peu
De ce fagot, faites du feu,
Mettez ces deux tizons ensemble.
La pauvre Jeanne est là qui tremble
Devant deux charbons qu'elle attise,
Toute la nuict, en sa chemise,
Pendant que Monsieur se pourmeine,
Pendant que Monsieur prend haleine,
Pendant que ce gentil monsieur
Veut appaiser son mal de cœur...

L'un me dit : Jeanne, frotte-moy ;
L autre me dit : Approche-toy
Et me hausse ce traversin ;
Jeanne, apporte-moy ce bassin.
Mon orge mondé est-il fait ?
Que l'on mette au frais mon juillet (julep) ;
Mon lait d'amandes, qu'on le passe.
Et voylà comme je trespasse
Cent mille fois toutes les nuits.

Eugène ou la rencontre. Comédie en cinq actes, par Jodelle (1549). — Guillaume est « le plus heureux des trois » ou quatre, le nombre importe peu ; son *bonheur* conjugal est à l'apogée et, pour le parfaire encore, s'il est possible, sa « chaste » moitié, Alix, en branle continuel, passe allègrement des mains d'un homme d'armes dans ceux d'un abbé, Eugène, *persona gratissima* du moment. Et comme le vice seul est récompensé, son godiche de mari vantera la vertu « à toute épreuve » de sa femme et aussi sa tendresse et ses égards. Ainsi, il revient d'un voyage qu'il s'excuse d'avoir trop prolongé ; la sollicitude de sa moitié — ou plutôt de son quart — lui répond en minaudant :

Je voudrois qu'y fussiez encore,
Mon amy, c'est vostre santé.

La bonne âme et combien compatissante ! Comme preuve de sa chasteté, il raconte à qui veut bien l'entendre, que cette pudique Suzanne « se refuse souvent aux devoirs du mariage, dont la seule idée la

fait rougir! » A ses yeux, atteints de cécité maritale, le dévouement d'Alix n'a pas de bornes: « S'il se trouve en mal-aise, elle va prier pour lui dans tous les couvents, d'où elle lui rapporte « du *pain de roses*, ou des *eaux*, ou du *flanc*, petites choses qui ont le pouvoir de guérir la fièvre », ajoutons... jaune. Aussi quand elle est malade, — et le cas est fréquent, — il va se coucher dans une chambre à part. et comme elle est très délicate, le mal la tourmente au point qu'il l'entend « geindre ou se démener bien fort » ... en compagnie de l'abbé ou d'un autre favori. Alix écoute aux portes et, à ce panégyrique pompeux « éprouve un doux martyre »:

Je crève icy quasi de rire.

Nous n'avons pas autre chose à faire. Rions avec elle, en pensant au sort de ce galant homme, marié à une femme galante. Après tout, coquine et cocu font le plus souvent un excellent ménage. Mais est-il possible d'être plus bête... à cornes ou « huet » que Guillaume? Plus, non; autant, c'est la règle.

Quant aux couvents, s'ils ne procuraient pas aux malades d'autres drogues que celles dont nous venons de parler, ils pouvaient, sans grand préjudice pour les mires du voisinage, se livrer à l'exercice illégal de la médecine.

Le Négromant. Comédie en cinq actes et en prose, imitée de l'Arioste, par Jean de la Taille (1573). — La scène se passe à Crémone; c'est la contre partie de l'*Impuissance*, de Veronneau (V. plus loin). Cinthien, déjà marié secrètement, se voit dans l'obligation, — dont nous ignorons la cause — d'épouser Emilie; mais le bigame est résolu à faire casser cette seconde union : pour y parvenir, il ne consommera pas l'acte du mariage et simulera l'impuissance. Sa nouvelle épouse, devant son inertie, se plaint à sa mère : « Je vais le dire à ma mère ! » cela se chante encore aujourd'hui. Toutes deux vont trouver un nécroman qui s'engage à guérir Cinthien. Celui-ci offre au charlatan la forte somme, pour certifier que son mal est incurable; de plus, il est sollicité, espèces en main, par un amant d'Emilie, pour soutenir la cause de Cinthien, au profit de sa passion; de sorte que le frippon mange à trois râteliers, mais son imposture est découverte et il prend la fuite; néanmoins, le mariage est rompu.

Les Corivaux. Comédie en cinq actes, en prose, par Jean de la Taille (1573). — Au troisième acte, dame Jacqueline fait l'éloge de sa fille Restitue, mais elle ignore que l'ingénue va bientôt *restituer* un fœtus à terme; la suite nous fera pardonner ce jeu de mots. Voici la péroraison de l'apologie maternelle :

JACQUELINE. — Restitue est la plus honnête fille du monde ; elle n'est point mondaine ; ne fait pas parler d'elle, comme un tas d'autres ; ne hante point avec les jeunes hommes ; est toujours en prières et en oraisons ; en un mot, elle vit proprement *en sainte*.

LA NOURRICE, *confidente de Restitue*. — ... O comme vous en dites bien la vérité ! Elle est *pleine* d'un bon fruit. Ceux qui la hantent en savent bien que dire.

LA VEFVE. Comédie, par le chanoine Pierre de Larivey (1579). — Nous y trouvons (A. II, S. II) une comparaison quasi physiologique. L'« escorniflenr Gourdin » qui, à l'exemple de Gargantua, était toujours disposé à « chopiner et à banqueter théologalement », dans un colloque avec « l'amoureux » Alexandre, assimile sa faim à un fœtus qu'il porterait depuis longtemps dans le ventre, comme une grossesse indéfiniment prolongée (1).

(1) Les cas de grossesse extra-utérine ne sont pas rares. Rappelons, entre autres, qu'en 1747, on montrait, rue Dauphine, « un nouveau-né, âgé de 31 ans ». L'annonce de cette exhibition était conçue en ces termes : « Le public est averti qu'au rez-de-chaussée de l'hôtel impérial, rue Dauphine, on y fait voir à toute heure un enfant mâle, dont toutes les parties sont bien formées et qui a resté trente et un an dans le sein de sa mère, morte à l'Hôtel-Dieu de Joigny, le 22 juillet dernier, âgé de 62 ans... On prend 24 sols par personne. On ira chez les gens de condition ».

On parlait, un jour, devant Louise-Henriette de Bourbon-Conti, duchesse d'Orléans, d'un fait analogue arrivé à Toulouse, où une femme du pays était restée grosse pendant vingt ans ; on ajoutait qu'à la mort de cette femme, on

ALEXANDRE. — Je pense que tu es enfant de la faim ?

GOURDIN. — Mais plustost suis-je sa mère, puisque je l'ay dans mon ventre ; et, vrayment, c'est un grand miracle que je l'ay portée plus de neuf mois, voire plus de neuf ans, et que à toute heure elle me donne des tranchées, me tenant toujours en travail ; toutefois, je n'en puis accoucher.

ALEXANDRE. — Tu es peut-être de la race des elefans, qu'on dict porter leurs petits dix ans entiers.

LES DESQUISEZ. Comédie en cinq actes, de Jean Godard (XVI[e] siècle). — L'« escolier » Olivier (A. III, S. VIII) aime Loyse et se demande s'il doit risquer sa déclaration :

Doy-je vers ma maistresse aller ?
Tost ou tard, il lui faut parler :
« Il faut que le malade die
« Au médecin sa maladie
« S'il veut recevoir guérison ».

Comparaison n'est pas toujours raison. Pour guérir de sa maladie, l'amoureux doit être payé de retour, alors seulement il trouve le remède du mal dans sa cause, mais c'est plutôt l'exception ; aussi le mieux, pour se délivrer d'une Cyprite, Cyprinite

avait ouvert son corps et qu'on avait trouvé l'enfant comme pétrifié et de la barbe au menton. La duchesse d'Orléans s'écria aussitôt que si pareille chose lui était arrivée, pour ne pas laisser son enfant sans éducation, elle n'aurait pas manqué d'avaler un précepteur. (*Affiches de Paris*, 1747. *Journal de Collé*. — E. Campardon, *Les Spectacles de la Foire*). V. aussi notre *Génération humaine*.

ou Vénusalgie intense, est-il de s'éloigner de la cause et de prendre... la fuite. Mais notre fatuité, complice de la faiblesse de la chair, nous retient au rivage et nous fait tomber bientôt dans tous les pièges de la séduction.

Alizon Fleurie. Comédie de mœurs, imprimée en 1637. — Un soudard, Jérémie, brûle encore de désirs, malgré quatre-vingts étés — le cas n'est pas rare. Lui aussi, comme l' « escolier », cherche un remède à son amour, nullement psychique. Le vieux Céladon frappe à la porte de sa vieille Astrée, Alizon Fleurie, qui est sortie :

Ha ! fi, fi de l'amour ! il faut que je le die,
Exprès je viens ici pour trouver guarison,
Lors que le médecin n'est plus à la maison.

Ce remède est la satisfaction d'un besoin physique : rien de commun avec les peines et angoisses des amants rebutés.

Alizon attelle encore à trois ; elle qui n'est plus *Fleurie* que du nom et du menton, n'a conservé que les infirmités de l'âge.

En dépit du vilain, j'ai honte de vous dire
Que j'ay lasché de l'eau à force de trop rire.

La vieille « peau » décrit ainsi sa décrépitude :

Mais ma peau, ressemblant la coine d'un jambon,
Faisant voir aujourd'hui ma face rissolée
Comme une solle fritte ou à demy bruslée.

Elle a raison de rougir de sa conduite et de « se voir encore embrassée » — il faut au singe la guenon — mais elle craint surtout d'être surprise par ses filles.

Un de ses chauffeurs, le Colporteur, parmi les livres « nouveaux » qu'il vend, annonce :

J'ay *Le remede* aussi *pour les pasles couleurs ;*
J'ay *La maniere* aussi *comme on sevre les veaux.*
Voicy *L'invention pour prendre à toutes mains,*
Utile aux procureurs autant qu'aux medecins.

In caudâ venenum.

La Comédie des proverbes. — Pièce « comique », au dire de l'auteur, Adrien de Montluc (1616). — Trois actes sur un pareil sujet, c'est excessif : l'action est nulle, l'intérêt fait défaut et le dialogue, soutenu entre une quinzaine de personnages, est une énumération fastidieuse, sans liaison et à jet continu, de proverbes, sentences, apophtègmes, maximes — deux mille environ, — qui constituent le bagage suranné de la sagesse des nations. Par devoir, nous en tirons une macédoine, non moins indigeste, de ce qui a trait à la médecine.

Ah ! Je suis blessé ; si les boyaux y avalent (descendent), j'en mourray (1). — Tu n'es pas ladre (lépreux), tu sens bien quand on te pique. — Pour trop gratter, il en cuit aux ongles. — *Pro sanitate corporis*, il n'est que l'air des champs. — Voilà bien débuté pour un doc-

(1) Plaie pénétrante de l'abdomen, péritonite mortelle.

teur. Dites plutost : pour la santé du corps, la chaleur des pieds (1). — Là, là, Alison ! selon la jambe, le bras ; selon le bras, la saignée (2). — *Qui va piano va sane, et qui va sane va lontane, qui va lontane va bene.* — Vous vous estes levée le cul le premier, vous estes bien engrognée. — Patience passe science. *Patientia vincit omnia.* — Ho, grosse balourde ! ne sçais-tu pas que qui veut vivre longuement, il faut donner à son cul vent ? Oui, mais pour vivre honnestement, il ne faut vessir si puant. — Menteur comme un arracheur de dents. — Ta fille a laissé prendre un pain sur la fournée. Ha Florinde ! *Quien se casa por amores, malos dias y buenas noches.* Qui se marie par amourettes a pour une bonne nuict beaucoup de mauvais jours. — Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. — Il en devint si constipé qu'il ne pouvoit ni pisser ni fienter. — Le voyez-vous vessir de peur, ce grand depuceleur de nourrices ! — Tomber de fièvre en chaut mal. — Servez Godard, sa femme est en couche ! — Si vous estes malade, prenez du vin (3) : aussi mal de teste veut re-

(1) Ventre libre, tête froide et pieds chauds.

(2) La première proposition ne s'applique pas aux personnes dont la profession exagère le développement de certaines parties du corps : les jambes, chez les danseuses ; les bras, chez les mitrons, les forgerons, etc.

(3) Philippe Auguste, sur la foi de ce proverbe, sans doute, se joua de ses médecins, un jour qu'il avait la fièvre et qu'ils lui défendaient de boire son vin pur. « Laissez-moi, leur dit-il, boire d'abord le vin ; je boirai l'eau ensuite. » Comme c'était un usage reçu — usage conservé par les Américains — et que cela revenait au même, ils finirent par le lui permettre. Mais, quand il eut absorbé le vin et qu'on lui présenta le correctif : « Assez, fit-il ; je n'ai plus soif. »

Le vin a toujours passé pour salutaire et divers proverbes ont consacré cette réputation : « Le vin est le lait des vieil-

paistre. De plus, la médecine n'est point sotte. — Une pomme mangée avec contentement vaut mieux qu'une perdrix dans le tourment. — Sainte-Migorce! nous sommes nées coiffées. — Ciel pommelé et femme fardée ne sont pas de longue durée. — Je te trouve tout jeune et joyeux. Je croy que tu as encore ton premier béguin. Et qui te tordroit le nez, il en sortiroit encore du laict.

L'Heureux accouchement. — Mascarade d'origine italienne, du commencement du XVIIe siècle. — On y voyait toutes les déesses qui, chez les anciens, présidaient à la grossesse, à la naissance et à l'allaitement : Lucine, Partonde, Cunine, Rumine, Paventia, Potine, Eduse, Levane, les Corybantes, le dieu Vagetan, etc.; il y figurait aussi deux médecins et deux accoucheurs.

La Comédie de Chansons (1630). — Propos de taverne, entre un soldat et un valet, sur le dos des

lards. — Le vin aiguise l'appétit. — Un verre de vin pur après la soupe enlève une visite au médecin. — Mieux vaut un gobelet de vin que tout le Tibre, etc. » Chez les Romains, aux fêtes Méditrinales, instituées en l'honneur de Méditrina, déesse de la médecine, et célébrées le 11 octobre, on buvait du vin nouveau et du vieux, parce qu'on regardait ce breuvage comme un antidote contre la plupart des maladies. « La première fois qu'on faisait usage du vin nouveau, dit Festus, on ne manquait pas de prononcer ces paroles : — dont l'omission eut passé pour un présage funeste — *Vetus novum vinum bibo, veteri novo morbo medior.* (Je bois du vin vieux, nouveau ; je remédie à la maladie vieille, nouvelle).

raseurs de médecins qui prêchent la tempérance. Pour l'ivrogne : le Médecin, voilà l'ennemi !

LA ROZE

On voit souvent vieillir un bon yvrogne,
Et mourir jeune un sçavant médecin.

JODELET, *vide son verre.*

O le bon vin !
Médecins, surgiens et apotiquaires
Tirez-vous d'icy, vous m'y donnerez la foire.

Il sacrifie la richesse de la rime au plaisir de molester le corps médical et ses dignes auxiliaires.

Les sacripants devisent ensuite sur « les effets d'amour », en tout bien tout déshonneur.

LA ROZE

Ma maistresse est bien malade ;
Je ne sçay si elle en mourra.

JODELET

Il faut consulter l'oracle.
Pour sçavoir si elle en guérira.

LA ROZE

Nenny dà, elle n'en aura que la peine,
Elle n'en aura que le mal.
L'oracle m'a répondu que son mal s'allegera,
Que c'est une hydropisie qui luy durera neuf mois,
Mais qu'il estoit fort à craindre qu'elle ne recommençast.

JODELET

Il luy faut de l'eau-de-vie
Pour la guerir, ce dit-on.

Par ce mot à double entente, on désignait alors la liqueur fécondante, qui donne la vie.

L'Impuissance. Tragi-comédie pastorale, par le sieur Veronneau (1634). — Cette pièce n'est ni plus ni moins licencieuse que ses contemporaines, mais ses impudeurs et ses équivoques affinées n'ont pas la grossièreté des saillies du temps.

L'imbroglio tombe dans la plus extravagante des pitreries ; les détails seuls sont amusants : nous nous en tiendrons à l'épisode du guérisseur de l'impuissance ou dénoueur d'aiguillettes. Un prince d'Arménie se consume d'amour, sans réciprocité, pour la fille d'un empereur d'Ethiopie. Désespéré, il se résigne à changer de milieu, pour guérir de sa maladie, et se retire dans la retraite de la vie champêtre, *sub tegmine fagi*, où il devient berger, sous le nom d'Ismin. Un de ses collègues, le vieux Sylvain, qui n'a plus de roide que les articulations, a eu la malheureuse idée d'épouser la bergère Charixène, exubérante de jeunesse et de sève ; elle a du picrate dans le sang. Le vieux ramolli confie au prince son impuissance ; rien que des cendres et dessous, pas le moindre tison ; il désirerait donc connaître un magicien qui lui rendrait les forces nécessaires « au jeu cullinaire, à la guerre d'amour ». Le prince, sur qui la beauté de Charixène a produit une vive impression, saisit la balle au bond,

pour terminer sa propre cure par le changement de milieu anatomique. Il indique une caverne dans la montagne voisine, où se tient un magicien habile, et l'engage à l'aller consulter le lendemain, avec sa jeune femme, martyre du jeûne conjugal et vouée au célibat forcé. Au jour dit, le prince, déguisé en magicien, reçoit à l'entrée de la grotte mystérieuse le couple mal assorti et lui souhaite le bonjour. La pétulante Charixence s'empresse de répliquer :

J'aimerois beaucoup mieux avoir de bonnes nuicts.

Elle se plaint de son sort, de sa continence obligatoire :

Mais Sylvain, en trompant l'attente de ma couche,
Paye ce qu'il me doit seulement de la bouche.

Et reproche à son mari de ne jamais avoir « empesché son sommeil ». Sylvain se défend mollement, il ne pourrait faire plus, et dit que sa main, à l'endroit « où gist le point d'honneur »,

Touche toutes les nuicts vostre bel instrument.

Charixène bondit :

Vous pouvez l'appeller instrument de musique,
Où vous n'avez joué que des doigts seulement.

Nouvelles rebuffades de l'épouse outragée par trop de respect :

Vous ne fute jamais un homme qu'en peinture,
Vous portez dedans vous un souverain remède

Au moins pour m'empescher d'avoir le mal d'enfant.
Cet importun mary tient mon corps désormais
Et craignant de l'user il ne s'en sert jamais.

Sylvain, la tète baissée, boit la coupe du dédain jusqu'à la lie, après quoi il prie le magicien de « l'otez de l'estat où le malheur l'a mis »,

Afin qu'en embrassant Charixène je puisse
Faire autre chose au lit que luy gratter la cuisse.

A son tour, le magicien se gratte... la tête et, après un simulacre de réflexion semble se dire : « Bien difficile ! Mais essayons ! » D'abord, le polisson de prince pasteur les fait mettre en chemise, afin de voir « son beau sein tout à nu ». Le spectacle qui s'offre à sa vue lui fait venir l'eau à la bouche, il veut en jouir plus à son aise et déclare de toute nécessité le tracé d'un signe spécial, de couleur rouge, sur leur poitrine.

Je veux subtilement voir encore son sein
Pour ce que je feindray qu'il est besoin de faire
Tout proche de leur cœur un petit charactère,
En prononçant tout bas quelque mot incogneu.
Ainsi je pourroy voir son beau sein tout à nu,
Car, pour venir au poinct où ce désir me porte,
Je les ay fait tous deux despouiller de la sorte.

Puis il est sensé tirer du sang « de la ligne hepactique » de la main et, après avoir ordonné à la bergère de se coucher, à l'entrée de la grotte, et de n'ouvrir les yeux sous aucun prétexte, sans quoi le

philtre serait impuissant comme son mari, il pousse celui-ci vers le fond de l'antre et lui fait prendre un breuvage soporifique. Aussitôt endormi, le magicien revêt « un linceul », autrement dit une chemise, sur sa robe constellée et, costumé comme l'époux, il y remplit son rôle en conscience, auprès de la belle au bois dormant — d'un œil certainement — qui, pour la première fois, trouve que le charme opère à merveille.

Maccaronis Forza. Comédie, en deux actes et un prologue, en poésie macaronique, par le Jésuite Bernardino Stefonio (1560-1620). — A son lit de mort, ce disciple de Loyola fit un auto-dafé des poésies « indignes de son caractère et de sa profession. » Cette pantalonnade en est, sans doute, car nombreuses sont les lacunes et les différences observées dans les deux copies qui nous sont parvenues.

Gnoccus, prédécesseur d'Argan, pousse des gémissements continuels et demande du secours. Macco, son ami, s'informe de son mal : « mal de tête ? de reins ? de cœur ? fièvre ? un chancre (*cancarus*) ? une sciatique ? une fistule ? un coup ? » Il le prie de dire ce qu'il ressent :

Le Médecin ne peut guérir une blessure cachée, mais les douleurs, en s'échappant au dehors, sont guéries. La fistule qui se gonfle corromprait tous les membres si la docte lancette du barbier ne lui ouvrait une issue.

Gnoccus est mystifié par le fourbe Cialdo, sorte de Scapin qui l'exploite, avec la complicité de comparses des deux sexes. Ces gens sans vergogne se présentent au Malade imaginaire, sous le costume de Phœbus et des Muses, pour frapper son imagination. Cette fantasmagorie n'exerce aucune impression favorable sur Macco, qui réclame à grands cris son médecin, Parpadellus.

Le docteur, personnage ridicule, et par suite comique, arrive enfin. Après avoir examiné le malade, inspecté ses urines et tâté son pouls, qu'il trouve faible, il exprime, dans le jargon médico-emphatique de Sganarelle, le résultat de sa minutieuse investigation :

Votre tête bat la campagne et est en ébullition, comme le bouillon sort de la marmite, quand le feu est trop ardent... Elle manque d'humeur tenace, alors des idées capricieuses se forment et l'esprit trop vif ne peut rester en place... Il faut vous faire aller du bas, si c'est possible. Retenez la recette et ne croyez pas que c'est Papardellus qui la dicte, mais bien notre célèbre Hippocrate qui soigna plusieurs rois...

Et comme, affirme-t-il, Galien dit au chapitre des *Moineaux* — le cousin-germain de celui des *Chapeaux* d'Aristote, — « toute médecine doit être précédée d'une petite diète », Papardellus ordonne, *de plano*, une « petite diète » de quarante jours.

Boire de l'eau bouillie ; éviter même l'odeur du vin ; prendre du bouillon à peine salé, et un peu de pana-

de ou de purée. Surtout pas de viandes ni de mets qui nécessitent l'usage du pain.

Avec beaucoup de bonne volonté, ne pourrait-on pas voir dans « l'eau bouillie et la suppression du vin » l'origine de l'asepsie et de la Ligue anti-alcoolique ? *Nil novi sub sole.* Maxime déjà vraie du temps de son père Salomon, *a fortiori* du nôtre. Nous pouvons tout au moins, en comprenant la trouvaille utilisée par Molière, revendiquer pour ce Stefonio le titre de novateur. Ce n'est pas tout. Nous allons voir Papardellus user de l'opothérapie ou de la médecine des signatures. En effet, le sosie de Sganarelle, « pour ramener au repos un esprit trop pétulant, » ordonne « des cervelles lentes, soit d'un âne, d'une tortue, d'un imbécile » ; on en fera aussi des pilules qui aideront Gnoccus à recouvrer son esprit pondéré. Puis, à la convalescence, viendront « des bouillons de lait et des blancs de chapon ».

Prenez cela et vous guérirez. Ce n'est pas Galien ni Hippocrate qui, cette fois, vous ordonnent cela, mais Papardellus. Donnez l'essuie-mains et le bassin.

Après la toilette, scène des honoraires, imitée par notre grand Comique, qui prenait son bien où il le trouvait.

MACCO. — Veuillez, *Ser* Papardellus, prendre ce petit souvenir ?

PAPARDELLUS. — Ah ! non, non, *nonum*.

MACCO. — Prenez.

PAPARDELLUS. — Non, je vous prie ; donnez cependant ; j'accepte parce que vous me forcez à le prendre.

CIALDO, *à part.* — Vieux renard, tu fais la petite bouche. Ah ! non, donnez, j'accepte parce que vous m'y forcez, fin matois!

PAPARDELLUS. — Votre serviteur; je me recommande à vous, salut.

Et le trop crédule Argan-Macco redevient le jouet de Cialdo, qui finit par lui voler ses vêtements et son argent.

BALLET DES GOUTTEUX (1630). — Le duc de Nemours s'ingéniait à égayer le docile et mélancolique Louis XIII, en organisant des fêtes brillantes et des spectacles burlesques. Il imagina, entre autres, un ballet exclusivement dansé par des goutteux, qui variaient leurs contorsions, leurs attitudes clopinantes et leurs grimaces, aux diverses *Entrées,* et paraissaient accoutrés de robe-de-chambre, les jambes emmaillottées, courbés sur leurs béquillons, sans doute munis de bassins en sautoir et de chaises percées. Comme le duc était atteint d'un accès de goutte, au moment de la représentation, il se fit transporter, dans un fauteuil capitonné et à oreilles, au milieu des danseurs éclopés, à qui il marquait la mesure avec son baton (1).

Vraisemblablement, quelques-unes de ces scènes histrioniques étaient réservées à des médecins et à des apothicaires.

(1) Cf. R. Charbonnel. *La Danse à travers les âges.*

APPENDICE

Le Théâtre étranger

I. — Théâtre espagnol

Christoval de Lugo ou le Rufian heureux (1), de Michel Cervantès (1547-1616). — Un Médecin, de Mexico, termine sa visite à une cliente, Dona Ana, par un peu charitable avis : « Vous pouvez mourir d'un moment à l'autre... le pouls, les traits du visage, les yeux me le disent assez clairement. — Pourtant, lui répond en souriant la coquette moribonde, les amours ont coutume de se mirer dans mes yeux. » Le praticien inhumain reste inflexible et, avant de prendre congé de sa malade, en bon catholique, il lui recommande de se confesser et de laisser de côté les plaisanteries : « Mon devoir, ajoute cet ordonnateur des pompes funèbres, ne m'oblige pas à faire davantage. Adieu. » Dona Ana ne se confessera pas et salue le départ du lugubre empêcheur de danser en rond par un « Ennuyeux

(1) D'après la traduction d'A. Royer.

et sot Médecin ! » bien senti. Mais un de ses dévots domestiques, qui connaît le précepte des Ecritures : *Honora medicum, propter necessitatem*, se récrie : « Dieu, Madame, a créé la Médecine et l'on doit en faire cas. — J'apprécie la Médecine et non les Médecins, riposte Dona Ana. » C'est la moralité de la pièce.

Le théâtre de l'immortel auteur de *Don Quijote* reçut l'approbation du Révérend Père de la Conception et de la Censure royale, qui ont reconnu « n'avoir rien trouvé contre la sainte foi catholique et les bonnes mœurs » ; cependant le traducteur, — sans doute pour justifier le dicton italien *traduttore traditore*, — a jugé à propos « d'omettre certaines expressions qui ne sauraient aujourd'hui être tolérées par le public » : décidément, en pudibonderie comme en politique, un pur trouve toujours un plus pur qui l'épure.

Le Juge des Divorces. *Entremes* (1) de Cervantès. — Un Médecin chirurgien, accompagné de sa femme, la senora Aldonza de Minjaca, — un vrai

(1) Mot qui vient du français « entremets » ; c'était un intermède, une courte bouffonnerie destinée à être jouée pendant les entr'actes. A l'origine, les *troubadours*, *trouveors* ou *trouveurs*, nos premiers comédiens, puis leurs successeurs, les *menestrels* et les *jongleurs*, pendant les festins, donnaient des représentations appelées *entremets*. Voir le *Vœu de Faisan*, à Lille (1453).

bâton... mielléux, — se présente devant le juge et réclame le divorce « pour quatre motifs suffisants » :

Le premier, c'est que je ne puis la voir qu'à tous les diables ; le second, elle le connait ; le troisième, je ne veux pas le dire ; le quatrième, c'est pour que Satan ne m'enlève pas au jour de ma mort, si je dois rester en cette compagnie jusqu'à ce moment.

Le Procureur. — Il a suffisamment motivé sa demande.

La Femme. — Seigneur juge, écoutez-moi, et sachez que si mon mari sollicite le divorce pour quatre motifs, je le réclame, moi, pour quatre cents. Le premier, c'est que chaque fois que je le vois, je crois que je vois le diable lui-même ; le second, c'est que je fus trompée quand je l'épousai. Il me disait qu'il était Médecin, et il est Chirurgien, un homme qui fait des ligatures et qui soigne des infirmités, ce qui revient à dire qu'il est tout au plus la moitié d'un Médecin. Le troisième motif, c'est qu'il est jaloux de l'air qui me touche ; le quatrième, c'est que je ne puis le voir, et que je voudrais en être séparée par deux millions de lieues.

Le Greffier. — Qui arrivera à faire marcher ensemble ces deux horloges, les ressorts en étant aussi détraqués ?

La Femme. — Le cinquième motif...

Le Juge. — Madame, madame ! Si vous prétendez dire ici vos quatre cents raisons, je ne puis les écouter, je n'en ai pas le temps ; je garde votre affaire pour l'instruire ; allez en paix, j'en ai d'autres à dépêcher.

Le Médecin. — Quelle autre preuve voulez-vous, si ce n'est que je ne veux pas mourir avec elle, et qu'elle ne veut pas vivre avec moi ?

Le Juge. — Si cela suffisait pour séparer les gens

mariés, tout le monde ôterait de ses épaules le joug du mariage.

Lope de Vega Carpio (1563-1635). — Le plus fécond des auteurs dramatiques espagnols ; ce « prodige de la nature », ce « roi de la monarchie comique, » comme l'appelle Cervantès, a écrit dix-huit cents comédies en trois actes et en vers, sans compter plus de quatre cents drames religieux ou *autos sacramentales :* les Médecins et les Apothicaires y figurent souvent en posture plutôt risible.

Dans Les Vapeurs ou La Fille délicate *(La Dama Melindrosa),* on propose à la neurasthénique Bélise un choix de prétendants, dont un Médecin : « Jésus ! s'écrie-t-elle, renvoyez-le ; moi, me marier avec un Médecin ! Moi coucher avec la fièvre ! Ah ! Ah ! J'ai le frisson... » Molière n'eût pas mieux dit.

Autre exemple plus typique de la verve satitirique de Lope.

L'enlèvement d'Hélène. (*El Robo de Helena*). Intermède (1). — L'étudiant Paez est fou de la fille (Hélène) du Docteur Origano (2), mais il ne peut la posséder qu'en l'enlevant, car obtenir sa main du

(1) *Théâtre de Lope de Vega,* traduit par Dumas Hinard ; Charpentier édit., 1881, 2 vol.

(2) Origan, plante médicinale.

vieil avare, il ne faut pas y songer : il lui faudrait se dessaisir de son argent. Paez imagine de célébrer l'anniversaire de la naissance du Docteur, en lui donnant la représentation d'une comédie, *L'Enlèvement d'Hélène*, pièce de circonstance.

L'étudiant s'est réservé le rôle du galant et donne à Hélène celui de la dame. La représentation a lieu le soir même. Les invités arrivent à l'heure dite et sont reçus avec empressement par le Docteur, dans son salon. Voici d'abord l'Apothicaire et sa femme, personnages comiques, plutôt de maintien et d'intention que par le dialogue, qui se réduit à quelques phrases à double sens. « Il faut que ces diables d'Apothicaires se *fourrent* partout », dit un invité, Don Juan, en appuyant sur le dernier verbe. — Et celui-là, riposte un autre, Don Pèdre, ne vient jamais sans sa femme. Mme Purge. — C'est l'usage, répond le premier. »

La Comédie commence : Paez, sous les traits de Pàris, est aux genoux d'Hélène et l'engage à le suivre : « Je suis prête à partir, dit l'ingénue, dussent, en voyant notre escapade, bisquer Ménélas et enrager Agamemnon. » Un second étudiant, Oviedo, déguisé en militaire, et dans la confidence, vient les chercher : ils partent tous pour Troie, au bruit du clairon.

La scène reste vide et les invités attendent avec impatience. Le Docteur s'inquiète, trouve qu'ils

tardent bien à revenir. Sur ces entrefaites, un domestique accourt dans la salle et vient prévenir le Docteur que Pâris enlève Hélène : « Eh ! nous le savons bien, nigaud, dit le père en haussant les épaules. — Je vous dis, insiste le domestique, que Paez a enlevé votre fille, avec quatre sacs pleins de doublons pris dans votre secrétaire. — Ah ! Malédiction, s'écrie le Docteur, au désespoir ; le chien ! Mes voisins, mes amis, aux armes ! Vive le Christ ! Ils ont joué l'enlèvement d'Hélène pour m'enlever tout ce que j'ai. Aux Armes ! »

La scène suivante se passe dans une chambre d'hôtellerie, où le Docteur et ses invités surprennent les coupables : « Je vais les tuer, dit le père ! — Pardon, implore Paez, illustre Origano, pardon ! — Te pardonner, traître, lorsque tu portes à Troie ma fille et mon argent. Est-ce que je suis Grec, par hasard ? — Non certes, répond Paez, vous êtes mon beau-père. — Je sens que je m'attendris. — Eh bien, dit l'étudiant, embrassez-nous et dansons. »

L'*Intermède* se termine par la musique et la danse d'usage.

Les Français ne sont pas, comme le veut Fréron, le seul « peuple chantant et dansant » ; nous ne sommes pas seuls à aimer « la Comédie et les cabrioles » ; depuis longtemps, les Espagnols (1) et

(1) « Il n'y a pas une femme espagnole, dit Cervantès dans une de ses pièces, qui ne sorte danseuse du ventre de sa mère. ».

les Italiens partagent ce goût avec nous : tous les *Entremeses, tras los montes*, se terminent par une *Entrée* de Musiciens qui chantent, dansent et jouent de la guitare. Dans une pièce militaire représentée à Venise, *Napoléon en Egypte*, Théophile Gautier a vu une danse pyrrhique, exécutée par toute l'armée française autour du « Corse à cheveux plats. »

Don Gil aux chausses vertes, par Tirso de Molina (1) (1570-1648). — Dans cette comédie de mœurs, un certain Caramanchel, laquais prolixe et mordant, daube sur ses maîtres passés :

Je servis presque un mois un Médecin très barbu et lippu, quoiqu'il ne fût pas Allemand ; gants ambrés, habits de soie, têtu comme une mule, plein de morgue, beaucoup de livres, peu de science ; mais je n'avais nul plaisir au salaire qu'il me donnait, parce qu'il gagnait son argent avec trop peu de conscience... D'abord, avec quatre aphorismes, deux textes, trois syllogismes, il traitait une rue entière... Il montait chez le patient, disait quatre sornettes, écrivait deux recettes, de celles qui, d'ordinaire, peuvent se formuler sans étude, et leurrait son malade avec des mots vides de sens : « La maladie de Votre Seigneurie est produite par les va-

(1) Plus connu sous le nom de Fray Gabriel Tellez. Il composa ses pièces, au nombre de trois cents environ, avant d'entrer au Couvent de la Merci, en 1613 ; mais il est probable que son état ecclésiastique ne l'empêcha pas de rester dramaturge, à l'exemple de Calderon et de Lope de Vega ; aussi le traducteur de son *Théâtre*, qui ne contient que ses chefs-d'œuvre, l'a-t-il appelé « un Beaumarchais en soutane. »

peurs et l'hypocondrie ; le poumon est embarrassé, et pour déterger les flegmes vitreux qu'il renferme, mêlés avec le chyle, il convient (afin d'aider la nature), que vous preniez un alkermès, lequel donnera au foie la substance qui mange le mal. » On lui glissait un doublon, et, tout étourdi de ses paroles, on ne cessait de chanter ses louanges et de le proclamer un Salomon. Je jure Dieu que je le vis un jour, ayant quatre malades à purger, copier bravement (ne croyez pas que ce soit un mensonge), dans un antique registre, quatre ordonnances toutes rédigées (qu'elles fussent ou non à propos), et en offrant une à celui qui devait se purger, il lui disait : « Grand bien vous fasse ! (1)

Le Médecin. *Entremes*, de Quevedo y Villegas (1580-1645). — Un sacristain et son compagnon, Bras Mojon, tout en devisant familièrement, arrivent dans un village : « Tu sais que Gilota est ma femme, dit le Sacristain. — A vous seul ? répond le sceptique Bras Mojon, vous me la baillez bonne. J'en sais qui ont une femme pour une centaine d'autres. »

Le mari se plaint que sa femme le ruine en coiffures, rubans et robes : « Voici, dit-il, qu'elle commence à acheter de la céruse, du sublimé... » En France aussi, le *Tableau des piperies des femmes*,

(1) Traduction de M. V.-Emile Michelet (*Correspondant médical*).

(2) Les sacristains étaient ridiculisés sur les planches, en Espagne, comme les moines, en France.

de 1632, critique les mondaines qui font usage du sublimé « pour se plaster les jouës et la poictrine, estre pur venin. »

Bras Mojon connait mieux les propriétés toxiques du bichlorure de mercure et conseille au Sacristain de le mettre dans son bouillon, comme pour les rats ; « car, ajoute-t-il, si vous lui laissez ainsi carte blanche, le gaspillage ira chez vous au prorata. » En Espagne, comme ailleurs, l'homme pense et la femme dépense. Ces propos d'empoisonnement donnent au Sacristain une idée :

Puisque tu es si hardi et si rusé, faisons-nous Médecins. J'ai lu de fameux aphorismes, et, mis sur mes gardes, je t'avertirai de ce qu'il faudra dire.

Bras Mojon. — Et si on nous médicamente les épaules ?

Le Sacristain. — Aucun danger ici ; c'est un village d'une centaine d'habitants qui n'ont pas plus d'esprit qu'ils n'ont de Médecins. Mais, pour en arriver à nos fins, ne dis jamais plus de deux phrases. Si le malade ne se doute d'aucun danger, tu n'as qu'à toujours répondre : « Bon ! » et s'il te dit qu'il se sent bien mal : « Je vous guérirai très rapidement. » Pour ce qui est du reste, laisse-moi faire.

Bras Mojon. — Alors, nous allons vivre en tuant le monde ; c'est un bon métier, s'il peut durer.

Le Sacristain. — La Fortune favorise les audacieux.

Bras Mojon. — Elle donne aussi de bonnes gifles aux effrontés.

Le Sacristain sort avec son complice, en se frot-

tant les mains, à la pensée que bientôt son escarcelle sera pleine ; ils vont revêtir le costume de leur nouvel emploi. Le Barbier (1), unique Médecin de l'endroit, est poursuivi par deux senoras, Juana et Guiteria, dont la première l'invective vertement au sujet de la maladie de son mari :

JUANA. — Va-t-en, barbier d'enfer, Hérode déguisé en attrape-badauds. Saignerez-vous, oui ou non, mon mari ?

LE BARBIER. — Vaurienne, qui ne me connaît ? Quel médecin m'égale pour faire de bonnes cures ?

JUANA. — Vous auriez mieux fait de rester dans les ténèbres ; je crois mon mari en grand danger.

LE BARBIER. — C'est-à-dire que vous voudriez qu'il y fût.

JUANA. — Vous avez raison ; nous avons de si bons Médecins !

LE BARBIER. — Vous voudriez qu'ils fussent encore plus ignares ; vous êtes si méchante et si dépravée, que vous voudriez être veuve chaque semaine.

Bras Mojon et le Sacristain rentrent en scène : l'un, très grave, en robe de Médecin et bonnet fourré, gants aux mains ; son acolyte, sans toque, en étudiant :

(1) Ses attributions étaient nombreuses : coiffeur, étuviste, auxiliaire du Médecin et, en cette qualité, il saignait, ventousait, pansait les plaies ; au moyen âge, surtout en France, c'était l'usage de « tondre Maujoint », le périnée de la femme, et ces fonctions délicates incombaient encore aux barbiers. V. le *Rondeau des Barbiers*, de Marot.

LE SACRISTAIN. — Le barbier est-il ici, mes señoras ?

JUANA. — Tout en y étant, quelquefois il n'y es pas.

LE SACRISTAIN, *au barbier*. — Etes-vous le barbier ?

LE BARBIER. — Et Chirurgien.

JUANA. — Un Hérode pour les malades, et de belle façon.

LE BARBIER. — Parlez-mieux, jolie senora.

JUANA. — Le Curé et lui, c'est tout un.

LE SACRISTAIN. — Vous préviendrez l'autorité que vient d'arriver ici un grand Médecin, ayant appris qu'il n'y en avait pas dans le village.

LE BARBIER. — De quoi se mêle-t-il ?

JUANA. — Pour enterrer les gens, un seul suffisait.

LE BARBIER. — Où est Sa Seigneurie ?

LE SACRISTAIN. — Tournez-vous et voyez-le.

LE BARBIER. — Sa taille nous montre sa science. Où a-t-il pris ses grades ?

LE SACRISTAIN. — Il tient en grande estime Valence et ses études.

JUANA. — Hélas, Seigneur ! mon mari est bien mal. Outre une douleur qu'il a, pire que la mort, il est quasiment plein de toux et d'humeur, avec un hoquet mortel qui ne le quitte pas.

BRAS MOJON. — Bon !

JUANA. — Il ne fait qu'un tour dans le lit, jamais ne repose, ce qui est extravaguer, vraiment ; finalement, il est comme s'il ne vivait pas et je puis le dire à moitié mort.

BRAS MOJON. — Bon !

LE BARBIER, *au Sacristain*. — Votre Médecin n'en dit-il pas plus long que cela ?

LE SACRISTAIN. — Les grands Médecins parlent peu.

GUITERIA. — Seigneur, allez-le voir ; je vous promets qu'il y a encore bonne vigueur, bonnes dispositions ; il s'efforce de manger, étant homme plein de prudence.

BRAS MOJON. — Je le guérirai très rapidement.

JUANA. — Dieu vous donne longue vie ; prenez cette bague et venez le voir.

LE SACRISTAIN. — Recevoir cela avant de voir le malade, je n'en suis pas d'avis ; mais prenez-le, il le faut.

BRAS MOJON. — Bon !

JUANA. — Si vous lui rendez la santé, j'ai de jolis chapons à vous offrir, des pigeons et du vin blanc bien vieux, qui vous a un bouquet !

BRAS MOJON. — Vous vous entendez mieux que moi aux maladies.

JUANA. — J'ai un jambon, non, de l'ambre, dont l'odeur embaume.

BRAS MOJON. — Je le digèrerai très rapidement.

LE SACRISTAIN, *à Juana*. — Allons, apporte de l'urine du malade, pendant que je vais chercher une auberge.

(Elle sort).

LE BARBIER. — Quoi ! Votre Seigneurie est son majordome ?

LE SACRISTAIN. — Je suis son confident.

LE BARBIER. — Dieu ! quel grand Médecin !

LE SACRISTAIN. — Et quel grand étudiant !

GUITERIA. — Seigneur Docteur, j'ai une névralgie qui me cause une douleur horrible aux mâchoires ; je ne dors pas une minute, je rage, je pleure, je souffre ; je ne trouve pas de remède qui me soulage.

BRAS MOJON. — Bon !

GUITERIA. — Lorsqu'il fait beau temps, je ne souffre

plus, ou quand parfois je croque un grain de poire ; alors la gaité me revient, je n'ai plus de mal.

Bras Mojon. — Je vous guérirai très rapidement.

Guiteria. — Vous paye qui le peut à votre valeur ; mais venez à la maison, vous emporterez deux jambons et une bouteille pleine d'un vin blanc si fort qu'il brûlerait dans une lampe.

Bras Mojon. — Bon !

Juana, *avec un urinal plein de vin blanc.* — J'apporte l'urine : que votre Grâce l'examine.

Bras Mojon. — Il n'en guérira pas s'il vit encore, je l'affirme. Mais voyons l'urine.

Le Sacristain. — Quelle bêtise il vient de dire !

Bras Mojon *à part.* — Je soupçonne quelque chose ; cela me semble du vin.

Le Sacristain, *à Bras Mojon.* — Dites que cet homme là est plein d'humeurs.

Bras Mojon. — Il boit du vin ; tout le temps de sa vie il se portera bien.

Juana, *à Guiteria.* — Pour voir si sa médecine est de bon aloi, je lui apporte du vin et il croit que c'est de l'urine !

Bras Mojon. — Le malade aura quelque dérangement ; mais l'urine ne me pronostique rien de mortel. Je vais y goûter.

Guitaria. — Brave innocence !

Le Sacristain. — Sachez que cela se fait aussi à Valence.

Le Barbier. — Tous les jours nous apprendrons du nouveau.

Juana. — Il boit tout, pour y mieux goûter ! Que pensez-vous de son mal ?

Le Sacristain. — Va t il mieux ?

BRAS MOJON, *à part*. — Que l'homme soit malade s'il veut, moi, je me sens mieux portant.

JUANA. — Savez-vous le mal qu'il a ?

BRAS MOJON. — En y goûtant encore, j'en aurai le fin mot. (*Il boit*).

JUANA. — Que faire ? il va me dire des sottises !

BRAS MOJON. — Faites-le piper encore, et copieusement.

JUANA. — Il se moque de moi, ou bien c'est un fou.

BRAS MOJON. — Allez en chercher autant et rapportez-le vite : puis, avec du vinaigre où vous ferez bouillir du plantin, frictionnez-lui vigoureusement les reins.

LE SACRISTAIN, *à Bras Mojon*. Dites que c'est un aphorisme de Socrate.

BRAS MOJON. — Que qui le frictionnera se frictionne aussi ; Socrate le prescrit dans son Ayotème (1). Quand même il se plaindrait, frottez toujours, et ne craignez rien.

LE BARBIER. — Son aphorisme est bon pour tuer les gens ; qu'est-ce que ce médecin-là ?

JUANA. — Donnez-moi l'urinal ; je reviens tout de suite.

BRAS MOJON. — Prenez donc ; je vous dirai mon avis définitif

LE SACRISTAIN. — Tu vas nous perdre ; agir de la sorte ?

BRAS MOJON. — Voulez-vous que je guérisse les autres et que je meure de soif ?

LE BARBIER.— *Vis argumentare mecum*, medicastre ;

(1) Socrate, pour Hippocrate ; Ayotème, pour Apophtègmes.

faux docteur, qui fondez toute sa science sur des parchemins gothiques ?

Bras Mojon. — Comment, méchant barbier, tu oses t'attaquer à moi ? Tu l'oses, barbon ? à moi, qui ai tué plus de gens en un seul jour que toi dans une année ou deux ? Sais-tu seulement ce que c'est que les hypocondres et que les lobes du pougon ?

Le Sacristain *le soufflant.* — Du poumon !

Bras Mojon. — Que la nuque avec la vue est en rapport ? que l'urine engendre des squines, et la palette des tourments ? que la colique naît dans les parties supérieures, et que la fièvre peint en jaune sans avoir étudié la peinture ? que les hémorroïdes proviennent d'un ventricule du cœur, et les calculs urinaires des poids de l'horloge ? Que nous autres médecins, nous appelons le *cadaver*, Don Ultimus ? Tu sais le latin, et tu ne sais pas tuer quatre hommes et en guérir deux ? Va-t'en saigner, méchant barbier ; va-t'en, ou je te saigne à ton tour. Que te paraît-il de ma science ?

Le Barbier. — Il me paraît que vous allez nous tuer tous.

Bras Mojon. — Sais-tu ce que c'est que la médecine ? Saigner hier, purger demain, appliquer des ventouses sèches et tout le kyrie eleyson. Tirer de l'argent de la commune, des cadeaux de ceux qu'on a guéris par miracle ou par hasard, porter large barbe, avoir bon appétit, contredire tout le monde, s'en prendre à celui qui meurt de ce qu'il menait une vie désordonnée et aller commander son suaire. Avec cela et une bonne mule, tuer tous les ans un porc et une vingtaine de clients ; non, il n'y a pas de Socrate qui me vaille.

Le Sacristain. — Est-ce un mauvais médecin, grosse bête ?

LE BARBIER. — C'est un brave docteur, je l'affirme, et me déclare vaincu.

LE SACRISTAIN. — Sois toujours de son avis et nous nous partagerons les malades.

LE BARBIER. — J'accepte.

LE SACRISTAIN. — Voici ma main.

JUANA, *revenant* — Déjà mon mari va mieux, grâce à votre ordonnance, seigneur docteur. Pardonnez-moi, j'avais pensé tout d'abord que vous n'étiez qu'un brave ravaudeur.

BRAS MOJON. — Vous ne connaissez pas toute ma science ; bientôt on saura qui je suis.

JUANA. — Venez chez moi manger des tourtes.

GUITERIA. — Non, chez moi, pour mon jambon.

JUANA. — Non, chez moi, pour mon bon vin.

GUITERIA. — Chez moi il est meilleur encore.

LE BARBIER. — Arrêtez ! et moi qui depuis quarante ans suis dans ce village ? Puisque vous êtes tous si gais, dansons un branle, pour fêter l'entrée du Docteur.

JUANA, *aux musiciens*. — Jouez, nous allons danser tous deux.

(*Ils chantent en dansant.*)

Le Docteur et le Barbier ont fait alliance
Pour nous rendre tributaires de la Mort :
Ils ont les gants, ils ont la bague, signe certain
Que la Mort est là qui frappe à la porte.
Ils purgent une femme pour le mal de jalousie,
Se trompent de fioles, brouillent les remèdes.
Une fillette s'en va mourir d'amour ;
Les médecins la soignent sans rien y entendre ;
Tous lui ordonnent de prendre du fer,
Mais elle mourra si on ne lui donne le coup... de lancette.

Ce n'est certes pas dans cette farce de Quevedo, parade de tréteaux assaisonnée au gros sel, que Molière a puisé les situations comiques et l'esprit gaulois des pièces où il se joue de la Médecine et des Médecins : sa touche est plus légère, sa verve plus fine et ses inventions scéniques plus drôlatiques. Cependant, la scène de l'urine bue se retrouve dans le *Médecin volant*, de Boursault : Crispin, déguisé en Médecin, s'entend avec Lise qui, au lieu de l'urine de sa maîtresse, lui apporte un urinal de vin blanc, qu'il vide d'un trait :

Mais qui boit pour si peu, ne comprend jamais rien.
Allez en quérir d'autre !

Le Docteur Borrego (Agneau). *Entremes* (1). — La donnée est à peu près la même que dans la pièce précédente. Le Docteur est le type de l'avare et du prétentieux : « Vous savez, dit-il à son valet Lorenzo, que je suis un Médecin de renom. — Oui, riposte le loustic, je sais que, grâce à vous, le prix des sépultures a augmenté et que vous avez, en fait d'enterrements, opéré des cures merveilleuses. »

Borrego s'absente pour soigner une fièvre maligne ; aussitôt parti, ses domestiques, Sarandaja et Lorenzo l'invectivent : « Médicastre, vitupère l'un, qui tient les sacristains fourbus et les *de pro-*

(1) Leo Rouanet. *Intermedes espagnols, du* XVII[e] *siecle.*

fundis à ferme ! — Dont les drogues, tympanise l'autre, rendent les cimetières aussi peuplés que des maisons de faubourg ! »

L'Avare a laissé ses gens à jeun et a pris soin d'emporter la clef du buffet. Pour se procurer de la nourriture, Lorenzo revêtira la robe et le bonnet de son maître et donnera des consultations, en prenant « une contenance très grave, très digne et pleine de solennité. »

— « J'ai ma femme dit un client, qui est très malade de l'estomac. — Saignez-la et purgez-la sans retard et... donnez l'argent, répond gravement Lorenzo ; de plus, vous ajouterez ce joli remède :

Vous mettrez sur un bon feu deux marmites, avec quantité d'eau. Aller au marché, acheter un lévrier, un lièvre, et, dès que vous les aurez, crac! introduire chacun d'eux dans l'une des marmites, séparément. Lorsqu'ils auront bouilli, donner à la malade, dans une première écuelle, du bouillon de lièvre, et, dans une autre, du bouillon de lévrier. Le lièvre prend sa course, et le lévrier de courir à sa poursuite. Si bien qu'en peu de temps sortent, avec le lièvre et le lévrier, jusqu'aux moindres excréments qu'il pourrait y avoir dans l'estomac.

Un second client vient pour sa fille qui se meurt d'une indigestion :

Saignez-là et la purgez sans retard et... donnez l'argent. — Quelle quantité de sang faudra-t-il lui tirer? — Comme elle est jeune et peu robuste, ce sera assez de

quinze ou seize arrobes. — Mais le corps humain n'en contient pas autant (1). Où les prendra ton ? — Que les membres de sa famille lui en prêtent. Je n'y vois pas de mal, puisqu'ils sont du même sang ; et il est fort bien que des parents secourent un des leurs dans le danger.

Molière et Boursault, dans *Le Médecin volant*, ont pu emprunter ce trait au théâtre espagnol. Sganarelle prend le pouls de Gorgibus : « Eh ! ce n'est pas lui qui est malade, c'est sa fille, dit Sabine. — Il n'importe, le sang du père et de la fille ne sont qu'une même chose ; et par l'altération de celui du père, je puis connaître la maladie de la fille. » De même Crispin, au lieu de prendre le pouls de Lucresse, tâte celui de son père Fernand et, sans vouloir reconnaître son erreur, l'explique à sa façon :

> Étant vrai que l'enfant est l'ouvrage du père,
> Sa douleur sur lui-même aisément reverbère.

D'autres clients se présentent à la consultation et, après leur avoir donné des ordonnances plus extravagantes les unes que les autres, Borrego rentre au logis et se félicite de la cure qu'il vient d'opérer ; il gage que les malades vont accourir en foule. En effet, les trois clients se présentent, accompagnés des musiciens obligatoires, et accusent Borrego :

(1) Seize arrobes représentent deux hectolitres et demi environ, or la quantité de sang du corps entier peut être évaluée au treizième de son poids, c'est-à-dire un peu moins de cinq kilogrammes ou dix litres.

« Ce porc, dit l'un, assassin des gens valides, pourquoi m'a-t-il tué ma femme ? Il a dépêché mon beau-père, crie un autre. — Rossons-le tous sans répit, s'exclame le troisième ! » Et ils tombent à bras raccourcis sur leur innocente victime. Après l'avoir roué de coups, ils s'aperçoivent de leur erreur et proposent de la réparer et de célébrer par des danses cette plaisanterie. « Affamés comme nous l'étions, s'écrient les deux coupables, nous aurions tué le monde entier ! »

Le Guérisseur. *Entremes*, de Benavente (1). — Juan Rana entre en scène, comme une sorcière, à cheval sur un bâton. Sa tête est surmontée d'un écriteau, planté par une tige dans le col de son vêtement et portant sur chaque face ces mots, en gros caractères: *Le Guérisseur* (*El Remediador*.)

Rana. — J'ai, durant ma longue maladie, employé tant de remèdes, que je puis, avec ceux qu'il y a de reste, porter remède à bien des maux. Aussi, pour dépêcher les patients, don Esculape m'a-t-il donné les insignes et le titre de guérisseur universel. Rana est trop espagnol. J'ai l'intention de me faire appeler Ranet ; sous ce nom, je ferai plus de bruit que Madrid lorsqu'il manque de pain. Guérisseur et étranger ! Quitte à mourir du remède, les gens vont accourir en foule, ne fût-ce que pour la nouveauté de la chose. *(Il*

(1) Léo Rouanet, *loc. cit.*

chevauche autour du théâtre.). Je vais de village en village sur mon bidet alezan; pourvu que nous mangions l'un et l'autre.

Nous avons ensuite une scène analogue à celle du Médecin de l'île de Barataria, qui fait enlever les plats sous le nez de Sancho, mais les rôles sont intervertis : des aubergistes annoncent à Rana des plats imaginaires, lui persuadent qu'il les a consommés et en exigent le règlement. Pour solder le montant de sa note, il donne des consultations qui n'ont aucun rapport avec la médecine, mais c'est un prétexte aux danses qui les suivent. Par exemple, Léonor lui demande un remède pour ne jamais vieillir : « L'on n'a qu'à vous tuer encore jeune, répond le Guérisseur, et vous ne deviendrez jamais vieille. — Vous pouvez garder ce remède pour une belle-mère, réplique la senorita. » Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on plaisante l'ennemie des gendres.

Une autre femme lui demande : « Que faire pour qu'un Médecin ne tue pas son malade ? — Ne le lui donnez pas à soigner, répond le facétieux médicastre ». Nouveau pas de danse, accompagné par les musiciens.

Calderon (1600-1681). — La prodigieuse fécondité de ce poète, qui a laissé plus de quinze cents pièces, ne nous permet pas d'analyser les œuvres

où nos confrères sont mis en scène (1) ; contentons-nous d'un extrait, tiré de son chef-d'œuvre, où la Faculté joue un rôle odieux :

(1) Dans Don Pegote, Calderon met un fat aux prises avec dôna Quinola, sa maîtresse, qui simule une grossesse et lui réclame des subsides, la bagatelle de cent réaux, pour acheter « des béguins et des langes ». La feinte de la drôlesse ne prend pas : « Cent réaux ! s'écrie Pegote, eh bien ! qu'elle avorte ou qu'on lui arrache son fruit. » Bref, il l'envoie... accoucher. Cet *Entremes*, suivant Léo Rouanet, est tout entier inspiré par les *Lettres du chevalier de la Tenaille*, satire de Quevedo contre les effrontées quémandeuses de Madrid. Dans cet opuscule, une de ces entôleuses madrilènes fait entendre à un avare « qu'elle a dans la bedaine des gages de son amour, » l'Harpagon refuse de *gober* le marmot et répond : « Je n'avalerai pas cet enfant. Je ne suis pas, Dieu m'en préserve ! comme Saturne, qui mangeait les siens. L'important, c'est de concevoir à droite et à gauche, d'accoucher à tort et à travers, et d'abandonner le reste à Dieu et au hasard. » On n'est pas plus cynique.

La Rage (*La Rabia*), du même auteur, nous montre un empirique, Maître Andrès, dans l'exercice de ses fonctions : Barbula, mordue par un chien « braque », nullement enragé qu'elle croit tel cependant, se voit déjà « morte »; elle appelle Maître Andrès, mais celui-ci prend Aldonza pour la mordue et, malgré ses protestations, l'asperge de *mostillo*, mélange de vin doux et de moutarde. Les *saludadores*, toujours d'après Léo Rouanet, avaient la prétention de guérir la rage, en prononçant des formules cabalistiques. Pour en imposer au public, ces batteurs d'estrade se livraient à certaines épreuves : ils tenaient un fer rougi au feu ou pénétraient dans un four incandescent. On voyait sur leur poitrine le tatouage des attributs des saintes Catherine (une roue) et Quitère (des chiens), invoquées contre le virus rabique. Les imposteurs sont de tous les pays. Un de nos clients, maire d'une localité voisine de Paris, mordu à la main par son

Le Médecin de son honneur. (*El Medico de su honra*). — Drame réaliste, que la scène française, seule ne possédait pas, y a été naturalisé par Hippolyte Lucas, dont la traduction en vers fut représentée à l'Odéon, le 18 décembre 1843.

Don Guttierre surprend sa femme écrivant à l'infant don Enrique de Transtamare, pour l'engager à cesser ses assiduités auprès d'elle. La femme est pure, mais le mari se considère comme outragé dans son honneur, par une infidélité toute mentale. Il ne peut tuer l'amant idéal ; il sacrifiera donc son épouse, en imaginant une mort raffinée. Don Guttierre appelle un Chirurgien et lui ordonne de saigner sa femme à blanc ; celle-ci se résigne et ne profère aucune plainte durant l'opération. Aussitôt morte, le mari feint le plus grand désespoir ; il va trouver don Pèdre et accuse de cette mort l'incapacité du Chirurgien. Le comble de l'infamie !

Nous terminons par un des innombrables *entremis* anonymes, auxquels nos littérateurs ont fait d'im-

chien enragé, fut aussitôt cautérisé au fer rouge par nous ; mais cela ne lui suffit pas : il se rendit à Viroflay, chez un aubergiste, réputé pour préserver de la rage. Le secret du confrère restaurateur était bien simple : il ordonnait une course prolongée jusqu'à sudation abondante, puis administrait, à l'usage interne, une omelette aux fines herbes spéciales, arrosée d'un vin généreux. Ce client est mort trente ans après, d'une carrière de vingt-deux pierres extraites de sa vessie. Après tout, l'omelette valait bien les trois plongeons dans la mer : le flot marin ne rappelait-il pas l'écume du chien ? *Terna in mare immersio*, dit Morgagni.

portants emprunts; nombre d'incidents du *Gil-Blas*, de Lesage, par exemple, ne sont-ils pas tirés des pièces espagnoles? Molière ne se cachait pas non plus d'y avoir puisé à pleines mains ; quant au *Cid*, on sait que le sujet en fut emprunté à Guilhem de Castro ; Corneille a négligé la scène capitale du lépreux (1).

Le Malade imaginaire. (*Dom Juan Rana Comilon*) (2). — Casilda, épouse de Juan Rana, qui devait s'absenter, se dispose à faire une collation avec son Médecin ; mais par un contretemps fâcheux, le fumet du pâté décide le mari à rester au logis et sa douce moitié prie le Docteur de trouver le moyen de l'empêcher de toucher à aucun des plats. Casilda veut d'abord l'éloigner et l'engage à aller voir « la commère, ici près, qui est en mal d'enfant ». Juan Rana se récrie : « Femme, est-ce que je suis accoucheur, moi ? »

Le Docteur s'est entendu avec un de ses amis, Lorenzo, qui s'arrange pour rencontrer le gêneur de mari et lui persuade que sa mauvaise mine réclame l'assistance immédiate d'un Médecin ; puis, sans attendre les ordres de l'intéressé, il vole chez

(1) Même dédain pour le passage grossier où Vellido cherche l'occasion de tuer don Sanche, alors que le roi la lui fournit, en lui parlant de : *A cierta necessitad, Qui à los reyes no pardona.* H. Lucas).

(2) Ou La Gloutonnerie de Juan Rana (grenouille). *Entremes*, dans lequel se retrouve la scène de l'enlèvement des plats du Guérisseur (p.506) ; de même les Harpies venaient ravir les mets sur la table de Phinée, privé de la vue par les Dieux, parce qu'il avait crevé les yeux de ses enfants.

le Docteur. Celui-ci accourt et donne une consultation des plus pessimistes. Il voit sur le visage du malade qu'il est « hypochondre ».

JUAN RANA. — Hypochondre ! sur mon visage ! c'est que j'aurai oublié de me laver ce matin apparemment.

LE DOCTEUR. — Vous avez les poumons attaqués ; il n'y a pas de remède. N'avez-vous pas de palpitations dans l'estomac ?

Rana répond qu'il y sent un grand vide et que d'ailleurs il a un excellent appétit ; il dort aussitôt au lit et se réveille toujours sur le côté où il s'est endormi. Il demande si l'on meurt de cela.

LE DOCTEUR. — Ces symptômes sont mortels.

RANA. — Et comment ce mal s'appelle-t-il ?

LE DOCTEUR. — Une antrocaripomanie.

Il le prévient qu'il va bientôt tomber dans un délire violent et s'imaginera voir mille choses illusoires. Un nègre traverse la scène avec des plats de grillades : « Qu'apercevez-vous à présent, lui demande le Docteur ? »

RANA. — Un nègre avec de la grillade, qui a une mine...

LE DOCTEUR. — Voilà un signe fâcheux, mon voisin, vous en mourrez. Il n'y a qu'un seul remède de vous sauver : c'est ne rien croire de ce que vous verrez...

Un autre nègre porte à la cuisine un pâté volumineux : « Voyez-vous quelque autre chose, demande le Docteur ? »

RANA. — Eh ! oui, vraiment, je vois un homme avec un pâté.

CASILDA, *les larmes aux yeux*. — Il est perdu sans ressource.

LE DOCTEUR. — Eh bien, sentez-vous à présent la force de votre mal ?

RANA. — Non, je ne sens que le pâté.

Un portefaix passe avec une corbeille de fruits et un broc de vin.

RANA. — Je vais tâter au broc.

LE DOCTEUR. — Il vous en coûtera cher si vous bougez.

RANA. — Mais c'est un supplice effroyable que ce mal là ! Et votre médecine n'a point de ressource contre un mal de cette nature ?

LE DOCTEUR. — Mais si fait. Il faudrait quarante bonnes saignées et vous appliquer quatre-vingts fois les ventouses ; après quoi on pourra espérer. Mais il est un moyen plus doux : supporter ces vertiges, lié dans ce fauteuil, et ne point parler.

Rana consent à se laisser attacher au fauteuil ; une fois ligotté, il s'adresse au Docteur qui a fait dresser la table devant le patient. Sa femme lui persuade qu'il a toujours ses illusions, car le Docteur, lui assure-t-elle, est parti, et elle se met à table avec son complice ; des musiciens chantent et jouent de la guitare.

RANA. — Ah ! je suis perdu ; les voilà qui mangent sans moi ! Il y a de quoi expirer d'inanition et de douleur !

On chante un couplet qui signifie : Rana mourait de faim et, pour le guérir, on lui ordonne de voir manger les autres, sans manger lui-même. Le Docteur, vante la délicieuse grillade, le vin « qui vaut mieux que l'ambroisie »; Rana enrage et cherche à rompre ses liens ; il veut avoir sa part du festin. Le Docteur lui répète que rien de tout ce qu'il croit voir n'est réel.

RANA. — Mais si le Docteur n'est pas ici, comment se fait-il que je l'entende parler ?

CASILDA. — C'est votre maladie.

Enfin Rana parvient à se dégager et va s'assurer, par lui-même, si ce qu'il voit est réel et il les rosse d'importance à coups de bâton.

LE DOCTEUR. — Prenez garde, vous m'assommez ?

RANA. — Mais non, ce n'est rien ; c'est l'imagination.

CASILDA. — Mon mari, arrêtez donc ; vous me brisez les bras...

RANA. — Fantômes, ma petite femme.

Les deux convives, rompus et repus, crient au secours ; les voisins accourent et demandent à Rana à qui il en a.

RANA. — Moi, je suis plus grand Médecin qu'Hippocrate : avec ce bâton, je viens de me guérir de la plus terrible maladie.

CASILDA. — Je suis morte.

LE DOCTEUR. — Il m'a brisé les os.

Rana se met seul à table et mange avec appétit, en disant : « Il n'y a rien comme l'abstinence et l'exercice pour augmenter l'appétit. » Telle est la morale de cette immoralité.

II. — Théâtre Italien

L'Hypocrite, de Pierre Aretin (1492-1557). — Porfiria est obligée de manquer de promesse à l'un de ses deux fiancés, en épousant l'autre ; désespérée, elle se résout à s'empoisonner. Habillée en chambrière, pour n'éveiller aucun soupçon, elle se rend chez un Médecin, Messer Biondello, afin de se procurer du poison, et le rencontre sur la place publique, devant sa maison.

Messer Biondello. — C'est une étude fort divertissante et belle que celle de la physionomie. Aussi ai-je fait un opuscule intitulé *De Cognitione hominum per aspectum* (1), selon Aristote, Scot, Coelès, Irdagne et ma propre excellence de philosophe moderne. En effet, *frons magna et cuperata est indicium potatoris*,

(1) *De la connaissance des hommes par l'aspect.* Est-ce une priorité ou simplement une critique à l'adresse d'un précurseur du théologien Lavater, inventeur de la Physiognomonie ?

nasus aquilinus testis est majestatis imperatoriæ et facies rugosa testimonium senectutis (1).

PORFIRIA. — Je tais mon chagrin à force de le craindre et je le crains à force de le taire.

MESSER BIONDELLO. — Mais, comme je tiens *totam medecinam in hoc pugillo* (toute la médecine dans le creux de ma main), j'ai encore composé, fait imprimer et mis au jour : *De partibus ictu sectis ; De lotione, gestatione et pulsu* (2).

PORFIRIA. — Saluts et révérences.

MESSER BIONDELLO. — Qui es-tu ?

PORFIRIA. — La servante de Madame.... suffit.

MESSER BIONDELLO. — Où vas-tu ?

PORFIRIA. — Chez Votre Seigneurie.

MESSER BIONDELLO. — Et que veux-tu ?

PORFIRIA. — Un petit peu, tout petit peu de poison, pour certaines coquines de souris qui ont mangé les yeux du plus beau bonnet que vous ayez jamais vu, et ont rongé le talon d'une paire de mules de soie.

MESSER BIONDELLO. — Voyez les scélérates !

PORFIRIA. — Si bien que Madame voudrait se venger d'elles en les gardant vivantes un bon bout de temps.

MESSER BIONDELLO. — Qu'elle me laisse en prendre le soin.

PORFIRIA. — Elle vous envoie ces six écus par dépit des si belles choses qui lui ont été rongées.

MESSER BIONDELLO. — Grand merci.

(1) Un front vaste et bombé dénonce un buveur ; le nez aquilin convient à la majesté impériale et un visage plein de rides est le signe de la vieillesse.

(2) *Des membres brisés a la suite de coups ; De la lotion, de la gestation et du pouls.*

PORFIRIA. — De grâce, donnez-le moi bien vite.

MESSER BIONDELLO. — Je t'en donnerai à condition que tu avertisses les voisins, pour qu'ils ne se scandalisent pas.

PORFIRIA. — N'en doutez point.

MESSER BIONDELLO. — Je reviens l'apporter. (*Il entre chez lui.*)

PORFIRIA, *seule.* — Ce n'était pas une affaire à se fier aux servantes de la maison, car à peine auraient-elles entendu parler de poison, qu'aussitôt elles seraient allées le dire à mes parents et ma résolution aurait ainsi été rendue vaine.

MESSER BIONDELLO, *revenant.* — Voici le poison, mon enfant.

PORFIRIA. — Comment le donner?

MESSER BIONDELLO. — Mets cette poudre dans une petite carafe d'eau.

PORFIA. — Bien.

MESSER BIONDELLO. — Et aussitôt que tu en auras rempli une soucoupe, pose-la à l'endroit où les souris ont coutume d'aller boire.

PORFIRIA. — Est-ce du poison fin?

MESSER BIONDELLO. — Du plus fin.

PORFIRIA. — Portez-vous bien maintenant. Je m'en retourne à la maison par ici.

MESSER BIONDELLO (*seul*). — Il faut de toute nécessité que mon autorité se rende à la discussion des conclusions que va porter messer Libico, en personne, car toute l'affaire des malades consiste dans le doute où nous sommes, nous autres physiciens, de ne pas savoir si l'inventeur de la médecine, gloire inestimable et souverain trésor des philosophes, fut Adam, Esculape, Hermogène, Rufus, Dionastes, Basilcos, Dioris ou Damasius.

A l'acte suivant, Messer Biondello confie à Prelio, l'un des fiancés de Porfiria, le subterfuge, trop souvent employé au théâtre, auquel il a eu recours.

Messer Biondello. — En allant argumenter avec les disputeurs, il m'a semblé qu'un messager me rejoignait, dans mon imagination, et me disait : « Excellentissime médecin, celle qui, en habit de chambrière, est venue vous acheter du poison s'en est allée par cette rue, » et ce disant, il me montrait non seulement la rue, mais la maison, en ajoutant : « Ici demeure le pauvre homme que cette méchante femme voulait occire. » Mais mon génie ayant tout prêts les pronostics aussi bien que les ordonnances, je m'en vais faire tic, toc, tac à la porte. Nous autres, interprètes de Galien, nous sommes salutaires à la santé en personne. Tic, toc, tac.

Prelio. — N'empêchez pas, par le malheur, de remplir son office vis-à-vis des malheureux.

Messer Biondello. — Réjouissez-vous, la méchante a eu de moi de quoi faire dormir, et non du poison pour assassiner.

Prelio. — O prudence innée des hommes !

Messer Biondello. — Si Eve, qui était une sainte, trompa son mari, et il y avait là peine deux heures qu'elle était au monde, quel miracle y a-t-il à ce que les courtisanes, qui sont des démons, trahissent leurs amants, ayant vécu maintes et maintes années ?

Prelio. — Ainsi, même dans le désespoir, il y a place pour l'espérance !

Messer Biondello. — Laissez aller la ribauderie des ribaudes, car elles ne sont rien autre chose que rancœurs, scélératesses, répentances, famine et guerre ; c'est d'elles que tirent leur origine tous les maux que

l'infélicité de ceux qui croient en elles éprouve au monde.

Prelio. — Mon cœur ne comprend pas bien votre façon de parler en proverbes.

Messer Biondello. — Les beautés que la fraude leur peint sur le visage sont des embûches coloriées avec le pinceau de l'art magique, et, qui les courtise, de libre devient serf ; de sage, insensé ; de riche, pauvre ; de clairvoyant, aveugle ; d'humble, superbe ; de glorieux, infâme. Et je baise les mains de Votre Seigneurie.

La Mandragore, de Machiavel (1504). — La donnée de cette polissonnerie, qui divertissait fort Léon X et ses cardinaux, roule sur les habiletés d'un amant, Callimaco, assez ingénieux pour se faire contraindre par un mari stupide, Messer Nicia, à le Sganaréliser. Comment s'y prendre ? Sa femme Lucrezia est stérile, après six ans de mariage. Un ami de Callimaco engage donc ce Nicia, qui désire un enfant, à conduire aux eaux son épouse, afin de faciliter les entrevues de la Sinora et de son amant. Messer Nicia répond à son interlocuteur :

Transplanter ma femme, valets, bagage, cela ne me va pas ; sans compter qu'ayant parlé hier à plusieurs Médecins, l'un m'a dit d'aller à San Filippo (1), l'autre

(1) Les eaux de San-Filippo sont situées sur le territoire de Sienne ; ce n'est plus aujourd'hui qu'un assez misérable établissement.

à la Poretta (1), l'autre à la Villa (2). Veux-tu que je te dise? tous ces gens-là m'ont la mine d'être des buses, et ces Docteurs en médecine ne savent rien de rien.

Ligurio conseille à Nicia de consulter un nouveau Médecin, le docteur Callimaco, une célébrité « qui a fait à Paris les plus curieuses expériences. »

Nicia va donc trouver Callimaco et lui demande, en parlant de sa Lucrèce :

Quand lui verrai-je un poupon sur le sein?

Bona dies, domine magister... Je n'ai pas d'enfant et j'en voudrais... Avez-vous examiné si les bains conviendraient pour disposer ma femme à devenir grosse? Car je sais que Ligurio vous a conté de quoi il s'agit.

CALLIMACO. — C'est vrai ; mais pour vous satisfaire, il faut savoir la cause de la stérilité de votre femme, et il peut y en avoir plusieurs ; *nam causæ sterilitatis sunt, aut in semine, aut in matrice, aut in instrumentis seminariis, aut in virgâ, aut in causâ extrinsecâ.*

NICIA. — Voilà le plus habile docteur qu'il soit possible de trouver !

CALLIMACO. — Il pourrait aussi se faire que cette sté-

(1) La Poretta est un village entre Bologne et Florence ; il y a encore là des bains fort connus ; les sources sont sulfureuses et l'eau s'enflamme, dit-on, à l'approche de la lumière.

(2) *I bagni alla Villa* sont encore renommés de nos jours ; c'est un des beaux établissements de la principauté de Lucques, et l'on y envoie les dames qui sont dans le cas de *Madonna Lucrezia* : car, selon les Médecins du pays : *tardos ad Venerem excitant*. Aussi Monti, voulant peindre la *Fécondité*, l'a-t-il assise sur les bords de ces eaux célèbres.

rilité eût pour cause une certaine impuissance de votre part, auquel cas le mal serait incurable.

NICIA. — Impuissant ! moi ! Vous me faites rire !... Y aurait-il quelque autre expédient que les bains ?...

LIGURIO. — Oui, il y en a d'autres... (*A Callimaco*). Ne m'avez-vous pas dit que vous savez composer une potion dont l'effet est immanquable pour rendre une femme grosse ?

CALLIMACO. — Oui, mais j'y regarde à deux fois avec les gens que je ne connais pas, car je ne voudrais pas passer pour un charlatan.

NICIA. — Soyez tranquille sur ce point ; vous m'avez si bien émerveillé, qu'il n'est chose au monde que je ne fusse prêt à croire ou à faire sur votre garantie.

LIGURIO. — Il conviendrait, je pense, que vous vissiez les urines.

CALLIMACO. — Sans nul doute. (*Il se retire en son laboratoire*).

NICIA. — Parbleu ! ton maître est un bien habile homme ! Le roi de France en doit faire grand cas !

SIRO, *valet de Callimaco*. — Fort grand.

NICIA. — C'est pour cela qu'il se plaît si bien en France... Il a bien raison. Dans ce pays-ci, il n'y a que des cancres ; le mérite n'y est nullement prisé. Si ton maître demeurait ici, ils ne le regarderaient seulement pas...

A l'une des scènes suivantes, Nicia apporte à Callimaco de l'urine de sa femme.

CALLIMACO. — Oh ! cette urine dénote faiblesse de reins.

NICIA. — Elle me semble toute trouble ; et pourtant elle me l'a donnée à l'instant même.

CALLIMACO. — Ne vous en étonnez pas ; *nam mulieris urinæ sunt semper majoris grossitiei et albedinis et minoris pulchritudinis quàm virorum...*

NICIA. — La science de cet homme-là me semble de plus en plus merveilleuse ! Voyez comme il raisonne pertinemment sur ces matières !

CALLIMACO. — Enfin vous avez ou non confiance en moi : mon remède est bon ou il ne l'est pas. Quant à moi, je vous donnerai le remède : si vous avez confiance, vous le prendrez ; et si, d'aujourd'hui en un an, votre femme n'a pas un petit enfant dans ses bras, je consens à vous donner deux mille ducats.... Il faut que vous sachiez qu'il n'est rien de plus sûr, pour faire devenir une femme grosse, qu'une certaine potion composée de mandragore (1). C'est une chose dont j'ai fait maintes fois l'expérience et qui n'a jamais manqué. Sans cela la reine de France serait stérile, et je ne sais combien d'autres grandes dames de ce royaume.

NICIA. — Est-il possible !

CALLIMACO. — C'est comme je vous le dis ; et le hasard vous sert si bien que j'ai ici avec moi tous les

(1) Trois aphrodisiaques jouissaient d'un grand crédit chez les anciens, en vertu de la médecine des signatures, souche de la doctrine homœopathique des *similia similibus* : l'hippomane, humeur sécrétée par les organes générateurs de la jument ; le satyrion ou orchis, à l'odeur spermatique et au bulbe en forme de glande séminale ; enfin la mandragore, plante qui ressemble vaguement à un homme. Sa prétendue vertu génésique lui a fait donner le nom de *pomme d'amour* et, pour la même raison, à Vénus le surnom de *Mandragaritis*. L'empereur Julien, dans son épître à Calixène, dit qu'il boit du jus de mandragore pour s'exciter au jeu de l'amour : affaire d'imagination, d'auto-suggestion.

ingrédients qui entrent dans cette potion, et vous pourrez l'avoir dès que vous voudrez.

NICIA. — Quand faudra-t-il la prendre ?

CALLIMACO. — Ce soir, après souper. Le croissant est dans une phase favorable, et le temps ne saurait être plus propice.

NICIA — Voilà qui va bien. Ordonnez la potion : je la lui ferai prendre ?

CALLIMACO. — Il faut maintenant vous avertir d'une petite chose : c'est que l'homme qui le premier a affaire avec une femme, après qu'elle a pris cette potion, meurt dans la huitaine, et rien au monde ne le peut sauver.

NICIA. — Je ne veux pas de cette drogue-là.

CALLIMACO. — Là, là, remettez-vous : il y a du remède.

NICIA. — Et lequel ?

CALLIMACO. — C'est de faire coucher aussitôt avec un homme qui, dans une seule nuit tirera à lui tout le venin de cette mendragore : ensuite il n'y aura plus de danger pour vous.

NICIA. — Je n'en veux, parbleu ! rien faire... Je ne veux pas faire de ma femme une catin et de moi un cocu.

CALLIMACO. — ... Comment vous reculez pour faire une chose qu'ont faite le roi de France et tout ce qu'il y a là de plus grands seigneurs !

NICIA. — Qui diable voulez-vous que je trouve qui fasse une telle folie ? Si je le dis à ma femme, elle n'y voudra jamais consentir ; si je ne lui dis pas, c'est une trahison. Et puis c'est un cas à avoir affaire au tribunal des Huit ; je n'y veux pas risquer quelque condamnation.

CALLIMACO. — Si vous n'avez qas d'autre inquiétude, laissez-moi conduire tout cela.

NICIA. — Comment ferez-vous ?

CALLIMACO. — Je vous donnerai la potion ce soir après souper : vous lui en ferez boire et aussitôt après vous la mettrez au lit. Ensuite nous nous déguiserons, vous, Ligurio, Siro et moi, et nous nous mettrons à chercher de tous côtés. Le premier drôle que nous trouverons, nous lui envelopperons la tête, nous le mènerons chez vous à grands coups de bâton et nous l'introduirons dans votre chambre au milieu de l'obscurité. Ensuite nous le mettrons dans le lit, en lui disant ce qu'il aura à faire. Le matin venu, vous mettrez cet homme à la porte ; vous ferez baigner votre femme et vous ferez avec elle tout ce qui vous plaira sans aucun péril.

NICIA. — Allons, puisque tu dis que le roi, les princes et les seigneurs y ont passé, j'en suis content ; mais surtout que les Huit n'en sachent rien.

Le programme est suivi de tout point, grâce à l'intervention, grassement rétribuée, du confesseur de Lucrezia, fra Timoteo, un précurseur de Tartuffe. Le mot de ralliement est *Saint Coucou*, « le saint le plus fêté de France, dit Ligurio ». Callimaco, déguisé en musicien ambulant, est pris dans la rue, conduit dans l'appartement de Nicia, déshabillé puis introduit dans le lit de Lucrezia. La coquette oppose d'abord quelque résistance, pour la forme : mais elle cède bientôt aux ardents assauts de son amant, en soupirant :

Puisque la ruse, l'extravagance de mon mari, la simplicité de ma mère et la malice de mon confesseur

m'ont induite à faire ce que je n'eusse jamais fait de moi-même, je veux penser que c'est l'effet d'une céleste providence qui a voulu que tout fut ainsi... Je te considère donc désormais comme mon seigneur et maître.

CARLO GOLDONI (1707-1793). — Le « Molière » de l'Italie (1), n'a pas l'acharnement de son modèle contre les Médecins ; du reste sa raillerie est des plus bienveillantes et il eut pu dire avec Crébillon :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

Goldoni est fils de Médecin et il est reconnaissant aux docteurs de l'avoir débarrassé de ses vapeurs ; aussi se garde-t-il bien de les attaquer ; sa « gaieté débridée » les épargne ; il les a, au contraire, en grande estime et les cite en exemples.

Ainsi le héros de son MÉDECIN HOLLANDAIS (*Il medico olandese*), comédie en cinq actes et en vers (1757), n'est autre que le célèbre Boerhaave ; il lui fait guérir un malade, atteint de vapeurs, par le procédé qui lui a réussi, c'est-à-dire en évitant de penser à son mal.

LA FEINTE MALADE (*La finta ammalata*), comédie en trois actes, en prose (1750), est imitée de l'*Amour médecin*, moins les attaques contre les quatre Mé-

(1) Sans respect pour la chronologie, nous avons placé dans ce recueil les imitateurs étrangers, les plus directs, de notre immortel comique ; nous n'avons pas voulu séparer les élèves du maître.

decins de la Cour : c'est, au contraire, un panégyrique de l'art de guérir. Goldoni prend parti contre Molière et, l'Ecriture en main, veut que l'on respecte les Médecins, *propter necessitatem*. Notre immortel comique ne voit dans le corps médical que des imposteurs ; pas un de ses personnages revêtus de la robe et du bonnet pointu n'est respectable ; son imitateur, plus optimiste et plus juste, y compte beaucoup de Médecins estimables.

Le Docteur Anselmo degli Onesti a inspiré, sans le savoir, une violente passion à une jeune fille, qui le fait demander par son père et feint une maladie pour le voir souvent auprès d'elle. Le Docteur découvre la ruse et, par excès de scrupule, refuse d'épouser la jeune soupirante, pour n'être pas accusé d'avoir séduit sa malade.

La raillerie, néanmoins, effleure plusieurs personnages attachés à l'art de guérir, mais sans blesser ; c'est d'abord l'Apothicaire Agapito, sourd bien qu'il s'en défende : il fait élever la voix à ses interlocuteurs et leur demande ensuite pourquoi ils crient si fort. Son travers est de négliger l'officine pour la lecture des gazettes et la politique étrangère.

Les autres professionnels comiques sont représentés par les Docteurs Buonatesta et Malfatti. Le premier est un charlatan cupide qui pose pour le Médecin débordé ; il lit à Pantalon, le père de la

malade auprès de laquelle il est appelé en consultation avec Malfatti et le docteur Degli Onesti, le programme de sa journée : « A seize heures (la journée commençait alors à 6 heures du soir) (1), chez le marquis R... ; à 16 heures 1/2, la comtessse O... ; à 17 heures, le chevalier R... ; à 17 heures 1/4, le prince C... ; etc. » Son temps est précieux et il le vend à Pantalon, à raison d'un sequin le quart d'heure.

Le Docteur Malfatti est un ignare qui se range toujours à l'avis du dernier qui a parlé, soit Buonatesta qui raisonne comme un tambour, soit le docteur degli Onesti, dont l'esprit est plus pondéré. Mais ce dernier, observe M. Charles Rabany, présenté comme l'idéal du Médecin, n'échappe pas, à l'insu de l'auteur, au ridicule de la scolatique, lorsqu'il emploie des citations latines aussi neuves que celle-ci : *Remota causa, removetur effectus.*

A ces consultants s'est joint le Chirurgien Tarquinio, un grotesque « appelé, avec voix seulement consultative et non délibérative » ; il n'a rien autre à proposer que des saignées copieuses.

Comme dans l'*Amour Médecin*, la Faculté fournit aussi ses quatre fantoches ; mais il s'agit de cas particuliers dont le ridicule ne rejaillit pas sur le corps médicial tout entier (2).

(1) De nos jours, elle commence à minuit.

(2) Rapprocher de la *Feinte malade* : l'*Ammalata*, de

LE MENTEUR. Comédie, en trois actes, de Goldoni. — Le docteur Balanzoni, Médecin à Venise, a deux filles, Béatrice et Rosaure ; celle-ci est aimée d'un étudiant en médecine, Florinde, qui demeure chez le docteur. Balanzoni lui aurait bien donné sa fille Rosaure, mais sa timidité lui fait croire qu'il est misogyne et il la destine à Lélio, un libertin, fils de son ami Pantalon. Ce Lélio joue les don Juan et se vante d'avoir passé la nuit chez les filles du Docteur. A cette nouvelle, le prétendu de Béatrice reprend sa parole et Balanzoni croit sa maison déshonorée :

... Malheureux que je suis ! Ma maison, ma réputation, qu'allez-vous devenir ? Voilà un mal qu'Hippocrate ni Galien ne peuvent m'enseigner à guérir, mais j'en couperai dans le vif la racine. Tout consiste à agir vite et à ne pas laisser la maladie s'invétérer.

Principiis obsta ; sero medicina paratur.

Au second acte, le Docteur raconte l'inconduite de ses filles à Florinde, qui proteste contre cette infamie. Précisément, cette soirée, la chaleur l'empêchait de dormir et personne n'est entré chez le Docteur. Balanzoni, cela va sans dire, a vertement réprimandé ses filles. Colombine, la suivante de Rosaure, vient chercher le Docteur pour secourir sa maîtresse évanouie. Tandis qu'il va se procurer de

Cecchi : la *Medicina d'ouna ragazza ammalata*, comédie de Ferrari, et *Convulsions*, d'Albergati.

l'eau de mélisse, Balanzoni envoie Florinde auprès de sa fille pour lui tâter le pouls et, s'il en est besoin, lui ouvrir la veine.

Florinde, en présence de Rosaure, éprouve une si vive émotion que lui aussi tombe en syncope auprès d'elle, pendant que Colombine va chercher l'appareil pour la saignée. En revenant, elle s'écrie : « Miséricorde ! le Médecin fait compagnie à la malade ! » Balanzoni survient bientôt et donne ses soins aux deux amoureux, qu'il marie, après divers incidents, où Lélio continue son rôle d'imposteur.

Kotzebue, lors de son voyage en Italie, tout à la fin du XVII[e] siècle, a vu représenter, au théâtre des Florentins, de Naples, LE CHIRURGIEN D'AQUIGRANA, de Rossi, dont il donne l'analyse. Un chirurgien enthousiaste de son art, s'est procuré le corps d'un homme mort sur la roue, pour le disséquer ; mais au moment où il va commencer l'autopsie du supplicié, il aperçoit quelques légers mouvements qui lui font soupçonner que le malheureux n'est pas mort, il lui donne des soins et parvient à le rappeler à la vie.

Il signor Sograti a traité le même sujet, dans LA DEMOISELLE D'OXFORD. Une pauvre fille, accusée de vol, est traînée en prison et condamnée à être pendue. Heureusement son amant, qui étudie la médecine, lui apporte, — comme à Juliette, — un breuvage somnifère ; on la croit morte et, en sa qualité

de suicidée, on la livre à l'Université pour servir de sujet aux élèves. On la voyait couchée au milieu de l'amphithéâtre et entourée des instruments de chirurgie ; les étudiants arrivent pour assister à la dissection, mais la morte se réveille et tombe dans les bras de son amant. Tableau !

III. — Théâtre Anglais

Shakespeare (1564-1616), — l'Eschyle des temps modernes, — a, comme les tragiques grecs, une prédilection marquée pour les sujets où interviennent les troubles de l'esprit.

Le Roi Lear est un délirant classique « aussi fou que la mer quand il vente » : la folie s'est déclarée sous l'influence de violentes secousses, dues à l'ingratitude et à la cruauté de ses abominables filles, Goncrille et Régane, créatures exécrables dont la « rosserie » atteint déjà celle de nos contemporaines (1). Mais le malheureux monar-

(1) Lear s'est dépouillé de ses biens, en leur faveur, et n'est plus le père *Tirelire* :

A père sans bissac,
Enfants sans pitié.

que a des moments lucides, où il émet des vérités philosophiques et sociales, — éclairs de raison qui en imposent encore aux personnes étrangères à la médecine mentale, — et ces contrastes naturels expliquent la remarque d'un personnage de la pièce : « Mélange de bon sens et d'extravagance ! De la raison au milieu de la folie ! »

Grâce aux bons soins de sa troisième fille, la vertueuse Cordelia, et des narcotiques de son Médecin (1), Lear recouvre lentement la raison, mais pas pour longtemps : le meurtre de son enfant lui donne la force d'étrangler l'assassin et lui-même meurt d'épuisement auprès des deux cadavres.

« Dans la folie de Lear, observe le Dr E, Regis (2), il est permis de voir, avec Laehr (3), un exemple de confusion mentale aiguë ; folie d'autant plus intéressante que Shakespeare l'a rapprochée, dans la même pièce, de la folie simulée, chez Edgard, fils de Glocester, et de l'état d'esprit particulier aux fous de cour d'autrefois, chez le fou de Lear, pauvre hère demeuré fidèle à son maître insensé.

C'est la seule pièce où Shakespeare montre, pour l'intérêt de l'action, il est vrai, l'efficacité de la Médecine et dans une affection où elle est généra-

(1) On a aussi recours à « une douce musique » pour rendre « le concert à ses esprits discordants ».

(2) *La folie dans l'art dramatique.*

(3) Docteur Hans Laehr, *Die Darstellung krankhafter Geisteszustände in Schakespeares Dramen*, Stuttgart, 1898.

lement illusoire (1) ; plus heureuse est l'influence des soins affectueux de Cordelia et de quelques autres familiers de l'entourage du pauvre obsédé. Shakespeare devance ici nos aliénistes modernes qui, trop tardivement, se sont décidés à hospitaliser certains malades.

Macbeth, lui, sous l'influence néfaste de son épouse, « effleure la folie ». Accablé de remords, il se reprend et accepte les conséquences de son crime jusqu'à la mort, tandis que sa femme succombera à « l'obsession hystérique, avec somnambulisme nocturne » (2), provoquant toutes les nuits l'affreux cauchemar de la tache de sang qui la conduit au suicide.

Macbeth (3). — ...Comment va votre malade, Docteur ?

Le Médecin. — Elle a moins une maladie, Monseigneur, qu'un trouble causé par d'accablantes visions qui l'empêchent de reposer.

Macbeth. — Guéris-là de cela. Tu ne peux donc pas traiter un esprit malade, arracher de la mémoire un chagrin enraciné, effacer les ennuis inscrits dans le cerveau, et grâce à quelque doux antidote d'oubli,

(1) *Quien enferma de locura,*
O sana tarde, o nunca.

(Qui est malade de folie, ne guérit que bien tard ou jamais.)

(2) E. Regis, *loc. cit.*

(3) Scène XXI.

débarrasser le sein gonflé des dangereuses matières qui pèsent sur le cœur ?

LE MÉDECIN. — En pareil cas, c'est au malade à se traiter lui-même.

MACBETH. — Qu'on jette la médecine aux chiens ! Je ne veux rien d'elle... Allons ! mettez-moi mon armure ; donnez-moi mon bâton de commandement... Seyton, fais faire une sortie... Docteur, les thanes me désertent... Allons ! mon cher, dépêchons ! Si tu pouvais, docteur, examiner l'eau de mon Royaume, découvrir sa maladie et lui rendre, en le purgeant, sa bonne santé première, je jetterais tes louanges à tous les échos, pour qu'ils les répétassent... Extirpe-moi ce mal te dis-je... Quelle rhubarbe, quel Séné, quelle drogue purgative pourrait donc faire évacuer d'ici ces Anglais ?...

HAMLET. — Nous pensons, avec le docteur E. Regis (1), que le prince de Danemark est non pas un aliéné, mais un névrosé : il simule la folie pour venger son père et, frappé dès l'adolescence dans ses illusions et dans ses affections les plus chères, tombe dans une mélancolie particulière, « faite de souffrance inquiète, d'amertume, de dégoût de tout et de tous, d'aspiration vers le retour au néant, avec, dans l'esprit, quelque torturante idée fixe, du doute, de l'irrésolution, de l'impuissance d'agir. »

Absorbé par son admirable conception, Shakes-

(1) *Le personnage d'Hamlet et l'interprétation de Mme Sarah Bernhardt* (*La Revue philomathique de Bordeaux*, oct. 1899).

peare a oublié, dans son chef-d'œuvre, de malmener les Médecins, mais ils ne perdront rien pour attendre.

Coriolan. — Ici, Menenius émet cette réflexion satirique, plutôt mordante d'intention que de fait :

Une lettre pour moi ? Voilà qui me donne un jour de santé pour sept années, pendant lesquelles je vais faire la nique au Médecin. Comparée à ce cordial, la plus souveraine prescription de Galien n'est qu'une drogue d'empirique, ne valant guère mieux qu'une médecine de cheval...

Le roi Henri IV. — Il est question d'un Médecin urologue : Falstaff demande au page ce que le Docteur pense de son urine :

Le Page. — Il a dit, Monsieur, que l'urine était, par elle-même, une bonne et saine urine, mais quant à la personne dont elle sortait, elle devait avoir plus de maladies qu'elle ne s'en doutait.

Malice bien placée dans la bouche d'un page, mais qui serait une sottise de la part d'un Médecin : si l'urine est saine, celui qui l'a fournie ne peut-être malade.

Les Joyeuses épouses de Windsor fournissent un colloque où certain Médecin français est houspillé de la belle façon (1) :

Schallow. — J'ai vécu quatre-vingts ans et plus ;

(1) Scène VII.

mais je n'ai jamais vu un homme de sa profession, de sa gravité et de son savoir, perdre ainsi le respect de lui-même.

Evans — Qui est-ce ?

Page. — Je crois que vous le connaissez : Monsieur le docteur Caïus, le célèbre médecin français.

Evans. — Vive Tieu et la passion de mon cœur ! j'aimerais autant vous ouïr parler d'un plat de pouillie.

Page. — Pourquoi ?

Evans. — Il n'en sait pas plus long sur Hibbocrates et sur Galien, et puis c'est un coquin, le plus lâche coquin que vous puissiez désirer connaître.

Richard II suppose le Médecin de Jean de Gand capable de lui donner le coup de pouce, sur un ordre de Sa Majesté (1) :

Le roi Richard. — Bushy, quelles nouvelles ?

Bushy. — Le vieux Jean de Gand est gravement malade, milord ; il a été pris soudain, et il envoie en toute hâte supplier Votre Majesté de l'aller voir.

Le roi Richard — Où est-il ?

Bushy. — A Ely-House.

Le roi Richard. — Ciel, suggère à son Médecin l'idée de le dépêcher immédiatement à sa tombe ! La garniture de ses coffres nous fera des habits pour équiper nos soldats dans cette guerre d'Irlande.

Tout est bien qui finit bien. — C'est surtout dans cette pièce que le grand poète dramatique a

(1) Scène IV.

exercé sa verve contre la Faculté. Dès la première scène, la Comtesse demande s'il y a espoir que le roi se rétablisse. Lafeu répond :

Il a congédié ses Médecins, après avoir, sous leur direction, épuisé le temps en espérance, sans recueillir de leurs soins d'autre avantage que la perte de toute espérance avec le temps.

Dans la scène suivante, le roi exprime sa méfiance à l'égard des Médecins qui le soignent :

LE ROI. — Je remplis ma place, je le sais... Combien de temps y a-t-il, Comte, que le médecin de votre père est mort ? Il était bien renommé.

BERTRAND. — Il y a quelque six mois, Monseigneur.

LE ROI. — S'il était vivant, j'essayerais encore de lui .. Prêtez-moi un bras... Les autres médecins m'ont épuisé à force de remèdes... Désormais la nature et la maladie peuvent se débattre à leur aise.

Bientôt intervient une Doctoresse improvisée, la *Dea ex machinâ* :

LA COMTESSE. — Mais Hélène, si vous offriez au roi vos secours supposés, croyez-vous qu'il les accepterait ? Lui et ses Médecins sont d'accord pour penser, lui, qu'ils ne peuvent rien à son mal ; eux, qu'ils n'y peuvent rien. Quelle confiance auraient-ils dans une pauvre jeune fille ignorante, quand déjà toute l'Ecole, au bout de sa science, a abandonné le danger à lui-même ?

LES CHARLATANS, par Ben-Johnson (1605). — Ce rival de Shakespeare a introduit dans cette pièce — une de ses meilleures — un personnage (Vol-

pone), qui se déguise en charlatan et va sur la place Saint-Marc, à Venise, débiter un long boniment à la populace ; en voici les passages les plus curieux :

Le Charlatan. — Très-nobles gentilshommes, mes dignes patrons, il peut paraître étrange que moi, Scoto Mantuano, qui avais coutume de placer mon théâtre en face de la Piazza, à l'abri du portique de la Procuratia, je vienne, après huit mois d'absence de cette illustre cité de Venise, m'installer humblement dans un coin obscur de cette place. Permettez-moi pourtant de vous dire que je n'ai pas les pieds froids, comme le dit notre proverbe de Lombardie, et que je n'ai pas dessein de vendre mes remèdes à meilleur marché que de coutume ; n'y comptez pas. Non, non, messieurs, je ne puis supporter la vue de ces charlatans qui, toujours terre à terre, étendent leurs manteaux sur le pavé, comme s'ils voulaient faire des tours d'agilité, et vous racontent ensuite gauchement quelques contes usés, comme Tabarin, ce fabuliste rebattu. Quelques-uns d'entre eux vous parlent de leurs voyages et de leur captivité sur les galères des Turcs ; tandis que si la vérité était connue, on saurait qu'ils étaient sur les galères des chrétiens. Ces misérables à joues gonflées de vent, ayant en poche un pauvre sou d'antimoine brut, bien enveloppé dans plusieurs papiers, sont fort en état de tuer leur vingtaine d'hommes par semaine et de ne faire qu'en rire. Cependant, ces gens maigres et affamés ne manquent pas de spectateurs parmi vos artisans ridés qui se nourrissent de salade, et qui sont enchantés d'avoir une médecine pour un demi-sou, quoiqu'elle les envoie dans l'autre monde.

... Pour moi, messieurs, honorable compagnie, je n'ai rien à vendre, rien ou bien peu de chose. Je vous proteste que moi et mes six serviteurs nous ne sommes pas en état de suffire à la préparation de cette précieuse liqueur, tant elle est rapidement emportée de mon laboratoire par des gentilshommes de votre ville, des étrangers de la terre ferme, des négociants et même des sénateurs ! Que sert, en effet, à un homme riche, d'avoir ses magasins remplis de muscadel et ses caves pleines des meilleurs vins, si ses médecins lui ordonnent, sous peine de mort, de ne prendre qu'une décoction de graines d'anis ? O santé ! santé ! bonheur du riche, richesse du pauvre, qui peut t'acheter trop cher, puisqu'on ne peut sans toi jouir de rien en ce monde ! Ne serrez donc pas les cordons de votre bourse, messieurs, au point d'abréger le cours naturel de votre vie. Lorsqu'un flux humide ou catharreux, par suite de la mutabilité de l'air, vous tombe de la tête dans le bras, dans l'épaule ou dans quelque autre partie du corps, prenez un ducat ou un sequin d'or et appliquez-le à l'endroit affecté, et vous verrez s'il vous produit quelque bon effet. Non, non ; c'est ce bienheureux onguent, ce rare extrait, qui a seul le pouvoir de dissiper toutes ces humeurs peccantes, occasionnées par le *froid* ou le *chaud*, par le *vent* ou l'*humidité* (1). Voici un papier qui contient une poudre dont les vertus sont telles que, si je voulais les détailler, neuf mille volumes ne seraient que comme une page, cette page comme une

1 Milton ridiculise, dans *le Paradis perdu* (liv. II), la philosophie de l'ancienne médecine, pour laquelle il n'existait que quatre éléments : l'eau, l'air, la terre et le feu, et dont la physiologie se réduisait à quatre qualités premières : le chaud, le froid, le sec et l'humide.

ligne, cette ligne comme un mot, tout le pélerinage de l'homme que quelques-uns appellent la vie, est court pour les exprimer. Si je parlais du prix, je dirais que pour le payer, le monde entier n'est que comme un empire, cet empire comme une province, cette province comme une banque, cette banque comme la bourse d'un particulier... Giovanni Fritada, mon ami, chantez-nous un couplet impromptu en l'honneur de ce médicament.

Le Valet du Charlatan. — Si Hippocrate ou Galien qui firent entrer, jadis, tous les remèdes dans leurs livres, avaient connu ce secret, ils n'auraient pas gâté tant de papier et usé tant d'innocents flambeaux. Nulle drogue de l'Inde n'aurait obtenu de réputation ; on n'aurait nommé ni le tabac, ni le safran ; on ne se serait servi ni d'un sèul petit bâton de gayac, ni du grand élixir de Raymond Lulle ; et l'on n'aurait connu ni le Danois Gonswart, ni Paracelse avec sa longue épée (1).

Le Charlatan. — Mais quelque brave homme dira peut-être : « Il y en a d'autres qui prétendent avoir des remèdes aussi bons et aussi éprouvés que les vôtres. » Sans doute, bien des gens ont essayé, comme des singes, de composer cette huile, d'imiter ce qui m'appartient réellement et essentiellement ; ils ont dépensé beaucoup d'argent en fourneaux, en récipients et en alambics, pour entretenir du feu, pour préparer les

(1) La longueur démesurée de l'épée de ce médecin alchimiste s'accordait avec son caractère fanfaron. On rapporte qu'un jour, appelé vers l'Empereur d'Allemagne, dont la vie était en danger, il tira une pilule de la poignée de son épée, nouvelle lance d'Achille qui blessait par la pointe et guérissait par la poignée.

ingrédients ; car il entre dans cette huile six cents différentes plantes, indépendamment d'une certaine quantité de graisse humaine, qui est nécessaire pour leur conglutination, et que nous achetons à des anatomistes. Mais quand ces praticiens en viennent à la dernière décoction, pouf ! pouf ! tout s'en va en fumée. Ha ! ah ! ah ! pauvres diables ! J'ai pitié de leur folie plutôt que de la perte de leur argent ; car cette perte peut se réparer avec de l'industrie, mais être fou de naissance, c'est une maladie incurable...

THE MAGNETICK LADY. Comédie de Ben Johnson. — Ce titre n'est que métaphorique : l'héroïne de la pièce est une charmeuse qui attire une nombreuse société auprès d'elle. Il est néanmoins question, pour la première fois au théâtre, du véritable *magnétisme*, au sujet d'un *somnambule*, qui se fait fort, pendant son sommeil, de découvrir les choses les plus secrètes (1), et cela, un siècle avant la naissance de Mesmer.

TROIS HEURES APRÈS MARIAGE. Comédie, en cinq actes, d'Alexandre Pope (1688-1744), en collaboration avec le docteur Arbuthnot (2). — Le Docteur Fossile, âgé de 63 ans, vient de convoler en justes noces avec une jeunesse de 23 ans, Me Townley, et le malheureux est déjà dans la Confrérie des biscornus. La nuit de noces l'inquiète quelque peu ; il craint de manquer d'éloquence et, ne connaissant

(1) Cf. *Nouv. Archives de l'art français* (1890), et la *Chronique médicale*. — (2) Traduction anonyme, de 1767.

pas encore *les pilules d'Hercule*, il aura recours à un autre philtre.

Le Docteur Fossile. — J'annonce aujourd'hui, jour de mon mariage, une suspension d'armes entre la médecine et les maladies : qu'elles interrompent leurs malignes influences ; et que les poudres, les pilules et les apozèmes arrêtent leurs opérations. Que ce jour soit consacré à l'amour ; j'aime mieux tenir cette main que de tâter le pouls d'une duchesse.

Mr Townley. — Et moi celle-là qu'une main de matador... (1).

Fossile, *à part*. — Je touche à ma grande année climactérique ; (2) que faire dans le lit nuptial lorsque les symptômes de la vieillesse sont contre moi ? Cependant voici le fameux *Corroboratif de Crollius* : cette phiole renferme des fils et des filles. Buvons un coup d'*Aqua magnanimitatis*, par forme de véhicule. Ma femme prendra, pour sa part, cinquante gouttes de *laudanum* liquide, et alors nous serons de niveau. Le *laudanum* calmera l'ataxie de ses esprits animaux et l'empêchera de veiller un peu trop.

On apporte une lettre pour Me Townley ; c'est Fossile qui la reçoit et la lit :

Fossile. — ... Il n'y a plus de secrets entre nous ; l'homme et la femme ne font qu'un. (*Il lit.*) « Madame, ou je me flatte en vain ou ce soir je dois être heureux. J'espère que la même personne consommera ses bons offices. Je ratifie les articles. L'anneau est joli et j'aurai l'agrément de le mettre la première fois. Votre impatient R. P. » Par la barbe de Belzébut ! Qu'est-ce là ?

(1) Celui qui met le taureau à mort.
(2) Soixante-trois ans : 7 × 9.

Qu'as-tu fait, pauvre Fossile ?... Par la mort ! comme je vais être le plastron de notre coterie !... (*Mr Townley rentre.*) Ah ! j'ai besoin d'être seul... j'ai mal à la tête.

Mr Townley, *passant la main sur le front de son mari.* — Est-ce par ici ?

Fossile, *s'éloignant.* — Cela n'est que trop sûr.

L'Apothicaire Tisanne vient lui rendre compte de plusieurs de ses malades, dont l'état a empiré. Pour chacun d'eux, Fossile distrait répond : « Donnez-lui un somnifère ». Mais on vient le chercher pour la comtesse d'Hippokekoana : « L'émétique a trop travaillé et elle est dans les convulsions ». Obligé de sortir, il enferme sa femme à double tour, dans sa chambre, et dit à son valet Thomas que la ville est inondée de filous, en lui recommandant, pendant son absence, de fouiller partout, même dans la cheminée et surtout de ne laisser entrer personne. Me Townley s'aperçoit qu'elle est sous clef et crie au feu ! au meurtre ! Fossile lui ouvre la porte et réclame l'explication de la lettre. Me Trownley la lit et, sans se déconcerter, lui demande : « Est-ce tout ? »

Fossile *lit.* — « Madame, ou je me flatte en vain. » Qui se flatte ?

Mr Townley. — Mon oncle, s'il faut que je sois votre interprète.

Fossile. — « Ou ce soir, je dois être heureux. »

Mr Townley. — D'être marié, si toutefois c'est un bonheur.

Fossile. — « J'espère que la même personne. »

Me Townley. — Oui, le curé (1). Ne vous voilà-t-il pas jaloux ?

Fossile. — Je t'en conjure, pardonne à ton petit mari. L'amour et la jalousie vont souvent ensemble et l'excès de cette double passion a obscurci les yeux de mon entendement... Oui, ma chère, je confesse que je t'ai outragée. Mais de peur que notre mariage et cette simple avanture ne transpirent dans le voisinage, nous partirons tous deux pour la campagne. On m'appelle chez un malade. (*Il sort.*)

Mr Townley, *seul.* — Le billet de Plotwell a pensé me perdre. J'ai eu tort de ne pas le prévenir sur mon mariage. Un mari jaloux ! Il doit me confiner demain à la campagne : apprenons sur le champ à Plotwell le malheur qui me menace ; et en mettant à profit cet instant qu'il me laisse, le jour même de ses noces, j'acheveroi d'en faire un mari à la mode...

Au second acte, Fossile se déguise en valet pour mieux surveiller sa femme.

Fossile. — Tu t'avilis donc, malheureux Fossile, jusqu'à jouer le rôle d'un valet ! Eh bien, quoi ? Les Dieux et les Demi-Dieux se sont travestis d'une manière encore plus abjecte ; eux, pour faire un cocu, et moi, pour prouver que je le suis.

On frappe ; un valet, en livrée, lui remet une lettre pour sa maîtresse ; à peine est-il sorti qu'une vieille femme et deux autres valets lui confient des déclarations d'amour pour Me Townley. Désespoir du malheureux Fossile :

(1) Il y a là un jeu de mots qui ne peut se rendre en français : *person* signifie personne et *parson*, curé.

FOSSILE. — Triste Fossile, pourquoi la maîtresse de tout le genre humain n'étoit-elle inconnue qu'à toi seul ? Pourquoi n'y a-t-il point de symptômes extérieurs de défloration ? Pourquoi la perte de la virginité n'a-t-elle d'autre indice qu'un gros ventre ? Pourquoi la débauche n'a-t-elle pas ses signes indicatifs comme la peste ? Un homme prévoit qu'il pleuvra par la douleur d'un cor au pied, et rien ne lui annonce ce qui l'intéresse infiniment davantage. S'il est quelque marque de chasteté, pour l'examen accordé aux Juifs, est-il interdit aux Chrétiens ? O Townley ! Townley ! tu étois pour moi une rose délicieuse et tu deviens de l'aloès et de l'absinthe !

Mr Townley a reconnu son mari, sous les habits de son domestique Hugh, et pour conjurer l'orage, envoie sa servante, Sarsinette, porter un mot, chez son amant, qui le copiera et le lui renverra par son valet. Mais Plotwell a un rival, le jeune et beau Underplot, qui prend Fossile pour le valet de la maison et le prie, contre espèces sonnantes, de l'introduire auprès de sa maîtresse. Il lui demande s'il est vrai qu'elle est mariée à un Docteur, s'il est riche :

FOSSILE. — Il a de l'argent.

UNDERPLOT. — Cela épargnera des dépenses aux amans de sa femme. Il est vieux, sans doute ?

FOSSILE. — Hé, oui, que trop.

UNDERPLOT. — Comment ce magot s'est-il avisé de se marier ?

FOSSILE. — A l'instigation de Satan.

UNDERPLOT. — J'aideroi cette vieille futaille à avoir un héritier.

FOSSILE. — Oh, sans doute. Si toute la ville s'en mêle, il n'en manquera pas.

UNDERPLOT. — Allons, parle-moi avec franchise. Plotwell a-t-il paru ici depuis le mariage ?

FOSSILE, *à part*. Cela n'est que trop sûr. (*Haut*). C'est un dangereux rival que vous avez là.

UNDERPLOT. — Eh bien, puisque tu es mon ami, je te mettroi dans mon secret. Nous n'avons pas plutôt appris ce mariage, Plotwell et moi, que nous avons parié cent guinées pour celui qui duperoit le Docteur le premier. Il y en a vingt pour toi, si je gagne.

FOSSILE. — Voici quelqu'un : sortez et comptez sur moi.

Underplot se retire. Le valet de Plotwell remet la lettre, recopiée pour les besoins de la cause.

FOSSILE, *lit*. — « J'ai contrefois ce matin plusieurs billets gallans et je compte que votre vieux sot en aura intercepté quelque chose. Que je vous plains d'essuyer toutes les bizarreries d'un mari jaloux, sans avoir l'agrément de lui en donner le sujet. Si vous me refusez le plaisir d'en faire un sot, je me vengeroi en le rendant tel en imagination. »

FOSSILE. — Le mystère de toutes ces lettres n'est-il donc autre chose que le ressentiment d'un amant dupé ? Ma femme peut être vertueuse ; elle peut ne l'être pas. La précaution est la meilleure méthode contre les maladies et les intrigues... J'ai promis ma pierre d'aigle (1) à Milady Langfort : il y a apparence que la pauvre femme fera une fausse couche et je suis bien aise d'avoir pensé à cela. Ha, quel est cet homme ?

(1) Fixée à la cuisse d'une parturiente, elle passait pour activer l'accouchement.

Plotwell, en costume de Médecin, entre avec force révérences.

PLOTWELL. — *Illustrissime Domine, huc adveni.*

FOSSILE. — *Illustrissime Domine, non unes sum loquere latinum*... Si vous ne pouvez pas parler ma langue, il n'est point possible d'avoir un entretien verbal.

PLOTWELL.— Je ne la connois guère : quoi qu'il en soit, j'ai beaucoup ouï parler de cette grande lumière des arts et des sciences, l'illustre Docteur Fossille. Je voudrois faire avec lui un échange de quelques recettes.

FOSSILE. — De quelle Université êtes-vous, Monsieur ?

PLOTWELL. — De la fameuse Université de Cracovie. J'ai guéri la blessure d'un roi. Je m'appelle le Docteur Cornelius Lubomirski.

FOSSILE. — Mais quels rares secrets avez-vous, Monsieur ?...

PLOTWELL. — J'ai été chassé de mon pays par une conspiration générale des femmes, parce que j'ai découvert une certaine liqueur qui montre si une fille a encore sa virginité.

FOSSILE. — Curieuse découverte ! En avez vous encore ?

PLOTWELL. — En voilà, Monsieur, cela s'appelle communément *lapis, lydius virginitatis*, ou la pierre de touche de la virginité. *(Il donne une bouteille)*.

FOSSILE. — Cela a l'odeur de notre corne de cerf ; mais tous les volatils sont fort analogues.

PLOTWELL. — Vous parlez juste. On distille cela de l'*hyppomane* d'une jeune jument. Quand une fille déflorée en prend dix gouttes, elle éternue, tombe en faiblesse et il paroit sur ses joues une grande tache rouge, que nous appelons *tache d'infamie*. Tous les

jeunes mariés font cette expérience. Notre Evêque a ordonné, sous peine d'excommunication, aux religieuses, d'en prendre tous les neuf mois : grand tapage en conséquence et je me suis sauvé de crainte des suites.

Underplot a vu son rival entrer chez le Docteur, sous l'habit de Médecin, pourquoi ne se présenterait-il pas, dans la place, en qualité de malade ? Il arrive donc, en chaise à porteurs, chez Fossile, et lui explique que, pris d'une crise subite, il s'estime heureux de s'être trouvé si près de la maison d'un Médecin. Plotwell le reconnaît, sous son déguisement.

FOSSILE. — Que sentez-vous, Monsieur? Vous avez un pouls agité.

UNDERPLOT. — Un violent mal de tête : Ah ! Ah !

FOSSILE. — Cela vient des fumées de la cuisine ; le digesteur stomachique a besoin d'être réparé pour la coction louable des aliments. J'ai actuellement chez moi un grand Médecin ; nous consulterons ensemble. (*A Plotwell*). Docteur Lubomirski, voici un homme attaqué d'une violente céphalalgie ; terrible cas ! Voyez son pouls.

PLOTWELL. — Grande plénitude, Monsieur !

FOSSILE. — Tâtez son ventre ; grande tension et chaleur dans l'abdomen ! C'est un homme vigoureux ; ses muscles sont en très bon état. Que les plus forts sont bientôt humiliés par la maladie ! Retirons-nous et consultons. (*Ils sortent*).

SARSINETTE, *accourt précipitamment*. — Ma maîtresse approuve votre dessein ; peut-être auroi-je bientôt une occasion favorable pour vous introduire dans

sa chambre ; feignez de tomber en faiblesse, et je me charge de tout (*Elle sort*).

UNDERPLOT. — Je crois que Plotwell ne m'a pas encore reconnu. Ses affaires ne sont pas aussi avancées que les miennes, quoiqu'il m'ait si bien prévenu.

(*Fossile et Plotwell reviennent*).

FOSSILE. — Il lui faut un lavement.

PLOTWELL. — Je tiens pour l'émétique.

FOSSILE. — Saignez-le

PLOTWELL. — Faites la scarrification, donnez-moi une lancette et j'opéreroi moi-même ; après quoi, je lui appliqueroi les vésicatoires sous la plante des pieds.

FOSSILE. — Votre mal procède de l'intempérie froide du cerveau ; accident fâcheux ! L'ennemi a pénétré jusques dans la forteresse de votre *microcosme*, qui est l'arsenal de vos fonctions vitales. Il semble cependant qu'il y a une forte garnison d'esprits animaux, et nous sommes sûrs de défendre la citadelle.

PLOTWELL. — Il faut canonner l'ennemi avec des pilules, le bombarder avec des *bolus*, le faire sauter avec des volatils, remplir la trenchée par des inondations d'apozèmes ; allons, que l'apothicaire fasse avancer toute l'artillerie d'Esculape !

FOSSILE. — Avec votre permission, on peut décharger l'estomac avec de doux émétiques et les intestins avec des lavemens stimulans, carminatifs et émolliens ; adoucir le spasme des viscères par des parégoriques ; expulser le sang, qui est en stagnation, par de profondes scarrifications, et l'épurer par des volatils ; après quoi, on aura recours à nombre de vésicatoires et de cautères potentiels. Je ne cherche que le soulagement de mes malades ; je suis contre l'excès des remèdes. Mais il tombe en faiblesse ; apoplexie ; saignez-le à l'instant.

PLOTWELL. — Hola ! quelqu'un, qu'on apporte un fer rouge pour l'appliquer aux tempes.

HUGH. — En voici un...

PLOTWELL. — Fort bien. Brûle cet endroit, exactement ici.

UNDERPLOT *s'échappe brusquement.* — Arrête, arrête ! Veut-on m'assassiner. (*A Plotwell.*) Je vous connois, Plotwell, et je vous découvrirois au Docteur, si l'honneur et l'amitié ne me le défendoient.

PLOTWELL. — Il est fou à lier : qu'on m'apporte des cordes pour lui attacher bras et jambes : qu'on lui tire trente onces de sang, et qu'on le plonge dans l'eau froide.

FOSSILE. — Votre ordonnance, Docteur Lubomirski, est excellente ; et je vais appeler mes gens pour nous aider.

UNDERPLOT. — Ecoute, vieux satire ; je suis venu demander ton avis et je n'ai pas besoin des scarifications de ce faquin : allez tous deux au diable. (*Il sort avec Hugh.*)

FOSSILE. — Docteur Lubomirski, pardonnez s'il faut que je vous quitte ; les maladies, comme vous savez, sont impertinentes et n'ont pas d'heure marquée. La pauvre Milady Hyppekokoana.

PLOTWELL. — Ah ! Monsieur, avec votre permission, si vous allez voir votre malade, je peux me divertir dans votre cabinet, en vous attendant.

FOSSILE. — Cela est impossible : une dame doit venir à l'instant me consulter en secret... (*Plotwell sort.*)

FOSSILE (*seul*). — Ah ! Fossile, si l'embarras de deux heures de mariage te tracasse tellement, combien de temps pourras-tu y tenir ? Veiller tout le jour une femme qui te tiendra éveillé toute la nuit ! Cela est impraticable. La fatigue de huit fièvres, de six petites véroles et de cinq syphilis n'est rien en comparaison de

celle d'une femme... (*Mᵉ Townley entrant.*) Faites-moi la grâce de me dire depuis combien de tems nous sommes mariés?

Mᵉ Townley. — Il ya près de trois heures, Monsieur.

Fossile. — Voici le premier instant de tranquillité que je goûte depuis mon mariage. Sais-tu pourquoi je t'ai choisie entre toutes les femmes?... Pour la conformité naturelle de nos tempérammens : le tien est *chaud* et *humide* au troisième degré ; pour moi, je suis *froid* et *sec* au premier degré.

Mᵉ Townley. — De sorte que la Nature nous a assortis comme les élémens.

Fossile. — Que je suis heureux dans ce moment de loisir ! Mon âme est tranquille. Tu me donneras le plus bel enfant... (*On frappe*). Aucun mortel ne pénétrera ici... (*On redouble.*). Ah ! c'est certainement la nouvelle de la mort de la pauvre Milady Hippokekoana ! Tel est le sort de la vie ; les uns meurent, d'autres naissent, et je vais réparer la perte de mes maladies par la fécondité de ma femme. Ma chère, tu me donneras le plus bel enfant...

Samuel Foote (né en 1722). — A l'exemple de Molière, il ridiculisa les travers et les vices de la société. Ses comédies sont des pièces à clef, avec des portraits fort reconnaissables par leur costume, leur allure et leur dialogue. En particulier, son Diable boiteux (*The Devil upon two sticks*) est « une satire de l'abjection dans laquelle était tombée la profession médicale » ; les personnages représentaient des charlatans trop connus.

La lune de miel. — Comédie, en cinq actes, de John Tobin (né en 1771). — Pour expliquer l'extravagante incohérence de l'action, l'auteur la place dans la patrie de Don Quichotte. La scène représente une hôtellerie (1) ; on porte Baltasar qui vient de faire une chute de cheval ; sa fille, Volante, insiste pour qu'on aille chercher le chirurgien du village, malgré les protestations de son père. qui se sent fort bien.

Le Chirurgien Lampedo examine Balthasar et ne trouve rien de cassé, mais il découvre un pouls « très fébrile », qui fait craindre des complications internes : « Voilà, dit-il, un pouls terrible ; il nous faut phébotomiser. » Le patient s'y refuse, mais le Chirurgien obtient de Volante qu'elle fasse mettre son père au lit et l'hôtesse le conduit à une chambre.

Lampedo, resté seul un moment, se félicite de cette aubaine ; depuis trois semaines, c'est le premier malade qui lui tombe sous la main.

L'hôtesse rentre et prie le chirurgien de retenir le malade le plus longtemps possible, car ses affaires laissent aussi à désirer ; mais comme le voyageur n'a aucune blessure, elle craint bien que ce ne soit difficile.

Lampedo. — Aucune blessure, en effet ; mais comme vous êtes sa cuisinière et moi son Médecin, cela pourra venir. Il faut que vous le rendiez malade et que je l'en-

(1) Acte III, Scène III.

tretienne dans sa maladie; car, à vous dire vrai, c'est la première pratique bipède que j'ai eue depuis plusieurs jours : elles arrivent lentement, comme les souscripteurs à mon livre sur les fièvres.

Le Chirurgien félicite l'hôtesse de sa bonne santé et de son embonpoint; c'est que, faute de voyageurs, elle est obligée de manger toutes ses provisions. Mais elle ne peut pas faire le même compliment à son compère, maigre comme un clou, qui lui semble « à moitié mort de faim ».

LAMPEDO. — A moitié, je voudrais apprendre de vous quelle est la moitié de moi-même que vous trouvez bien nourrie? Je laisse voir sur mon triste individu plus de saillies osseuses qu'un vieux cheval affamé depuis trois semaines. Cependant je fais tout pour engager le monde à être malade. Au moment de plier bagage, n'ai-je pas peint ma boutique comme un arc-en-ciel? N'ai-je pas redonné à mon pilon et à mon mortier une dorure si éblouissante, qu'on les prend de loin pour le soleil? N'ai-je pas gravé sur ma porte, en lettres couleur de feu, comme une triple constellation, les mots *Chirurgien*, *Accoucheur*, *Pharmacien?* Car aujourd'hui *Apothicaire* est trop commun. Eh bien chacun se porte de mieux en mieux; les pots et les fioles restent immobiles à leurs places, comme des objets sans vertu; l'harmonie salutaire de l'opération par laquelle je pulvérise mes drogues, fait fuir le monde, comme la cloche de l'enterrement. Je ne donne pas une ordonnance, je ne raccommode pas un membre... Mais cette fois, il faut tirer parti de ce nouvel hôte, ma bonne hôtesse... Guérir les hommes est peut-être au-dessus de notre science; mais il serait désolant de ne pas pouvoir du moins les tenir malades.

Au début de l'acte suivant, l'hôtesse et le Chirurgien s'occupent encore de leurs intérêts, au détriment de Balthasar, qu'ils sont parvenus à exploiter trois semaines. Mais voici leur victime qui descend, en robe de chambre, l'épée à la main, et prête l'oreille à leurs discours. L'hôtesse insatiable prie le Chirurgien de le retenir encore une semaine ; le Chirurgien résiste d'abord, trouvant que c'est abusif ; mais, sur l'insistance de sa complice, il se décide à le traiter à nouveau, « grâce à son tempérament de cheval », et se propose de le saigner le lendemain ; le jour suivant, il lui donnera une recette de son invention ; des pilules, le troisième jour ; « jeudi, ce sera le quinquina ; vendredi... »

Balthasar. — Eh bien, Monsieur, vendredi, qu'est-ce que vous me donnerez ?

Ils tombent à genoux, en criant : « Miséricorde ! Ne nous tuez pas ! »

Balthasar. — Faites votre prière, car votre temps ne sera pas long... Vous êtes jugés, condamnés ; il ne vous reste plus qu'à subir la mort. Par qui commencerai-je ?

Lampedo. — Par elle, Monsieur, par elle.

Balthasar. — Allons, êtes-vous prête.

L'Hotesse. — Ayez pitié de mon sexe.

Balthasar. — Dis-moi, masse grossière de chair, combien de poisons. (*Lampedo cherche à se sauver*). Si tu bouges ! (*à l'hôtesse*). Combien de poisons tu m'as fait avaler ?... Si dans cinq minutes tout est prêt pour mon départ, tu peux encore avoir la vie sauve... Va donc baleine informe.

LAMPEDO. — A mon tour, maintenant! C'est fait de moi! Il y a dans ses regards le fer, la corde et le poison.

BALTHASAR. — Eh bien, esquisse et abrégé d'un homme; créature qui n'a pas d'ombre au soleil; premier né de la mort et de la faim! Anguille en consomption; Squelette de sardine!

LAMPEDO. — Je confesse ma maigreur... Je vis d'épargne; daignez donc m'épargner.

BALTHASAR. — Tu voulais donc me faire passer dans le corps toute ta boutique de drogues?

LAMPEDO. — Vous savez qu'il faut que l'homme vive!

BALTHASAR. — Oui, et qu'il meurt aussi, entends-tu?

LAMPEDO. — Pour l'amour de mes malades!...

BALTHASAR. — Je vais t'envoyer rejoindre le plus grand nombre de ceux que tu as traités. La fenêtre est ouverte, coquin... Allons prépare-toi.

LAMPEDO. — Réfléchissez, je vous prie; je pourrais blesser quelqu'un dans la rue.

BALTHASAR. — Tu souperas avec Pluton... Allons, prépare-toi, pendant qu'avec la pointe de mon épée, en guise de lancette, je vais ouvrir un passage à ton âme, — car du sang, tu n'en as point — et te clouer contre le mur où tu auras l'air d'un escarbot desséché, fixé avec une épingle.

LAMPEDO. — Pensez à ma pauvre femme et à mes trois enfants.

BALTHASAR. — Voyons les pilules?

LAMPEDO. — Voici la boite.

BALTHASAR. — Ce serait celle de Pandore, et chaque pilule engendrerait dix maladies, que tu les avalerais.

LAMPEDO. — Quoi, toutes?

BALTHASAR. — Oui, toutes, et bien vite. Allons, commence.

LAMPEDO. — Chacune fait une dose!... Que vais-je devenir? Laissez-moi aller chez moi, mettre ma boutique en ordre, et comme le grand César, mourir avec décence.

BALTHASAR. — Va-t'en et remercie ta bonne étoile si je ne t'ai pas pilé dans ton mortier, ou exposé en public comme un nouvel échantillon du genre lézard des naturalistes.

LAMPEDO. — Que n'en suis-je un, seigneur! on dit qu'ils vivent d'air.

BALTHASAR. — Va-t'en, et sois plus honnête. (*Il sort.*)

LAMPEDO. — Si je ne le suis pas, je serai du moins plus prudent.

On sait qu'en général, chaque acte des pièces anglaises était terminé par une moralité. Voici celle du premier acte de la FEMME DE CAMPAGNE, par Wicherley :

Il est aussi difficile de trouver un vieux p...ssier sans goutte et sans jalousie, que d'en trouver un jeune qui ne craigne pas la ch..... La goutte, sur nos vieux jours, nous vient de la vérole que nous avons prise dans notre jeunesse. Le goût pour les p...... passé, la jalousie en prend la place. Ainsi c'est de l'amour et des p...... que nous viennent sans contredit les deux plus cruelles maladies.

Le même auteur, dont le style sent la chair et le corps de garde, imite ou plutôt parodie ailleurs la fameuse scène de l'*Ecole des Femmes*, entre Arnolphe (Pinchwife) et Agnès (Mme Pinchwife) :

PINCHWIFE. — Mais, à ce que vous m'avez dit, il vous faisait encore je ne sais quelle vilenie. N'est-ce pas comme cela que vous m'avez dit? Qu'est-ce qu'il vous faisait donc?

Mme PINCHWIFE. — Hé bien ! il me mettait...

PINCHWIFE. — Que vous mettait-il ?

Mme PINCHWIFE. — Il me mettait le bout de sa langue entre mes lèvres, et il suçait comme cela... mais moi je lui disais que je voulais le mordre.

PINCHWIFE. — Puisse un chancre éternel le ronger comme un chien !

Mme PINCHWIFE. — Mais ce n'est pas la peine que vous soyez non plus si fâché contre lui ; car il faut dire aussi, il a bien l'haleine la plus douce que j'aie jamais connue.

PINCHWIFE. — Le diable ! Vous trouviez donc cela bon ? Vous le feriez encore ?

Mme PINCHWIFE. — Non pas, à moins qu'il ne me forcât.

PINCHWIFE. — Comment ? vous forcer, grosse bête ? Je vous dis, moi, qu'on ne force point les femmes que quand elles le veulent bien.

Mme PINCHWIFE. — Ah ! lui les forcerait toutes ! c'est un homme si fort ; il est si beau, si grand, et il est si bien fait ! Tenez, si vous voulez que je vous dise, je crois qu'il ne ferait pas bon de vouloir lui résister.

Après cette bouffonnerie « goliardique », nous pouvons tirer l'échelle ou plutôt les courtines. Jamais pareilles licences chez nos anciens comiques, avant Molière, ni dans le théâtre Italien, avant 1697 : et voilà pourtant ce que les dames de la cour de Charles II venaient écouter ; mais alors John Bull ignoraille *spleen* (1). *Quantum mutatus ab illo!*

(1) En France, nous avons aussi une école de littérature *Reformée*, dont le Père Loriquet est le grand Maître ; naturellement, elle se refuse à admettre la Vérité, toute une, au

nombre de ses vertus. Par pruderie, esprit d'imitation ou anglomanie, cette école s'enlise dans l'empois et la roideur britanniques, au point de travestir nos plus beaux chefs-d'œuvre ; nous ne pouvons plus chanter :

Jamais, jamais en France
L'Anglais ne règnera !

Albion nous submerge de toutes parts. L'un de ces snobs bien pensants, un éditeur de Rouen, — dont l'exploit justifie le dicton, *bête comme un pieux*, — ne s'est-il pas avisé d' « expurger » le *Cid*, le Vandale ! Une autre « bête à bon Dieu » a reproché à Corneille de n'avoir pas fait confesser don Gomès avant sa mort : il fallait que le moribond, comme Phèdre,

Vînt, en se confessant, mourir sur le théâtre.

En 1802, il s'est trouvé un Melliuet pour purifier le *Sganarelle* de Molière, dont le « second titre et quelques expressions lui paraissaient empreintes d'indécence », le saint homme ! (Ch. Maurice). En septembre 1845, le directeur du théâtre de Chambéry a donné la *Juive*, chef-d'œuvre lyrique d'Halévy, « en prenant soin, disait l'affiche, de faire disparaître ce qui pouvait blesser les convenances religieuses ! » Heureux les pauvres d'esprit !... Enfin, voici M. Léon Clédat, cité par M. Marius Sepet, qui prétend « rajeunir » — à la façon de Fulbert — notre savoureux trouvère Rutebeuf. Comparez les passages émondés du *Dit de l'Herberie* avec nos extraits de la page 64, et vous jugerez de quel côté est la foi et la bonne foi :

Je vous dis, par sainte Marie,
Que ce n'est point de friperie,
Mais nobles choses...
Toute fièvre, même la quarte,
Guérit en moins d'une semaine
Sans faute aucune.

Et plus loin, même procédé d'exclusion : au texte abélardisé, autre substitution de trois muscades ou trois points ; « Passez muscades ! »

Prenez graisse de la marmotte
De la fiente de la linotte,
Mardi matin,
Et de la feuille du plantin...
De la poussière de l'étrille,
De la rouille de la faucille
Et de la laine.

Rutebeuf devient ainsi un ragoût insipide, privé de sa sauce ravigote, poivrade ou piquante.

EPILOGUE

Après les trois coups d'usage, le Médecin de théâtre a, par le Prologue, ouvert notre volume ; c'est lui aussi qui vient faire le salut d'adieu et chanter le couplet final. Recevra-t-il des applaudissements ou des sifflets, des fleurs ou des pommes cuites ? Ni les uns ni les autres, lui qui

n'a mérité
Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Qu'il continue à subir plusieurs fois une pièce, qui ne vaut même pas la perte d'une soirée, et à occuper, non le bon fauteuil offert à l'invité, mais l'incommode strapontin *gratuit*, qu'il a sollicité et lui coûte plus cher, tout compte fait, qu'une place de choix prise au bureau et à son jour.

Autre guitare ! On voudrait faire de lui un nouveau Champion, l'homme au *Petit manteau bleu*. C'est une pensée bien digne aussi de saint Vincent de Paul.... d'Alcibiade ou d'Erostrate, d'avoir songé, dans un de nos théâtres, à grouper tout le personnel, artistes, machinistes, contrôleurs, buralistes, ouvreuses, figurants, etc., dans une Société de secours mutuels. Mais par qui seraient donnés les

soins médicaux? Naturellement par les médecins du théâtre susdit et à titre purement gracieux. *Pécaïré !* Il leur a bien fallu accepter la carte forcée, manque de réflexion et beaucoup aussi crainte de se voir écarter par leur Chef, l'auteur du projet peu déontologique et encore moins confraternel. La Préfecture (1) a chargé le Médecin de théâtre d'un service précis, mais elle n'entend pas l'obliger à soigner, *pro Deo*, le personnel de l'entreprise.

Le docteur Michaut, — avec la franchise et la hardiesse que nous nous plaisons à lui reconnaître, dans toutes les questions où il s'agit de défendre la dignité professionnelle, — a eu le courage d'exposer les tristes conséquences qu'aurait cette innovation, si elle se généralisait.

Nous partageons entièrement sa manière de voir. Cet accès de philanthropie du Chef se calmera, espérons-le, sous cette douche réfrigérante, et le projet qui en est résulté retournera dans l'empire des vieilles lunes, d'où il n'aurait jamais dû sortir (2).

(1) Ordonnance du Préfet de police (1er septembre 1898), concernant les théâtres, cafés-concerts, cirques, etc.

(2) Le sort en est jeté ; cette *Société de mutualité médicale* est passée de la fiction à la réalité. Tout le monde peut voir, au théâtre en question, un écriteau indiquant le nom *propre* et la spécialité des confrères adhérents : l'Homœopathie et les Maladies vénériennes ont leurs traitants. Tout a été prévu, même les *Avariés*. Seul le Tocologue fait défaut : les actrices auraient-elles fait vœu de chasteté ou plutôt de stérilité ?

Quant à la question de « l'utilité incontestable » des Médecins de théâtre, elle reste toujours en suspens ; elle a d'ailleurs contre elle l'incurie de l'administration directoriale et la brutalité des faits (1). Qu'on en juge.

Chaque semaine, nous pouvons lire des faits divers de ce genre :

MORTE AU THÉATRE

A neuf heures du soir, hier, Mme Marie Ange, soixante ans, rue Franklin, 2, à Pantin, qui assistait à la représentation du Gymnase, a été prise subitement d'une syncope et a dû être transportée dans une pharmacie du faubourg Poissonnière, où elle n'a pas tardé à succomber.

(*Le Journal*, 27 février 1905.)

A quoi a servi en la circonstance la trinité réglementaire : 1º la Boîte poussiéreuse de pharmacie d'urgence ; 2º le Cabinet de secours, où souvent on a de la peine à se tenir debout, quand il existe ; 3º le Médecin de service ? *Chi lo sa* ?

(1) Le duc de Berry fut assassiné en sortant de l'Opéra, avant la fin de la représentation. Or, il fallut avoir recours à une petite pharmacie que le libraire Roullet avait établie, « en raison, écrit-il, de la difficulté de se procurer le moindre secours dans la maison », d'ailleurs ce soir-là, les docteurs Tartera et Danzes, « chirurgiens honoraires et de fondation pour le service du théâtre », brillaient par leur absence ; aussi, le susdit libraire, époux de l'Ouvreuse de la loge du roi, « qu'il aidait dans ses fonctions », se permit-il « de murmurer sur l'inexactitude du service médical. »

Cet accident mortel ne justifie-t-il pas le doute que nous avons eu l'audace d'émettre sur l'utilité de cette institution? C. Q. F. D.

P.-S. — Nous ne voulons pas fermer ce livre sans payer le juste tribut de reconnaissance que nous devons à la mémoire du savant bibliothécaire de la Société des Auteurs dramatiques, M. Pélissier, qui a mis à notre service, avec une inépuisable complaisance, ses conseils et les archives ou documents dont il avait la garde. Nos plus sincères remerciements aussi à son gendre, M. le docteur Avezou, publiciste et praticien distingué, qui nous a présenté à ce galant homme.

M. Pélissier nous avait fait oublier que ce Syndicat n'a d'autre but que la défense financière des droits d'auteurs, et que les questions qu'on y débat sont du domaine, non des belles-lettres, mais des lettres de change et du papier timbré : ici, le principal rôle revient aux agents de comptabilité et de contentieux. Après le décès de cet érudit, tout est rentré dans l'ordre administratif : « Il fallait un calculateur, ce fut... un calculateur qui l'obtint. »

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Avertissement I

Prologue. — Le Médecin de théâtre 1

CHAPITRE PREMIER

Antiquité. — Théâtre grec 50

Théâtre latin 53

CHAPITRE II

Moyen age (475-1453). — La Visitation. — L'Adam. — Le Boniment de l'Herboriste 62

Le jeu d'Adam ou le jeu de la Feuillée 66

L'Adoration des Mages. — La Nativité de Notre-Seigneur 68

L'Abesse délivrée 69

Comment un enfant ressuscita entre les bras de sa mère 72

Ozanne, femme du roi Thierry 73

Griselidis. — Le baptême de Clovis 74

Saint Jean Crisothomes 75

Miracle de la Fille d'un roy 76

La Comédie sans titre 79

Comment les Anges firent joye quant Mme Sainte Geneviève fut née 81

Ung biau Miracle 82

La Conversion de Constantin 83

Saint Pantaléon 84

Joseph qui exposa les songes. — Daniel 86

La Vengeance de Notre Seigneur. — Comme Néron fit ouvrir sa mère 88

Saint Etienne. — Maistre Pathelin 92

Le testament de Maître Pierre Pathelin 93

Gens nouveaux qui mangent le monde et le logent de mal en pire 96

CHAPITRE III

Temps Modernes. xve siècle (seconde moitié). — Farce joyeuse d'un amoureux 97

La Tasse.................................... 106
Le Galant qui a fait le coup...................... 107
Le Médecin qui guérit toutes sortes de maladies. 108
Les Femmes qui veulent aller à l'école.......... 111
Les Menus propos. — Le Pasté et la Tarte. — Le Monologue des perruques..................... 114
La Conception, Nativité, Mariage de la Benoite Vierge Marie.............................. 116
Jolyet 118
XVIe SIÈCLE. — Saint Dominique................ 119
La Condamnation des Banquets.... 120
La Femme muette............................ 122
Les Hommes qui font saler leurs femmes....... 123
Le Marchand de merde. — Le Mallade.......... 126
Les Sotties de Genève......................... 145
Le Triomphant Mystère des Actes des Apôtres... 149
Des Médecins de Vespasien...................... 150
Lyon Marchand.................................. 152
La Maladie de Chrétienté. — L'Accoucheur par supercherie.................................. 154
Frère Guillebert................................ 155
Les Deux Marys................................. 156
Farce du Goutteux.............................. 158
Le Pélerin...................................... 159
Le Marchand converti........................... 160
Le Pape malade et tirant à sa fin............... 161
Les Corrivaux.................................. 162
Lucelle... 163
Les Escoliers................................... 164
Les Néapolitaines............................... 166
La Néphélocugie.— Pastorale, de Pierre Mathieu. — Didon...................................... 167
Les Contents. — Sichem......................... 168
Le Valet à tout faire. — Ballet des Barbiers. — Ballet des Empiriques........................ 169
XVIIe SIÈCLE. — La Vraye Médecine de Maistre Grimache..................................... 169
Les grands Opérateurs de Mirlinde.............. 172
L'Accouchement de la Foire Saint-Germain.— L'innocence découverte........................ 173

Les Tromperies.............................. 175
La Force du sang. — Ballet du Courtisan et des Matrones.............................. 182
Clotilde.............................. 186
Cyrus triomphant.............................. 187
Ballet du Hazard. — Ballet des Infatigables..... 188
Ballets du Monde renversé.............................. 189
Ballet de la Tromperie.............................. 190
Ballet des Métamorphosés. — Ballet des Andouilles.— L'Hypocondriaque.............................. 192
Ballet du Bureau de Rencontre.............................. 193
Ballet de l'Extravagant.— Contre les Apothicaires et les Médecins.............................. 194
Ballet des Cinq sens. — L'Orizelle.............................. 197
L'Heureux naufrage.............................. 199
La Mort de Brute et de Porcie.............................. 200
La Bouffonnerie Rabeleisque.............................. 201
Ballet du Mariage de Pierre de Provence. — Le Docteur Pédant. — Les Trois Docteurs rivaux. 202
Ballet des Caprices. — Boutade des Incurables... 203
Ballet du Bureau d'Adresses. — Andromire. — Clarice.............................. 205
Les Opéra.............................. 211
Le Menteur.............................. 213
La Folie du sage.............................. 214
Les Visionnaires.............................. 217
Les Divers entretiens de la Fontaine de Vaucluse. — L'Héritier ridicule.............................. 218
Dom Bertran de Cigarral.............................. 219
L'Amour Malade.............................. 220
Le Docteur amoureux.............................. 224
Le Médecin volant.............................. 226
Le Mariage de rien. — L'Apothicaire dévalisé.... 227
La Désolation des Filoux.............................. 232
Le Médecin Volant. — Le Médecin dérobé. — La Princesse d'Elide. — Don Juan ou le Festin de Pierre.............................. 233
L'Amour Médecin.............................. 234
Le Médecin fait par force.............................. 241
L'Embarras de Godard.............................. 245

Amphitryon. — Monsieur de Pourceaugnac 250
Le Carnaval 254
L'Antimoine purifié 256
Le Régal des Dames. — Le Théâtre sans Comédie. 260
Le Remède à tous maux. — Le Monde renversé.. 262
Francion. — Le Médecin fouetté et le Barbier cocu. 263
Les Eaux de Pirmont 264
Bérénice 272
Elomire hypochondre. — Les Grisettes 273
Le Collier de perles 275
La Comtesse malade 276
L'Ombre de Molière. — Le Docteur de verre. — Amsterdam hydropique 285
Le Nouvelliste. — La Jalousie de Barbouillé. — Le Malade imaginaire 286
Mithridate 308
Le Triomphe de la Médecine 312
Phèdre. — Les Nobles de province 316
La Dame Médecin 321
Le Remède Anglois. — Le Médecin du Temps... 331
La Devineresse 332
La Pierre Philosophale. — Les Amants magnifiques 337
La Feste des Dieux 338
Les Nouvellistes de Lille 339
Le Mercure galant 340
Arlequin, Empereur dans la lune 343
Arlequin, Chevalier du soleil 346
La femme testue ou le Médecin hollandois 354
La Descente de Mezzetin aux enfers. — L'Opérateur. 356
Le Grondeur 359
Arlequin Phaeton. — Esope 360
Le Medecin de Robbe 361
Les Avantures des Champs-Elisées. — L'Amour apothicaire 368
Les Souhaits. — Les Originaux 370
Le Bel-Esprit 371
La Fausse coquette. — Les Souffleurs 372
Le Départ des Comédiens.— Les Chinois.— Sancho Pança 375

Les Bains de la Porte Saint-Bernard. — Le Maréchal Médecin.......... 377
Arlequin Chirurgien. — Les Eaux de Bourbon... 383
Pasquin et Marforio. — Les Empiriques.......... 387
La Fille Médecin. — Le Médecin de Chaudray.— La Malade sans maladie.......... 389
Molière, Comédien aux Champs-Elisées. — Les Vapeurs.......... 390
Arlequin, Comédien aux Champs-Elisées.......... 395
Arlequin hydropique.......... 398

ADDENDA

Les Euménides.......... 403
Histrions couronnés et déments.......... 404
Hippocrate.......... 405
Les jaloux châtiés.......... 406
Li Jus Adam.......... 407
Farce d'un Pardonneur.......... 413
Le jeu de Robin et de Marion. — Les Esprits.... 415
Entrée royale. — Les Actes des apotres.......... 416
Mystère de la Passion.......... 422
Miracle de Sainte-Geneviève. — Mystère de Saint Dominique.......... 424
Mystère de Saint Christophe. — Mystère de Saint-Rémy.......... 425
L'Impératrice de Rome.......... 427
Amis et Amille.......... 430
La Reine Osanne.......... 431
Un Miracle de Saint Valentin.......... 432
Saint Didier.......... 434
L'Aveugle et le Boiteux.......... 438
Farce de Jolyet.......... 442
Frère Fillebert qui guérit toute maladie.......... 443
Farce de Tout Mesnage.......... 451
Le Ventre, les Jambes, le Cœur et le Chef.......... 453
Les Cinq sens de l'homme.......... 458
Les Esbahis.......... 460
La Reconnue.......... 468
Eugène.......... 470
Le Négromant. — Les Corivaux.......... 472

La Vefve.................................... 473
Les Desquisez.................................... 474
Alizon Fleurie.................................... 475
La Comédie des proverbes.................................... 476
L'Heureux accouchement. — La Comédie des chansons.................................... 478
L'Impuissance.................................... 480
Maccaronis Forza.................................... 483
Ballet des Goutteux.................................... 486

APPENDICE

Théatre espagnol. — Le Rufian heureux.................................... 487
Le Juge des Divorces.................................... 488
Les Vapeurs ou la Fille délicate. — L'Enlèvement d'Hélène.................................... 490
Don Gil aux chausses vertes.................................... 493
Le Médecin.................................... 494
Le Docteur Borrego.................................... 503
Le Guérisseur.................................... 505
Don Pegote. — La Rage.................................... 508
Le Médecin de son honneur.................................... 509
Le Malade imaginaire.................................... 510
Théatre italien. — L'Hypocrite.................................... 514
La Mandragore.................................... 519
Le Médecin hollandais. — La Feinte Malade..... 524
Le Menteur.................................... 527
Le Chirurgien d'Aquigrana. — La Demoiselle d'Oxford.................................... 528
Théatre anglais. — Le roi Lear.................................... 529
Macbeth.................................... 531
Hamlet.................................... 532
Cariolan. — Le roi Henri IV. — Les Joyeuses épouses de Windsor.................................... 533
Richard II. — Tout est bien qui finit bien....... 534
Les Charlatans.................................... 535
The Magnetick lady. — Trois heures après mariage 539
Le Diable boiteux.................................... 549
La Lune de miel.................................... 550
La Femme de campagne.................................... 554
Epilogue.................................... 557

ERRATUM

Les premières lignes de nos Addenda (p. 403), relatifs aux incidents émotifs de la *Passion* décennale d'Oberammergau, en Haute-Bavière, doivent figurer à la suite de la note où il est question de Talma, et non en tête du texte de la même page.

Profitons de cette rectification pour ajouter quelques détails sur cette dramaturgie *passionnelle* et *spirituelle*, dans le sens liturgique s'entend. A l'origine, ce drame sacré, comme ses semblables, renfermait un élément bouffon qui reposait de l'ascétisme des scènes de l'Ecriture ; mais, au début du XIX[e] siècle, le curé Weiss, un prince sans rire de l'Eglise, éprouva béatement — prière au typo de ne pas faire tomber l'a — le besoin de supprimer les scènes burlesques, celle, par exemple, où des entrailles de Judas, pendu à son sureau, « s'échappaient des saucissons que ramassait et mangeait avec avidité une troupe accourue de joyeux diables (1). » Ce chapelet pantagruélique, cette cas-

(1) *Passim.*, Mme E. Paris, M. Marius Sepet, etc.

cade de charcuterie devaient tout particulièrement chatouiller d'aise les papilles gustatives des mangeurs impénitents de saucisses et de choucroûte nationales. Et pour inspirer aux protagonistes plus de chaleur dans l'action, plus de conviction dans leur divin rôle, le curé du bourg bavarois leur donnait la sainte communion, *Panem et Circenses*. De même, à Angers, avant la représentation du *Mystère de la Passion*, le samedi 12 août 1486, on célébra une grande messe au milieu du parterre.

D'après les recherches de notre savant confrère Achille Chereau, le « correcteur » de cette *Passion* ou plus exactement de la *Conception de la Vierge Marie* (p. 116) serait « le très éloquent et scientifique Docteur » Jehan Michel, l'Angevin, et non Jehan Michel, de Pierrevive, premier médecin de Charles VIII, qui suivit le roi en Italie, avec

Apothicaires, médecins, épiciers,
Huissiers de salle, clercs de bouteillerie,

et trouva la mort à Chiery ou Quiers, près Turin, le 22 août 1495 (p. 432) ; le même Michel d'Angers pourrait bien être aussi l'auteur de la *Vengeance de Nostre-Seigneur* (p. 88) (1).

(1) Une « fainte » (p. 91) veut dire une *feinte*, un *truc* de théâtre et aussi une *fente*, une ouverture.

IMPRIMERIE F. DEVERDUN, BUZANÇAIS (INDRE)